Henry ELLIS

VOYAGE EN CHINE

ou

Journal de la dernière ambassade anglaise à la cour de Pékin

à partir de :

VOYAGE EN CHINE,

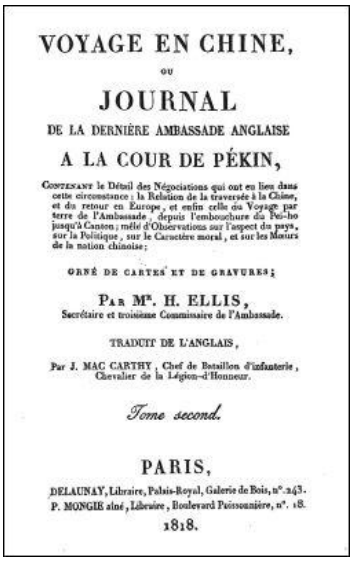
ou Journal de la dernière ambassade anglaise à la cour de Pékin

par Henry ELLIS (1777-1855)

traduit de l'anglais par J. Mac Carthy

Delaunay et Mongie, libraires, Paris, 1818. Deux tomes, 342 et 398 pages. (seules sont reprises les pages consacrées à la Chine : t. I, pp. 54-342 ; t. II, pp. 1-290).

Le texte anglais original, ainsi que les cartes, sont disponibles sur archive.org.



VOYAGE EN CHINE,
OU
JOURNAL
DE LA DERNIÈRE AMBASSADE ANGLAISE
A LA COUR DE PÉKIN,
CONTENANT le Détail des Négociations qui ont eu lieu dans cette circonstance ; la Relation de la traversée à la Chine, et du retour en Europe, et enfin celle du Voyage par terre de l'Ambassade, depuis l'embouchure du Pei-ho jusqu'à Canton ; mêlé d'Observations sur l'aspect du pays, sur la Politique, sur le Caractère moral, et sur les Mœurs de la nation chinoise ;
ORNÉ DE CARTES ET DE GRAVURES ;
PAR Mr. H. ELLIS,
Secrétaire et troisième Commissaire de l'Ambassade.
TRADUIT DE L'ANGLAIS,
Par J. MAC CARTHY, Chef de Bataillon d'infanterie, Chevalier de la Légion-d'Honneur.
Tome second.
PARIS,
DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, Galerie de Bois, n°. 243.
P. MONGIE aîné, Libraire, Boulevard Poissonnière, n°. 18.
1818.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
juin 2013

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement

.....

Chapitre II. — Origine et motifs de l'ambassade à la Chine. — Probabilité du succès. — Arrivée aux îles de Lemma. — Communication avec sir George Staunton. — Réception d'un édit impérial. — Voyage dans la mer Jaune. — Arrivée à l'embouchure du Pei-ho. — Communications avec les mandarins. — Débarquement de l'ambassade. — Entrevue avec les commissaires chinois. — Voyage à Tien-sing. — Arrivée. — Remarques sur la ville et ses habitants. — Départ. — Édit impérial concernant la musique de l'ambassade. — Discussion sur le départ des vaisseaux. — Nouvelles de Pékin exprimant le mécontentement de l'empereur. — Discussion à ce sujet avec les mandarins. — Notification de la nomination des mandarins supérieurs. — Arrivée à Tong-chow.

Chapitre III. — Négociations à Tong-chow. — Entrevue avec Ho et Moo. — Remise d'une lettre de l'ambassadeur à l'adresse de l'empereur. — Communication avec Chang. — Arrivée de quelques Russes. — Remarques sur Tong-chow. — Seconde entrevue avec Ho. — Voyage de nuit à Pékin. — Événement à Yuen-min-yuen. — Départ précipité.

Chapitre IV. — Retour à Canton. — Réflexions sur ce qui s'est passé à Yuen-min-yuen. — Arrivée à Tien-sing. — Départ. — Rapport du tribunal du Lipou reçu à Tong-chow. — Observations à ce sujet. — Gazette de Pékin. — Entrevue avec le juge de Pe-chee-lee. — Arrivée à Sang-yuen.

Chapitre V. — L'ambassade part de Sang-yuen. — Départ de Chang et de Yi. — Arrangements futurs sur la subordination des conducteurs en sous-ordre. — Arrivée à Lin-tsin-chow. — Paou-ta de Lin-tsin. — L'ambassade entre dans le canal impérial. — Elle quitte la province de Chung-tung, et entre dans celle de Kiang-nan. — Elle traverse le fleuve Jaune. — Inscription de Ning-niang-miao. — Elle passe devant Yang-choo-foo. — Arrivée à Kao-ming-tze. — Retard. — Observations sur le projet d'une adresse à Pékin.

Chapitre VI. — L'ambassade entre dans le Yang-tse-kiang. — Édit adressé au vice-roi de Kiang-nan. — Observations. — Entrevue du vice-roi Puh et de Kwang-ta-jin. — Mouillage près de Nankin. — Excursion dans la partie inhabitée de cette ville. — Sa description. — Tour de porcelaine. — Réflexions. — L'ambassade poursuit sa route. — Woo-hoo-hien. — Retard à Ta-tung. — L'arbrisseau à thé. — Arrivée à Gan-kieng-foo. — Seou-kho-shan, ou la colline du Petit-Orphelin. — Lac de Po-yang. — Nan-kang-foo. — Retard. — Excursions aux montagnes de Lee-shan. — Leur composition. — Collège de Choo-foo-tze. — Sortie du lac de Po-yang. — Woo-shin. — Nang-chang-foo. — Changement de barques. — Description de la ville. — Examen de mandarins militaires. — Jour de naissance de l'empereur. — Départ de Nang-chang-foo. — Continuation du voyage. — Kan-choo-foo. — Sa description. — Salle des négociants. — Paou-ta. — Temple de Confucius et de Quang-foo-tze. — Machine pour exprimer le suif. — Roues d'eau. — Machine à sucre. — Arrivée à Nan-kang-foo.

Chapitre VII. — Passage de la montagne de Mee-ling. — Description de cette montagne. — Arrivée à Nan-hiung-foo. — Description de cette ville. — Changement de bateaux. — Arrivée à Chao-choo-foo. — Représentation au sujet des barques. — Bateaux de garde. — Rocher et temple de Kwan-yin-shan. — L'ambassade approche de Canton. — Négociants du Hong. — Arrivée de sir Théophile Metcalf et du capitaine Maxwell. — Escorte de bateaux européens. — Arrivée de l'ambassade à Ho-nan. — Événements à Canton. — Réception d'un édit par les Portugais. — Conduite adoptée. — Entrevue avec le vice-roi. — Remise de la lettre de l'empereur au prince régent. — Communications avec Kwang au sujet des présents. — Kwang déjeune à la factorerie. — Maisons des négociants du Hong. — Fête donnée par Chun-qua. — Visite d'adieu de Kwang. — Départ de l'ambassade de Canton. — Elle s'embarque sur *l'Alceste*. — Extraits des différents édits. Observations à ce sujet. — Macao. — Portugais. — Départ. — Résumé des observations sur la Chine et ses habitants.

Lord Amherst

ambassadeur extraordinaire
près de l'empereur de la Chine

AVERTISSEMENT

@

Parmi les différent ouvrages publiés au retour de la dernière ambassade anglaise à la Chine se trouve celui dont nous offrons la traduction. À l'exemple de sir George Staunton, qui a écrit une relation de l'ambassade de lord Macartney, M. Ellis a cru devoir aussi en donner une de celle de lord Amherst. Nous ne prononcerons pas sur le mérite comparatif de ces deux productions : elles offrent toutes deux de l'intérêt. Le Voyage de sir George Staunton embrasse un cadre plus vaste. Le Journal de M. Ellis renferme l'itinéraire, jour par jour, de la route suivie par lord Amherst, depuis le lieu de son débarquement jusqu'à son retour à Canton ; il contient surtout d'amples détails de l'infructueuse négociation qui eut lieu dans cette circonstance.

Quoiqu'une ambassade en Chine soit une chose assez peu ordinaire en Europe, il n'en est pas moins vrai qu'il n'existe peut-être pas de contrée au monde sur laquelle, il soit plus difficile d'offrir des faits nouveaux, des détails piquants, parce qu'il n'en est aucune qui ait subi, depuis une longue suite de siècles, moins de changements dans ses mœurs, dans ses lois et dans son langage, que ce vaste empire. Aussi M. Ellis s'est-il abstenu de rien rapporter que de certain. Ses observations sur les coutumes publiques et privées des Chinois sont judicieuses. On lui doit la justice de dire que, dans ce qu'il n'a pas eu la faculté d'examiner par lui-même, ses conjectures paraissent suffisamment fondées. Il a reconnu, dans une infinité de circonstances, l'extrême exactitude de tout ce que les missionnaires nous ont appris concernant la Chine ; il se plaît à en convenir, et cette justice est un préjugé de plus en sa faveur.

Quelques publicistes anglais ont fait à M. Ellis le reproche d'avoir mis au jour les particularités relatives à l'ambassade dont il faisait partie, comme si ces détails n'étaient pas, pour ainsi dire, indifférents, sous le rapport politique, à presque toutes les puissances de l'Europe, excepté

une seule, puisque l'Angleterre est exclusivement en possession du commerce général de l'Inde.

Le style de M. Ellis a aussi été en bute à la critique des journaux de Londres. Il est vrai que l'on remarque, dans son ouvrage, quelques pensées, quelques expressions que le bon goût ne saurait avouer ; mais il faut dire aussi que ces légers défauts sont souvent rachetés par des réflexions pleines de sens.

Au reste, les opinions de M. Ellis sur plusieurs questions d'intérêt général et particulièrement sur le commerce de l'Inde, ne peuvent que lui faire honneur : ce sont celles d'un homme d'État, d'un ami des droits imprescriptibles des peuples.

@

CHAPITRE II

Origine et motifs de l'ambassade à la Chine. — Probabilité du succès. — Arrivée aux îles de Lemma. — Communication avec sir George Staunton. — Réception d'un édit impérial. — Voyage dans la mer Jaune. — Arrivée à l'embouchure du Pei-Ho. — Communications avec les mandarins. — Débarquement de l'ambassade. — Entrevue avec le commissaire chinois. — Voyage à Tien-sing. — Arrivée. — Remarques sur la ville et ses habitants. — Départ. — Édit impérial sur la musique de l'ambassade. — Discussion sur le départ des vaisseaux. — Nouvelle de Pékin exprimant le mécontentement de l'empereur. — Discussion à ce sujet avec les mandarins. — Notification de la nomination des mandarins supérieurs. — Arrivée à Tong-Chow.

@

Le 6 juillet 1816.

p1.054 Maintenant que nous nous trouvons si voisins de la scène où nous allons figurer, il est intéressant de jeter un coup d'œil rapide sur l'origine et le but de l'ambassade. Il naîtra des sentiments et des préjugés dans le cours de la négociation, peut-être même à notre arrivée en Chine, qui auront probablement quelque influence sur nos opinions, d'après les circonstances du moment, et qui éloigneront de notre pensée les principes qui ont p1.055 déterminé l'adoption de cette mesure diplomatique.

On me pardonnera peut-être de parler un instant des sensations que j'éprouvais en approchant d'un pays et d'un peuple qui m'intéressaient parce qu'ils étaient nouveaux pour moi, et qu'ils offrent d'ailleurs quelque chose de remarquable par un caractère et des mœurs singulières.

Ceux qui, comme moi, ont passé plusieurs années de leur vie hors de leur patrie, et qui ont eu occasion de voir quelques-unes des principales cours de l'Asie, trouveront moins frappante la différence qui existe entre la Chine et l'Europe en ce qui concerne les mœurs, les usages et l'étiquette de la cour ; et peut-être auront-ils observé que la même différence comparative s'étend jusque sur la conduite politique et les habitudes morales de ces nations. Je me trouverai moins surpris

qu'un autre de la pauvreté dégoûtante qui existe dans la grande masse du peuple, ainsi que du mélange d'arrogance et de bassesse qu'on remarque dans les classes supérieures. Je n'éprouverai non plus ni surprise ni indignation de voir que la civilisation de l'Ouest est révoquée en doute, ou méprisée dans l'Orient, et qu'une nation satisfaite de sa médiocrité héréditaire résiste à l'introduction p1.056 de connaissances étrangères, supérieures aux siennes.

En eussé-je le talent, je ne crois pas qu'il me fût très possible d'obtenir de renseignements nouveaux sur la Chine et sur ses habitants. Les ouvrages les plus modernes de nos concitoyens sir George Staunton et M. Barrow, de Guignes et de Vanbraam, ont satisfait la curiosité jusqu'à l'époque des ambassades auxquelles ces voyageurs appartenaient ; et comme des siècles produisent moins de changement en Chine que la durée d'une seule génération en Europe, on ne peut s'attendre maintenant à beaucoup de choses nouvelles. En effet, les travaux des missionnaires avaient, depuis longtemps, épuisé en détail tous les sujets de recherches populaires. Il reste cependant la satisfaction de voir ce qu'on a lu ou entendu ; mais cette satisfaction est généralement proportionnée à l'intérêt qu'inspire le sujet ; et je dois avouer que sous ce rapport la Chine m'a toujours paru singulièrement dépourvue. D'une vaste étendue, ayant une population immense, et riche de ses produits, la Chine manque d'énergie et de variété ; tout y est frappé d'inertie par la froide main de l'uniformité. Pour ce qui me concerne, j'aurais mieux aimé encore être exposé aux fatigues et aux privations p1.057 de toute espèce, parmi les Bédouins de l'Arabie, ou les États de Perse, que de faire voile une seconde fois, dans une tranquillité toujours uniforme, sur les eaux paisibles du canal impérial.

Mais que cette manière de voir soit juste ou non, l'ignorance de la langue, et la surveillance qu'on exercera vraisemblablement à notre égard pendant le voyage, seront toujours des obstacles à nos plaisirs et à nos recherches ; notre plus grande satisfaction sera de pouvoir dire à notre retour en Angleterre comme M. Barrow :

« *Non cuivis homini contingit adire Corinthum*. »

Vers le commencement de 1815, les facteurs de Canton firent des représentations sur les difficultés toujours croissantes que le commerce éprouvait dans cette ville, par suite de l'oppression du gouvernement local. La cour des directeurs de la compagnie des Indes pensa qu'une ambassade à la Chine pourrait être utile, et soumit ses vues à ce sujet, aux ministres de sa majesté. Le président du conseil des Indes, à qui cette mesure fut proposée, pensa qu'il ne convenait pas de l'adopter avant d'avoir reçu du comité des facteurs, des détails plus étendus ; car, quoique ceux-ci fussent d'avis de recourir au p1.058 gouvernement impérial, attendu les vexations qu'ils éprouvaient, il ne s'ensuivait pas qu'ils dussent persister dans la même opinion, si les mesures d'opposition dont on avait déjà fait usage à Canton, produisaient l'effet qu'on devait en attendre ; la cour des directeurs partagea cet avis.

Les facteurs ayant renouvelé leurs sollicitations, et les ayant appuyées des détails qu'on désirait, le président et le vice-président de la cour des directeurs, par une lettre du 28 juillet 1815, sollicitèrent les ministres de sa majesté de concourir à cette mesure, et de proposer au prince régent de nommer une personne de distinction pour son ambassadeur auprès de l'empereur de Chine.

Il ne sera peut-être pas inutile de faire connaître succinctement ici, quelle était la nature du différent qui subsistait entre les autorités chinoises à Canton, et le comité des facteurs. Pour écarter de ce sujet toute prévention, tout sentiment exagéré, il est juste de se rappeler d'abord que le commerce anglais à Canton, n'a jamais été garanti par des droits et des privilèges publiquement avoués, et mutuellement stipulés entre les deux nations. Il n'y a avec la Chine ni capitulations comme en Turquie, ni traités de commerce comme avec les nations p1.059 civilisées d'Europe. Des changements dans les droits d'entrée du port, dans le nombre de Chinois auxquels il est permis de commercer avec des étrangers, peuvent nous être préjudiciables sans que cependant nous puissions nous plaindre. Nous pouvons solliciter un redressement, mais non pas demander justice.

Quoique guidés par ces principes, nous ne balancerons pas à dire que rien ne peut justifier l'intervention des autorités chinoises, en 1813, dans la nomination de M. Robert à la place de chef dans la factorerie. Mais nous n'en dirons pas autant de la mesure qui fut sanctionnée par l'empereur dans le cours de la même année pour diminuer le nombre des marchands chinois autorisés à commercer. Rien ne peut porter atteinte au droit qu'ont les Chinois de faire de pareils règlements, et la seule chose que les facteurs et ceux qui les emploient aient à considérer, est de savoir si, en pareil cas, il convient de continuer le commerce. Une heureuse opposition contre ces deux changements, et quelques circonstances moins importantes furent considérées par le comité comme les causes éloignées des différents, qui prirent une tournure si sérieuse en 1814.

La première cause (et qu'on ne peut certainement qualifier de déraisonnable) de la p1.060 conduite hostile du gouvernement de Canton fut la violation de la neutralité du port, à l'occasion de la saisie d'un bâtiment américain dans les limites bien reconnues des États de la Chine. Cette démarche fut faite par le capitaine du vaisseau de sa majesté, la *Doris*. D'autres saisies de bâtiments américains par cet officier, quoique justifiées par les principes reconnus des lois maritimes en Europe, furent aussi le sujet de différentes plaintes de la part du gouvernement de Canton. Il demanda au comité des facteurs la réparation de cette insulte, exigea qu'on prît des mesures pour empêcher qu'elles se renouvelassent, insista pour qu'on renvoyât sur-le-champ en Europe les vaisseaux de sa majesté ; et, pour donner plus de poids à cette demande, il défendit qu'on leur fournît des vivres, et fit des démonstrations qui annonçaient l'intention de recourir à la force pour les obliger à partir.

Le comité représenta vainement qu'il n'avait aucune autorité sur les vaisseaux de sa majesté, et qu'il ne pouvait ni ne devait être responsable de la conduite de leurs capitaines. Le vice-roi de Canton, comme on pouvait s'y attendre, refusa d'admettre une semblable distinction ; il préféra faire peser la responsabilité d'actes commis par

des Anglais, sur une corporation de p1.061 négociants anglais établis sur les lieux, et qui étaient sous sa main, plutôt que de s'adresser, pour obtenir réparation, à des autorités supérieures, placées à une telle distance qu'il était presque ridicule de songer à y avoir recours.

Peut-être est-il à regretter que les facteurs aient assez tenu aux formes officielles, pour hésiter de faire, au nom de leur nation, des excuses sur l'irrégularité de ce qui avait eu lieu, et d'offrir, pour les autres saisies, des explications qui auraient pu dissiper l'erreur, et calmer l'irritation toujours croissante des membres du gouvernement chinois.

Le vice-roi de Canton chercha à faire faire droit à sa demande, touchant le départ des vaisseaux de sa majesté, par une suite de mesures toutes plus ou moins embarrassantes pour les facteurs. Il défendit à tout Chinois de servir dans la factorerie anglaise. Les lettres du comité lui furent renvoyées sans être ouvertes ; et il ne voulut plus qu'on employât, dans cette correspondance, l'usage des caractères chinois, dont on s'était servi très utilement pour traiter des affaires publiques. L'interprète chinois, Ayen, qui avait été employé par la factorerie pour porter le portrait du prince régent au ministre Sung-Ta-Jin, à Pékin, fut saisi, emprisonné et frappé, à cause de sa liaison avec des étrangers, p1.062 et l'on fit courir indirectement le bruit qu'il avait tramé quelque conspiration avec eux ; enfin, on l'accusa d'avoir illégalement cherché à acheter un rang auquel il ne pouvait prétendre, attendu ses anciennes fonctions de serviteur à gages.

Les trois premières demandes, compromettant l'existence même du commerce, offraient certainement un sujet très légitime d'adresser des remontrances au gouvernement local. Mais il est douteux qu'on puisse en dire autant de la dernière. Une accusation injuste contre un Chinois, une punition tyrannique qui lui aurait été infligée, peuvent faire naître l'indignation, et même l'horreur dans le cœur des particuliers ; mais elles ne peuvent devenir l'objet d'une remontrance publique, sans lui donner le caractère d'une intervention dans les procédés judiciaires d'un gouvernement indépendant. Le comité vit cette question sous un

point de vue différent, et certainement plus généreux ; car, dans les discussions qui eurent lieu ensuite, il fit, de l'emprisonnement de l'interprète, le principal objet de ses plaintes, et de sa mise en liberté la condition *sine qua non* d'un arrangement amiable.

La détermination inflexible manifestée par le vice-roi de persister dans les mesures dont nous p1.063 venons de parler, força les facteurs à interrompre toute transaction commerciale ; mesure également fâcheuse pour les deux parties, parce qu'elle occasionnait au gouvernement local une perte considérable de revenu, et qui, si elle ne réussissait pas, jetait la compagnie des Indes-Orientales dans les plus grands embarras, sous les rapports financiers et commerciaux. Plus cette mesure était désespérée, plus elle exigeait de fermeté pour la mettre à exécution, et les facteurs n'en manquèrent point. Le vice-roi permit alors qu'on ouvrit une négociation régulière sur les points en discussion. Des mandarins de distinction furent nommés pour traiter sur le pied d'une parfaite égalité, avec sir George Staunton que le comité avait choisi à cet effet. Il en résulta une explication satisfaisante sur tout ce qui faisait le sujet de la contestation.

Dans le cours de ces discussions avec le gouvernement local, le comité eut de fortes raisons pour être mécontent de la conduite des négociants du Hong. Le principal d'entre eux était particulièrement intéressé à ce que les bâtiments américains fussent respectés ; et on crut que les liaisons qu'un autre entretenait à Pékin avaient pour but de placer entièrement le commerce sous la direction des Chinois.

p1.064 Les difficultés qu'éprouvèrent les facteurs furent d'autant plus grandes, qu'ils ne trouvèrent pas d'appui là où ils devaient le plus en espérer ; et leur succès a pleinement démontré de quelle importance le commerce anglais se trouve être pour le gouvernement et la province de Canton. Ce n'est qu'à ce seul motif qu'on doit attribuer, dans cette occasion, le sacrifice de préjugés nationaux à des étrangers, quelque fondées que fussent d'ailleurs leurs demandes.

On aurait pu regarder la question qui avait donné lieu à ces altercations désagréables, comme décidée, si l'on n'avait pas appris ensuite que le vice-roi avait adressé à l'empereur un message dont les termes annonçaient des prétentions semblables à celles qui avaient donné lieu aux plaintes, et dont il s'était désisté. Ce trait de mauvaise foi et de perfidie, diminuait nécessairement la confiance pour l'avenir, s'il ne la détruisait pas entièrement.

C'est à ce dernier procédé du vice-roi que s'arrêtaient les détails qu'avaient reçus les directeurs de la compagnie des Indes quand ils prirent la résolution de solliciter la nomination d'un ambassadeur. Mais, pour donner plus de suite à cette narration, il est convenable de rendre compte ici des faits qu'ils n'apprirent p1.065 que par la suite, et de parler des édits impériaux relatifs aux différents qui s'étaient élevés, et qu'on reçut à Canton, après la fin des discussions avec le gouvernement local. L'un témoigne des appréhensions sur les projets des chrétiens dans diverses parties de l'empire ; donne plein pouvoir de punir tout commerce illégal avec des étrangers, et ordonne des enquêtes rigoureuses sur leur conduite. Un autre adressé au vice-roi, et motivé sur un rapport envoyé de Canton, censure la manière dont le commerce avec les étrangers est conduit ; invite à renvoyer du Hong les plus jeunes négociants, sous prétexte de l'insuffisance de leurs capitaux, et désigne personnellement sir George Staunton, comme pouvant être dangereux par la connaissance qu'il a acquise de la langue et du pays pendant la dernière ambassade, et comme devant être placé sous la stricte surveillance des autorités locales. On soupçonna un des principaux marchands d'être l'auteur du rapport, et le premier moteur des intrigues qui avaient lieu à Pékin pour l'établissement du *Cohong*. Il paraît qu'en réfléchissant sur toutes ces circonstances, les facteurs furent d'avis qu'ils ne pouvaient se flatter de continuer plus longtemps à diriger les affaires commerciales, sans éprouver de nouvelles vexations ; et les directeurs p1.066 déclarèrent que ces agents leur avaient mandé

> « qu'ils étaient convaincus que, quand même il eût été possible d'éviter les différents survenus en 1814, les mesures

> de vigueur qu'ils avaient été obligés d'employer alors, seraient devenues nécessaires un an ou deux plus tard ; et qu'ils étaient formellement d'avis, comme ils l'avaient déjà annoncé plusieurs fois dans leur correspondance, qu'il était indispensable d'envoyer du Bengale, ou d'Angleterre, une ambassade à l'empereur, pour obtenir au commerce anglais protection et sûreté.

Les directeurs eux-mêmes penchaient à croire qu'on cachait la vérité à l'empereur ; et ils en conclurent que, si l'on avait directement recours à son autorité, on pourrait obtenir le redressement des torts dont on avait à se plaindre. Ils comptaient beaucoup sur l'importance reconnue du commerce anglais, non seulement pour la province de Canton, mais encore pour le trésor impérial et ils en inférèrent que l'empereur désapprouverait toute mesure qui tendrait à compromettre son existence et sa régularité.

Quoique les directeurs n'eussent pas particulièrement en vue de solliciter des privilèges additionnels, leurs desseins, dans cette circonstance, tendaient néanmoins à deux concessions nouvelles et importantes. La première avait pour p1.067 but de permettre aux facteurs de traiter avec tels marchands chinois qu'il leur conviendrait ; la deuxième, d'établir une correspondance directe avec Pékin, soit en y entretenant un ministre résident, soit en s'adressant par écrit à quelque tribunal. Tout ce que les directeurs attendaient de plus de l'ambassade proposée, était la confirmation des divers avantages qui avaient été accordé aux facteurs, à la suite des discussions dont nous avons parlé. Ils firent entendre aussi qu'on pourrait profiter de cette occasion pour donner des explications convenables relativement à la saisie des bâtiments américains par le vaisseau de sa majesté *la Doris*.

Les directeurs demandèrent que l'ambassade fût composée de trois membres, dont le premier serait un personnage marquant nommé par le prince régent ; et ils proposèrent, pour les deux autres, M. Elphinstone, chef de la factorerie de Canton, et sir George Staunton, l'un des membres du comité, distingué par ses talents, et que la

connaissance qu'il avait acquise de la langue chinoise rendait surtout très propre à cette place. Toutes les dépenses de l'ambassade devaient être à la charge de la compagnie des Indes, pour l'intérêt et à la sollicitation de laquelle elle allait avoir lieu.

p1.068 Les ministres de sa majesté adoptèrent les propositions et les vues des directeurs. Le seul changement qu'ils y firent portait sur la composition de l'ambassade à laquelle ils crurent plus convenable de donner le caractère d'ambassade extraordinaire, que celui de commission d'ambassade. Des considérations d'une nature générale et spéciale contribuèrent probablement à faire prendre cette résolution aux ministres de sa majesté. Ce n'était qu'en faisant impression qu'on pouvait espérer de réussir dans l'objet de l'ambassade ; et il était à craindre qu'en donnant le caractère d'ambassadeurs à des personnes qui, quoique recommandables et ayant d'ailleurs les qualités requises, ne seraient connues en Chine que comme agents de la compagnie des Indes, on ne nuisît au succès qu'on en attendait. On sentit aussi que le renouvellement des discussions avec le gouvernement de Canton, discussions qui pouvaient encore subsister à l'arrivée de l'ambassade, pourrait mettre obstacle à sa réception, par suite de l'opposition qu'y apportaient les autorités locales. Cependant on n'en appréciait pas moins à toute leur valeur, les importants services que M. Elphinstone et sir George Staunton pouvaient rendre dans les rapports que l'ambassade aurait avec les Chinois. La nomination d'un ambassadeur extraordinaire, muni de p1.069 pleins pouvoirs pour s'adjoindre, au besoin, l'un ou l'autre de ces messieurs, et même tous les deux à la fois, semblait s'accorder avec les motifs qui avaient déterminé le choix des directeurs en leur faveur, et de nature à lever toute espèce d'objections et d'embarras à ce sujet.

Les directeurs ayant consenti à cette modification de leur première proposition, lord Amherst fut nommé ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire par le prince régent, et moi secrétaire d'ambassade. Je fus en outre pourvu de lettres de créance éventuelles, en qualité de ministre plénipotentiaire ; mais je ne devais en faire

usage qu'en cas de mort ou d'absence de l'ambassadeur. Mon nom fut aussi porté dans les pouvoirs ; et il fut décidé qu'en cas d'absence de M. Elphinstone ou de sir George Staunton, je remplirais la place vacante dans la commission.

J'ai déjà fait connaître les principaux buts de l'ambassade. En les détaillant dans les instructions données à l'ambassadeur, et en assignant l'importance relative de chacun d'eux, on dut nécessairement laisser beaucoup de choses à sa prudence, d'après l'opinion, qu'il serait à même de se former de l'état des affaires à son arrivée. La seule addition que l'on fit aux vues des directeurs, avait pour objet d'obtenir la p1.070 permission de commercer avec un port du nord de la Chine, susceptible d'offrir un nouveau débouché aux produits toujours croissants des manufactures anglaises.

Il était impossible, d'après ce qui s'était passé lors du renvoi de l'ambassade russe du territoire chinois, en 1805, de ne pas craindre, dans la circonstance actuelle, le renouvellement d'une discussion semblable, à l'occasion du cérémonial extraordinaire de réception en usage à la cour de Pékin ; car, quoique le cérémonial employé lors de l'ambassade de lord Macartney nous donnât en quelque sorte, le droit de le réclamer une seconde fois, il était à craindre qu'on ne voulût suivre l'ancien usage de l'empire, auquel en effet l'ambassade de lord Macartney avait fait exception.

Quoique ce cérémonial consistant en neuf prosternements, eût été quelquefois pratiqué en Europe, dans le moyen âge [1], il n'en est pas moins aussi choquant pour l'individu qui s'y soumet, que contraire à l'usage actuel des cours européennes. D'un autre côté, en le considérant p1.071 comme une coutume ridicule appartenant à la barbarie orientale, il était difficile de se persuader qu'on dût sacrifier les objets plus importants de l'ambassade, au maintien supposé de la dignité nationale, en chicanant, sur un semblable point d'étiquette, dans une pareille occurrence. Mais, comme la décision de cette

[1] Le prosternement était un usage établi à Constantinople dans le dernier siècle de l'empire byzantin, et plusieurs princes indépendants, parmi des croisés, s'y soumirent.

question dépendait, en grande partie, des circonstances du moment, et de la disposition de la cour de la Chine à d'autres égards, on laissa cet article à la prudence de l'ambassadeur, aidé, s'il le jugeait convenable, des conseils de M. Elphinstone et de sir George Staunton.

Quiconque a réfléchi avec attention sur la conduite tenue par la dernière ambassade à la Chine, et sur les résultats qu'elle a eus, doit regarder le succès de la nôtre comme presque impossible. Il en est même qui doutent qu'elle soit reçue ; cependant mes craintes ne vont pas aussi loin à cet égard. L'usage, et la satisfaction que fait toujours naître une démarche flatteuse, engageront probablement l'empereur à recevoir l'ambassade, à moins qu'une contestation *in limine*, relativement au cérémonial, n'y mette obstacle, comme cela est arrivé au comte Galowkin, dernier ambassadeur de Russie à cette cour. Les directeurs eux-mêmes, qu'on doit considérer comme les principaux auteurs de cette mesure, p1.072 ne se flattent guère d'obtenir de nouvelles concessions ; et, quoiqu'ils aient le désir de se faire rendre justice sur les points dont ils ont à se plaindre, ces plaintes tombant sur des personnes qui jouissent d'une certaine influence à Pékin, on peut à peine se flatter d'y réussir, et l'on sent qu'il ne faut agir qu'avec la plus grande circonspection. La jouissance paisible des privilèges existants, quels qu'ils soient, ou, pour mieux dire, la stabilité des règlements relatifs au commerce, est tout ce qu'on peut raisonnablement attendre. Quand même l'ambassade ne parviendrait pas à être reçue, il ne s'ensuivrait pas qu'elle manquât tout à fait son objet. On obtiendra accès auprès de l'empereur, et, à moins d'un déni formel de justice, le gouvernement local de Canton n'acquerra pas la certitude de l'impunité.

Le succès récent qu'avaient obtenu les mesures rigoureuses, pour ne pas dire désespérées, que le comité des facteurs avait employées dans ses discussions avec le vice-roi de Canton, ferait peut-être croire qu'il serait à propos de prendre le même ton dans les rapports que l'on va avoir avec la cour de Pékin. Mais il ne faut pas oublier qu'il existe une grande différence entre l'un et l'autre endroit. À Canton, on tenait en main l'arme dont on voulait se p1.073 servir, et

l'ennemi était à portée. La menace d'interrompre tout commerce produisait un effet immédiat. Il en résultait une diminution dans les revenus publics ; la tranquillité de la province pouvait même être compromise en ôtant les moyens d'existence à une infinité de personnes qui vivent du commerce. Ainsi donc, quel que pût être le résultat de la contestation existante entre la factorerie et le vice-roi, la perte de celui-ci était inévitable. Toutefois, les circonstances sont trop différentes à Pékin pour qu'on y suive la même marche. Ni les instructions des ministres de sa majesté, ni les vues des directeurs ne sont de nature à faire penser que la réception de l'ambassade puisse s'obtenir par la menace. Les moyens de conciliation sont les seuls à employer, et l'unique chance de succès, pour les desseins ultérieurs de l'ambassade, semble être de produire une impression favorable sur l'esprit de l'empereur, ce qui ne peut s'effectuer qu'en accordant aux usages particuliers de la cour et de la nation, tout ce que le sentiment de notre dignité, joint à des considérations politiques, ne force pas à lui refuser. Il ne serait ni sage, ni prudent, de faire dépendre la continuation de notre commerce du résultat de l'ambassade. L'ambassadeur se présente donc sans intentions hostiles, par la p1.074 raison que des menaces conçues en termes généraux pourraient être prises pour des provocations, sans néanmoins inspirer la moindre crainte. Si le cérémonial dont je parle n'avait pour but, comme lors de l'ambassade de Hollande, que de nous assimiler aux envoyés de Corée ou des îles de Lew-Chew, il faudrait s'y refuser, comme étant une dégradation inutile : mais si la réception de l'ambassade, dans la circonstance actuelle, dépendait de l'adoption d'une forme observée lors des audiences obtenues par tous les ambassadeurs européens, excepté lord Macartney, il semble qu'il serait préférable de ne pas insister sur cet exemple, plutôt que d'occasionner le renvoi de l'ambassade, sans avoir été admise en la présence de l'empereur ; parce que cette circonstance servirait à confirmer le vice-roi de Canton et ses successeurs dans l'opinion que leurs extorsions et leurs injustices n'ont plus d'autres bornes que leur propre intérêt.

Le 9 juillet.

M. Clavell, capitaine du vaisseau de sa majesté *l'Orlando*, vint à bord dans la soirée, et informa lord Amherst que la nouvelle d'une ambassade projetée avait été reçue favorablement par le Fou-yuen. Le capitaine Clavell avait vu la veille le capitaine Hall sur *la Lyre* ; et, comme les dépêches que p1.075 l'ambassadeur avait envoyées par un schooner américain à sir George Staunton, devaient lui être parvenues depuis plusieurs jours, il était probable que nous trouverions le renfort que nous attendions de la factorerie, assemblé à l'île de Lemma, rendez-vous fixé par le capitaine Maxwell.

Le 10 juillet.

Nous arrivâmes à l'île de Lemma, où nous trouvâmes *la Lyre* et les croiseurs de la compagnie, *la Découverte* et *l'Investigateur*. Sir George Staunton et les autres personnes de la factorerie étaient sur ces derniers bâtiments. Quand nous eûmes jeté l'ancre, M. Toone se rendit à bord de *l'Alceste* avec les excuses de sir George, qu'une indisposition empêchait de rendre ses devoirs à l'ambassadeur. Il apportait aussi les pièces et documents dont voici la substance : Le comité, en recevant des directeurs la première nouvelle qu'on songeait à envoyer une ambassade, n'avait pas jugé à propos de la communiquer sur-le-champ au gouvernement local, et le délai qu'avait éprouvé l'arrivée de *l'Orlando*, qu'on attendait tous les jours, et qui avait employé sept mois à faire le voyage, leur laissait quelques doutes sur l'adoption de ce projet. Cependant des lettres particulières, venues par la voie de l'Inde, avaient rendu l'ambassade un des objets de l'attention publique, et avaient p1.076 suggéré aux Portugais établis à Macao et à d'autres personnes malintentionnées, de faire courir des bruits qui pouvaient nous être préjudiciables. En conséquence, immédiatement après l'arrivée de *l'Orlando*, la factorerie ne perdit pas de temps pour faire à ce sujet une communication officielle au gouvernement de Canton [1]. La

[1] Voyez l'appendice n° 1.

lettre du président du bureau des finances au vice-roi, dans laquelle l'ambassade était annoncée officiellement, ne lui parvint que quelques jours après, cette pièce ayant été envoyée par *le Thomas Grenville*, qui s'était séparé de *l'Orlando*, pendant le voyage. Sir Théophile Metcalfe fut expédié à Canton pour remettre la lettre au Fou-yuen, le vice-roi lui-même étant allé à Pékin. Sir Théophile était accompagné du capitaine Clavell. Il fut reçu avec une politesse plus qu'ordinaire : un exprès fut envoyé à Pékin, le 9 juin, avec un rapport, et l'on en attendait la réponse ce jour même.

Deux des négociants du Hong employèrent l'entremise de sir Théophile Metcalfe pour détourner sir George Staunton d'accompagner l'ambassade. Un d'eux lui donna même à entendre qu'il serait possible qu'on fît contre lui quelque objection personnelle. L'un et l'autre lui recommandèrent d'annoncer publiquement son p1.077 départ, et le poste qu'il devait occuper. D'après cet avis et plusieurs autres motifs, sir George écrivit au vice-roi [1] pour l'informer de sa nomination de commissaire d'ambassade, et lui annoncer qu'il se trouvait obligé de partir sur-le-champ pour aller joindre l'ambassadeur, l'époque avancée de la saison lui donnant la certitude que son excellence se rendrait directement à Tien-sing sans toucher à aucun autre port. Sir George ne lui fit pas connaître l'endroit où il se rendait, ce qui lui fut d'autant plus facile que *la Lyre* n'avait aucune communication avec le rivage. À en juger par les renforts qui furent envoyés à tous les postes militaires, l'alarme parut être générale ; ce qu'on doit attribuer, en partie, aux bruits calomnieux répandus par les Portugais. Quoi qu'il en soit cependant, la manière dont cette nouvelle fut reçue à Canton, et la tranquillité avec laquelle les affaires du commerce se font depuis quatorze mois, doivent être considérées comme un pronostic favorable.

Dans la soirée, les vaisseaux levèrent l'ancre, et se rendirent à l'île de Hong-Kong pour y faire de l'eau. Nous espérons pouvoir continuer notre voyage dans la matinée du 12. La situation de l'aiguade est

[1] Voyez l'appendice n° 2.

pittoresque. Un p1.078 ruisseau descend des montagnes qui forment cette île ; et, quand la marée est favorable, on peut remplir les tonneaux près du rivage. Des promontoires, qui s'avancent dans la mer, entourent une petite baie qui est fréquentée par les bateaux pêcheurs.

Après le déjeuner, sir George vint à bord de *l'Alceste*, et y eut sa première entrevue avec lord Amherst. Le premier point qui les occupa fut le changement opéré dans la composition die l'ambassade, changement qui, dans l'opinion de sir George, rendait douteux si le rôle qu'il était appelé à remplir dans l'ambassade, pourrait s'accorder, aux yeux des Chinois, avec ses fonctions de président du comité. Les explications que lui donna lord Amherst levèrent ces objections, et il fut enfin convenu qu'il accompagnerait l'ambassade. Des communications par écrit furent échangées à ce sujet entre lord Amherst et lui. Sir George ne parut pas regarder le moment actuel comme favorable au but de l'ambassade. Les alarmes personnelles de l'empereur, causées par une tentative qui avait été faite pour l'assassiner et l'idée généralement reçue que les derniers troubles avaient été suscités par des sectaires religieux parmi lesquels on comprenait les chrétiens, lui semblaient faites pour p1.079 augmenter encore les préventions ordinaires contre les étrangers, préventions qui forment un trait particulier de la politique chinoise. Un évêque catholique avait été exécuté six mois auparavant dans une province ; et un autre missionnaire vient encore récemment d'être condamné à mort.

Dans la matinée du 12, sir George transmit à l'ambassadeur une lettre qu'il venait de recevoir de sir Théophile Metcalfe, et qui en renfermait une de M. Roberts. Celui-ci informait sir Théophile, que deux marchands du Hong venaient de lui dire de la part du vice-roi, que le départ de sir George pour joindre l'ambassade, sans avoir préalablement communiqué le nom et le rang des personnes qui la composaient, était contraire à toutes les règles ; il demandait qu'on se conformât strictement à l'exemple de lord McCartney, qui n'était entré dans la mer Jaune qu'après avoir reçu la réponse de l'empereur. Sir

George fit valoir dans sa réponse la saison avancée et l'impossibilité où il était de diriger les actions de l'ambassadeur. Toutes ces circonstances donnant à craindre qu'on ne fît des tentatives pour nous retenir, nous résolûmes de lever l'ancre à deux heures : mais à peine cette détermination était-elle prise, qu'une barque, arrivant à toutes voiles p1.080 de Macao, nous apporta la copie de l'édit de l'empereur, en réponse au rapport du Fou-yuen, déclarant qu'il était satisfait de l'arrivée de l'ambassade, et disposé à l'honorer de la plus gracieuse réception. Des mandarins avaient été envoyés à Tien-sing et à Chusan, pour y attendre le débarquement de l'ambassadeur, et le conduire à la cour. Un arrangement qu'on nous avait conseillé à Canton relativement à l'envoi de deux interprètes, avait aussi reçu l'approbation de sa majesté impériale. Cette communication vraiment satisfaisante fit évanouir, en très grande partie, les doutes que nous avions conçus sur la réception de l'ambassade ; et il fut résolu de ne pas différer notre départ plus loin que le lendemain ; car la prudence semblait conseiller de ne pas courir le hasard de recevoir une communication officielle des autorités locales de Canton, qui pouvaient avoir reçu des instructions secrètes pour faire débarquer l'ambassade dans ce port.

MM. Toone, Davis, Pearson, Morrison et Manning, tous connaissant plus ou moins la langue chinoise, étaient venus de Macao avec sir George Staunton, et furent attachés à l'ambassade à Hong-Kong. Sir George et M. Morrison s'embarquèrent sur *l'Alceste* ; les autres passèrent à bord du *Général Hewitt* et de p1.081 *la Découverte*. La connaissance approfondie du chinois que possède M. Morrison le désignait naturellement pour le principal intermédiaire des communications que nous allions avoir avec ce peuple. On le chargea sur-le-champ de traduire la lettre du prince régent et les autres pièces nécessaires, et il le fit avec une facilité que je n'aurais jamais supposé qu'un Européen pût acquérir dans cette langue difficile.

Nous mîmes à la voile le 13 à midi, et après être sortis de la baie, nous nous trouvâmes en mer avec un vent favorable, et nous passâmes Pedra-Blanca dans la matinée.

Les communications peu suivies que nous avions eues jusqu'alors avec les Chinois, nous les avaient fait regarder comme un peuple vif, actif, intelligent, et à qui les étrangers ne causent aucune surprise. Cependant les pêcheurs que nous vîmes à Hong-Kong nous parurent plus surpris de voir des Européens, que nous ne l'aurions cru d'après leur proximité de Macao, dont ils ne sont éloignés que de 25 milles. Probablement on n'avait jamais vu tant de navires d'Europe réunis dans cette baie ; aussi la scène prise du rivage était-elle fort animée. La nuit, le grand nombre de bateaux pêcheurs, dans chacun desquels il y avait une lumière, offrait l'image d'une rue de Londres bien éclairée. L'on p1.082 entendait aussi de temps en temps le son des gongs qui accompagnait les offrandes présentées dans chaque barque à la divinité tutélaire ; l'effet n'en était pas désagréable. Il est à remarquer que l'éloignement des Chinois pour les Européens se borne à Canton, et que sur les autres parties de la côte, les communications sont beaucoup plus faciles. À Tinpak, le principal magistrat, qui avait eu quelques liaisons avec les Anglais, pendant un séjour assez court qu'il avait fait chez un marchand du Hong à Canton, témoigna toutes sortes d'attentions aux officiers chargés de lever le plan des mers de la Chine, et leur offrit même de les aider dans leurs opérations.

Les membres de la factorerie de Canton qui accompagnaient l'ambassade, nous dirent que les Chinois aiment le luxe dans leur manière de vivre, et que la table est leur plus grand plaisir. Le dîner dure un temps démesuré, et la conversation n'y roule ordinairement que sur l'importante affaire dont on est occupé. L'ivresse, quand elle n'est pas portée au plus haut degré, est regardée comme une faute pardonnable ; et il n'est pas extraordinaire d'entendre complimenter un homme qui a la tête forte et l'estomac complaisant, en lui disant qu'il a une bonne mesure de vin. Plus un convive donne de signes de réplétion après le dîner, plus celui p1.083 qui le reçoit en éprouve de satisfaction. La gauche est la place d'honneur. Dans un dîner donné par Puan-Ke-Qua, négociant du Hong, à sir George Staunton et au mandarin Foo, il se servit avec adresse des idées différentes adoptées sur ce point par

les Européens et les Chinois, pour assigner à chacun d'eux la place qui était la plus honorable suivant les usages de son pays. Voyant que Foo hésitait à prendre la gauche, il lui dit que, sir George prenant la droite, tous deux se trouveraient à la place d'honneur. On dit que les négociants du Hong qui ont amassé de la fortune cherchent à faire parvenir leurs enfants au grade de mandarins. Ils montrent en cela une analogie frappante avec les gens de la même classe de notre patrie et de beaucoup d'autres ; quoiqu'en Chine le peu de sûreté des honneurs officiels, et le danger de la dégradation paraissent devoir être suffisants pour réprimer l'ambition. Les traits du visage, la couleur de la peau, le costume, la religion peuvent varier dans les différents pays ; mais les grands ressorts des actions humaines sont partout les mêmes ; et, si l'œil est quelquefois frappé de différences apparentes, l'esprit est plus souvent encore surpris d'observer des similitudes.

Nous nous trouvions trop loin de la côte pour p1.084 pouvoir juger de la nature du pays : mais nous passâmes assez près de la Corée pour y apercevoir une pointe de terre que nous nommâmes le Cap-Ambert [1]. Les montagnes voisines du promontoire de Shan-Tung, sont de formes fantastiques ; on remarquait dans les vallées quelques traces de culture.

Le 25 juillet.

Nous entrâmes dans le golfe de Pe-Tche-Lee ; et ne nous trouvant éloignés de Fa-Koo que de quarante-huit heures de navigation, on crut convenable de dépêcher *la Lyre* pour annoncer l'ambassade, tant afin de prévenir des délais inutiles, que pour témoigner aux autorités chinoises les égards convenables. La lettre adressée au vice-roi lui communiquait notre arrivée, et lui transmettait, avec la liste des personnes composant l'ambassade [2], un état des p1.085 présents

[1] On reconnut ensuite que ce n'était pas la côte de Corée, mais une île située à plus de cent milles à l'ouest de son extrémité méridionale.

[2] Liste des personnes composant l'ambassade :
L'honorable lord Amherst, ambassadeur extraordinaire, ministre plénipotentiaire, et premier membre de la commission ;
L'honorable M. Amherst, page de l'ambassadeur ;

destinés à l'empereur. Enfin on lui demandait le même nombre de barques qu'on avait fourni lors de la dernière ambassade, c'est-à-dire dix pour lord Amherst et sa suite, et vingt pour les présents, les bagages, les domestiques, etc. L'ambassade n'étant composée que de soixante-quinze personnes, ce qui faisait vingt de moins que dans celle de lord Macartney, ce nombre devait être plus que suffisant [1]. p1.086 On avait recommandé à M. Toone, qui avait été chargé de la lettre, d'éviter de descendre à terre, s'il était possible, parce qu'on craignait que les questions insidieuses et multipliées qu'on pourrait lui faire, ne l'embarrassassent. On lui dit pourtant de ne point paraître vouloir couvrir d'un air de mystère l'objet de l'ambassade ; mais, s'il était interrogé à ce sujet, par des gens d'un rang suffisant pour mériter une réponse, de dire que son but était de transmettre à sa majesté impériale les témoignages de la considération du prince régent d'Angleterre. S'il ne pouvait voir le vice-roi, et que les autorités subordonnées lui fissent des questions sur le contenu de la lettre qu'il lui apportait, il était autorisé à en énoncer le contenu en termes généraux, et devait demander verbalement le nombre de barques nécessaire. Quant aux questions sur le contenu de la lettre du prince

---

Sir George Staunton, deuxième membre de la commission ;
Henri Ellis, troisième membre de la commission ;
Henry Hayne, secrétaire actuel d'ambassade, et secrétaire particulier de l'ambassadeur ;
F. Hastings Toone, J.-F. Davis, Thomas Manning, et le révérend Robert Morrison, secrétaires pour le chinois ;
Le révérend John Griffith, chapelain ;
Clarke Abel, médecin de l'ambassadeur ;
Le docteur Alexandre Pearson, médecin de la factorerie ;
William Havel, dessinateur ;
J. Cooke, lieutenant de la marine royale, commandant la garde de l'ambassadeur ;
Charles Sommerset, lieutenant, attaché à la garde ;
James Marrige, surintendant des présents, et contrôleur des comptes ;
Zacharie Poole, aide de M. Abel ;
Le docteur James Lynn, médecin, attaché volontairement à l'ambassade, sans appointements ;
Charles Abbot, J.-B. Martin, gardes-marine de *l'Alceste*.
Musiciens, gardes et domestiques.

[1] M. Morrison, pour faire sentir la différence relative des rangs entre Lord Amherst, sir George Staunton et moi, se servit des expressions ching-wang-chac, personne de milieu députée par le roi ; tso-wang-chac, personne de main gauche, députée ; yew-wang-chac, personne de main droite, députée : le milieu, la gauche et la droite étant dans le même rapport que nos situations respectives.

régent, et sur les autres objets que l'ambassade pouvait avoir en vue, il devait se contenter de répondre qu'il n'en était pas instruit.

Le 26 juillet.

p1.087 Nous vîmes les îles de Mea-Tau, et plusieurs autres dont il est fait mention dans le journal de la première ambassade.

Le 28 juillet.

Lord Amherst fit assembler sur le tillac toutes les personnes composant l'ambassade, les gardes, les musiciens, les domestiques, et leur lut une adresse sur l'importance et même la nécessité absolue de se conduire avec sobriété et décorum pendant leur séjour sur le territoire chinois. Il leur rappela aussi la défense qui leur avait déjà été faite, de s'y livrer à aucune espèce de commerce. À deux heures nous jetâmes l'ancre sur un fond de cinq brasses, ayant en vue *la Lyre* qui était à l'ancre à l'ouest. Elle nous apprit par un signal qu'elle n'avait eu aucune communication avec le rivage. On apercevait la côte de la Chine et plusieurs jonques ; de bons yeux pouvaient même distinguer un édifice. Nous crûmes être de quelques milles plus près que *le Lion*, mais nous ne pûmes nous assurer de notre position exacte, eu égard à l'embouchure de ce fleuve.

Le 29 juillet.

En conséquence d'un signal fait à *la Lyre* de nous envoyer un lieutenant, M. de Warris vint à bord de *l'Alceste* pendant que nous étions à déjeuner. Il apporta une lettre de M. Toone à sir George Staunton. Le capitaine Hall et M. Toone avaient abordé quelques p1.088 bâtiments pêcheurs, et avaient réussi à leur faire comprendre l'arrivée de l'ambassade, et la nécessité d'en donner avis sur-le-champ aux mandarins de Tong-Choo, ville un peu plus voisine que Takoo. M. Toone ne se fiait pourtant pas beaucoup sur la promesse qui lui avait été faite d'exécuter cette commission. Il fut donc décidé que *la Lyre* viendrait rejoindre *l'Alceste*, afin de prendre des arrangements ultérieurs sur le moyen à employer pour informer les autorités chinoises de l'arrivée de

l'ambassadeur. Nos conjectures nous portèrent à conclure que nous étions arrivés plus tôt qu'on ne l'espérait ; et que les Chinois ne nous attendaient que dans quelques jours. À la vérité, notre passage n'en ayant duré que quinze, ils étaient excusables de n'être pas prêts à nous recevoir.

Le capitaine Maxwell doit éprouver une bien vive satisfaction, d'avoir dirigé ainsi l'escadre, sans accident, ni retard dans des mers où la navigation est incertaine et difficile. Nous n'y éprouvâmes pas de brouillards aussi épais que ceux qui eurent lieu pendant le voyage de lord Macartney ; mais le temps fut généralement couvert, et l'atmosphère chargée d'une humidité infiniment désagréable. La température était si douce, depuis huit jours, que nous commencions à nous flatter de l'espoir de jouir des p1.089 agréments d'un climat plus septentrional ; mais la chaleur excessive que nous éprouvâmes dans ce mouillage, où le thermomètre monta de dix degrés, nous plongea de nouveau dans la faiblesse et la langueur ; cette différence de température devient encore plus sensible par la pesanteur et l'humidité de l'air.

Le 30 juillet.

Le capitaine Hall et M. Toone vinrent à bord, et nous eûmes la satisfaction d'apprendre d'eux, que deux mandarins, l'un à bouton blanc, et l'autre à bouton d'or, s'étaient rendus la veille à bord de *la Lyre*, et qu'ils s'étaient chargés de la lettre pour le vice-roi dont on ne pouvait recevoir la réponse que dans deux jours. Son excellence n'était pas à Tien-sing, mais à Pao-Ting-Foo, siège du gouvernement. On avait entendu parler de l'ambassade, mais on ne croyait pas qu'elle dût arriver si tôt : on ne prévoyait aucune difficulté relativement aux barques que nous avions demandées. Chang-Oo-Ay, qui remplissait un emploi important dans la province de Tien-sing [1], était, disait-on, le mandarin chargé de conduire l'ambassade à Pékin. Son bouton est bleu, et son

[1] J'appris ensuite que son emploi était celui de *tao-tai*, ou *ta-oye*, c'est-à-dire, gouverneur de deux villes. Il était aussi chargé de la surintendance de la police du fleuve.

p1.090 rang presque égal à celui de Chou-Ta-Jin, mandarin civil qui remplissait cette fonction lors de l'ambassade précédente. Les mandarins s'informèrent si nous avions à bord le portrait de l'empereur, preuve qu'on n'avait pas laissé échapper la circonstance la plus minutieuse de l'ambassade de lord Macartney. Dans ses communications avec les deux mandarins et les gens de leurs suite, M. Toone fit constamment usage de l'écriture chinoise. Le premier avait amené à bord avec lui un naturel de Canton, et parut surpris que M. Toone n'entendît pas son dialecte. Ils semblaient moins étonnés de voir des étrangers qui parlaient le chinois, que d'en trouver qui ne le comprissent pas.

Le 31 juillet.

Quatre mandarins, l'un à bouton de cristal, un second à bouton d'ivoire, et les deux derniers à bouton d'or, vinrent à bord de *l'Alceste*. Leur visite paraissait être de pure cérémonie. Ils désiraient pourtant aussi connaître le nombre des personnes composant l'ambassade, et la nature des présents destinés à l'empereur. On jugea convenable de ne pas les admettre sur-le-champ en présence de l'ambassadeur, et on les retint quelques minutes dans la chambre du capitaine, où on leur offrit des rafraîchissements. Leur costume n'était pas brillant, et n'offrait rien qui annonçât l'élégance ou la dignité : p1.091 enfin tout leur extérieur semblait les mettre bien au-dessous des personnes de leur rang en Perse, en Arabie et en Turquie. La partie la plus remarquable de leur vêtement était un bonnet en paille de forme conique, surmonté d'une touffe de poils teints en rouge. Leur visage était basané, et leur physionomie très commune. Nous apprîmes dans le cours de la conversation que Nay-In-Ching, vice-roi de Pe-Che-Lee, avait été déplacé, et qu'un mandarin portant le même nom que l'ancien vice-roi de Canton avait été nommé pour le remplacer. Si le hasard faisait que ce fût la même personne, cette circonstance pouvait devenir embarrassante, parce que les différends qui avaient eu lieu à Canton, et auxquels il avait pris une part si active, lui inspireraient peut-être des dispositions peu favorables pour l'ambassade. Les mandarins nous

dirent que le nouveau vice-roi était absent, dans une province éloignée, et qu'il faudrait dix ou douze jours pour avoir une réponse de Pékin. C'était sans doute un prétexte pour gagner du temps. Ils nous firent espérer pour le lendemain la visite de Chang et d'un autre mandarin d'un rang distingué, et témoignèrent le désir d'être accompagnés à terre par deux personnes de l'ambassade pour rendre la politesse que nous avions reçue de leur députation : en conséquence MM. Morrison et p1.092 Cooke partirent avec eux dans la barque de *la Découverte*. L'empereur ne devait quitter Pékin, pour se rendre à Géhol, que le 10 septembre.

N'ayant pas la possibilité de leur servir du thé à la manière chinoise, on y substitua de l'eau-de-vie de cerises, à la grande satisfaction des mandarins. Ils se levèrent pour boire, tenant leur verre des deux mains. Lord Amherst, d'après l'avis de M. Morrison, donna le signal du départ et ils se retirèrent, en apparence satisfaits de l'accueil qu'ils avaient reçu. La barque qui les avait amenés était très spacieuse, et pontée. Ces barques chinoises sont garnies de voiles comparativement fort grandes, et, quoique le fond en soit plat, elles sont bonnes voilières et manœuvrent bien contre le vent. Il ne s'y trouvait pas de cabane, mais une espèce de creux où les mandarins étaient assis. La place pour cuire les provisions était à la poupe.

Le temps qui doit s'écouler avant le départ de l'empereur pour Géhol peut abréger notre séjour en Chine, parce qu'il pourrait se faire que sa majesté voulût nous éviter l'embarras de l'accompagner ; surtout si l'ambassade est favorablement reçue, et si nous arrivons à Pékin quelque temps avant le départ de la cour. Ce motif redouble le désir que p1.093 nous éprouvons d'accélérer notre voyage par tous les moyens qui sont en notre pouvoir.

Le 1er août.

MM. Morrison et Cooke revinrent dans la matinée. Ils avaient vu les trois mandarins qui étaient chargés de la conduite de l'ambassade. Comme lors de l'ambassade précédente, un Tartare nommé Kwang

tenait le premier rang parmi eux. Il ne portait que le bouton de cristal ; mais, en qualité de *Chin-chae* [1] ou de commissaire impérial, il avait le pas sur les autres. Chang avait un bouton bleu, et Yin, mandarin militaire, un bouton rouge : celui-ci a le rang d'inspecteur général des troupes de cette province. MM. Morrison et Cooke avaient été conduits au temple sur un char traîné par des chevaux. Ils y furent reçus par les mandarins, qui ne manquèrent ni de politesse, ni d'aménité ; et M. Morrison, abstraction faite de la hauteur chinoise, a été satisfait de sa réception. Rien d'important ne se p1.094 passa dans cette entrevue. Les principales questions roulèrent sur le nombre de personnes composant l'ambassade. On fit quelques objections en termes généraux sur les gardes, et l'on dit que sa majesté en avait fixé le nombre à cinquante [2]. M. Morrison y répondit en faisant observer que vingt ou vingt-trois hommes de plus doivent être un objet assez indifférent pour un si puissant monarque. Un mandarin militaire de haut rang, qui se trouvait présent, appuya sur la justesse de cette remarque. M. Morrison apprit dans la conversation que l'intention de sa majesté était de recevoir l'ambassade, et de lui donner son audience de congé avant de partir pour Géhol. Il fut décidé que Chang et Yin iraient rendre leurs devoirs à l'ambassadeur le lendemain, et qu'on enverrait aussi des provisions pour les vaisseaux. Le *Chin-chae* témoigna le désir de recevoir son excellence à son débarquement.

En consultant le livre rouge de Pékin, nous trouvâmes que le *Chin-chae* était allié à la famille impériale. Son rang, comme mandarin, p1.095 n'est pas élevé, mais sa commission lui donnait une haute dignité temporaire, ce qu'il prouvait en occupant, lors de la conférence dont nous parlons, une place séparée des autres mandarins qui étaient assis à sa gauche, comme place d'honneur ; les deux Anglais étaient à sa

---

[1] *Chin-chae*, ou *kin-chae* (car l'un et l'autre sont en usage), signifie littéralement, *envoyé par la cour*, et pourrait être traduit par le mot *envoyé*. Les fonctions de cette charge, joint à ce qu'elle est conférée par une commission, m'ont engagé à adopter le terme de *commissaire impérial*. Le mandarin nommé *légat* par lord Macartney était un *chin-chae* ; ce mot se traduisant en latin par *legatus*.

[2] On fit la même objection sur le nombre de personnes qui accompagnaient l'ambassadeur portugais dom Antonio Metello Souza Menezez, dans le siècle dernier ; et, en conséquence, il laissa une partie de sa suite à Canton.

droite, à quelque distance. Ils dînèrent, à la chinoise, avec les mandarins inférieurs qu'ils avaient accompagnés. MM. Morrison et Cooke furent très mal logés pour la nuit dans le temple, et l'on parut s'inquiéter assez peu de leur fournir toutes leurs aises. On ne les fit pas débarquer à l'endroit ordinaire, mais on les conduisit un peu plus loin, pour éviter de les faire passer par le village de Tong-Koo.

Le 2 août.

Les mandarins ne tinrent pas la promesse qu'ils avaient faite de se rendre à bord. Le temps n'était pas favorable ; mais, cette raison ne paraissant pas suffisante pour justifier leur manque de parole, on discuta s'il conviendrait de leur écrire à ce sujet. Des remontrances pouvaient ne pas produire d'effet, et entraîner à de nouveaux embarras. Il semblait pourtant difficile de ne faire aucune attention à cette négligence. Comme on n'avait pas encore transmis l'état des personnes composant l'ambassade, et des présents qu'elle apportait, attendu le manque de parole des mandarins, p1.096 on pouvait leur écrire à ce sujet ; et, en leur exprimant le désir qu'avait lord Amherst de se rendre sans délai auprès de sa majesté impériale, leur faire sentir qu'ils n'apportaient pas l'attention nécessaire à accélérer cet objet évidemment important. Cette mesure semblait d'autant plus convenable, qu'on pouvait leur supposer l'intention de nous retenir dans cet endroit pour abréger d'autant notre séjour à Pékin, ce qui aurait nécessité de fortes remontrances de notre part sur une conduite si injurieuse, pour ne pas dire offensante. On prépara en conséquence une lettre dans ce sens ; et on proposa d'abord de l'envoyer, dans la matinée, par M. Crawford, commandant de *l'Investigateur*. Cependant le temps paraissant se mettre au beau pour le lendemain, on résolut, d'après l'avis de sir George Staunton et de M. Morrison, d'accorder vingt-quatre heures de grâce aux mandarins. M. Morrison observa, à cette occasion, que le grand but des politiques chinois est de forcer leurs adversaires à agir, afin de pouvoir régler leur conduite en conséquence ; que les règles ordinaires de la bienséance et de la civilité les obligeraient bientôt à abandonner ce système apparent de

négligence, si nous avions assez de patience pour attendre ce moment qui ne pouvait être éloigné. Il ajouta qu'ils p1.097 étaient plus sensibles au reproche de manquer à la politesse qu'à celui de s'écarter de la vérité. Il faut convenir que ce retard n'est pas de bon augure ; il provient sans doute de quelque changement ou de quelque hésitation partie de plus haut. D'après ce que M. Morrison a appris à terre dans des conversations particulières, il est porté à croire qu'on n'a pas pour nous des dispositions très favorables.

Le 3 août.

Le temps est orageux ; nous n'avons aucun espoir de recevoir la visite des mandarins.

Le 4 août.

Nous reçûmes la visite de Chang et de Yin, les deux mandarins qui doivent accompagner l'ambassade. Ils se firent précéder de leurs billets de visite, consistant en un morceau de papier rouge, de dix-huit pouces de longueur sur six de largeur, sur lequel leurs noms et leurs titres étaient écrits. Yin arriva le premier, et fut reçu sur le tillac par les capitaines Maxwell et Hall en grande tenue. Il ne voulut pas être présenté à l'ambassadeur avant l'arrivée de son collègue. Lorsque Chang fut arrivé, M. Morrison les conduisit l'un et l'autre dans la chambre de l'ambassadeur, où ils furent reçus par son excellence et les deux commissaires. Après les compliments d'usage, ils firent des questions sur le nombre de barques qui seraient p1.098 nécessaires pour le transport de l'ambassade des présents et des bagages. On leur remit alors copie des listes qui avaient été envoyées au vice-roi de Pe-Che-Lee. Ils demandèrent ensuite quel était le but de l'ambassade. On leur répondit que l'intention du prince régent était de donner une preuve de sa haute estime pour sa majesté impériale, et de resserrer les liens d'amitié qui avaient existé entre leurs illustres pères. Ils voulurent savoir si l'ambassade n'avait pas quelque autre objet. On leur dit que la lettre du prince régent en faisait mention, et qu'elle serait

communiquée au To-chong-tong, ou premier ministre, qui, à ce qu'on nous avait dit, devait nous rencontrer à Tien-sing. On les informa aussi qu'on ferait traduire en chinois la lettre du prince régent, qu'une copie en serait délivrée au ministre, et que l'original serait remis à sa majesté. Tous ces détails parurent les satisfaire.

Ils nous parlèrent alors de la cérémonie du *ko-tou*, ou prosternement, et nous dirent qu'il serait nécessaire de s'y exercer d'avance, pour que le cérémonial en fut convenablement observé devant l'empereur. On leur répondit que, cette ambassade, comme dans la précédente, on accorderait à sa majesté toutes les marques de respect convenables. Ayant p1.099 conféré ensemble, il parut qu'ils n'étaient pas très instruits de ce qui s'était passé à cette époque, car ils revinrent à différentes fois sur le même sujet ; mais nous coupâmes court à cette discussion prématurée, en les assurant qu'on ferait tout ce qu'ils serait juste de faire. Nous parlâmes alors de l'espoir que nous avions qu'on nous permettrait d'accompagner S. M. à Gehol ; sur quoi ils nous dirent, comme nous l'avions présumé, que l'intention de l'empereur était de terminer les affaires de l'ambassade avant son départ de Pékin. Nous nous bornâmes à répondre que plus nous pourrions rester de temps auprès de S. M., plus nous serions satisfaits ; mais que, dans tous les cas, nous espérions qu'il nous serait permis d'y passer le même nombre de jours qu'on avait accordés à l'ambassade précédente. Au lieu de nous faire une réponse directe, on nous demanda si nous comptions prendre, à notre retour, la route de terre ou bien celle de mer, qu'avait choisie une partie de la dernière ambassade. Nous répondîmes que notre projet était de suivre la route de Canton. Nous conclûmes de leurs questions et de leurs insinuations, qu'on avait l'intention de conduire notre affaire avec assez de célérité pour que nous pussions être de retour à Tien-sing avant que nos vaisseaux fussent obligés de s'éloigner de la côte ; ou, dans tous les cas p1.100 avant qu'ils eussent quitté Chusan, afin d'abréger notre

voyage par terre. L'envoi du To-chong-tong [1] à Tien-sing semble annoncer qu'on doit nous y faire quelques ouvertures importantes, surtout touchant le cérémonial. L'absence du vice-roi de la province peut bien aussi être le motif de cette mesure ; il paraît néanmoins difficile que de simples arrangements, dans une province, puissent y exiger la présence du premier personnage investi de la confiance de l'empereur. Nous prévîmes qu'on ne donnerait pas beaucoup de temps à la négociation, et nous en conclûmes qu'il conviendrait d'entamer en même temps la discussion sur le cérémonial, et sur les autres objets de l'ambassade. La tempête menace, et il est difficile de dire si nous devons l'affronter, ou carguer nos voiles et nous mettre à l'abri.

Le costume et l'extérieur de Chang et de Yin ne diffèrent guère de ceux des mandarins que nous avons déjà vus. Ils ont pourtant des manières plus distinguées, et qui ne sont pas dépourvues d'agrément. Un homme de la suite de Chang prit une part très active à la p1.101 conférence, et lui suggéra plus d'une fois des réponses aux questions les plus importantes. Dans le cours de la conversation, Chang observa que l'empereur avait conçu des Anglais une opinion beaucoup plus haute que d'aucune autre nation. Yin se hâta d'y ajouter un correctif, en disant que cela devait être ainsi, puisqu'ils venaient de si loin pour lui prouver leur respect. On apporta aux vaisseaux des présents de provisions, de même nature que ceux envoyés à l'ancienne ambassade, mais en moindre quantité. Nous fûmes frappés de l'adresse avec laquelle les Chinois manœuvrent leurs barques, malgré leur longueur et leur pesanteur. Le tillac était couvert de personnes venues du rivage. Quoiqu'elles désirassent tout examiner, on sut facilement mettre des bornes à leur curiosité. Les premiers qui nous rendirent visite n'occupaient que de bas emplois ; leurs fonctions se bornaient à veiller à ce que les présents fussent transportés sans danger. Les ordres se donnaient d'un air absolu, et l'on y obéissait avec ponctualité. Nous eûmes un exemple de cette régularité, par la nécessité où nous nous

[1] *Chong-tong* signifie ministre ; je suis porté à croire que le véritable mot est *tchong-tong*, qui veut dire ministre fidèle.

vîmes d'avoir recours à un mandarin pour faire exécuter un léger changement dans la distribution des provisions destinées aux vaisseaux. On nous donna du charbon de bois, du plombayo, p1.102 et du bois à brûler, en abondance.

Les Chinois sont d'une belle taille, mais ceux que nous vîmes alors n'avaient rien qui annonçât la vigueur. Les deux mandarins étaient avancés en âge : le plus jeune avait cinquante-cinq ans. Yin avait amené avec lui son fils, bel enfant de onze ans, qui fit bientôt connaissance avec le jeune Amherst. Ayant été présenté par son père à l'ambassadeur, il fléchit le genou devant lui avec autant de grâce que de modestie : c'est la marque ordinaire de respect des enfants envers leurs pères, et des inférieurs envers leurs supérieurs. Nous n'eûmes pas raison de révoquer en doute la véracité de M. Barrow, qui traite les Chinois de peuple puant : l'odeur qu'exhalaient ceux qui se trouvaient sur notre bord en assez grand nombre, était non seulement sensible, mais repoussante.

Le 5 août.

Nous reçûmes un message des mandarins qui n'avaient pu regagner le rivage. Ils nous informaient que les barques destinées au transport des présents et des bagages, allaient arriver à l'instant. Grâce à l'activité de M. Campbell, capitaine du *Général Hewitt*, la majeure partie des présents passa, dans la journée, du bâtiment sur les barques. Il fut décidé qu'elles partiraient toutes ensemble, et que des Européens seraient placés sur chacune d'elles. p1.103 M. Morrison alla faire visite aux mandarins sur leurs barques, et les invita à dîner. Yin était disposé à accepter ; mais Chang se trouvait indisposé, ce qui lui fit refuser l'invitation. Le langage de Chang parut à M. Morrison plus correct que celui de Yin, qui affectait, comme le font tous les militaires de la Chine, une manière de parler brusque et grossière.

Le 6 août.

Comme on ne pouvait compter sur l'exactitude des rapports des Chinois, M. Davis fut envoyé à terre avec M. Cooke, pour s'assurer s'il

était vrai, comme les mandarins l'assuraient, que les barques pour le transport de l'ambassade fussent prêtes. Dans ce cas, il paraissait probable que nous pourrions débarquer le vendredi suivant. M. Davis revint dans la soirée après avoir eu une entrevue avec un mandarin à bouton bleu de ciel. Il avait appris de lui que To-chong-thong ne recevrait pas l'ambassade à Tien-sing, comme cela avait été arrêté, sa présence ayant été nécessaire à Pao-Ting-Foo, capitale de la province ; mais qu'il serait remplacé par Sou-ta-jin, ancien hoppo de Canton. Ce mandarin lui avait dit que l'empereur désirait recevoir l'ambassadeur sans délai. Toutes les barques étaient prêtes, et disposées pour nous recevoir. Trois p1.104 d'entre elles étaient destinées pour l'ambassadeur et les deux commissaires. L'entrevue eut lieu sur l'eau. Les Anglais n'entrèrent pas dans le village, et l'on montra peu d'envie de satisfaire leur curiosité. M. Davis fut pourtant satisfait de sa réception : il fut salué de trois coups de canon. Le *Chin-chae* était absent ; et, comme M. Davis avait obtenu les renseignements qu'il désirait, il ne crut pas devoir l'attendre pour retourner au vaisseau. Le changement du personnage qui devait nous recevoir à Tien-sing n'était pas à regretter. Nous préférions à l'éclat du rang du To-chong-tong la probabilité de ne pas voir s'élever de discussions, d'où pourrait dépendre la réception de l'ambassade.

Le 7 août.

Les jonques des deux mandarins s'approchèrent du vaisseau pour recevoir les bagages et les personnes composant l'ambassade. On commença par y placer les bagages ; mais cette opération fut interrompue par un changement de temps. Un vent assez violent soufflant du nord-est, les patrons des barques ne voulurent pas compléter leur chargement, et firent voile vers le rivage. L'un d'eux, qui était dans l'usage de naviguer dans le golfe de Léo-tung, nous dit qu'il faisait ordinairement cinq voyages par an. Les p1.105 barques qui font ce trajet, y vont ordinairement sur leur lest, et reviennent chargées de riz. Chaque homme a sa part dans la cargaison, et reçoit en outre un taël et demi (environ 9 schellings) et des provisions. Il paraît que le paiement

du service que ces barques font dans ce moment, dépend de la manière dont ce service est rempli. Les patrons devaient être récompensés, si l'on en était content, et punis dans le cas contraire. Lors de la première ambassade, ils avaient été généreusement payés par Kien-Long. Du millet et quelques légumes font la principale nourriture de l'équipage. Les louanges que tous les voyageurs donnent aux Chinois pour leur esprit d'ordre et de régularité, sont bien mérités. Quoique la manière dont ils chargent et déchargent leurs barques soit assez bruyante, il ne s'y mêle aucune confusion ; chacun semble au fait de ce qu'il doit faire, et s'en acquitte exactement. Les individus des basses classes sont curieux ; mais ils ne sont ni indiscrets, ni malhonnêtes ; et les plaintes des Européens à leur égard ne paraissent fondées qu'en ce qui concerne les habitants de Canton. Ici l'équipage des barques, et les gens de la même classe, semblaient savoir comment ils devaient se conduire avec des personnes d'un rang supérieur.

Le 8 août.

p1.106 Deux mandarins inférieurs vinrent à bord pour nous apporter un billet de visite et un message fort honnête de la part du *Chin-chae*. Il exprimait le vif désir qu'il éprouvait de recevoir l'ambassadeur à terre, le court séjour que l'empereur devait encore faire à Pékin ne permettant pas un long retard. On demanda, de la part de sa majesté impériale, quelques renseignements sur l'âge du fils de lord Amherst, en exprimant l'intention ou était sa majesté de l'inviter à un spectacle. Les mandarins inférieurs, avec l'indifférence ordinaire aux Chinois sur ce qui peut être agréable aux autres, pressèrent l'ambassadeur de partir sur-le-champ, en promettant d'envoyer chercher ensuite le reste des bagages. Les inconvénients qui pouvaient résulter de cet arrangement, l'incertitude du temps, et la distance où nous étions du rivage, furent des motifs suffisants pour nous en tenir à ce qui avait d'abord été arrêté. Les Chinois devaient s'accuser eux-mêmes de ce retard. Pourquoi n'envoyaient-ils pas un nombre de barques suffisant ? On plaça quelques bagages dans une petite barque, et nous convînmes que nous nous mettrions en route le lendemain, si l'on nous fournissait les moyens de partir.

On agita la question d'effectuer le projet p1.107 qu'on avait de lever le plan des îles Mea-Tau, mais la crainte de donner par là un juste sujet d'ombrage aux Chinois nous engagea à y renoncer. On donna aux capitaines des vaisseaux des lettres ouvertes adressées à tout mandarin sur la côte, afin de leur assurer une réception favorable, s'ils étaient obligés de toucher quelque part pour obtenir des provisions.

Pour prévenir tout malentendu, lord Amherst écrivit une note au *Chin-chae* pour lui expliquer les motifs qui l'empêchaient de quitter le vaisseau, et lui exprimer son désir d'avoir avec lui une entrevue personnelle ; il le remerciait aussi des bontés de sa majesté pour son fils.

Lord Amherst ayant demandé l'opinion de sir George Staunton sur la question de savoir s'il devait se soumettre au cérémonial du *ko-tou*, ou prosternement, sir George lui déclara, par écrit et en termes formels, qu'il pensait que l'accomplissement de cette cérémonie pouvait avoir de fâcheux effets pour les intérêts de la compagnie à Canton, et qu'il la regardait comme également incompatible avec l'honneur national, et ce que l'ambassadeur se devait à lui-même ; enfin, il était porté à croire que la simple réception de l'ambassade ne méritait p1.108 pas d'être achetée par un tel sacrifice. Il fit cependant entrevoir la possibilité d'obtenir des conditions qui lèveraient toutes les objections, si les Chinois y souscrivaient ; mais une semblable déférence de leur part lui paraissait peu probable.

Le 9 août.

Nous quittâmes le vaisseau à midi, dans la barge de l'ambassadeur, suivis des chaloupes des navires rangées sur deux lignes. Entre quatre et cinq heures, nous arrivâmes devant le petit fort de Tong-Kou, qui salua l'ambassadeur de trois coups de canon. Trois ou quatre cents soldats étaient rangés sur le rivage, et semblaient divisés en compagnies de dix, par un grand étendard : chaque soldat en portait un plus petit. Ils avaient un costume uniforme ; et la troupe, vue de loin, avait un air assez martial. Le fleuve fait tout à coup un coude en cet endroit : nous le suivîmes, et nous nous trouvâmes en vue de Tong-

Koo, qui ne consiste qu'en maisons bâties en terre et qui ne donnent certainement pas une haute idée du céleste empire. Lord Amherst passa sur sa barque, et reçut aussitôt un billet de visite du *Chin-chae*, en retour de celui qu'il lui avait lui-même envoyé d'avance. Au bout d'une heure, le *Chin-chae* vint lui-même ; et si un air ouvert, et des manières polies, sont p1.109 d'un augure favorable pour de plus importantes affaires, nous eûmes tout lieu d'être satisfaits. Le *Chin-chae* s'informa de nouveau de l'âge du jeune Amherst, de la part de l'empereur, et il parut vouloir lui donner un avant-goût des honneurs qui lui étaient réservés, par les attentions qu'il lui prodigua. Agissait-il ainsi en conséquence des renseignements demandés par l'empereur, ou voulait-il diriger une attaque irrésistible contre le cœur paternel de lord Amherst ? c'est ce que je ne puis prendre sur moi de décider. Le *Chin-chae* avait déjà informé M. Morrison qu'il voulait, dans cette première entrevue, éviter toute discussion d'affaires ; et que son seul but était de rendre ses devoirs à lord Amherst et de faire sa connaissance. Il tint sa promesse, sauf une question qu'il fit en termes généraux sur la lettre du prince régent, et l'espérance qu'il exprima qu'on apporterait des deux côtés des dispositions conciliatrices. La conversation ne fut donc qu'un échange réciproque de civilités, et parut avoir laissé une impression agréable de part et d'autre. Quelques mots échappés au *Chin-chae*, dans le cours de la conversation, firent présumer à M. Morrison qu'on avait le projet d'un banquet impérial à Tien-sing. Le *Chin-chae* devait s'y rendre ce soir même, et y attendre p1.110 avec Sou-ta-jin [1] l'arrivée de l'ambassadeur. Lord Amherst crut devoir lui rendre sur-le-champ sa visite, sans quoi il n'aurait pu reconnaître sa politesse qu'à notre arrivée à Tien-sing. Soutata-jin avait été autrefois *hoppo* de Canton, et le *Chin-chae* lui-même paraît avoir demeuré dans cette ville. Après le dîner, Chang et Yin nous rendirent une visite qui, comme celle du *Chin-chae*, se passa en compliments.

[1] *Ta-jin*, ou *ta-yin*, littéralement, signifie *grand homme*. On pout le traduire par le mot *excellence*. *Laou-yay* correspond au mot *écuyer*, ou *gentleman*. Chang n'avait que le titre de *laou-yay*, ou *fa-laou-yay*, quoiqu'il fût souvent qualifié de *ta-yin*.

Le 10 août.

Les chaloupes retournèrent aux vaisseaux, et nous laissèrent dans un grand embarras. Ceux qui savaient la langue chinoise ne pouvaient pas être partout, et les mandarins n'avaient guère plus d'attention que d'activité. Les présents et les bagages avaient été envoyés à Tien-sing, malgré ce qui avait été convenu, et probablement pour nous obliger à les suivre plus promptement. Sir George apprit par hasard d'un Chinois d'un rang inférieur, qui ne le connaissait pas, et qui ignorait le rang qu'il occupait dans p1.111 l'ambassade, que le jour de notre arrivée à Pékin avait été fixé de manière à ne nous laisser qu'un très court espace de temps pour notre voyage, et que nous devions avoir audience le 22.

Je ne remarquai pas sur la route cette surabondance de population qu'on attribue communément à la Chine. La majeure partie des habitants, consistant en hommes, enfants, et un moindre nombre de femmes, étaient probablement assemblés pour nous voir passer, et leur nombre n'excédait pas celui des curieux qu'un spectacle semblable aurait réunis dans l'Inde. En général, les femmes étaient laides : les vieilles formaient, comme on le pense bien, le premier rang des spectateurs ; et ce n'était que par hasard que nous pouvions en apercevoir quelques jeunes. Je vis cependant une jolie fille, et j'admirai surtout le bon goût et la simplicité avec lesquels elle avait arrangé ses cheveux, qui étaient relevés en touffe sur sa tête, et parés d'une seule fleur, ou d'un ornement qui y ressemblait.

Avant d'arriver à Tong-Kou, on trouve Si-Kou. Cette ville s'étend à quelque distance sur la rive droite du fleuve. Devant la porte d'une boutique ou l'on vendait des habits et des comestibles, on voyait, au bout d'un bâton, une p1.112 espèce d'enseigne représentant une jonque. Les temples y ont une chétive apparence, et toutes les maisons sont généralement couvertes d'une rangée de tuiles pour l'écoulement des eaux.

Les mandarins Chang et Yin avaient refusé la visite que lord Amherst voulait leur rendre, peut-être par la nécessité où ils étaient de partir sur-le-champ.

La taille des chevaux chinois me surprit. On m'avait fait entendre qu'elle n'excédait pas celle des plus petits des nôtres : je vis, au contraire, qu'ils ne le cédaient en rien, sur ce point, aux chevaux arabes ; mais ils sont mal faits, sans grâce, et n'annoncent ni force ni agilité. L'infanterie est armée de sabres, et la cavalerie est en outre pourvue d'un arc et de flèches. Les selles sont lourdes, mais ne paraissent gêner en rien le cavalier : elles ressemblent assez à celles des Turcs. Le *Chin-chae* voyageait dans une chaise à porteurs, verte, plus, large que la nôtre, mais moins élevée. Le vert est la couleur des chaises appartenant à des hommes de haut rang. Les chars sur deux roues justifient tout le mal qu'on en a dit. Les deux rives du fleuve sont couvertes d'une espèce de grands roseaux ; et la vue, aussi loin qu'elle peut s'étendre, ne découvre qu'un pays plat. Vers trois heures, nous entrâmes dans une p1.113 contrée plus agréable ; nous commençons à voir des arbres et quelques apparences de culture ; et les sinuosités du fleuve donnent à la plaine un intérêt dont sans cela elle serait entièrement dépourvue. Nous avons aperçu quelques tombeaux dans un endroit qu'on nous dit être un cimetière. Les mandarins ont rejoint la flottille dans l'après-midi. Le grand nombre de barques ornées de drapeaux, et manœuvrant en différents sens, animent la scène.

Nous avons vu infliger ce matin la punition de la flagellation de la figure, qu'on administre avec une courte bande de cuir, épaisse d'un demi-pouce. On tord les cheveux du patient presque jusqu'à lui faire sortir les yeux de leur orbite, après quoi on lui frappe sur les joues, dont la peau se trouve très tendue par suite de cette opération. On nous a dit que la faute du coupable était d'avoir volé quelque chose à bord des barques qui portaient les bagages. L'exécuteur et ses aides semblaient prendre plaisir à ses souffrances. — Nous avons vu à quatre heures, sur une des rives du fleuve, la ville de Tung-jun-koo, et, auprès, plusieurs monticules renfermant du sel.

Le 11 août.

La campagne offre un aspect plus riant. Les villages sont plus nombreux ; on voit des champs de millet. Des jardins et de petits enclos rappellent de temps en temps p1.114 l'Angleterre. Les détours multipliés du fleuve produisent un effet singulier : on aperçoit à droite et à gauche, à quelque distance, des jonques qui semblent voguer en rase campagne. La bonne opinion que j'ai conçue du caractère des Chinois augmente tous les jours. Ils sont paisibles et de bonne humeur, tant entre eux qu'envers les étrangers, et pas une seule querelle n'a encore eu lieu. Presque tous les villages portent encore le nom de *koa* (bouche), de l'un des mots qui signifient, *anciennement sous l'eau*. D'après l'aspect que présentent les rives, on peut conjecturer, avec raison, que le terrain a été formé par de longues alluvions. Il faut que les petits Chinois se plaisent dans la malpropreté ; car nous les voyons partout glisser le long du rivage, ou se rouler dans la boue. Les femmes tressent leurs cheveux et en font un seul nœud, assez semblable à un bonnet en tranchoir. On remarque de la gêne dans leur démarche ; mais je ne les ai pas vues d'assez près pour juger de la compression de leurs pieds.

Le 12 août.

On nous fait part qu'il y a cinq cents haleurs attachés au service des barques, et que tous sont venus de Ta-kou, qui semble être un autre nom donné à Tang-kou : l'un signifiant *grande embouchure* ; et l'autre, *embouchure orientale*. *See* veut dire *ouest*. Ils reçoivent cent cinquante cashs par jour, ce qui fait à peu près un schelling. Il y a vingt barques. Je ne trouve point au peuple [1] cet air de malpropreté auquel on peut

[1] L'impression que j'ai reçue à cet égard, diffère, je crois, de celle de mes compagnons. J'en attribue la différence au terme de comparaison qu'eux et moi nous avons adopté pour asseoir le jugement que nous portons de ce pays et de ses habitants. Peut-être fixent-ils leurs regards vers l'Europe ; tandis que moi, je ne me rappelle que des diverses parties de l'Asie que je connais. Le manque de vêtements frappe surtout les yeux des Européens ; et cependant, si l'on considère la chaleur du climat, on ne serait plus enclin à le regarder comme un véritable besoin ; d'un autre côté, l'hiver est si rigoureux dans les provinces du nord, que l'existence même d'une population nombreuse semble prouver qu'elle ne manque pas de quoi se vêtir.

naturellement s'attendre chez une nation populeuse et dont les moyens d'existence sont très bornés. Si le pays était moins plat, les rives du fleuve présenteraient quelques beaux points de vue. Les maisons, quoique bâties en terre, offrent de la régularité ; et, si leurs toits ne sont pas de bon goût, ils sont du moins singuliers. Ici tout est cultivé ; le millet occupe jusqu'au bord du rivage la place des roseaux, et les jardins sont surtout très soignés.

p1.116 Nous vîmes différents chantiers destinés à la réparation des jonques : celles employées dans ce moment sur le fleuve sont en petit nombre. La distance de Ta-koo à Tien-sing est de deux cent quarante *lis*, ou quatre-vingts milles. Je n'ai pas encore vu de rizières.

Depuis notre départ de Tang-kou, nous n'avons eu aucune communication avec nos conducteurs. J'ai oublié de dire que, dans le cours de la conversation, le *Chin-chae* avait annoncé qu'il était disposé à ne pas se formaliser des erreurs d'expression qui pourraient avoir lieu, parce que la langue chinoise n'était pas familière aux Européens. Il dit aussi à M. Morrison qu'il savait que le mot de *tribut* ne nous était pas agréable [1].

Je remis hier dans la soirée, à lord Amherst, quelques observations que j'avais rédigées p1.117 pour les lui soumettre ainsi qu'à sir George Staunton, relativement au cérémonial. Mon principal but, en faisant ces observations, a été de nous porter à considérer la question de savoir si l'on doit s'y refuser ou s'y soumettre, comme une affaire de pure convenance, et à la dépouiller de tous sentiments personnels qui pourraient nous faire adopter une conduite, qui ne serait pas parfaitement en harmonie avec la manière de voir des autorités dont nous tenons nos pouvoirs. Toutefois ma confiance dans le jugement et l'expérience de sir George Staunton, est telle, que je n'hésiterai pas à

[1] Lors de l'ambassade portugaise dont j'ai déjà parlé, le *regulo*, ou prince, à qui les affaires de l'ambassade étaient confiées, engagea le missionnaire qui traduisait une pièce qui devait être produite, à substituer une autre expression à celle de *tsin-koong*, *porteur de tribut*, en ajoutant que, quoique l'absurdité de supposer les Européens tributaires de l'empereur, la rendît insignifiante, elle pouvait cependant paraître injurieuse. On en référa à l'empereur, qui décida que, ce terme étant l'expression officielle, il fallait l'employer.

déférer à son opinion, sur tout ce qui a rapport aux mœurs et aux usages de la Chine, chaque fois que mon avis pourra se trouver différent du sien.

Quelles que puissent être à la Chine les idées des classes supérieures, sur l'immodestie qu'il y a de laisser apercevoir même la forme des membres sous les vêtements, on peut dire que les individus des classes inférieures de la société y ont moins de décence que partout ailleurs. On ne peut pas attribuer tout à fait à la pauvreté ce manque de pudeur ; car ces classes possèdent assez de vêtements pour pouvoir couvrir, comme dans l'Inde, les parties que la pudeur défend de montrer.

Il est difficile de peindre l'impression qu'on p1.118 éprouve en arrivant à Tien-sing. Si de superbes édifices et des beautés locales sont nécessaires pour faire naître l'intérêt, cette ville ne peut en inspirer aucun. Mais si une quantité innombrable de jonques réunies sur le fleuve ; si une nombreuse population, des bâtiments peu élégants mais réguliers et d'une construction singulière ; si une culture soignée et florissante, peuvent fixer l'attention, l'entrée de Tien-sing attirera celle du voyageur. Des pyramides de sel, dont M. Barrow a si ingénieusement évalué les dimensions et l'étendue, ne sont pas ce qui frappe le moins. Nous mîmes deux heures et demie à nous rendre de l'endroit où commencent les maisons sur la rive droite du fleuve, jusqu'à celui où nos barques devaient mouiller. Nous fûmes salués par un petit fort. Presque vis-à-vis, nous vîmes des troupes rangées en bataille. On distinguait parmi elles des arquebusiers coiffés de bonnets noirs. Nous remarquâmes quelques compagnies dont les soldats étaient vêtus d'habits rayés de jaune et de noir, qui les couvraient de la tête aux pieds. Ils étaient censés représenter des tigres ; mais ils paraissaient plus ridicules que redoutables. Leurs énormes boucliers feraient croire que leur seul but est de se défendre. À peu de distance nous vîmes, sur la gauche, le bras du fleuve qui p1.119 conduit au canal, et de là à Canton. C'est là que la population nous parut véritablement immense. La curiosité avait réuni sur chaque jonque plus de deux cents spectateurs, et le nombre des jonques était incalculable. Les pyramides

de sel étaient tellement couvertes de curieux qu'elles étaient devenues des pyramides d'hommes. Une foule d'enfants se trouvaient dans l'eau jusqu'aux genoux, et y restèrent près d'une heure. Il serait impossible qu'il pût exister ailleurs autant d'ordre dans une si grande réunion de monde. Les soldats n'avaient que rarement besoin d'employer un geste menaçant pour contenir la multitude. Je n'aurais jamais cru qu'on pût voir une si grande quantité d'hommes serrés de cette manière : il semblait qu'on les eut pressés les uns contre les autres avec des écrous, car on n'apercevait pas parmi eux le moindre vide. Ils étaient tous exposés nu-tête aux rayons du soleil de midi, dans un moment où le thermomètre s'élevait à 88 degrés. Le peu de femmes qu'on voyait dans la foule étaient vieilles et appartenaient en général aux classes inférieures. À juger des Chinois par les habitants de Tien-sing, on peut dire qu'ils ne sont ni fortement constitués, ni de bonne mine. Ils sont de moyenne taille, maigres, et se tiennent assez droits.

p1.120 À peine lord Amherst eut-il jeté l'ancre, que plusieurs mandarins, parmi lesquels se trouvaient, je crois, Chang et Yin, vinrent à sa rencontre pour lui annoncer la visite de Sou-ta-jin, et du *Chin-chae*. Lord Amherst demanda quelques minutes pour s'habiller ; ils y consentirent, mais un instant après on lui fit dire qu'ils remettraient leur visite au lendemain, attendu qu'ils n'avaient pas leurs costumes sous la main. Ils demandèrent en même temps qu'on leur envoyât les personnes qui parlaient chinois. En conséquence, après dîner, MM. Toone, Davis et Morrison se rendirent dans une salle où les mandarins étaient réunis. Ils furent reçus avec politesse. La nature des présents, le contenu de la lettre du prince régent, et le temps que l'ambassade resterait probablement à Pékin, furent les sujets de la conversation. Les mandarins firent entendre qu'ils comptaient qu'on leur remettrait copie de la lettre ; ils parurent faire assez peu d'attention à ce qu'on leur observa, que lord Macartney ne l'avait remise qu'après son arrivée à Gehol. L'espoir que nous manifestâmes qu'il nous serait permis de rester quelque temps à Pékin, fut aussi vite combattu qu'il en fut question. On parla de la manière dont seraient employés les cinq ou six jours que

nous y séjournerions, p1.121 et on nous fit entrevoir que notre retour aurait lieu par Tien-sing. Ils qualifiaient de tribut ce que nous appelions présents. On leur fit remarquer l'incivilité qu'il y avait de nous obliger à repartir si promptement, après un aussi long voyage : ils répondirent à cela en nous faisant observer l'honneur qu'on faisait à l'ambassade en lui donnant des hommes d'un aussi haut rang pour la conduire. Sou-ta-jin et Kwan-ta-jin (le *Chin-chae*), ayant de nouveau changé d'avis, firent avertir lord Amherst qu'ils se proposaient de lui rendre visite dans l'instant même. Ils se rendirent en effet auprès de lui ; et, après quelques compliments mutuels et une conversation générale, Sou-ta-jin, qui était *hoppo* à Canton quand lord Macartney y arriva, parla d'un jeune homme qui avait accompagné la première ambassade. Sir George Staunton saisit cette occasion pour se rappeler à son souvenir, et ils renouèrent connaissance ensemble d'une manière fort amicale.

Kwang, s'adressant alors à M. Morrison, demanda à voir une copie de la lettre. Lord Amherst pria M. Morrison de répondre qu'il avait toujours eu l'intention d'en remettre une au ministre quelques jours avant de la présenter à l'empereur. Les mandarins observèrent que, suivant toutes les probabilités, l'ambassadeur p1.122 n'aurait aucun rapport avec le ministre ; qu'ils étaient expressément chargés de tout ce qui concernait les affaires de l'ambassade, et se trouvaient munis d'un édit spécial de l'empereur, qui leur ordonnait de transmettre à Pékin copie de la lettre. Cette déclaration causa quelque surprise, le ministre étant l'intermédiaire naturel entre l'ambassadeur et le souverain, et l'ayant été lors de la première ambassade. Lord Amherst se réserva de répondre à cette demande en leur rendant leur visite le lendemain. Les mandarins dirent qu'il avait plu à l'empereur d'ordonner une fête pour l'ambassadeur ; et on la fixa à neuf heures, comme le moment le plus convenable.

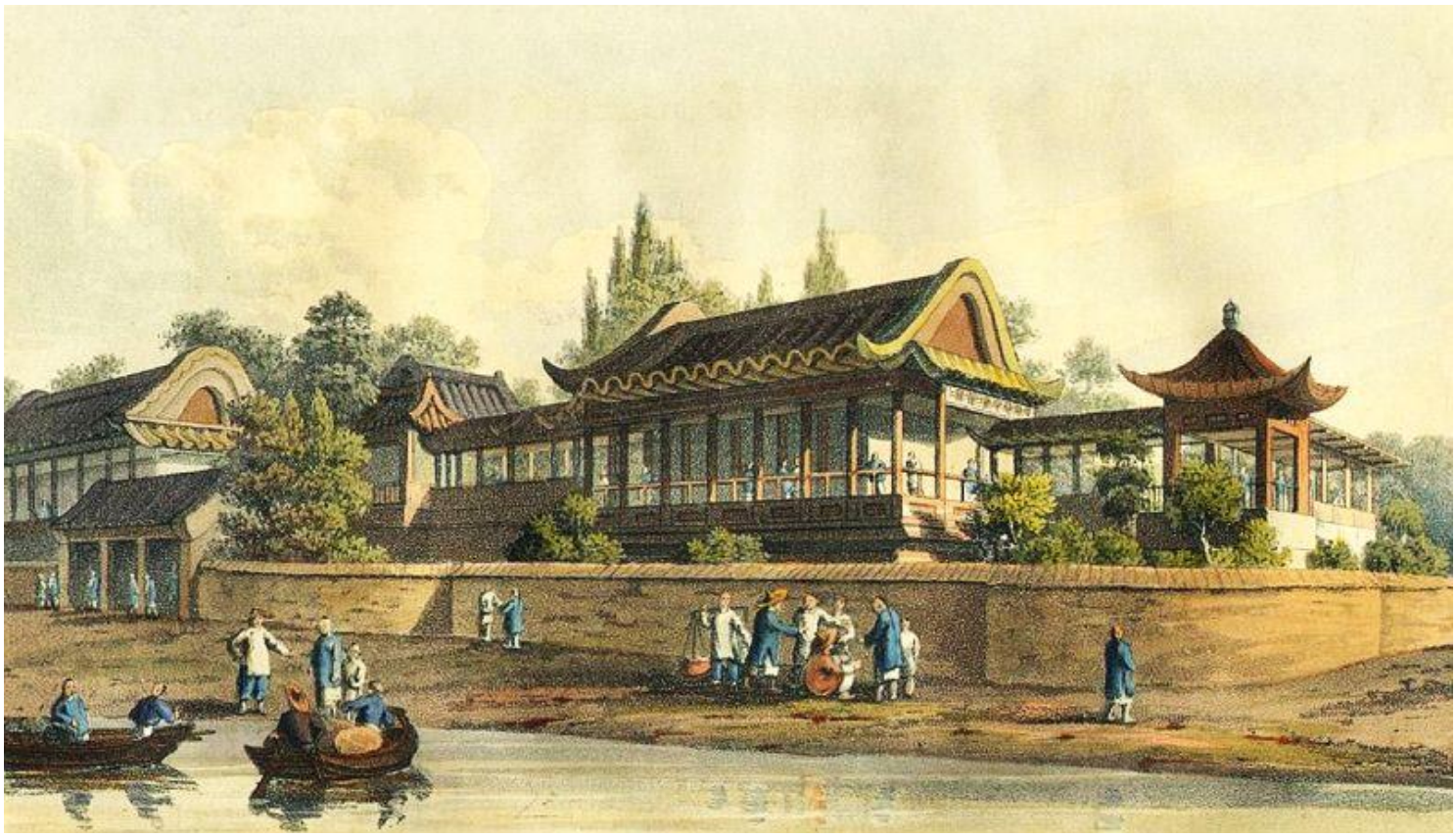
Comme, dès le commencement de l'entrevue, on avait parlé de la nécessité de hâter le départ pour Pékin, lord Amherst déclara qu'il était prêt à se mettre en route, et qu'il n'attendait que l'arrivée des jonques qui portaient une partie des bagages dont il ne pouvait se passer. La conduite des Chinois, en faisant partir d'avance les présents pour Tong-

choo, était fort déplacée, et aurait justifié de sérieuses remontrances. En prenant congé, Kwan-ta-jin dit qu'il remettrait dans la matinée à lord Amherst un écrit détaillé de tout ce qui avait rapport à la réception de l'ambassade à Pékin, au séjour p1.123 qu'elle y ferait, et à l'emploi du temps qu'elle y passerait.

On mit alors en délibération si l'on ferait droit à la demande des mandarins relativement à la copie de la lettre du prince régent. Ils avaient assuré, avec la mauvaise foi ordinaire de leur nation, que cette marche avait été suivie lors de la première ambassade ; mais la lecture du journal de lord Macartney nous confirma le contraire. Ils ne pouvaient donc se prévaloir des formes observées dans cette circonstance ; et peut-être leur demande prématurée à cet égard doit-elle être considérée comme faisant partie de l'indécent système de précipitation avec laquelle on semble résolu de traiter l'ambassade. D'un autre côté, la nomination de Sou-ta-jin ne pouvait leur donner plus de prétentions que n'en aurait eu le ministre lui-même. Cependant, comme il était mandarin d'un très haut rang, qu'il avait le titre de *she-lang, président* ; qu'il était président ou supérieur du tribunal des travaux publics ; et qu'ayant été autrefois *hoppo* à Canton, on pouvait lui supposer quelque connaissance des affaires européennes, il était possible qu'on lui eût entièrement confié le soin de traiter avec l'ambassade. Quoique leurs prétentions à cet égard pussent être entièrement dénuées de fondement, et p1.124 qu'ils ne les fissent valoir que pour gagner notre confiance, comme il n'y avait cependant aucun inconvénient réel à faire ce qu'ils désiraient, il fut décidé qu'on satisferait à leur demande.

On délibéra ensuite sur la question de savoir si on leur confierait aussi une note officielle qui avait été préparée pour expliquer succinctement les points relatifs au commerce sur lesquels nous avions à traiter. Si nous eussions trouvé le ministre à Tien-sing, il avait été décidé qu'on lui remettrait cette note, autant pour expliquer le dernier paragraphe de la lettre du prince régent, que pour gagner le temps de négocier. À moins que ce qu'ils disaient de leurs pouvoirs ne fût exact, il n'était pas d'une politique sage de nous livrer

volontairement entre leurs mains ; et, cependant, si ce dernier paragraphe devait donner lieu à quelques inquiétudes mal fondées, il paraissait à propos de ne pas tarder à en fournir l'explication convenable à des personnes qui se trouvaient réellement être jusqu'alors les seules autorités avec lesquelles nous fussions en rapport. On convint donc de leur remettre copie de la lettre, de leur donner les explications verbales qu'ils pourraient désirer ; et, si leur conduite ou des renseignement ultérieurs justifiaient notre p1.125 confiance, de leur transmettre aussi la note destinée au ministre.



Vue du palais de l'empereur, à Tien-sing.

Si le palais de l'empereur situé sur la rive opposée du fleuve, n'est pas magnifique, c'est du moins un édifice pittoresque. La colonnade de bois qui l'entoure lui donne un air d'élégance ; et les toits, quoique d'une forme singulière, étant des segments de cercle dont les extrémités s'élèvent vers le ciel, produisent un effet qui n'est pas désagréable.

Le 13 août.

À dix heures moins un quart, nous quittâmes nos barques, et nous nous rendîmes, en chaises, à la grande salle où nous devions être reçus. La musique, et la garde commandée par les lieutenants Cooke et Sommerset, précédaient la chaise de l'ambassadeur ; M. Morrison et le fils de lord Amherst la suivaient ; venaient ensuite les commissaires, et enfin toutes les personnes attachées à l'ambassade. La marche eut lieu dans le plus grand ordre, et nous arrivâmes sans avoir éprouvé d'embarras, à la salle où l'on nous attendait. C'était un long édifice soutenu par de légers piliers de bois. Au tiers de la salle, nous aperçûmes une table couverte de soie jaune, indice de la discussion qui allait s'élever. Tous les mandarins étaient revêtus de leurs robes de cérémonie, surtout ceux de l'ordre civil.

p1.126 Après nous avoir témoigné avec politesse l'espoir que nous n'avions éprouvé aucun obstacle en route, Kwan-ta-jin entra en matière en nous disant que le repas qui allait nous être offert, était expressément ordonné, et nous était véritablement donné par l'empereur ; que, par conséquent, ils observeraient le même cérémonial qui avait lieu en présence de sa majesté, et que nous devions en faire autant. Lord Amherst répondit qu'il était disposé à rendre à l'empereur les mêmes marques de respect qu'à son propre souverain. Ils désignèrent alors particulièrement la cérémonie du *ko-tou* ou des neuf prosternements comme étant celle qui devait avoir lieu. Lord Amherst déclara que son intention était de se conformer en tout point à ce qu'avait fait lord Macartney.

Le *Chin-chae* répliqua que cet ambassadeur avait rempli, quant au cérémonial, tout ce qui avait été exigé de lui ; et qu'il avait notamment exécuté la cérémonie du *ko-tou*, tant en présence de l'empereur qu'en différentes autres occasions : Sou-ta-jin ajouta qu'il se souvenait de la lui avoir vu pratiquer à Canton : et tous deux invoquèrent le témoignage de sir George Staunton comme s'étant trouvé présent, et pouvant certifier le fait qu'ils rapportaient.

p1.127 Il eût été facile de faire une réponse courte et décisive à une pareille imposture ; mais, comme il était évident que cette demande n'était pas faite à sir George pour rendre hommage à la vérité, mais bien pour en faire une question personnelle, qui ne pouvait conduire qu'à aigrir mutuellement les parties, lord Amherst et moi nous pensâmes que sir George devait éviter la discussion dans laquelle on désirait l'entraîner ; il répondit en conséquence que l'ambassadeur avait puisé les informations sur ce qui s'était passé lors de la précédente ambassade, dans le rapport authentique que lord Macartney en avait présenté à son retour à notre souverain, et que ce rapport avait servi de base aux instructions données à l'ambassadeur actuel ; que, quant à son opinion personnelle sur un fait qui s'était passé il y avait vingt-trois ans, lorsqu'il n'avait encore que douze ans, il était déplacé et absurde de la lui demander, ou de supposer qu'elle pût être de quelque poids dans la décision d'une question sur laquelle une autorité bien plus élevée avait déjà prononcé.

Les mandarins prirent alors un ton très élevé, et dirent que, vraisemblablement, le désir de l'ambassadeur était de plaire à sa majesté impériale ; que jamais on ne se p1.128 dispensait de cette cérémonie, et qu'il ne serait pas convenable qu'ils la remplissent dans cette circonstance, tandis que l'ambassadeur s'y refuserait. Lord Amherst répondit qu'il avait le plus grand désir de prouver son respect à sa majesté impériale, pourvu que ce fût sans s'écarter de ses devoirs envers son propre souverain ; que c'était dans ces sentiments qu'il avait l'intention, en se présentant devant sa majesté impériale, de lui rendre les mêmes témoignages de respect qu'à sa majesté britannique ; que telle avait été la conduite de lord Macartney, et que telles étaient aussi les instructions qu'il avait reçues de son souverain en cette occasion. Quelques expressions des mandarins donnèrent alors à entendre que l'ambassade ne serait pas reçue. Lord Amherst ajouta que, quelle que fût la peine qu'il en éprouvait, il se voyait contraint de refuser l'honneur du festin qui lui était offert, et qu'à son arrivée à

Pékin il serait prêt à soumettre par écrit à sa majesté impériale, les causes de ce refus.

— Quoi ! s'écrièrent les mandarins, refuser les bontés de l'empereur !

Lord Amherst répéta l'expression du regret qu'il en ressentait, et renouvela sa proposition, qui ne fut point acceptée.

On chercha alors à émouvoir les sentiments p1.129 paternels de lord Amherst ; et on lui demanda s'il manquait assez d'affection pour son fils, pour vouloir le priver de l'honneur de voir l'empereur. On fit valoir plusieurs fois, de part et d'autre, les mêmes arguments. Les mandarins insistèrent à différentes reprises sur le mécontentement de l'empereur et sur la réalité de la soumission de lord Macartney au cérémonial d'usage. Lord Amherst nia formellement que cela fût, et allégua les ordres de son souverain pour refuser de s'y soumettre.

Voyant l'impossibilité de rien obtenir, les mandarins se montrèrent disposés à céder, en s'appuyant toutefois sur l'énorme responsabilité qui pèserait sur eux, s'ils accédaient aux propositions de l'ambassadeur, et en assurant qu'ils n'oseraient jamais en faire le rapport à l'empereur. Lord Amherst leur observa, en réponse, qu'il ne pouvait pas croire que sa majesté ne se contentât pas des mêmes témoignages de respect dont son illustre père Kien-lung avait été satisfait. À cela, ils répondirent que l'empereur Kien-lung avait été très mécontent ; et que les princes et les nobles avaient regardé comme fort extraordinaire qu'ils fussent obligés de se prosterner, tandis que les Anglais restaient debout. Sa seigneurie répliqua que son intention était de concilier les p1.130 marques de son respect pour sa majesté chinoise avec ce qu'il devait à son propre souverain, et avec les ordres positifs qu'il avait particulièrement reçus à ce sujet ; que d'ailleurs, quelle que fût la cérémonie qui devait avoir lieu, elle ne pouvait rien ajouter à ses sentiments respectueux envers sa majesté impériale. Les mandarins dirent en réponse que les sentiments du cœur se jugeaient par les actions ; et que le refus de lord Amherst ne prouvait pas de sa part

toute la vénération possible. Sou-ta-jin qui, jusque-là, ne s'était mêlé à la conversation que pour affirmer qu'il avait personnellement connaissance que lord Macartney s'était soumis à la cérémonie du *ko-tou*, tant à Pékin qu'à Canton, prit alors tout à fait part à la discussion, en observant que notre commerce dans cette dernière ville était dans le cas d'éprouver beaucoup de dommage du mécontentement de l'empereur ; il ajouta même quelque chose sur la colère que sa majesté impériale pourrait avoir contre le roi d'Angleterre à ce sujet, ce que M. Morrison refusa très judicieusement d'interpréter. Enfin les mandarins dirent qu'ils n'insisteraient pas davantage sur l'accomplissement du cérémonial dans le moment présent ; mais qu'ils rejetaient sur lord Amherst la responsabilité de tout ce qui pourrait en résulter ; qu'ils ne pouvaient pas dire si l'ambassade et les présents seraient reçus ou non ; et que nous devions réfléchir à la défaveur qui pourrait résulter, pour notre nation, aux yeux des autres, du renvoi de notre ambassade. Lord Amherst déclara que la conviction où il était qu'il ne faisait qu'obéir aux ordres de son souverain, ne lui laissait pas la moindre inquiétude ; que ce qu'il proposait de faire, c'est-à-dire, un salut devant la table, était le même témoignage de respect que les membres du grand conseil d'Angleterre, dont il faisait partie, rendent au trône du roi lorsqu'il n'y siège pas ; et qu'on ne devait pas lui en demander davantage.

La discussion sur ce point en resta là. Lord Amherst, en exprimant la satisfaction qu'il en ressentait, dit que, pour prouver jusqu'à quel point il était disposé à concilier les choses, il consentait à faire, dans la circonstance actuelle, autant de salutations que les mandarins feraient de prosternements, quoiqu'il fût d'usage cependant de ne saluer qu'une fois le trône de son souverain. Les Chinois cherchèrent, avec leur astuce accoutumée, à obtenir, outre cette concession volontaire, que lord Amherst mettrait un genou en terre. Comme on devait s'y attendre, son excellence se refusa à cette p1.132 proposition ; et la discussion semblait devoir recommencer, quand les mandarins renoncèrent tout à coup à cette prétention, après quoi nous nous

rendîmes à la salle de réception, la conférence, à laquelle lord Amherst, son fils, les commissaires, et M. Morrison, s'étaient trouvés présent, ayant eu lieu dans un appartement intérieur. Arrivés à la porte, Kwang nous engagea amicalement à peser de nouveau les suites que pouvait avoir notre manière d'agir. On lui répondit que nous n'avions rien à peser ni à considérer, attendu que nous n'étions pas libres d'opter.

En entrant dans la salle, nous nous plaçâmes à une table dont le devant était couvert de soie jaune, et sur laquelle était placée une cassolette où brûlaient des parfums. Nous saluâmes neuf fois en même temps que Soo-ta-jin, Kwang-ta-jin, et six autres mandarins exécutaient leur cérémonial [1]. Le haut de la salle était élevé d'une marche ; et c'est dans cette partie que les deux principaux mandarins, lord p1.133 Amherst, son fils et les commissaires s'assirent. Les deux mandarins ayant pris place au côté gauche, tous les autres Chinois s'assirent au-dessous d'eux du même côté, et les personnes de l'ambassade vis-à-vis. On servit un beau dîner à la manière chinoise, accompagné d'une comédie ; mais nous reviendrons plus tard sur ce sujet. Quand le dîner fut terminé, nous entrâmes dans l'appartement intérieur. Après nous être assis, Kwang-ta-jin observa que la chose s'était mal passée, et témoigna la crainte où il était que l'empereur n'en fût mécontent. Lord Amherst lui parla de nouveau de la certitude qu'il avait que sa majesté ne le serait pas, puisqu'il lui avait rendu le même témoignage de respect qu'à son propre souverain. Les mandarins, ayant encore agité la question du cérémonial à observer en présence de l'empereur, lord Amherst leur fit part de l'intention où il était de mettre un genou en terre, et de présenter ses hommages à sa majesté dans cette attitude, ajoutant que la coutume, à la cour d'Angleterre, était de baiser la main du roi. À cette remarque, ils hochèrent la tête, comme nous nous y attendions, et firent quelques légères tentatives pour renouveler la discussion. Toutefois, la détermination où l'on paraissait être à cet égard les p1.134 engagea à se désister ; et ils s'en tinrent à

[1] On dispensa du prosternement le chevalier La Roque, commandant la frégate française *l'Amphitrite*, à un banquet impérial donné par le vice-roi de Canton, en 1669. Les mandarins exécutèrent le *ko-tou*, le chevalier ne fit qu'un profond salut.

affecter de ne pas comprendre le cérémonial proposé par lord Amherst, lequel leur fut expliqué de nouveau, mais sans effet. Ils proposèrent alors à son excellence de l'exécuter dans le moment même ; mais il leur répondit qu'il ne devait le faire qu'en présence de l'empereur. À cela ils observèrent qu'ils ne demandaient pas qu'il le fît pour personne ; qu'ils désiraient seulement de le voir exécuter, pour pouvoir en rendre un compte plus exact à sa majesté impériale. Sir George Staunton suggéra alors très à propos l'idée de le faire remplir par le fils de lord Amherst vis-à-vis de son père. La coutume chinoise s'accordait tellement bien avec cette marque de respect d'un fils envers son père, que toute espèce de difficulté ou d'objection fut levée à l'instant même, et que la proposition fut aussitôt acceptée. Les Chinois parurent assez satisfaits du cérémonial, mais ils dirent que le baisement de main ne serait pas admis. Lord Amherst ne s'opposa pas à ce qu'on le supprimât. On discuta ensuite sur le nombre de saluts. Lord Amherst remarqua que l'on n'en fait qu'un à la cour d'Angleterre ; qu'il s'était déterminé à saluer neuf fois devant la table, parce qu'il avait senti qu'il eût pu paraître singulier qu'il restât p1.135 debout, tandis qu'ils se prosternaient ; mais que la répétition du même cérémonial n'était pas, à son avis, une preuve de plus grand respect ; que cependant, si eux ou d'autres grands officiers de l'État se trouvaient présents à l'audience de l'empereur, il ne se refuserait point à faire autant de salutations qu'ils feraient de prosternements. Les mandarins dirent que le cérémonial ne serait exigé que de sa seigneurie et des personnes alors présentes avec lui, et qu'il devrait être répété neuf fois. Lord Amherst répondit que, pour prouver combien il était disposé à faire ce qui pourrait être agréable à l'empereur, il se soumettrait à tout ce qu'il désirerait à cet égard, quoiqu'il crût devoir encore observer que, selon sa manière de voir, le cérémonial n'en serait pas plus auguste pour être répété plusieurs fois. Les mandarins proposèrent alors que le fils de lord Amherst l'exécutât devant eux ; mais son excellence s'y refusa, en disant que la chose était trop importante en elle-même pour s'en amuser ainsi. Tout ayant été convenu de nouveau, la discussion fut terminée, Lord Amherst leur en témoigna sa satisfaction, et saisit cette

occasion pour leur faire ses remercîments de l'obligeance et des égards qu'ils lui avaient montrés : ils répondirent qu'ils p1.136 n'avaient fait en cela qu'obéir aux ordres de sa majesté impériale.

Le mandarin qui paraissait remplir les fonctions de secrétaire, et qui avait pris la principale part à la conférence, ramena la conversation sur la lettre du prince régent, et demanda qu'il leur en fût communiqué une copie. Comme on en était convenu d'avance, lord Amherst leur en remit une renfermée dans une enveloppe cachetée. Le cachet leur causa d'abord de la surprise ; mais elle cessa quand on leur eut expliqué que le paquet leur était adressé en anglais. Ils n'en examinèrent pas le contenu dans le moment, ce que nous dûmes considérer comme assez heureux, puisqu'on évitait par là toute explication ultérieure.

Ainsi se terminèrent ces deux conférences. Le résultat de la première était extrêmement important, en ce que nous avions l'avantage de nous être opposés avec succès, précisément à la demande qui avait, en majeure partie, contribué à faire échouer l'ambassadeur russe, et l'avait obligé à se retirer. Quelque opinion qu'on eût sur la nécessité de se soumettre à l'usage chinois dans la présence de l'empereur, soit avec ou sans équivalent, il ne pouvait y avoir qu'une manière d'envisager le cérémonial p1.137 qui nous a été proposé aujourd'hui. Le seul exemple de condescendance qu'on pouvait nous citer était celui de la dernière ambassade hollandaise. La conduite tenue envers les personnes de cette ambassade ; et les innombrables motifs allégués pour obtenir la répétition du cérémonial exigé, dans les circonstances et dans les occasions les plus insignifiantes, prouvent assez combien il convenait de ne pas s'y soumettre. C'est animé de ces sentiments, que lord Amherst et ceux qui lui étaient adjoints, prirent la détermination de sacrifier plutôt la réception de l'ambassade, que de céder sur ce point. Cette résolution avait imprimé à leurs traits et à leurs manières un air d'inflexibilité qui, sans doute, eut beaucoup d'influence sur les mandarins. Les Chinois sont bons physionomistes ; et il n'existe pas, par conséquent, d'hommes avec lesquels il soit plus nécessaire de montrer de la résolution qu'avec eux. On retira aussi de

la seconde conférence un autre avantage provenant d'un mésentendu fait par les mandarins sur la manière dont lord Amherst avait d'abord traité les principaux sujets en discussion. Ils croyaient que toutes les observations qui avaient été faites alors, ainsi que la substitution du salut au prosternement, s'appliquaient également au cérémonial qui devait p1.138 avoir lieu en présence de l'empereur ; et ils avaient naturellement été portés à croire qu'il devait en être ainsi, par la raison qu'ils ne font eux-mêmes aucune distinction à cet égard. Aussi furent-ils agréablement surpris, quand ils surent positivement ce dont il était question ; et l'observation que lord Amherst leur fit qu'il n'exécuterait devant aucun souverain d'Europe le même cérémonial dont il ferait usage envers l'empereur, parut faire beaucoup d'impression sur eux. Au total, ils avaient l'air d'être satisfaits ; et, quoiqu'ils ne dirent rien qui pût faire espérer que l'empereur consentît au cérémonial proposé, ni qu'ils eussent moins de craintes sur les suites du refus de lord Amherst, nous augurâmes bien cependant de leur conduite : ce qui nous portait à le croire, c'était la demande qu'ils récidivèrent d'une copie de la lettre du prince régent, parce que cette demande prouvait que ce qui venait de se passer n'était pas de nature à interrompre la marche des affaires.

Nous eûmes un exemple de l'incroyable effronterie et de la fausseté des Chinois, dans le témoignage qu'ils demandèrent à sir George Staunton, relativement à leur assertion au sujet de lord Macartney, qui, disaient-ils toujours, s'était soumis au cérémonial voulu, tant à p1.139 Pékin qu'à Canton, quoiqu'ils fussent parfaitement certains du contraire. On a déjà dit par quels motifs ils en agissaient ainsi. Ils étaient peut-être impatients d'obtenir directement un démenti de sir George, à cet égard, afin de pouvoir rejeter notre refus sur lui ; ils laissèrent même entrevoir quelque chose de semblable. Toutefois ils se montrèrent satisfaits de sir George à l'issu de la conférence ; ils parurent même croire qu'ils lui étaient en quelque façon redevables des concessions que l'ambassadeur avait faites.

Il était impossible, en passant par les rues, de ne pas être frappé de l'ordre et du silence qui régnaient dans la foule des spectateurs. Quoique toutes les physionomies exprimassent la curiosité, à peine entendait-on une observation ; on ne nous montrait même pas au doigt ; et les soldats rangés en haie dans les rues, paraissaient à peine nécessaires au maintien de la tranquillité. Les rues sont étroites, mais régulières et pavées de larges pierres qu'on tire d'assez loin. Le peu de goût qu'offre l'architecture chinoise se fait remarquer dans les toits des maisons. Les frontons sont, en général, élégants et chargés d'ornements. Les maisons sont à un étage, et solidement bâties en briques.

Nous traversâmes un pont sur la rivière dont la p1.140 surface était à peine visible par la quantité de jonques qui se trouvaient dessus.

Il y avait peu de chose digne de remarque dans la salle de réception, qu'on aurait pu prendre pour un édifice temporaire. Nous dînâmes à l'extrémité supérieure ; l'autre bout était occupé par le théâtre. On a décrit avec tant d'exactitude les dîners chinois et la multitude de plats servis sur des plateaux, et qu'on place devant une ou deux personnes, suivant leur rang, que je n'entrerai dans aucun détail à cet égard. Les flans et les fruits confits que l'on servit d'abord, nous parurent très bons. Je n'en dirai pas autant de la soupe aux nids d'oiseaux ; elle était trop gélatineuse et trop insipide à mon goût ; et tout ce qui s'y trouvait joint, comme œufs, chevrettes, etc., ne rendait pas ce mélange meilleur ; les nageoires de requin ne valaient pas mieux. Les Chinois boivent et mangent à la santé les uns des autres ; un mandarin qui se trouvait derrière nous réglait l'instant où l'on devait commencer à faire l'un ou l'autre. Le vin était chaud et avait un goût assez agréable ; il avait quelque rapport avec le vin de cerises. — Les costumes des acteurs, comme les décorations du théâtre, étaient très brillants, et pouvaient récréer la vue ; mais les acteurs faisaient un bruit à étourdir. Ceux qui p1.141 comprenaient le chinois ne purent démêler quel pouvait être le sujet de la pièce, qui semblait plutôt appartenir au genre du mélodrame qu'à la tragédie ou à la comédie. De

tous les rôles, celui d'un cerf fut le mieux joué. Vu de face, et entouré d'un groupe de porte-étendards, qui cachaient les jambes de l'enfant chargé de le faire mouvoir, l'illusion était assez parfaite, La musique instrumentale aurait pu paraître passable à des Écossais, à cause de sa ressemblance avec le son de la musette ; mais pour d'autres, elle était détestable : il en était de même du chant. Toute notre admiration fut pour les sauteurs, qui ne le cédaient ni en force, ni en agilité, à aucun de ceux que j'eusse vus jusqu'alors ; ils exécutèrent tous leurs tours avec beaucoup de dextérité. Les mandarins ne pouvaient pas être comparés, pour la richesse des vêtements, aux acteurs, qui étaient resplendissant d'or ; on nous assura que le costume de ces derniers était celui des anciens Chinois.

L'habit de cérémonie des mandarins consistant en gaze ou en crêpe bleu sur un satin à fleur, est simple et leur va assez bien. Une broderie servant à désigner leur rang civil ou militaire, est attachée à leur robe par devant et par derrière. La plume de paon, ou pour mieux dire la queue de paon, qui correspond à p1.142 nos ordres de chevalerie, se porte par derrière ; deux de ces décorations équivalent à l'ordre de la jarretière. On ne peut pas juger du rang réel d'un individu, par ses ornements de mandarin. Un mandarin portant un bouton bleu se trouvait assis à côté des commissaires chinois dont il n'était séparé que par un pilier, tandis qu'un autre avec un bouton bleu de ciel était assis au-dessous de lui, et qu'un troisième, décoré d'une plume de paon, se promenait dans la cour pendant tout le temps de la conférence. Il paraît que le rang n'est déterminé que par l'emploi qu'on occupe dans le moment.

Nous ne remarquâmes rien parmi le peuple que nous vîmes dans les rues, qui dénotât une extrême pauvreté. Au contraire, la plupart étaient décemment vêtus ; et leur extérieur annonçait qu'ils étaient bien nourris ; quelques jeunes gens avaient même assez bonne tournure.

Suivant l'usage, toutes les provisions restantes du dîner nous furent envoyées ; et elles étaient certainement plus appétissantes que les viandes froides vernissées qui nous avaient été fournies la veille. On fit de la part de l'empereur des présents de soieries et de draps aux

personnes composant l'ambassade, à celles de la suite et aux soldats, d'après le rang de chacun. Le titre d'héritier de l'ambassadeur donné p1.143 sur la liste des personnes présentes, au fils de lord Amherst, joint aux égards qu'on lui montre, me persuadent que les Chinois le considèrent comme la seconde personne de l'ambassade, et prouvent le respect qu'ils ont pour l'hérédité de rang.

Dans l'après-midi, nous parcourûmes l'édifice qui est auprès de notre mouillage, et où les mandarins s'étaient réunis la veille. C'était autrefois une bibliothèque publique, mais il sert maintenant à loger des officiers du gouvernement. L'extérieur du comble, et surtout les pilastres des extrémités, sont richement ornés de sculptures en bois. On voit, dans une petite enceinte fermée, deux colonnes d'une forme oblongue, l'une desquelles est appuyée sur une figure d'animal ressemblant à une tortue. Nous ne pûmes savoir ce que signifiaient ces colonnes : on nous apprit seulement qu'elles avaient été érigées par des particuliers. En allant à la salle du festin, nous passâmes sous quelques grandes portes, que je soupçonne être les arcs de triomphe si pompeusement décrits par quelques voyageurs.

Les Chinois ont demandé la liste des officiers et des hommes formant les équipages des navires, sans doute pour leur faire les présents d'usage. Dans l'état des personnes composant p1.144 l'ambassade, on a fait une objection au mot Pee-teshee, employé pour celui de secrétaire, attendu qu'il s'applique à un emploi public sous le gouvernement tartare ; on y en a substitué un autre ayant à peu près la même signification. L'opinion favorable que nous nous sommes formée de Kwang-ta-jin est toujours la même. Il est certain qu'il n'a nullement cherché à aggraver la discussion assez épineuse que nous avons eue avec lui et ses confrères, par des manières désagréables ; il y employa au contraire le ton persuasif de l'amitié.

Le 14 août.

Nous partîmes de Tien-sing au point du jour. Nous aperçûmes, sur notre gauche, un beau pont de pierre construit sur l'un des bras de la

rivière ; tous ceux que nous avions vus jusqu'alors étaient de bois. — Cette journée a été remarquable par le grand nombre de jonques à l'ancre auprès desquelles nous avons passé ; on peut dire qu'elles ne formaient qu'une ligne depuis Tien-sing ; elles sont chargées de grains tirés de différentes provinces, et forment une partie des revenus de la couronne. Quelques-unes, dit-on, viennent de très loin ; les inscriptions écrites sur leurs proues ressemblent à des écussons. — On voit, à droite et à gauche, des villages et des corps-de-garde à peu de distance les uns des autres ; et, p1.145 comme toutes les jonques sont habitées, la population est toujours aussi nombreuse. Il est certain que plus nous approchons de la capitale, plus on aperçoit de changements satisfaisants chez le peuple. — Nous avons remarqué beaucoup de terres cultivées en chanvre. — Les corps-de-garde sont en général de petits édifices carrés, construits en briques et garnis d'embrasures. L'un d'eux, auprès duquel nous passâmes, était rond avec de petites bornes ; les murs en étaient blanchis et ornés de figures grotesques d'amiraux. — Toutes les jonques sont mouillées en lignes régulières, celle de derrière ayant la proue précisément devant la poupe de la première ; la ligne entière formait une espèce d'échelon. La ligne des jonques chargées de grains commençait à une grande ville nommée Pe-tang [1], ou le grenier du nord. Ces dernières embarcations ne portent guère que 110 tonneaux, quoique leur élévation au-dessus de l'eau soit aussi grande que celle d'un navire de trois cents. Je remarquai, dans plusieurs d'entre elles, de grands morceaux de charpente saillants, qu'on me dit destinés à sécher le linge. p1.146 S'il en est ainsi, les Chinois sont plus propres que je ne le croyais [2]. — Nous avons fait cinquante-six lis ou dix-neuf milles.

Dans le cours de la journée, M. Morrison a eu la visite des mandarins qui ont assisté à la conférence d'hier. Il paraît qu'ils désiraient obtenir des renseignements sur les personnes composant

[1] La première syllabe *pe*, veut dire *nord* ; et c'est, dit-on, le nom de la rivière jusqu'ici appelée Pee-ho, ou Rivière-Blanche.
[2] En Perse comme en Chine, il n'est pas rare de voir porter des vêtements, sans les laver, jusqu'à ce qu'ils tombent en lambeaux.

l'ambassade. Ils témoignèrent quelque surprise qu'on n'eût pas fait mention du nom de baptême (Thomas) que sir George avait lors de la première ambassade. M. Morrison leur expliqua que Thomas était son nom d'enfance, et que George était celui qu'il portait maintenant : comme cette explication s'accordait avec leurs idées, ils en furent satisfaits. Ils parlèrent ensuite d'un rapport reçu de Canton, qui faisait mention que sir George n'était pas la seconde personne de l'ambassade, mais que c'était l'autre commissaire. M. Morrison leur dit que ce rapport n'était pas exact.

Dans l'après-midi, Soo-ta-jin et Kwang-ta-jin rendirent une visite à lord Amherst, à sir George et à moi. Les mandarins remirent sur le tapis, avec lord Amherst, les principaux points $_{p1.147}$ de la discussion d'hier, relative au cérémonial, mais d'une manière plus confidentielle. Ils parurent fortement douter que l'empereur fût satisfait, et firent sonner très haut ses gracieuses intentions envers l'ambassade actuelle ; ils remarquèrent que la nomination de Soo-ta-jin prouvait que sa majesté impériale était disposée à traiter lord Amherst avec plus de considération encore que ne l'avait été le premier ambassadeur. Lord Amherst répéta les arguments qu'on avait déjà employés, et ajouta qu'un simple salut serait la seule marque de respect qu'il rendrait, dans une semblable occasion, à l'empereur de Russie, ou à tout autre souverain d'Europe ; et que, par conséquent, le cérémonial qu'il avait proposé était une exception qui n'avait lieu que pour sa majesté chinoise seule. Cette observation parut leur faire quelque impression : toutefois, l'allusion faite à la Russie leur donna occasion d'observer que l'ambassade russe n'avait pas été admise, en conséquence du refus fait par l'ambassadeur d'exécuter le cérémonial voulu. — Lord Amherst consentit, d'après la demande qu'ils en firent, à leur montrer la boîte renfermant la lettre du prince régent : quoiqu'ils manifestassent, en la voyant, tous les signes de plaisir qu'éprouve un enfant à la vue d'un joujou brillant, ils ne laissèrent $_{p1.148}$ néanmoins échapper aucune expression d'admiration. — Une conversation amicale assez longue eut lieu ensuite entre eux et l'ambassadeur sur des sujets

indifférents, sans que, pour cela, ils perdissent leur principal objet de vue. Ils dirent que la probabilité, que l'empereur consentirait à la proposition de lord Amherst, était dans le rapport d'un à dix mille. Ils rendirent la copie de la lettre du prince régent, qu'ils déclarèrent ne pas oser lire à cause de ces mots : « Monsieur mon frère ». Nous seuls pouvions hasarder, nous dirent-ils, de la présenter ainsi. Mais ils nous conseillèrent d'omettre ces expressions : ils proposèrent aussi quelques autres changements de peu d'importance.

Dans l'entrevue que les mandarins eurent avec sir George Staunton, il fut également question du cérémonial ; et ils lui demandèrent ce qu'il dirait si l'empereur réclamait son témoignage relativement à la conduite tenue par lord Macartney. À cela sir George répondit fort judicieusement qu'il n'était alors qu'un enfant, et que, comme tel, ses souvenirs ne pouvaient être d'aucun poids. Il saisit cette occasion pour leur dire que, d'après son opinion particulière, il pensait que les ordres de son souverain étaient trop formels pour que lord Amherst pût se soumettre au cérémonial exigé ; et que, p1.149 par conséquent, il était inutile de le presser davantage à cet égard ; il leur fit aussi envisager les concessions déjà faites ; et leur témoigna l'espoir qu'il avait que l'empereur serait satisfait. Les mandarins laissèrent entrevoir, dans leur conversation avec sir George, plus de probabilité sur la détermination de l'empereur, qu'ils ne l'avaient fait en s'entretenant avec lord Amherst ; et ils le remercièrent de l'appui qu'il leur avait donné la veille, appui auquel ils semblaient attribuer ce que l'ambassadeur leur avait accordé. La visite qu'ils me firent fut courte, et se passa en compliments. — L'omission de la première ligne, dans la lettre du prince régent, est à mes yeux d'une petite importance surtout puisqu'elle n'a lieu que dans la traduction ; et, comme on n'a pas proposé d'y substituer des expressions moins convenables, la dignité de notre souverain ne me semble compromise d'aucune manière.

Je ne puis que regretter cette multiplicité inévitable de discussions au sujet du cérémonial ; car je considère chaque avantage que nous

remportons sur ce point, comme une diminution de chances de succès dans les autres objets plus importants de l'ambassade. Il est vrai qu'on peut douter que ceux-ci soient p1.150 jamais mis en discussion ; mais le temps qu'on emploie à débattre la manière dont l'ambassade sera reçue, et l'humeur que cause notre persévérance, ne paraissent pas de nature à disposer l'empereur ni ses ministres, à écouter favorablement des propositions qui n'offrent pas des avantages réciproques.

En considérant la question du cérémonial, je distingue toujours le prosternement en la présence réelle de l'empereur de celle imaginaire. La manière dont on s'est conduit envers l'ambassade hollandaise, et la prétention d'exiger la répétition du *ko-tou* dans les moindres occasions, sont sans doute des motifs suffisants pour ne pas s'y soumettre dans le dernier cas ; mais je verrais avec peine, je l'avoue, que le sort de l'ambassade dépendît de son exécution dans le premier.

Le nombre de grandes jonques que nous avons vues aujourd'hui peut être évalué de quatorze à quinze cents ; et je dois dire qu'après la surabondance de la population, ce qui m'a le plus frappé jusqu'à présent en Chine, c'est l'innombrable quantité d'embarcations que l'on rencontre.

Chang, en causant avec M. Morrison, lui a dit que nous faisions plus de cas des emplois militaires que des charges civiles. Il est p1.151 présumable qu'il se sera formé cette idée, d'après l'état de guerre où l'Europe a été pendant si longtemps ; car rien n'a pu lui donner lieu d'en faire personnellement l'observation. — Nous mouillâmes à la nuit ; car nos conducteurs semblent moins pressés de hâter notre voyage, sans doute par le désir qu'ils ont de recevoir une réponse à leur rapport sur ce qui s'est passé à Tien-sing, avant que l'ambassade soit trop avancée.

Le 15 août.

Nous nous trouvâmes, pour l'heure du déjeuner, à Yang-soong, ou Yun-tsin, dont il est parlé dans la relation de la première ambassade : la distance de Tien-sing est de quatre-vingt-onze lis. — Chang et Yin

envoyèrent un message à lord Amherst pour le prévenir qu'ils viendraient lui rendre visite à onze heures : toutefois ils n'arrivèrent que sur les deux heures. La conversation roula de nouveau sur le cérémonial. Ils convinrent qu'en effet lord Macartney avait été reçu, lors de sa première audience, à la manière européenne ; mais ils assurèrent que le jour de la naissance de l'empereur il avait exécuté le *ko-tou*. Lord Amherst nia cette dernière assertion, et observa qu'il se proposait d'agir, lors de sa première audience, comme lord Macartney l'avait fait le jour de la naissance de l'empereur ; p1.152 qu'il y avait en effet si peu de différence entre les deux cérémonies, qu'il n'était pas étonné qu'on eût cru que lord Macartney avait exécuté le cérémonial tartare. Kwang-ta-jin et Soo-ta-jing arrivèrent peu de temps après. Les commissaires s'étant joints à lord Amherst, les mandarins demandèrent que l'on fit sortir tout le monde. Ils nous informèrent alors, avec beaucoup de formalités, qu'ils venaient de recevoir un édit écrit en encre rouge, de la propre main de l'empereur, contenant des objections contre notre musique ; qu'en conséquence il fallait la renvoyer, d'autant mieux qu'elle nous était inutile. Nous fûmes très surpris de cette inconcevable difficulté relativement à la partie de notre suite qui, lors de la précédente ambassade, avait paru faire plaisir aux Chinois eux-mêmes. Il était impossible de ne pas s'apercevoir que ce n'était là que la première de toutes les futiles tracasseries que l'on s'apprêtait à nous faire. En réponse, lord Amherst témoigna son étonnement qu'on n'eût pas fait plus tôt cette objection contre des gens dont l'occupation ne pouvait donner aucun ombrage, et de la bonne conduite desquels il était lui-même responsable ; il fit observer qu'il y avait une musique avec la précédente ambassade, et qu'elle constituait une partie de la splendeur p1.153 requise en pareil cas. Kwang-ta-jin répondit que ses dispositions amicales pour nous l'avaient porté à se compromettre pour nous être agréable ; que le nombre de personnes qui devaient accompagner l'ambassade avait été limité par l'empereur à cinquante ; mais qu'il avait pris sur lui de permettre qu'il en débarquât soixante-quinze ; qu'il aurait facilement obtenu pardon devant l'empereur d'avoir outrepassé ses pouvoirs dans cette circonstance, si l'ambassadeur s'était montré plus

disposé à céder sur ce qui est relatif au cérémonial ; mais qu'étant incertain de savoir quelle serait la détermination de l'empereur, et craignant que sa majesté impériale ne soit offensée de l'opposition que nous montrons, il ne pouvait être que fort inquiet sur les suites que tout cela pouvait avoir pour lui personnellement. Lord Amherst exprima le regret qu'il aurait de voir que la conduite amicale du *Chin-chae* envers l'ambassade lui occasionnât le moindre désagrément ; mais il déclara en même temps l'impossibilité où il était de se séparer de gens dont la conduite était irréprochable, surtout au point où ils en étaient de leur voyage ; parce que, si cette objection eût été faite avant le débarquement, on y aurait fait droit sans la moindre difficulté.

p1.154 Les mandarins envoyèrent alors chercher l'édit. D'après son contenu, il paraissait que toute la difficulté était relative aux musiciens, et non au nombre de personnes. L'édit était adressé à Soo-ta-jin, par les neuf conseillers [1] qui ont la surintendance des affaires militaires, mais qui sont fréquemment chargés de celles concernant les Européens ; il faisait remarquer d'une manière très importante l'impropriété de l'expression de *Pee-teshee*, et en ordonnait le changement ; il déterminait aussi le nombre de personnes qui seraient admises à l'audience. Cet honneur n'était accordé qu'à l'ambassadeur, à son fils et aux deux commissaires ; douze autres personnes seraient admises au festin. L'observation écrite en encre rouge portait : « On peut se passer des musiciens ; qu'ils retournent aux vaisseaux pour y attendre l'ambassadeur. » Lorsqu'on nous eut fait part de cet édit, Kwang-ta-jin dit qu'il n'y avait pas moyen d'y contrevenir ; que l'ordre de l'empereur était positif, et qu'il fallait l'exécuter : il ajouta que, si l'ambassadeur tenait à se p1.155 conformer aux ordres de son souverain, il ne tenait pas moins à exécuter ceux de l'empereur ; et qu'enfin le refus de se soumettre au cérémonial d'usage le mettait dans l'impossibilité de rien prendre davantage sur sa responsabilité. Lord Amherst observa qu'il se flattait que, lorsque le cas aurait été

[1] Je crois que le conseil dont il est ici question, est le nui-yuen que le père du Halde représente comme composé des *ko-laos*, ou ministres, des assesseurs aux tribunaux, et des secrétaires de l'empereur.

clairement exposé à sa majesté impériale, elle ne persisterait pas dans sa première résolution. On fit encore valoir, pendant quelque temps, de part et d'autre à peu près les mêmes raisons ; mais les mandarins, s'étant rappelés que l'heure de notre dîner était venue, se retirèrent.

Aujourd'hui, à une heure, nous avons passé devant un pavillon de l'empereur, très agréablement situé sur la rive septentrionale. Le toit est couvert de tuiles jaunes, qui brillaient au soleil avec beaucoup d'éclat. — Ici la rivière se divise en différents bras ; on apercevait une levée à travers celui qui était au nord-est.

Dans la soirée, nous fûmes encore mandés par lord Amherst, pour assister à une conférence avec les mandarins. Ils débutèrent par demander à son excellence ce qu'étaient devenus les vaisseaux, en ajoutant qu'il leur avait été envoyé de nouvelles provisions ; mais qu'il paraissait, d'après les derniers rapports reçus, qu'on ne les apercevait plus du rivage. p1.156 Lord Amherst répondit qu'il lui était impossible de dire si les vaisseaux avaient quitté la côte ou non ; que le capitaine avait reçu des instructions spéciales de son gouvernement, et qu'il les avait sans doute exécutées. Ils demandèrent ensuite si son excellence ne leur avait donné aucun ordre ; l'ambassadeur leur répondit que non, et les pria eux-mêmes de lui faire part des renseignements qu'ils avaient à ce sujet. À cela ils dirent que les vaisseaux avaient mis à la voile le 20e jour de la lune ; que l'ambassadeur devait en être instruit ; et qu'il était on ne peut plus inconvenant de n'en avoir pas parlé. Lord Amherst observa que depuis son débarquement, on ne lui avait fait aucune question à cet égard ; qu'à la vérité les mandarins, députés vers l'ambassade, lui avaient demandé quelle route il comptait prendre à son retour de Pékin ; qu'il avait répondu qu'il prendrait celle qui lui serait indiquée par l'empereur ; mais que naturellement il devait supposer que ce serait celle que l'ancienne ambassade avait suivie ; que depuis lors, jusqu'à ce moment, on ne lui avait plus rien dit à ce sujet. Kwang assura que l'empereur serait singulièrement irrité que les vaisseaux fussent partis sans sa permission ; et que lui, ainsi que les autres commissaires, en seraient p1.157 personnellement responsables.

Lord Amherst les informa que le capitaine de la frégate avait reçu ordre de son gouvernement de retourner à Canton aussitôt que l'ambassade serait débarquée ; et qu'il avait sans doute profité du premier vent favorable pour faire voile. Les mandarins observèrent qu'il était tout à fait inconvenant que nous eussions fait mystère de ce dessein ; que, quoiqu'ils eussent souvent parlé des vaisseaux comme se trouvant au mouillage, nous ne leur avions jamais dit un seul mot qui pût les porter à croire qu'il en fût autrement. Lord Amherst assura qu'il ne leur avait rien entendu dire de semblable, parce qu'autrement il leur aurait certainement fait part de ce qui en était, attendu qu'il n'avait aucun motif pour en agir différemment ; et il leur demanda comment il se faisait qu'ils n'eussent pas pris sur cette circonstance de renseignements positifs, puisqu'elle était d'une si grande importance à leurs yeux. Ici Kwang-ta-jin perdit un moment son sang-froid, et dit en se tournant vers M. Morrison :

> — L'ambassadeur n'est point à blâmer ; vous seul êtes coupable de ne lui avoir pas fidèlement transmis nos observations.

À cette sortie M. Morrison répondit très à propos que, si telle était son opinion, il devait s'abstenir de faire plus longtemps les p1.158 fonctions d'interprète. Lord Amherst pria sir George Staunton d'exprimer aux deux mandarins le déplaisir qu'il éprouvait de leur manière d'agir envers M. Morrison ; et de leur observer qu'il considérait de semblables observations comme lui étant personnellement adressées. Kwang fit, sans beaucoup hésiter, des excuses à M. Morrison ; et la conférence continua d'une manière plus amicale.

Soo-ta-jin convint de la justesse de l'observation faite par sir George Staunton, que l'événement du départ des vaisseaux était d'autant plus fâcheux, qu'il déplairait vraisemblablement à l'empereur, quoiqu'il fût réellement d'une assez petite importance. On observa en outre aux mandarins que les vaisseaux qui avaient transporté la dernière ambassade étaient repartis le lendemain de son débarquement ; qu'il était reconnu que le mouillage n'était pas sûr pour de grands bâtiments

et que le temps que nous avions éprouvé, pendant notre séjour à bord, avait même déjà fait prévoir au capitaine la nécessité où nous eussions été de nous éloigner des côtes, s'il avait continué plus longtemps. Kwang nous proposa alors de leur fournir nos raisons pour les soumettre à l'empereur ; et finit par nous dire qu'il serait à propos que nous fissions, par écrit, un exposé de p1.159 l'événement, pour venir à l'appui de leur rapport. Nous promîmes de le faire immédiatement, et nous nous séparâmes en bonne intelligence.

L'objection faite par l'empereur contre notre musique n'a d'importance qu'en ce qu'elle prouve son caractère faible et capricieux, et que l'on peut s'attendre à le voir prendre toutes sortes de mesures, sans aucune apparence de raison. D'ailleurs, nous n'avons pas pu être surpris du mécontentement que les mandarins ont manifesté, tant en apprenant le départ des navires, que de notre silence à ce sujet, puisque telle était la marche qu'on s'était proposé de suivre. Peu après notre arrivée au mouillage, nous avions eu connaissance des intentions de l'empereur relativement au court séjour que nous devions faire à Pékin, et à notre retour par le même chemin que nous suivrions en nous y rendant. Dans un pareil état de choses, on jugea donc qu'il était à propos, indépendamment de toutes autres considérations relatives à la sûreté des navires, de les faire partir sur-le-champ, afin d'ôter aux Chinois l'occasion de demander qu'on les retînt pour nous ramener : nous y réussîmes. Kwang fut naturellement fâché d'avoir manqué de prévoyance, et assez alarmé des suites qui p1.160 pourraient en résulter pour lui. La modération qu'il montra ensuite provenait de la conviction où il était que rien n'était plus inutile que de vouloir nous taxer d'avoir agi artificieusement ; car il devait sentir que, quelque mécontent que pût être l'empereur dans cette occurrence, il ne pourrait considérer la marche que nous avions suivie que comme étant tout à fait naturelle, sinon justifiable ; d'ailleurs la bonne volonté que nous témoignâmes à prendre sur nous une partie du blâme, tendait à le disculper, et devait nous faire espérer de sa part une réciprocité de bons offices.

Dans la nuit, on transmit aux mandarins un écrit contenant les motifs du départ des vaisseaux : ces motifs étaient, en grande partie, fondés sur le peu de sûreté qu'offrait le mouillage, et sur la conduite tenue par la précédente ambassade. Quoique Chang eût rappelé à lord Amherst les changements qu'on avait proposé de faire à la traduction de la lettre du prince régent, il était survenu tant de nouveaux incidents, qu'on ne crut pas nécessaire d'y prêter une attention immédiate.

Le 16 août.

Nous fûmes appelés de très bonne heure à bord de la barque de lord Amherst, pour une entrevue avec Soo et Kwang, qui, à ce qu'il paraît, avaient reçu p1.161 dans la nuit des nouvelles de Pékin : toutefois au lieu de venir eux-mêmes, ils envoyèrent Chang et Yin. Ceux-ci nous parlèrent aussitôt de l'édit qu'ils venaient de recevoir, et qui contenait, nous dirent-ils, l'expression du vif mécontentement de l'empereur, au sujet de la conférence de Tien-sing. Sa majesté blâmait sévèrement les mandarins Soo et Kwang de nous avoir permis de poursuivre notre route ; et elle avait pris la résolution de ne pas recevoir l'ambassade à moins que la cérémonie du *ko-tou* ne fût remplie. Les deux mandarins supérieurs avaient envoyé Chang et Yin pour avoir une réponse catégorique à ce sujet ; et devaient se rendre eux-mêmes auprès de l'ambassadeur, dès qu'elle aurait été donnée. Tout en cherchant à leur persuader qu'il n'était pas disposé à céder, lord Amherst voulait cependant éviter de leur donner la réponse qu'ils désiraient. Il leur dit donc que c'étaient là des questions d'une très haute importance, et qui ne pouvaient pas être résolues par un oui ou un non ; que la discussion sur ce point en particulier, ayant été jusqu'alors conduite par Soo et Kwang, il était plus convenable qu'elle continuât de l'être par eux ; mais qu'il les priait en même temps d'être bien convaincus que son refus de leur communiquer sa réponse, ne provenait p1.162 d'aucune cause qui leur fût personnelle. Chang observa que ce refus rendait leur entremise inutile, et Yin dit qu'il ne pouvait s'en retourner sans une

réponse. Voyant cependant que lord Amherst était inébranlable, ils se retirèrent ; et, quelques minutes après, Soo et Kwang arrivèrent.

Leurs physionomies annonçaient une grande inquiétude. Ils entamèrent la conversation par exprimer le regret qu'ils éprouvaient de ce que nous nous montrions peu disposés à complaire aux désirs de l'empereur. Comme il importait que nous reçussions une communication officielle du contenu de l'édit dont il était question, lord Amherst, sans s'arrêter à leur observation, demanda formellement qu'ils lui en fissent part. Kwang répondit qu'ils étaient sévèrement réprimandés d'avoir permis à l'ambassade de continuer sa route au-delà de Ting-sing ; que l'édit assurait que lord Macartney s'était soumis au cérémonial du *ko-tou*, et réclamait à cet égard le témoignage de sir George Staunton ; qu'il était ordonné que les présents fussent renvoyés ; et que l'empereur ne recevrait pas l'ambassadeur avant qu'il eût exécuté le cérémonial tartare ; qu'enfin ils n'avaient eux qu'à demander pour réponse un oui ou un non. Lord Amherst leur dit que son but avait p1.163 été de concilier le témoignage de son respect pour sa majesté impériale avec la soumission qu'il devait aux ordres de son souverain) et qu'il s'était flatté que l'empressement qu'il avait montré à rapprocher le cérémonial qu'il proposait de celui exigé par l'étiquette chinoise aurait satisfait l'empereur ; que la différence était imperceptible ; et que, d'ailleurs, il n'agissait que d'après des ordres qu'il ne lui était pas permis d'enfreindre. À cela Kwang répondit que l'ambassadeur était obligé de se soumettre aux ordres de son souverain, comme ils l'étaient eux de se conformer à ceux de l'empereur. On observera que les commissaires chinois employèrent le mot *wang-te* [1], en parlant des deux monarques.

Quelques discussions s'étant élevées sur la question générale, les mandarins observèrent qu'on exigeait le *ko-tou* de tous les ambassadeurs étrangers, et entre autres de ceux de Siam et du Japon. On leur répondit que ces nations ne pouvaient pas être assimilées, tant sous le rapport de la civilisation que de la puissance, à l'Angleterre. Les

[1] Titre que l'on ne donne ordinairement qu'à l'empereur seul.

mandarins en convinrent, et dirent aussi que leurs ambassadeurs p1.164 étaient reçus bien moins honorablement que nous. Ils détaillèrent ensuite la manière agréable dont l'empereur avait résolu que le séjour de l'ambassade à Pékin serait employé. Lord Amherst ne put, comme de raison, qu'exprimer les regrets qu'il éprouverait, si des circonstances fâcheuses ne lui permettaient pas de profiter des bontés de l'empereur. Ils demandèrent si le fils de son excellence était venu par ordre du prince régent. Lord Amherst répondit qu'il était venu avec l'autorisation du prince ; mais que son principal motif, en l'amenant avec lui, avait été de surveiller lui-même son éducation. Ils firent alors remarquer l'extrême bienveillance de l'empereur, qui voulait bien l'admettre à son audience, quoiqu'il n'eût pas de fonctions publiques. À cela lord Amherst leur observa qu'on ne pouvait pas le regarder tout à fait comme n'en ayant pas, puisqu'il remplissait celle de page, emploi ordinairement confié à des jeunes gens de famille, et qui est souvent donné dans les ambassades. Les mandarins remarquèrent, en outre, que l'admission du précepteur du fils de son excellence au banquet devait aussi être considérée comme une nouvelle faveur de sa majesté impériale.

Lord Amherst mit fin à ces observations en appelant l'attention des mandarins sur les p1.165 différents sujets de discussion qui leur étaient soumis ; et dit qu'attendu le refus que faisait l'empereur de dispenser l'ambassade du cérémonial tartare, il avait une proposition à faire, qui prouverait sans doute le vif désir qu'il avait d'amener la discussion à se terminer amiablement. Il leur exposa donc que comme les ordres de son souverain étaient trop formels pour qu'il pût s'en écarter sans obtenir quelque équivalent, il offrait de se conformer aux désirs de l'empereur, sous la condition qu'un mandarin tartare, d'un rang égal au sien, exécuterait le cérémonial du *ko-tou* devant le portrait du prince régent. Les mandarins répondirent qu'une semblable proposition était inadmissible, par la raison que le mandarin qui, dans ce cas, serait chargé d'exécuter le *ko-tou* le ferait devant une ombre ; qu'il en serait différemment, si cette proposition était faite dans notre pays ; mais que

mise en avant dans ce moment, elle ne pouvait pas être reçue. Quoique pressés sur ce point, ils ne voulurent reconnaître aucune similitude entre ce que l'ambassadeur offrait, et ce qui avait eu lieu à Tien-sing. Lord Amherst leur observa alors qu'il n'agissait en cela que d'après l'exemple de lord Macartney, qui avait fait la même proposition aux ministres du père de sa p1.166 majesté impériale, lequel y avait sans doute vu une preuve suffisante du désir que l'ambassadeur avait de lui rendre tous les honneurs convenables, puisqu'il avait enfin consenti à le recevoir avec le cérémonial usité en Europe.

Les mandarins persistant dans leur manière de voir, lord Amherst leur dit qu'on ne pouvait passer aussi légèrement sur des intérêts d'une si haute importance, et qu'il leur remettrait un mémoire à ce sujet pour qu'ils le transmissent à l'empereur. Ils lui déclarèrent qu'ils n'oseraient se charger de transmettre aucun papier contenant une semblable demande.

Lord Amherst réclamant alors toute leur attention, dit qu'il avait à leur faire une dernière proposition, qui leur paraîtrait sans doute plus conforme à l'usage chinois ; que son unique motif pour refuser de se soumettre au cérémonial du *ko-tou*, provenant de la crainte où il était de déroger par là à la dignité de son souverain, il était nécessaire qu'il obtînt un acte qui empêchât qu'on inférât rien de semblable ; qu'il demandait donc que, s'il se conformait au cérémonial exigé, sa majesté impériale rendrait un édit portant que tout ambassadeur chinois qui pourrait, par la suite, se présenter à la cour d'Angleterre, exécuterait le *ko-tou* devant sa majesté britannique. p1.167

> — Impossible ! s'écrièrent les deux mandarins à la fois ; cette proposition est encore moins admissible que la première.

Sur cela lord Amherst leur dit qu'il mettrait ses deux propositions par écrit pour qu'ils les fissent parvenir à l'empereur ; ce qu'ils refusèrent très décidément. Son excellence leur offrit alors de soumettre les deux propositions à l'empereur de la manière qu'ils le jugeraient plus convenable. Les mandarins s'y étant également refusés, lord Amherst leur observa que, puisque tout accès auprès de l'empereur lui était fermé, il ne lui restait plus, qu'à leur déclarer qu'il était prêt à retourner

sur ses pas. Les mandarins en exprimèrent leur regret, et ajoutèrent qu'ils ne voyaient pas d'alternative entre l'accomplissement du cérémonial et le retour de l'ambassade ; que cependant ils feraient un rapport à sa majesté impériale sur la conférence qui venait d'avoir lieu ; et qu'en attendant nous descendrions la rivière un peu plus loin, afin d'être plus commodément placés. Ils étaient visiblement affectés de la tournure que les affaires avaient prise et dirent, en passant, que vraisemblablement d'autres personnes seraient envoyées pour nous reconduire. Soo-ta-jin termina en répétant plusieurs fois les mots *Feen-ye !* « la volonté du ciel ! » Je dois avouer que p1.168 je suis impatient de savoir si les mandarins consentiront à faire l'envoi du mémoire que l'ambassadeur se propose de rédiger, parce que si l'on s'y refuse, c'est une preuve suffisante du peu d'espoir qu'il y a de voir aucune négociation s'entamer ; et, d'après ma manière d'envisager la chose, la meilleure raison pour ne pas aller plus loin.

Comme les mandarins nous l'avaient dit, nous descendîmes la rivière l'espace d'un mille dans une position très agréable, auprès d'un petit village. Dans l'après-midi, nous nous promenâmes devant les barques, plaisir dont nous avions à peine joui depuis notre départ de Tung-koo. Les habitants commencèrent bientôt à y exposer en vente des fruits et des légumes ; et je ne doute pas que si nous restons ici quelques jours, on n'y établisse un marché. On nous a informés que les mandarins n'aiment pas à nous voir promener ainsi, parce que les Chinois regardent l'isolement comme essentiellement lié à l'agrément et & la considération que doivent rechercher les gens de qualité. Des boutiques de barbiers sont déjà établies au bord de la rivière ; et tout ce que je crains, c'est que la jalousie chinoise ne s'alarme de cette apparence de domesticité. Notre position est assez semblable à celle de Tentale. p1.169 Nous voyons les montagnes bleues de la Tartarie ; Pékin n'est qu'à quatre-vingts milles ; et cependant nous pouvons, sous deux jours, tourner nos pas vers le sud. Le village auprès duquel nous sommes mouillés se nomme Tsae-tsung. — Quoi qu'il arrive, nous devons nous considérer comme heureux d'avoir rencontré les mandarins avec lesquels nous avons à

traiter. Ils sont tous deux d'un excellent caractère ; et Kwang, en particulier, a des sentiments très libéraux. Si l'on ne nous dispense pas du cérémonial, on devra attribuer la rupture des négociations au caractère personnel de l'empereur, qui est à la fois capricieux, faible et timide ; la réunion de ces différents sentiments explique assez son opiniâtreté. Il n'est pas impossible que ce ne soit les dernières commotions intestines qui ont non seulement menacé son trône, mais même son existence, qui l'empêchent de dispenser d'un cérémonial qui tend si directement au maintien de sa dignité aux yeux de ses sujets.

Le 17 août.

Nous eûmes de bonne heure la visite de l'un des mandarins qui ont assisté à la conférence de Tien-sing : il était accompagné de Chang et de Yin. Ils venaient nous communiquer le résultat des délibérations des deux mandarins supérieurs. Ils nous dirent qu'il p1.170 était impossible de mettre sous les yeux de l'empereur ni l'une ni l'autre des deux propositions faites par l'ambassadeur, parce qu'il les trouverait certainement plus offensantes que le refus même de se soumettre au cérémonial ; qu'en conséquence, Soo et Kwang pensaient qu'il convenait de s'adresser à l'empereur, d'abord de la part de l'ambassadeur, qu'ayant reçu des ordres formels de son souverain, de se conformer strictement à la conduite tenue par lord Macartney, il ne pouvait pas, quel que fût d'ailleurs son désir de faire ce qui était agréable à sa majesté impériale, enfreindre ces ordres ; mais qu'il suppliait humblement l'empereur de permettre qu'il pût lui rendre neuf fois ses hommages à la manière européenne ; et ensuite de la part de sir George Staunton : que son extrême jeunesse, lors de la première ambassade, rendait ses souvenirs fort incertains sur ce qui s'était passé à cette époque relativement au cérémonial, mais qu'il avait entendu dire que lord Macartney ne s'y était pas soumis. Les mandarins dirent qu'il était possible que sa majesté impériale fut portée, d'après ces motifs, à nous dispenser de la rigueur du cérémonial. Cette proposition fut précédée d'une longue harangue que le mandarin-secrétaire adressa

à sir George Staunton et par p1.171 laquelle il lui témoigna la surprise où avait été sa majesté de voir qu'il n'avait pas fait usage de son influence sur l'ambassadeur pour le déterminer à se soumettre au cérémonial exigé, en reconnaissance des bontés que l'empereur Kien-lung avait eues pour lui lors de la première ambassade. Sir George profita de cette occasion pour faire observer l'inconvenance qu'il y avait à le distinguer de lord Amherst et du second commissaire, puisque leurs résolutions, comme leurs opinions, devaient être les mêmes. Dans le dessein de prévenir la réitération de semblables observations à l'avenir, lord Amherst ajouta que, bien qu'il fût très disposé en général à déférer aux opinions de sir George, il ne prenait cependant pour guide, dans cette circonstance, que les ordres de son souverain. Comme les propositions des mandarins étaient évidemment un prétexte de leur part pour se rétracter, et qu'il n'y avait aucune objection à faire contre les représentations qu'ils voulaient adresser à Pékin, lord Amherst y donna son consentement.

On discuta ensuite la manière particulière dont s'exécuterait le cérémonial proposé. Lord Amherst fit savoir l'intention où il était de tout faire pour qu'il eût lieu, autant que possible, selon les désirs de l'empereur, mais en p1.172 lui conservant toutefois son caractère distinct. On convint enfin qu'il correspondrait, quant au nombre de génuflexions et de saluts, avec le *ko-tou* [1]. Le mandarin-secrétaire dit que cette circonstance (qu'il affectait de regarder comme une nouvelle proposition, quoiqu'elle eût déjà été faite à Tien-sing) justifierait la démarche que les mandarins allaient faire auprès de l'empereur. Ainsi l'affaire en resta là. Si la nouvelle proposition que viennent de faire les mandarins l'a été en conséquence d'instructions plus modérées reçues de Pékin, nous pouvons espérer de voir cette désagréable discussion se terminer d'une manière satisfaisante ; s'il en est autrement, c'est une preuve qu'il nous est permis de compter sur la bonne volonté que Soo

[1] Le cérémonial tartare a peut-être été mal exprimé par le mot chinois *ko-tou*, qui, littéralement, signifie plutôt trois simples génuflexions, espèce de salutation en usage, même dans la vie privée. Le cérémonial de la cour porte le nom de san-kwei-keu-kou, qui signifie trois génuflexions et neuf saluts de la tête.

et Kwang mettront à seconder nos vues ; et puisque tout nous autorise à les considérer comme des hommes de quelque importance, c'est toujours un avantage.

À une heure, on nous manda pour assister p1.173 à une conférence avec les mandarins-secrétaires attachés à Soo et Kwang, et qui étaient accompagnés par Chang. Le secrétaire qui avait été avec nous dans la matinée entama la conversation en nous communiquant le contenu d'un édit impérial reçu dans le moment même. Par cette pièce, il est prescrit à l'ambassadeur de se rendre à Tong-chow, où il sera reçu par deux mandarins supérieurs en dignité à Soo et Kwang. Ils se nomment Ho et Moo. Le premier est koong-yay [1], ou p1.174 duc, et allié par

[1] La noblesse, en Chine, peut se diviser en deux classes : l'une personnelle, et l'autre tenant aux emplois. Le titre de Koong-yay appartient à la première ; il est divisé en cinq classes instituées par le fondateur de la dynastie actuelle, qui prit en même temps lui-même le titre de *Tai-tsou*, ou conquérant. Dans l'origine, ces différents degrés de noblesse étaient restreints à la famille, ou, pour mieux dire, au clan du fondateur. Les trois premiers degrés se conféraient aux aînés des diverses branches de la famille, et les deux autres aux jeunes membres les plus distingués. Ces titres sont *Tsien-van, Kiun-van, Pei-lee, Pei-tse* et *Koong-yay*. On peut dire que les trois premiers appartiennent encore aujourd'hui aux seuls parents de l'empereur, et comprennent les régulos ou princes, dont il est si souvent mention dans les relations des missionnaires. Il ne paraît pas que les deux derniers soient aussi bornés ; car l'aîné des descendants mâles de Confucius porte le titre de *koong-yay*. Quant à Ho, il est présumable qu'il ne se trouve affilié à la famille impériale que par le mariage de l'empereur avec sa sœur. On assigne des pensions, et même des domestiques tartares, ou Chinois tartarisés, à cette espèce de princes. Leur résidence ordinaire est dans l'enceinte du palais ; et leurs fonctions sont d'accompagner le monarque, mais plus particulièrement dans les grandes fêtes et dans les cérémonies publiques. Toutes les affaires qui ont trait à la famille impériale, collectivement ou individuellement, sont discutées devant un tribunal composé des princes. Les titres et pensions sont personnels, et il dépend de l'empereur de les transmettre ou non aux fils de ceux qui les possédaient, après leur mort. Il n'est pas même jusqu'aux domestiques, dont je viens de parler, qui ne retournent à l'empereur lequel en dispose comme bon lui semble. On peut donc en conclure qu'excepté dans la famille de Confucius, il n'y a pas, à proprement parler, de noblesse héréditaire en Chine ; il y a plutôt une éligibilité héréditaire aux cinq degrés de noblesse que possèdent tous les membres de la famille impériale, mais qui n'a d'effet qu'au moyen d'un édit de l'empereur.

Je n'ai pu m'assurer si le titre d'*haou-yay*, que les missionnaires traduisent ordinairement par celui de comte, et dont M. Morrison a fait usage en désignant le rang de lord Amherst, est le même que celui de *pei-tse*, ou, si c'est un degré inférieur et additionnel. Ceux qui portent ces titres de noblesse personnelle ont le pas sur les personnes qui n'ont de prérogatives que celles que leur donnent leurs emplois.

La division des mandarins, la manière de les distinguer par les boutons qu'ils portent à leurs bonnets, et le rang qu'ils occupent relativement à leurs fonctions civiles et militaires, sont assez connus pour rendre inutile tout détail à cet égard. On peut cependant dire qu'il existe deux classes de mandarins, ceux en fonction, et ceux honoraires. C'est à cette dernière classe qu'appartiennent les négociants de Hong qui portent des boutons. La vanité, et le désir de se mettre à l'abri de toute punition corporelle, sont les motifs qui les engagent à acheter, souvent à un très haut prix, un titre qui n'est accompagné ni d'une distinction réelle, ni d'aucune espèce d'autorité. Il ne leur offre même pas une très grande sécurité contre les punitions corporelles ; car, quoiqu'un mandarin doive être dégradé de sa dignité

mariage à l'empereur ; l'autre, président du tribunal des rites. L'ambassadeur doit d'abord être requis d'exécuter le p1.175 cérémonial tartare devant ces mandarins ; et, s'il s'engage à le répéter ensuite en présence de l'empereur, il sera alors admis à l'honneur p1.176 d'une audience. Il est ensuite dit que l'empereur serait également satisfait que l'ambassadeur voulût exécuter le cérémonial devant Soo et Kwang. Le mandarin-secrétaire ajouta que Kwang et Soo, connaissant la détermination de lord Amherst relativement au *ko-tou*, désiraient pouvoir ajouter à leur rapport qu'il était disposé à s'y conformer en leur présence, soit ici, soit à Tong-chow, de la manière dont il l'a proposé. L'ambassadeur, ne voyant dans cette demande que le désir de mieux comprendre ce qu'il entendait, en le voyant exécuter, fut d'abord assez disposé à en faire une répétition particulière devant Soo et Kwang, parce que, dans tout état de choses, il préférait avoir affaire à des personnes qu'il connaissait déjà qu'à des étrangers. Toutefois, comme il était nécessaire de bien connaître le motif de cette p1.177 demande, on fit à ce sujet différentes questions aux mandarins. Il parût d'abord, d'après les réponses qu'ils firent, qu'ils voulaient obtenir une sorte de garantie des intentions de l'ambassadeur. Pour répondre à leurs vues, lord Amherst déclara solennellement qu'il exécuterait religieusement et à la lettre tout ce qu'il avait proposé. Je fus le premier frappé de l'idée qu'on voulait autre chose qu'une simple garantie, et que l'on désirait peut-être la répétition du cérémonial qui avait eu lieu devant la table couverte de soie jaune, joint à quelques autres encore ; ou bien que, comme ce cérémonial était, sous tous les rapports, plus humiliant que le *ko-tou* même, on le demandait dans la persuasion que si l'on s'y

---

avant qu'une semblable punition puisse lui être infligée, les vice-rois ont cependant le droit de dégrader les mandarins dans l'étendue de leur juridiction, sauf à répondre de tout acte semblable au tribunal supérieur de Pékin.

Quand les fonctions qui lui ont été attribuées viennent à cesser, souvent le mandarin retourne dans sa province, où il rentre dans la condition privée, et ne fait plus, pour ainsi dire, partie de la noblesse. Néanmoins, la politesse lui conserve cette distinction pendant sa vie, et souvent même elle s'étend à sa famille.

Une chose assez remarquable en ce qui concerne les titres de noblesse en Chine, c'est que, quoiqu'ils ne soient pas héréditaires, ils ont quelquefois, cependant, un effet rétroactif, en vertu d'un édit spécial qui ennoblit les ancêtres, mais non pas la postérité de celui que l'on veut honorer. Un missionnaire, sous le règne de Kang-hi, fut l'objet d'une faveur aussi extraordinaire.

soumettait, il n'y aurait plus à craindre que l'ambassadeur hésitât lors de l'audience. Ma conjecture se trouva fondée ; car, après de nouvelles questions, nous vîmes que la répétition devait se faire devant une figure de dragon, emblème de l'empereur. Lord Amherst, informé de cette dernière particularité, déclara qu'après cette explication, il se voyait dans la nécessité de tout refuser ; que, si la répétition n'était demandée que comme une garantie, elle était tout à fait inutile, en ce qu'elle ne pouvait donner la certitude de ce qu'il ferait ensuite ; p1.178 et, qu'en outre, les circonstances qui la faisaient proposer la rendaient absolument inadmissible, puisqu'on ne pouvait pas présumer qu'il ferait à Tong-chow ce qu'il avait refusé de faire à Tien-sing ; que Kwang et Soo connaissaient ses intentions à cet égard, et que, quels que fussent les mandarins qui seraient députés à Tong-chow, ils ne changeraient rien à sa détermination ; qu'il avait déjà solennellement promis de se soumettre au cérémonial qu'il avait proposé, et qu'il en ferait même la déclaration par écrit, si on le désirait. Les mandarins acceptèrent cet proposition qu'ils reconnurent comme étant tout à fait satisfaisante, et félicitèrent Lord Amherst sur sa conduite sage et prudente.

Le mandarin qui avait pris le plus de part à la discussion, dit à sir George Staunton, en lui serrant la main :

> — Ainsi donc, quand il viendrait vingt mandarins à Tong-chow, l'ambassadeur n'en ferait pas plus que pour Soo et Kwang ?

Sir George ayant répondu affirmativement, le mandarin dit avec chaleur :

> — C'est important, c'est essentiel !

Il est évident que la satisfaction qu'il exprimait ainsi n'avait aucun rapport aux intérêts de l'ambassade, mais bien aux suites que le succès ou la non réussite de la négociation projetée à Tong-chow p1.179 pourrait avoir pour Soo et Kwang. Si les autres mandarins déterminaient lord Amherst à céder sur le point en contestation, il s'ensuivait que les difficultés qui se sont élevées seraient attribuées à un défaut de talent de la part de Soo et de Kwang ; mais si, au contraire, l'ambassadeur

persistait dans sa détermination, l'engagement par écrit qu'il venait de leur offrir, étant la dernière concession qu'il voulût faire, ils auraient le mérite d'avoir obtenu tout ce qu'il avait été possible d'obtenir. D'après le désir manifesté par les mandarins, on détailla dans la déclaration écrite qu'on leur remit, le cérémonial tel qu'on le leur avait proposé.

J'ai oublié de dire que, dans la conférence du matin, un mandarin, en dépeignant le cérémonial, avait fait des gestes qui nous firent croire que quelque mandarin porterait la main sur lord Amherst pour le prévenir de l'instant où il devrait faire la génuflexion. Dans cette persuasion, sir George l'informa que, d'après nos usages, toucher une personne était regardé comme une offense grave. Cette proposition fut aussitôt retirée, et on convint que l'avertissement se ferait de vive voix : il n'y eut pas la moindre objection à cet égard. Je crois que l'on fera usage des mots San-kwei-keu-kou ; il n'est p1.180 cependant pas impossible que l'on emploie les gestes.

On avait ordonné aux barques de poursuivre leur route, même avant que la conférence commençât ; de sorte que nos regards sont encore une fois tournés vers Pékin.

Mon temps a tellement été absorbé par les conférences, et ma pensée si préoccupée de réflexions sur l'état d'incertitude où sont nos affaires, que je n'ai eu ni le loisir, et je pourrais même dire l'envie d'examiner le pays par lequel nous passons. J'ai remarqué seulement que les rives du fleuve s'élèvent progressivement, et que l'on aperçoit une plus grande quantité de bois. La culture est à peu près la même. — En Chine comme ailleurs, le despotisme pèse avec moins de rigueur sur les dernières classes du peuple que sur les autres. Nos haleurs, par exemple, ont maintes fois demandé leurs gages, en se refusant d'aller plus loin avant d'être payés. On dit qu'ils forment une classe à part. Ils viennent de différentes parties de l'empire, et n'ont pas d'autre occupation que de haler les embarcations. Le travail qu'ils font est souvent pénible ; ils l'accompagnent d'une chanson qui a pour but de s'encourager mutuellement et de donner de l'ensemble à leurs efforts ; M. Morrison en a eu une copie.

p1.181 Le village où nous arrêtâmes, le 16, est la résidence d'un mandarin militaire, qui a le grade de colonel. Il s'est dit-on, distingué dans la derrière rébellion ; il a été blessé à la cuisse, et a obtenu une plume de paon en récompense. Il est d'une taille très élevée ; et, si son courage égale sa force, il à dû être utile dans cette circonstance. Avec la vanité qui nous est commune à tous, il nous demanda si nous n'avions pas entendu parler d'une affaire où il s'était trouvé. Quoiqu'en effet M. Morrison en eût lu le détail dans la gazette de Pékin, il ne crut pas à propos d'en convenir.

Je me suis beaucoup amusé, hier au soir, à voir jouer au jeu de deviner le nombre de doigts ; on l'appelle en chinois Tsoee-moee ; des deux mandarins inférieurs qui y jouaient, l'un est attaché à notre barque.

C'est bien le mandarin le plus bête de sa paroisse [1] ; et, quoique sa physionomie semblât un peu plus expressive quand il riait, il y régnait cependant encore un si grand caractère de bêtise, que je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu la pareille. Le perdant buvait un verre p1.182 de vin ou de liqueur ; ce que bien des gens auraient appelé gagner.

Notre barque a été empoisonnée toute la journée d'une odeur suffocante, provenant d'un régal de poisson corrompu que les bateliers mangent avec leur riz. Les Chinois regardent le manger comme la première de toutes les choses ; et ils semblent en faire leur unique occupation : toutefois il est présumable qu'ils ne mangent que peu à la fois. Leur principal repas se fait dans l'après-midi ; leurs mets sont sans saveur, dégoûtants de graisse et sont plus ou moins estimés selon leurs qualités fortifiantes.

Quelques-unes des grandes jonques que nous avons rencontrées, nous ont paru bien équipées ; et ceux qui étaient à bord avaient l'extérieur de l'aisance. Les jonques sur lesquelles se trouvent des officiers du gouvernement ont des placards pour les distinguer. Ces écrits sont ordinairement un avis au peuple d'être tranquille, et de ne

[1] Cette phrase est en français dans l'original.

pas obstruer le passage. Les soldats employés à écarter la foule qui s'attroupe autour de nos barques chaque fois que nous mouillons, semblent parfaitement s'entendre avec les curieux ; car les uns feignent de frapper, et les autres de s'en aller, mais c'est pour revenir bientôt à leur première place. Le symbole p1.183 de l'autorité qui est aussi l'instrument de punition, n'est souvent que la tige du *kaou-leang* [1] ou millet. — Nous n'avons pas vu, pendant ces dernières vingt-quatre heures, un aussi grand nombre de villages ; mais je ne puis pas en dire autant des spectateurs.

Nous déjeunons et dînons ensemble à bord de la même barque ; et après les repas nous retournons chacun à bord de la nôtre. Séparés de nos provisions d'Europe, et réduits à celles que les Chinois nous fournissent, nous ne faisons pas une très bonne chère ; aussi, sans l'occupation que nous donnent les affaires, l'ennui et l'uniformité de notre vie seraient affreux ; tel est cependant le sort qui nous attend jusqu'à notre retour à Canton. Quelques-uns d'entre nous se promènent tous les jours, malgré la foule dont ils sont constamment suivis. Cette gêne m'y a fait renoncer ; mais comme ma santé souffre singulièrement de cette vie sédentaire, il faut que je fasse un effort sur moi-même pour me procurer de l'exercice.

Dans quelques endroits, les bords de la rivière sont formés artificiellement de terre et de p1.184 sable mélangés ; et on voit de distance en distance les matériaux destinés à leur entretien, disposés par tas. — Pendant la nuit, nous avons passé près d'un grand banc de sable ; mais, jusqu'à présent, nous n'avons pas eu connaissance d'aucune des îles dont parlent les voyageurs qui nous ont précédés. — Ce matin, avant l'heure du déjeuner, nous avons vu un joli édifice que l'on croit être l'un de ces bâtiments élevés temporairement pour recevoir des mandarins de distinction. Tout auprès se trouvaient de grandes portes rectangulaires que les Chinois appellent py-loo, et que l'exagération européenne décore du nom d'arc de triomphe.

[1] *Kaou-leang* signifie grain élevé ; et le millet de la Chine mérite bien ce nom, car ses tiges ont souvent plus de douze pieds de haut.

Le Chinois a si peu de délicatesse dans sa manière d'agir, et une si imperturbable fausseté dans ce qu'il dit, que les raisonnements les plus concluants sont perdus avec lui. Niant à la fois, *ad libitum*, les principes et les faits, il rend inutiles tous les moyens de réfutation ; et, quoiqu'intimement convaincu de sa fausseté et de sa duplicité, il n'en prend pas moins le langage de l'intégrité offensée, pour peu qu'on paraisse réservé à son égard. Il faut, au reste, convenir que la constante habitude de ces vices lui donne une singulière aptitude à découvrir, chez les autres, tout ce qui peut y avoir le moindre rapport. — Notre ami Chang se dit du p1.185 goût pour la littérature, et on nous assure qu'il fait des vers. C'est à peu près le cas en Chine chez tous les hommes comme il faut ; et ordinairement ils s'amusent, dans leurs réunions, à faire des compositions impromptues.

Le 18 août.

Notre marche est très lente, et nous ne faisons probablement pas plus de vingt milles par jour. On ne voit pas de villages sur les bords de la rivière ; mais l'affluence des curieux est toujours la même ; les femmes se placent ordinairement à l'entrée des chemins qui conduisent aux villages. — Diverses espèces de millet, et le palma-christi, continuent d'être les principaux objets de culture. — Le semoir paraît être généralement adopté par les cultivateurs chinois. — Ils réunissent le joug au harnais dans l'attelage de leurs charrettes.

Aujourd'hui je suis parvenu, avec quelques autres, à faire une promenade d'environ cinq milles, mais non pas seuls ; la foule qui nous suivait était aussi nombreuse que de coutume. Nous avons été obligés, en attendant l'arrivée de nos barques, de nous placer séparément pour diviser l'attention des Chinois, et rendre ainsi moins insupportable l'exécrable odeur qu'ils exhalent. — M. Abel et M. Amherst ont passé plusieurs heures à bord de la barque du colonel chinois. Il nous accompagne aux p1.186 limites de son commandement, et paraît désirer de cultiver notre connaissance.

Aujourd'hui la rivière, s'est trouvée très basse dans différents endroits. On m'a assuré que les grandes jonques, chargées de grain, éprouvent souvent par là de longs retards dans leur route. Ces bâtiments appartiennent à des particuliers, et sont frétés par le gouvernement [1] ; leur charge est de six cents mesures de grain ; le propriétaire est libre de disposer du surplus : il est au reste maître à bord, où il demeure ordinairement avec sa famille. Les provinces du centre, que nous espérons traverser à notre retour de Canton, sont les greniers de l'empire.

Le 19 août.

Nous avons vu, à droite et à gauche de la rivière, quelques espaces très agréablement boisés, et assez semblables aux parcs en Angleterre. Nous ne devons arriver p1.187 que demain à Tong-chow, dont nous sommes encore à cinquante lis. — La différence entre la température du matin et celle du soir est maintenant de 16 degrés ; les nuits sont froides ; mais, à tout prendre, je crois que le climat est encore ce que notre position offre de plus agréable.

Nous avons été obligés de nous adresser aux mandarins chargés de nous conduire, pour nous plaindre de l'insuffisance des vivres. Quoique nous n'en ayons jamais eu en abondance, on a sans doute pensé que nous en avons encore trop, puisque nous nous sommes aperçus qu'on en diminuait peu à peu la quantité ; enfin aujourd'hui, plusieurs articles nous ont totalement manqué. Cette négligence peut provenir du défaut de soin, ou peut-être de la situation équivoque où nous nous trouvons ; mais je crois qu'il faut plutôt l'attribuer à la première cause, surtout lorsque je réfléchis que les commissaires impériaux sont comme suspendus de leurs fonctions. J'apprends de M. Morrison qu'en Chine, la coutume de fournir des provisions aux ambassades est semblable au

[1] L'établissement de ces jonques remonte à la dynastie de Yuen, lors de la construction du grand canal. Leurs équipages, nommés *kan-kin*, étaient, dans l'origine, composés de criminels, auxquels on remettait la peine du bannissement en les assujettissant à ce service. On leur permettait de prendre leurs familles à bord, et on les exemptait de toute espèce de droits. Ce dernier privilège, et la manière de former les équipages ont depuis cessé.

seeyoorset en Perse. Dans les deux pays, on regarde les ambassadeurs comme les hôtes du souverain ; et les magistrats des districts par où passe la route qui conduit à la capitale, sont obligés de p1.188 fournir tout ce qui leur est nécessaire. Ainsi, à moins que l'on ne prenne des précautions d'avance, l'abondance des vivres dépend de la nature du pays que l'on est obligé de traverser. Pour ce qui nous concerne, je crois que l'on a négligé ce soin. Les mandarins ont eu l'air de faire des démarches, mais les choses n'en vont pas mieux pour cela.

Il paraît que la disgrâce dans laquelle Na-yin-chong, le dernier vice-roi de la province, est tombé, provient d'un excédant de 20.000 taëls ou 156.000 francs, dans ses dépenses publiques, lequel ne lui a pas été alloué par les tribunaux. Il est toujours détenu. Le gouvernement croit qu'il est en état de remplacer cette somme ; mais les mandarins qui nous accompagnent pensent différemment. Cela semble d'autant plus extraordinaire, qu'il a été vice-roi de Canton, et que l'on regarde généralement ce poste comme étant très lucratif. Quoique la place d'*hoppo* [1] à Canton exige quelques connaissances commerciales, il ne paraît pas que l'on y ait aucun égard en y nommant ; car le *hoppo* se trouve toujours être un serviteur favori de l'empereur, auquel on donne cet p1.189 emploi pour lui faciliter les moyens d'amasser une fortune considérable.

Les mandarins Soo et Kwang ne correspondent ni avec les ministres, ni avec les tribunaux. Leur nomination de *Chin-chae*, ou de commissaires impériaux, les autorisent à communiquer directement avec l'empereur. Le principe de la responsabilité est porté si loin en Chine, qu'il n'y a nul doute qu'on ne les rende responsables du refus que lord Amherst a fait de se soumettre au cérémonial du *ko-tou* ; et il est possible que leur peu de réussite à cet égard soit suivi d'une sévère punition. D'après les informations que M. Morrison a reçues d'une autre source, il est porté à croire à leur suspension ; et ce qui semble le confirmer, c'est la cessation de nos rapports ensemble.

[1] Receveur général des douanes et des revenus.

Nous remarquons, à mesure que nous avançons, que le peuple est d'un extérieur fort au-dessous de celui de Tien-sing et de ses environs. Leurs physionomies n'ont pas le même air de santé, et leurs vêtements annoncent la pauvreté ; les hommes y font plus généralement usage de chapeaux.

Le 20 août.

Nous avons rencontré une autre flotte de jonques impériales. Le revenu du droit de tonnage qui se perçoit sur cette rivière p1.190 doit être immense ; il n'en est peut-être pas en Europe où il navigue un aussi grand nombre de bâtiments. — Les bas-fonds deviennent plus fréquents, ce qui provient sans doute de la sécheresse ; car les bords du rivage, partout où ils ne sont pas élevés par l'art, offrent des traces d'une inondation très étendue.

Une halte que firent nos barques devant une troupe de soldats rangés en bataille pour rendre les honneurs à l'ambassadeur, me fournit l'occasion de les examiner avec un peu d'attention. Pour me servir d'une expression militaire, il y en avait de toutes armes. Quelques-uns portaient des fusils, d'autres des arcs, des flèches, des sabres, des boucliers, et des cuirasses d'étoffe piquée. Leur arc a la même forme que celui des Persans, c'est-à-dire, qu'il n'est pas en courbe continue ; mais il en diffère en ce qu'il exige très peu de force pour le tendre. Leurs flèches sont garnies de plumes sur une longueur de plus de trois pieds, et se terminent par une pointe en fer qui n'est pas barbelée. Les fusils chinois sont les plus mauvais que j'aie jamais vus : ils sont si mal faits, et sont ensuite si mal entretenus, qu'il doit être impossible d'en faire usage. Les sabres sont courts, bien faits, légèrement courbés, et paraissent être d'assez p1.191 bonnes armes. La corde de l'arc frotte contre le pouce ; ce qui fait que l'on porte, pour le garantir, une bague d'os, ou de toute autre substance dure. J'ai déjà décrit l'étrange costume des soldats, qu'on peut appeler les monstres de la garde impériale : rien n'est plus plaisant. J'ai parlé de la couleur de leurs vêtements : ceux-ci consistent en une veste ouverte et un

pantalon ; quelques-uns avaient autour de la tête un morceau d'étoffe de couleur qui ressemble à un mauvais torchon. Ils tiennent devant eux leurs grands boucliers serrés contre leur poitrine ; on aperçoit au-dessus quelques pouces de leurs lames rouillées. Le principal officier de service portait un bouton bleu. La prééminence des emplois civils sur les emplois militaires en Chine est telle, qu'un mandarin civil à bouton blanc prend souvent le pas sur un mandarin militaire à bouton de corail.

Vue du mouillage et de la pagode de Tong-chow.

Nous apercevons les montagnes depuis deux jours ; mais elles sont encore, vu leur éloignement, enveloppées d'une atmosphère bleuâtre ; elles paraissent divisées en plusieurs chaînes, dont la plus haute doit être d'une prodigieuse élévation. À une heure et demie, nous vîmes la haute pagode de Tong-chow, qui avait préalablement fixé notre attention comme p1.192 jouant un grand rôle dans la chanson des haleurs. C'est à Tong-chow que se terminent leurs travaux ; peut-être y

verrons-nous aussi terminer les nôtres. S'ils ont lutté contre le cours du Pei-ho, nous nous sommes opposés au torrent des préjugés et des prétentions injustes. Pour eux ce sera certainement un lieu de repos ; et, si l'on peut qualifier ainsi la cessation du combat par suite d'une défaite, nous pouvons aussi espérer d'en jouir. — Nous jetâmes l'ancre à cinq heures. On voit les murs de la ville du haut des jonques qui sont au mouillage : celui-ci est couvert de bâtiments mais en moins grand nombre qu'à Tien-sing. À notre arrivée les troupes se trouvaient sous les armes ; elles nous rendirent les honneurs d'usage, qui, de plus, furent accompagnés de leur détestable musique.

M. Morrison fut aussitôt conduit ; à terre, pour voir le logement destiné à l'ambassade. À son retour, il nous le dépeignit comme se trouvant dans un édifice qui paraissait destiné à recevoir des fonctionnaires publics ; il était passablement meublé, et avait tout l'air d'être préparé pour la circonstance. Le local n'était pas assez vaste pour recevoir tout le monde ; mais M. Morrison fut d'avis que les Chinois pourraient être mécontents si lord Amherst ne p1.193 l'occupait pas, parce que les préparatifs que l'on avait faits étaient regardés comme une attention de la part de l'empereur. Cet édifice se trouvait à cent cinquante pas des barques.

Dans l'après-midi, Soo et Kwang rendirent visite à lord Amherst ; et, peu après avoir dit quelques mots sur le logement qui lui avait été préparé à terre, et être convenu que lord Amherst l'occuperait le jour suivant, ils entamèrent la question du cérémonial., Ils dirent que tout allait au mieux, sauf cette malheureuse diversité dans la manière d'envisager la chose ; que l'empereur était dans les dispositions les plus favorables, et qu'il serait bien fâcheux que cette affaire ne pût s'arranger à la satisfaction mutuelle des parties : il paraissait donc qu'ils n'étaient pas suspendus de leurs fonctions. Lord Amherst saisit cette occasion pour leur témoigner combien il éprouvait de plaisir à voir qu'ils continuassent à servir d'intermédiaire entre lui et leur gouvernement. Il leur dit ensuite que, comme toutes les circonstances de la réception de lord Macartney avaient été reconnues par eux, il ne

pouvait que leur répéter ce qu'il leur avait déjà dit ; que les ordres de son souverain lui faisaient un devoir de ne s'écarter en rien de ce qui s'était p1.194 fait alors ; que, néanmoins, vu le vif désir qu'il avait d'être agréable à sa majesté impériale, il était prêt à se conformer au cérémonial tartare si un sujet de sa majesté s'obligeait à l'exécuter devant le portrait du prince régent, ou bien si l'empereur rendait une déclaration formelle portant que tout ambassadeur chinois qui pourrait, par la suite, être envoyé à la cour d'Angleterre, exécuterait, si on le lui demandait, le *ko-tou* en présence de S. M. B. Il ajouta que le but de ces demandes était d'empêcher qu'on ne regardât cette cérémonie comme un hommage rendu par un prince tributaire [1].

Kwang répondit brièvement à cet exposé, en observant qu'il n'était pas généralement admis que lord Macartney ne se fut pas soumis à l'usage établi en Chine ; et, quant à p1.195 la prétention qu'on pourrait supposer à sa majesté impériale de considérer sa majesté britannique comme un prince tributaire, elle était suffisamment démentie par la nomination de personnes de leur rang pour accompagner l'ambassadeur à la cour. Lord Amherst répondit qu'il ne se serait jamais prévalu de la conduite tenue par Macartney, s'il avait pu exister le moindre doute sur l'authenticité de ce qu'il avançait ; et que, bien qu'il fût très flatté du choix qui avait été fait de leurs personnes, il ne pouvait pas en attendre moins des gracieuses dispositions de sa majesté impériale.

[1] Cette seconde condition ne diffère pas essentiellement de l'arrangement définitif que Bell d'Autermoony, dans sa Relation de l'ambassade d'Ismaïloff, prétend avoir été proposé par Kang-hi. Voici ses propres expressions : « Que l'ambassadeur se conformerait aux usages reçus à la cour de Chine ; et que, lorsque l'empereur enverrait un ministre en Russie, il aurait ordre de se soumettre, en tout point, au cérémonial usité dans cette cour. » Si cette déclaration de l'empereur a été verbale et communiquée par la voie de son ministre, elle était d'une petite importance, et ne pouvait que fournir à Ismaïloff un prétexte honnête de souscrire à ce que l'on exigeait de lui. Peut-être eût-on pu en obtenir autant dans la circonstance actuelle. Les Lettres édifiantes rendent un compte différent de l'arrangement fait à cette époque avec l'ambassadeur russe. Il y est dit que l'empereur Kang-hi proposa qu'un mandarin fît devant la lettre du czar les mêmes prosternements que l'ambassadeur ferait devant lui. On peut en conclure, que les deux propositions de lord Amherst tendaient au même but.

— Eh bien, dirent-ils, puisque l'objet de l'ambassade est de consolider les relations de bonne amitié entre les deux pays, il ne faut pas qu'une seule difficulté y mette obstacle.

Lord Amherst leur témoigna combien il était sincèrement disposé à faire tout ce qui p1.196 serait compatible avec les ordres de son souverain pour y parvenir. Ils exprimèrent alors le peu d'espoir qu'ils avaient de réussir à persuader l'ambassadeur de souscrire aux désirs de sa majesté impériale ; et firent part à son excellence, de la destitution de l'officier commandant à Ta-koo, pour avoir permis le départ des vaisseaux. Soo-ta-jin ajouta :

— Tel sera aussi notre sort !

L'ambassadeur leur dit qu'il espérait que leurs craintes à cet égard ne se trouveraient pas fondées, et les assura que d'autres n'auraient pas mieux réussi qu'eux dans la mission qui leur était confiée. En effet, si on lui eût envoyé ce même soir de nouveaux négociateurs, il en eût certainement agi avec eux d'une manière plus réservée.

Dans le cours de la conférence, les mandarins établirent très franchement les difficultés qu'éprouvaient les deux parties, attendu les ordres de leurs souverains respectifs. Toutefois, ils firent entendre que, si lord Amherst souscrivait à ce qu'on exigeait de lui ici, il pourrait faire à son retour tel rapport qu'il jugerait à propos. Lord Amherst observa à ce sujet que, s'il était possible qu'il eût la bassesse de faire un rapport contraire à la vérité, il avait avec lui soixante-quatorze témoins qui la feraient connaître. Cette proposition prouve p1.197 suffisamment la manière de penser des Chinois à l'égard des hommes revêtus de fonctions publiques. On convint que lord Amherst débarquerait à dix heures ; et les mandarins le prévinrent qu'ils se proposaient de lui faire visite aussitôt après. M. Morrison, s'étant informé à quel usage étaient destinées des tentes qui se trouvaient dressées près du logement de l'ambassadeur, sut de Yin, qui le lui dit par mégarde, que c'était pour un repas semblable à celui de Tien-sing, que l'on se proposait de donner à son excellence ; les principaux mandarins n'avaient rien fait

entrevoir de semblable. M. Davis apprit, d'une personne d'un rang inférieur, que Ho, dont il a déjà été question, et Moo, président du lipou, ou tribunal des rites, avaient été nommés pour négocier avec l'ambassadeur.

J'ai omis de rapporter deux observations faites par les mandarins pendant cette conférence. Nous n'y fîmes pas grande attention dans le moment ; mais nous en jugeâmes différemment lorsque M. Morrison nous les rappela. La première, c'est que, selon eux, le roi d'Angleterre lui-même, s'il était en Chine, croirait de son devoir de souscrire aux désirs de l'empereur ; et l'autre, que l'ambassadeur devait se regarder comme ministre de l'empereur, et était, par conséquent, tenu d'obéir à ses p1.198 ordres. Ces deux suppositions peuvent être considérées, par ceux qui attachent une si haute importance aux suites résultant de notre déférence, comme une explication de l'esprit dans lequel on exige l'exécution du cérémonial.

@

CHAPITRE III

Négociations à Tong-chow. — Entrevue avec Ho et Moo. — Remise d'une lettre de l'ambassadeur à l'adresse de l'empereur. — Communication avec Chang. — Arrivée de quelques Russes ; — Remarques sur Tong-chow. — Seconde entrevue avec Ho. — Voyage de nuit à Pékin. — Événements à Yuen-min-yuen. — Départ précipité.

@

Le 21 août.

p1.199 Lord Amherst et les deux commissaires se rendirent au logement qui leur avait été préparé dans l'intention seulement d'y recevoir la visite de Soo et Kwang, comme on en était convenu, parce qu'on avait résolu de ne s'y établir que le lendemain : toutefois, on fit à terre des préparatifs de dîner. À deux heures, Hung, le mandarin-secrétaire et Chang, vinrent nous annoncer que Ho, qui était koong-yay, ou duc, et Moo-ta-jin, président du lipou, avaient été nommés pour discuter avec l'ambassadeur la question du cérémonial. Ils ne dirent pas positivement si la première visite devait être faite par lord Amherst, ou par ces mandarins. Hung nous p1.200 représenta le koong-yay comme un jeune homme peu communicatif, et remarquable par ses manières sévères et l'inflexibilité de son caractère. Le président était avancé en âge, et avait acquis une grande expérience des affaires. L'entrevue fut remise au lendemain, et devait avoir pour objet la discussion du cérémonial tartare. Lord Amherst se borna à dire qu'il était prêt à conférer avec le duc. La visite de Hung et Chang se termina là, et ne nous fit rien entrevoir de satisfaisant pour l'avenir. L'allusion, faite du caractère du koong-yay, était offensante, si elle avait pour but de nous intimider, et ridicule si c'était un avis qu'ils voulaient nous donner.

Nous avions à peine fini de dîner, quand on nous annonça l'arrivée de tous les commissaires impériaux. Nous nous préparâmes, en conséquence à les recevoir ; mais Chang nous informa bientôt après que nous ne verrions que quelques mandarins députés par le koong-

yay. Ils entrèrent bientôt au nombre de six ; et, selon l'usage, les commissaires s'avancèrent pour les saluer. Je me trouvais le premier ; et, non seulement ils ne me rendirent pas mon salut, mais même ils y répondirent par un geste dédaigneux. Ils s'avancèrent, avec la même incivilité, jusqu'à la salle de réception, où p1.201 ils se prévalurent de notre politesse pour s'emparer des premières places. Comme on devait s'y attendre, la conversation fut très courte. Ils nous communiquèrent officiellement que Ho et Moo étaient députés pour faire connaître à l'ambassadeur la manière dont il devait exécuter le cérémonial tartare. Lord Amherst, maîtrisant les sentiments que leur conduite était de nature à inspirer, leur répondit avec autant de dignité que de modération, qu'il serait prêt à discuter ce point et tout autre quand il se trouverait avec le koong-yay. Celui qui paraissait tenir le second rang parmi eux, lui dit brusquement qu'ils étaient envoyés pour connaître ses sentiments à cet égard. L'ambassadeur répéta qu'il en informerait Ho et Moo. Le même mandarin observa que, dans le céleste empire, les affaires relatives aux cérémonies, étaient d'une haute importance. Le premier interlocuteur ajouta que l'entrevue aurait lieu demain à midi ; et quitta la salle, ainsi que ses confrères, avec une insolence sans égale, et sans même faire la moindre attention à lord Amherst, ni à ceux qui étaient avec lui.

Cette conduite n'a pas besoin de commentaire. Il est douteux qu'il soit d'une politique sage de faire du cérémonial l'objet d'une p1.202 discussion particulière ; mais le de est jeté, et nous devons en courir la chance. Dans tous les cas, ce que l'on refuse aujourd'hui à des motifs de convenance, ne pourrait plus, en cédant à de timides conseils, s'accorder qu'à la force. Le premier motif devait avoir, et aurait eu beaucoup de poids sur ma manière d'envisager la chose ; quant au dernier, le sentiment de mes devoirs, comme celui de ma propre dignité, m'auraient porté à opposer la plus ferme résistance à tout ce qu'on aurait voulu obtenir de cette manière. La sagesse accordera toujours beaucoup à la prudence mais rien à la crainte. La crainte est passionnée et par conséquent c'est une mauvaise conseillère.

La conduite de Chang et d'Yin, dans une entrevue que nous «eûmes avec eux tard dans la soirée, fut tout le contraire de celle dont nous venons de parler. Ils employèrent le ton de l'amitié, de l'intimité, de l'humilité même, pour tacher d'obtenir que lord Amherst couchât à terre cette nuit, en disant qu'ils avaient fait le rapport à l'empereur qu'il en serait ainsi, et qu'un changement dans les dispositions qu'ils avaient prises, pourrait leur être très préjudiciable ; ils ajoutèrent que Pékin n'était qu'à quarante lis de là, et que sa majesté p1.203 impériale avait les oreilles longues. Après causé sur l'indifférence dont ce point était en lui-même, lord Amherst, pour les obliger, leur promit qu'il coucherait à terre le lendemain, à moins de quelque événement imprévu, mais en refusant toutefois de s'y engager positivement : ils furent satisfaits de cette promesse. Nous profitâmes de cette occasion pour leur faire connaître ce que nous pensions de la conduite grossière des mandarins qui les avaient précédés ; nous leur fîmes surtout observer la malhonnêteté dont j'avais particulièrement à me plaindre, mais sans répondre aux demandes qu'ils nous firent sur l'objet de la conversation qui avait eu lieu entre nous. Chang nous dit qu'ils ne s'étaient pas mieux conduits envers lui, qu'ils l'avaient à peine regardé, et avaient refusé l'offre qu'il leur avait faite de nous les présenter ; il ajouta :

> — Fort différents de Yin, qui a habité quarante ans les provinces, et de moi qui y ai été vingt ans, ils n'ont jamais quitté la cour.

Mais laissons-là cet ennuyeux sujet. — Notre arrivée à Tong-chow y a fait sensation. On a construit en face des barques un échafaud divisé en quelque chose de semblable à un parterre, des loges et des galeries. Si c'est une spéculation, elle doit être lucrative. p1.204 L'édifice où nous logeons se nomme Koon-kooan, ou bâtiment destiné à la réception de fonctionnaires publics. Quoiqu'il soit insuffisant pour un si grand nombre de personnes, on s'aperçoit cependant qu'il a été disposé avec soin, surtout aux portes.

Le 22 août.

Après l'échange de différents messages, nous quittâmes notre logement à midi pour nous rendre à l'édifice public où nous devions rencontrer Ho et Moo, et qui avait été désigné comme lieu de rendez-vous, afin de prévenir toute discussion d'étiquette entre l'ambassadeur et le koong-yay. Nous avions préparé une lettre [1] adressée à l'empereur, contenant un court exposé des principaux arguments employés pour justifier notre détermination relativement au cérémonial, et accompagnée des plus fortes expressions de respect pour sa majesté impériale. Lord Amherst devait lui remettre cette lettre, dans le cas où il ne verrait pas jour à pouvoir négocier avec ses ministres. — Les murs de la ville se trouvaient à peu près à moitié chemin de notre logement à la salle publique. La distance entière n'était guère que de deux milles, p1.205 mais elle nous parut beaucoup plus longue, à cause du mauvais temps et de l'état de la route, ou plutôt du marais fangeux par lequel nous passâmes. Après quelques discussions, il avait été fourni des chaises à porteurs pour l'ambassadeur et les commissaires ; les autres personnes suivirent en charrettes.

Nous fûmes reçus par Ho (le koong-yay), Moo-ta-jin, Soo et Kwang : à leur droite se trouvaient les mandarins dont nous avions eu la visite la veille. Comme on ne nous offrait pas de chaises, M. Morrison observa que l'ambassadeur entrerait en conversation lorsqu'il serait assis. À cela le koong-yay répondit qu'il se tiendrait debout, et que l'ambassadeur devait en faire autant. Lord Amherst y consentit. Le koong-yay informa alors son excellence que Moo et lui étaient envoyés pour le voir exécuter le cérémonial tartare. Lord Amherst, n'ayant pas répondu sur-le-champ, Ho lui demanda quelles étaient ses intentions. Lord Amherst répondit qu'il avait été député par son souverain vers l'empereur de la Chine pour témoigner ses sentiments d'estime et de vénération à sa majesté impériale ; et que ses instructions lui prescrivaient de s'approcher de sa personne avec le même cérémonial

[1] Voyez l'appendice n° 4.

qui avait été agréable à Kien-lung, l'illustre père de p1.206 l'empereur. Le koong-yay répliqua :

> — L'ambassade dont vous êtes chargé regarde le moment actuel, et il faut se conformer au règlement du céleste empire : il n'y a pas d'alternative à cet égard,

L'ambassadeur répondit qu'il s'était toujours flatté que ce qui avait plu à Kien-lung ne serait pas rejeté par sa majesté impériale. Ho dit alors avec véhémence :

> — De même qu'il n'existe qu'un seul soleil, de même il n'y a qu'un seul Ta-whang-te ; il est le souverain universel, et tout le monde lui rend hommage.

Lord Amherst, feignant de n'avoir pas entendu cette prétention absurde, déclara, avec beaucoup de modération, qu'ayant le plus grand respect pour l'empereur, et le regardant comme un souverain très puissant, il était disposé à se présenter devant lui, avec de plus grands témoignages de respect qu'il n'en emploierait envers quelque autre monarque que ce fût ; qu'il avait remis un écrit officiel contenant le détail exact du cérémonial qu'il se proposait de remplir ; que cette pièce avait sans doute été soumise à l'empereur, et qu'il était porté à croire que sa majesté impériale en avait été satisfaite. Kwang, auquel lord Amherst jeta un regard, avoua qu'il n'avait pas osé en faire l'envoi.

p1.207 Le koong-yay termina en disant que le cérémonial tartare devait être suivi ; et que, comme il s'était déjà écoulé plusieurs années depuis la dernière ambassade, ils étaient envoyés pour s'assurer que l'ambassadeur l'exécutait exactement [1] ; que sa majesté impériale prouvait assez le cas qu'elle faisait de notre nation, en choisissant des personnes du rang de Soo et de Kwang, pour accompagner l'ambassadeur à la cour ; que, puisque nous

[1] Les Chinois essayèrent de déterminer l'ambassadeur de Portugal Souza Menezes à exécuter le *ko-tou* devant le tribunal de Lipou. Il s'y refusa d'une manière très convenable, en s'engageant toutefois à s'y conformer en présence de l'empereur.

lisions des livres chinois, nous devions connaître la puissance de l'empereur, et savoir qu'il est souverain de l'univers, et par conséquent qu'il a droit à cet hommage ; qu'il n'avait pas autre chose à nous dire ; mais comme il pouvait arriver que l'ambassadeur ne l'eut pas bien compris, Chang et Yin lui expliqueraient ce qu'il y avait à faire, et surtout la nécessité où il était de se soumettre à ce que l'empereur voulait. Ayant paru alors disposé à rompre la conférence, lord Amherst lui demanda s'ils ne se reverraient pas. Ho lui répondit qu'il ne faisait jamais de visites, p1.208 et que la discussion qui venait d'avoir lieu devait être considérée comme si elle s'était passée en présence de l'empereur ; qu'enfin, l'ambassadeur devait se soumettre au cérémonial tartare, ou bien être renvoyé ; ses lèvres tremblaient de fureur dans ce moment. Lord Amherst demanda alors si cette discussion devait être la dernière ; et, comme cela lui parut devoir être le cas, il remit entre les mains du koong-yay la lettre cachetée adressée à l'empereur en le priant de la présenter à sa majesté, et se retira. Ho la passa aussitôt à Moo-ta-jin. Cette démarche produisit dans le moment un effet extraordinaire ; le koong-yay parut tout-à-coup surpris et fort radouci dans ses manières ; il daigna même faire quelques pas vers la porte pour reconduire son excellence, témoignant ainsi plus de politesse qu'à notre arrivée. On assure que Ho est très en faveur auprès de l'empereur. Il s'est distingué pendant la dernière rébellion, et la gazette de Pékin en a souvent parlé avec éloge.

Le 23 août.

Chang est venu voir M. Morrison dans la matinée ; il était chargé d'une communication semi-officielle de la part des mandarins supérieurs. Ils avaient décacheté la lettre adressée à l'empereur, et se montraient disposés à la rendre. Chang fit part confidentiellement à M. Morrison que l'omission du nom de p1.209 l'ambassadeur leur fournissait un prétexte légal pour refuser de la remettre, les lois chinoises

défendant de présenter à sa majesté impériale aucun écrit anonyme [1]. Chang parut convenir que cette objection n'était guère qu'un prétexte, et qu'ils ne se hasarderaient pas à rendre la lettre, s'ils n'avaient pas la certitude que l'empereur approuvât cette démarche. Chang était chargé de s'informer de la résolution définitive de l'ambassadeur relativement au cérémonial. M. Morrison l'informa que son excellence s'attendait à recevoir une communication officielle au sujet de la lettre adressée à sa majesté impériale ; mais que, jusqu'à ce que cette communication eût été faite, il ne pouvait rien dire de plus. Ils se séparèrent ensuite. M. Morrison apprit aussi qu'on avait trouvé la lettre rédigée en termes convenables. Il paraît que les p1.210 nouveaux commissaires sont dans l'intention de rendre Chang l'intermédiaire de nos communications avec eux. Comme de notre côté, M. Morrison est celui auquel les mandarins se proposent de les adresser, il n'y a pas la moindre difficulté à cet égard : cette marche est au contraire très satisfaisante pour nous.

Peu après la communication qu'on venait de recevoir de Chang, lord Amherst et les commissaires eurent ensemble une longue conférence pour déterminer la manière dont on devait se conduire par la suite ; et, dans cette vue, on examina s'il ne convenait pas de profiter de cet intermédiaire extra-officiel pour s'assurer jusqu'à quel point on pouvait espérer de réussir dans les objets ultérieurs de l'ambassade, si l'on consentait à se soumettre au cérémonial érigé. On avait déjà plusieurs fois agité cette question, mais sans aucune intention positive. Privé de toute espèce d'influence, comme de connaissances locales, j'étais porté à regretter que la réception ou le renvoi de l'ambassade dépendit entièrement du cérémonial ; et je désirais vivement appeler toute notre attention sur cette matière, quoique d'ailleurs persuadé que la tournure que nos discussions avaient prise, n'était pas de nature à donner aux Chinois l'espoir de nous voir céder, même avec p1.211 l'assurance de

[1] La suscription annonçant que la lettre était une requête de l'ambassadeur d'Angleterre à l'empereur de la Chine ne pouvait laisser aucun doute sur sa nature, et, par conséquent, faisait disparaître le caractère d'anonyme qu'on voulait lui donner. En effet, il est si difficile d'adapter les noms anglais à la prononciation chinoise et même aux caractères chinois, que dans toutes les occasions les mandarins eux-mêmes ne désignaient lord Amherst que par le titre officiel dont il était revêtu.

concessions réciproques. On allégua des motifs d'un assez grand poids pour prouver qu'il convenait de persévérer dans la marche que l'on avait suivie jusque-là ; et on abandonna toute idée contraire. On discuta ensuite la question de savoir s'il n'était pas à propos de terminer nos rapports avec le gouvernement chinois par la proposition de laisser un chargé d'affaires à Canton, en apparence pour entretenir les relations amicales entre les deux pays, et pour faire parvenir toutes communications qui pourraient y être relatives mais réellement destiné à réunir en partie l'un des principaux objets qui nous étaient recommandés.

Vers une heure, Chang vint nous rapporter, de la part du koong-yay, la lettre adressée à l'empereur, ainsi qu'une déclaration des mandarins portant qu'au moyen de quelques changements que Chang était autorisé à nous proposer, ils se hasarderaient à la transmettre à sa majesté impériale. Ces changements devaient d'abord être faits sur la lettre qui nous était renvoyée, et leur être soumis ; on devait ensuite en faite une copie exacte portant le nom de l'ambassadeur, laquelle serait mise sous une enveloppe non cachetée, et transmise à l'empereur. Un de ces changements consistait à $_{p1.212}$ substituer ces mots : « Kien-lung ayant traité le roi d'Angleterre avec amitié ; » à ceux-ci : « Le roi d'Angleterre ayant entretenu des relations d'amitié avec Kien-lung. » L'autre était relatif à la description du cérémonial projeté, auquel les mandarins nous engageaient à nous soumettre. Chang n'insista pourtant pas sur ce dernier changement. On accéda à l'autre sans difficulté ; et, à moins que les mandarins ne se rétractent, la lettre sera envoyée demain à l'empereur.

J'ai eu l'esprit accablé de toutes les discussions où nous avons été engagés. Partageant, dès l'origine, une opinion différente sur le *ko-tou*, et sur les suites de notre condescendance à cet égard, et, considérant que si, dans tous les autres rapports, on n'avait aucun lieu de se plaindre, toute opposition sur ce point n'était en aucune manière essentielle au maintien de notre dignité nationale, j'ai dû naturellement éprouver beaucoup de regret d'entrevoir que l'ambassade ne serait pas

reçue, pour vouloir persévérer à ne pas se soumettre aux usages chinois : toutefois, je dois convenir que je ne regrette nullement de m'être rendu à l'expérience de sir George Staunton. Je suis toujours disposé, quand il faut agir, à sacrifier des idées qui ne sont pas suffisamment mûries, p1.213 à celles d'hommes plus éclairés que moi ; cependant, quand je suis ramené à ne considérer la question actuelle que spéculativement, mon opinion est toujours la même ; et, quoique nous eussions déjà pris une détermination à cet égard à l'époque où nous nous trouvions à bord du vaisseau, je me suis hasardé à faire envisager la chose sous un point de vue différent, même avant qu'aucune discussion eût lieu. Si nous sommes reçus, cette diversité d'opinion sera d'une petite importance ; mais, dans le cas contraire, je conserverai le doute de savoir si un résultat contraire eût été trop chèrement acheté par neuf prosternements sur deux genoux au lieu de neuf profonds saluts sur un genou. Fussions-nous même reçus, sans que toutefois il nous soit permis de discuter les différents objets dont la négociation nous est confiée, je n'en serai pas moins porté à croire que le mécontentement produit par notre résistance se sera en quelque sorte opposé à ce qu'ils fussent favorablement écoutés.

Les prétentions à la souveraineté universelle de l'empereur, que le koang-yay a fait valoir, peuvent sans doute être alléguées comme un nouveau motif de se refuser à un cérémonial qui par sa nature et son intention, exprime un hommage rendu, une p1.214 infériorité. Cependant, à mon avis, ces prétentions absurdes, ces déclarations hyperboliques de suprématie universelle, me paraissent trop ridicules pour mériter une sérieuse attention, et moins faites encore pour influencer des transactions publiques d'un haut intérêt.

Les raisons les plus plausibles qui s'opposent à ce que nous nous soumettions au cérémonial voulu, sont fondées sur des motifs de convenance. On peut dire que nous faisons un sacrifice sans compensation réelle ; et que le caractère de l'empereur régnant, et les dispositions de sa cour, ne nous offrent que peu d'espoir d'obtenir des concessions par la suite. Ces raisons sont concluantes, à moins que l'on

ne considère la réception de l'ambassade actuelle, qui a été aussi honorable que celle faite à toutes les précédentes ambassades européennes, comme suffisante pour justifier une manière différente d'agir dans la conjoncture présente. Toutefois, il est difficile, en raisonnant d'après des principes généraux, d'apprécier exactement les impressions que peuvent produire certaines positions, parce que ces impressions résultent souvent de circonstances que ne connaît pas celui qui veut les juger, ou auxquelles il n'accorde pas toute l'importance qu'elles méritent. Le plus p1.215 prudent en pareil cas est donc de s'en rapporter à l'expérience locale des autres.

J'ai oublié de dire que lord Amherst a reçu, par Chang, un extrait des archives impériales, qui prouve que lord Macartney s'est soumis au cérémonial tartare. Cette pièce est accompagnée d'une attestation portant que l'empereur a déclaré en avoir eu personnellement connaissance. Avec une semblable assertion sous les yeux, qu'elle soit vraie ou fausse, il sera difficile, dans le cas où la discussion serait renouvelée, de se prévaloir de l'exemple de lord Macartney.

Le 24 août.

M. Morrison a reçu une communication de Chang, qui avait été chargé de rapporter la lettre adressée à l'empereur, déclarant qu'elle ne pouvait être transmise à moins que l'ambassadeur n'y ajoutât la promesse de se conformer au cérémonial tartare. Chang dit que la lettre avait été tacitement soumise à l'empereur, qui n'y avait pas fait de réponse positive, mais qui avait cependant observé que l'ambassadeur, tout en témoignant beaucoup de respect, demandait un changement dans les usages de la cour, et refusait de se soumettre à un cérémonial, que lui, l'empereur, avait vu exécuter par un ambassadeur anglais devant son père Kien-lung. Chang p1.216 lui-même a reçu ordre de se rendre à Tien-sing, afin de s'opposer au départ des

bâtiments, parce qu'on avait reçu à Pékin des rapports contradictoires à leur sujet [1].

M. Morrison s'est entretenu avec Chang relativement au cérémonial. Il lui a représenté que la position où nous nous trouvions pouvait être comparée à celle d'un ami qui enverrait à un autre son domestique pour lui faire ses compliments ; que ces deux amis pourraient avoir des coutumes domestiques différentes, mais qu'il n'était pas présumable que celui qui recevrait le message songeât jamais à obliger le domestique de l'autre à se conformer aux règlements établis dans sa maison. Chang observa qu'il sentait très bien que notre refus provenait de ce que nous regardions le *ko-tou* comme un aveu de dépendance politique ; mais qu'en cela nous nous trompions ; que, lorsqu'il rencontrait un ami d'un rang supérieur au sien, il se mettait à genoux pour le saluer ; et que, cependant, on n'inférait pas de là qu'il se regardât comme le domestique de cet ami ; que le *ko-tou* n'était qu'une simple cérémonie de cour ; p1.217 et que l'empereur considérait, comme une impolitesse, le refus que l'ambassadeur faisait de s'y soumettre. Chang invita M. Morrison à lui dire quelle était la réponse qu'il jugeait que l'empereur dut faire. M. Morrison lui répondit que sa majesté impériale pouvait, par bienveillance, accorder une audience à l'ambassadeur aux conditions proposées par celui-ci ; ou bien, s'il persistait dans son refus, consentir à traiter les choses à l'amiable, en envoyant un de ses ministres pour conférer avec son excellence sur tels autres objets qu'il aurait à lui soumettre. Chang ne fit aucune observation sur cette réponse.

La seule que l'on eut à faire à la dernière communication des mandarins supérieurs, était une déclaration sur l'impossibilité où l'on se trouvait d'adhérer à ce que l'on voulait ajouter à la lettre du prince régent, attendu que, de cette manière, tout le reste de son contenu se serait trouvé annulé. M. Morrison fut chargé de transmettre cette déclaration à Chang. Lord Amherst désirait aussi qu'il se servît de la

[1] L'Alceste était dans ce moment à ihe-a-tou, et par conséquent tout-à-fait à portée de Tong-chow.

même voie pour faire observer à ces mandarins que le cérémonial qu'il se proposait de remplir avait tant de rapport avec le *ko-tou*, qu'il ne serait pas étonnant que l'empereur eût pris l'un pour l'autre, lors de l'audience accordée à lord Macartney, d'autant plus que sa majesté devait être placée à une distance assez éloignée en raison de son haut rang, et que la foule avait dû l'empêcher de bien voir. — Dans la conversation, Chang nous dit, en parlant de la lettre, que les expressions en étaient si respectueuses, qu'elles équivalaient à l'accomplissement du cérémonial.

Notre entrevue avec le koong-yay nous a procuré l'occasion de voir une partie de la ville. La route que l'on nous fit prendre nous parut très détournée, sans doute pour nous faire passer sous une porte bâtie en voûte, et d'une construction très solide. Il y avait, près de l'entrée de la ville, une pièce de canon à cinq bouches, cerclée en fer. Les embrasures des murs nous ont paru, d'après leur position, n'avoir jamais servi à placer de l'artillerie. La hauteur de la muraille est d'environ trente pieds ; les fondations sont en pierre, et le surplus en brique ; un fossé plein d'eau couvre l'un des côtés. On n'y remarque aucun édifice qui mérite quelque attention ; et toutes les maisons, excepté une, qui est un temple, ou une caserne, n'ont qu'un étage. Nous passâmes, comme de coutume, sous quelques py-loos. Les boutiques étaient brillamment décorées de dorures et de sculptures ; les enseignes étaient si p1.219 bizarres, que je ne pus rien leur trouver de commun avec les marchandises qui y étaient exposées en vente. On nous expliqua qu'une inscription écrite sur une taverne signifiait : « On vient ici de la distance de mille lis. » Les boutiques des bouchers nous parurent bien pourvues ; nous vîmes aussi beaucoup de boutiques de fourreurs. Des rues mal pavées, étroites et exhalant une mauvaise odeur ; de petites maisons, des habitants malpropres et mal vêtus, sont à peu près tout ce qu'offre Tong-chow, qui, au reste, est au rang des villes du second ordre de l'empire, et qui, en effet, doit être considéré comme le port de Pékin [1].

[1] Les villes de la Chine sont divisées en trois classes, : *Foo, Chow* et *Hien*. *Poo* veut dire un hameau ; *Chin* un poste militaire, où se trouvent aussi d'autres habitations. *Tang* est le nom du poste même.

L'aspect du pays, entre notre habitation et la ville, dans une autre saison, ne doit pas être désagréable. — J'ai remarqué, près des murs de la ville, quelques monceaux de pierres, et d'autres débris de maçonnerie, qui paraissent être les restes d'un édifice considérable. Une grosse cloche, en apparence assez bien travaillée, se trouvait en partie enfouie dans le sable. En général, la ville et p1.220 ses environs n'offrent que peu de choses dignes d'attention et rien du tout d'intéressant. — Il existe dans les villes de la Chine autant de boutiques de prêteurs sur gages qu'à Londres ; elles sont indiquées par une grande perche croisée par un morceau de bois assez semblable à une jonque.

Il est assez singulier que ce que j'avais prévu hier, dans une conversation avec lord Amherst, soit arrivé aujourd'hui ; Le gouvernement chinois a accusé sir George Staunton d'avoir caché la vérité des faits concernant la réception de lord Macartney, et d'avoir conseillé à l'ambassadeur de s'opposer aux demandes que l'empereur regarde comme fondées. Chang a été chargé de remettre à M. Morrison une communication tendant à obtenir une entrevue avec sir George, dans le dessein de lui faire quelques questions fondées, sur un rapport que le vice-roi de Canton a reçu d'un fonctionnaire étranger qui est à Macao, et qu'il a transmit Pékin.

Ce rapport renferme la liste des personnes faisant partie de l'ambassade, et affirme qu'elle est, en majeure partie, formée de négociants de Canton, et, par conséquent, composée d'une manière peu convenable ; que sir George lui-même a vécu un grand nombre d'années dans cette ville ; qu'il y a amassé une fortune considérable ; qu'il y habitait une belle maison ayant une volière ; et enfin, qu'il a acheté le poste qu'il occupe dans l'ambassade [1]. D'après ce qu'a dit Chang il paraîtrait que le gouvernement a conclu de là que sir George a

[1] Sir George Staunton observa à cette occasion qu'il était inutile de faire d'autre réponse à ces ridicules assertions des Chinois, qu'en leur faisant remarquer jusqu'à quel point ils se trompaient sur son compte en particulier. En effet, des six personnes qui accompagnaient l'ambassade depuis Canton, on ne pouvait pas en citer une seule qui appartînt au commerce autrement que comme ayant part à la direction des affaires de la Compagnie des Indes dont les employés sont positivement reconnus par le gouvernement chinois lui-même, dans un de ses édits comme occupant un rang égal à celui de leurs mandarins.

été nommé commissaire d'ambassade, par la raison qu'il a fait partie de la première ambassade et qu'au lieu d'avoir rapporté les faits avec exactitude comme il était de son devoir de le faire, il avait au contraire méchamment conseillé à l'ambassadeur d'adopter une marche irrégulière en elle-même, et offensante pour l'empereur. Chang avait reçu ordre de s'assurer de l'exactitude du rapport reçu de Canton en interrogeant sir George.

Il n'y eut pas beaucoup à délibérer sur la p1.221 conduite à tenir dans cette circonstance. M. Morrison fut chargé d'informer Chang qu'il était impossible que sir George Staunton fût seul appelé à discuter sur ce sujet ; que la communication devait être adressée collectivement à lord Amherst et aux commissaires ; que la marche que l'on avait suivie jusqu'alors, était en tout point conforme aux instructions du prince régent, et adoptée avant même que lord Amherst eût connu sir George Staunton ; que, si ce message offensant était un prétexte dont on se servait pour renvoyer l'ambassade, il était de toute inutilité, attendu que l'ambassadeur était prêt à retourner sur ses pas dès qu'il plairait à l'empereur de lui signifier ses volontés. Nous sûmes aussi que Chang s'était informé auprès de M. Morrison, si sir George était dans l'intention de reprendre ses fonctions à Canton, en ajoutant que le gouvernement n'était aucunement satisfait de la manière dont le commerce était dirigé dans cette ville depuis quelques années.

Nous eûmes bientôt après la visite de Chang, qui entama avec une répugnance visible la communication qu'il était chargé de nous faire, et qu'il nous annonça consister en un certain nombre de questions basées sur un rapport transmis par le vice-roi de Canton. Il p1.223 s'exprima avec mesure sur la connaissance que l'on supposait que sir George avait des faits relatifs à l'ambassade de lord Macartney, et de l'espoir que l'on avait eu qu'il donnerait à l'ambassadeur des notions exactes sur le point en discussion ; car tel avait dû être, selon les Chinois, le but de sa nomination. Il parla ensuite des personnes composant l'ambassade, et demanda si tout le commerce de notre pays était sous la direction du roi. Lord Amherst répondit que tous les Anglais qui se

livraient au commerce, étaient également sujets de sa majesté et par conséquent sous sa protection royale ; qu'il ne s'était jamais permis de s'informer des motifs que le prince régent avait eus en nommant sir George aux fonctions qu' avait eus en nommant sir George aux fonctions qu'il occupait dans ce moment ; qu'il n'était pas préparé à répondre à aucune question concernant les personnes attachées à l'ambassade ; et que tout ce qu'il pouvait dire, c'est qu'elles avaient été désignées par le prince régent. Lord Amherst ajouta qu'il n'avait jamais songé à demander quelles étaient les personnes chargées de traiter avec lui, en vertu des pouvoirs que sa majesté impériale leur avait donnés, et qu'n cela la position des uns et des autres était parfaitement semblable ; qu'enfin, si l'objet de ces informations était de trouver un motif pour renvoyer p1.224 l'ambassade, il n'attendait que de savoir le jour qu'on lui indiquerait pour rétrograder ; et que son seul désir était que l'on se séparât en bonne intelligence. Chang voulut entrer dans le détail du rapport reçu de Canton ; mais M. Morrison l'ayant interrompu en l'informant que lord Amherst était déjà instruit de tout :

> — Alors, dit-il, il faut que j'annonce que l'on regarde ces questions comme déplacées, et que l'on ne veut pas y faire de réponse.

Ceci ayant été convenu, la conversation changea de sujet. On parla du cérémonial ; et lord Amherst répéta les arguments dont il s'était déjà servi, surtout relativement à la ressemblance des deux cérémonies, et sur la possibilité qu'il y avait que l'empereur eut pris l'une pour l'autre. Chang parut admettre cette manière d'envisager la question ; et dit que nous devions attribuer l'opiniâtreté du gouvernement aux idées tartares qui sont immuables sur tout ce qui tient à l'étiquette ; que, quoique l'empereur pût à notre sollicitation déposer un vice-roi ou un *hoppo*, il ne pourrait pas nous dispenser du cérémonial de sa cour. Il témoigna ses regrets de voir l'importance que l'on attachait de part et d'autre à une pure bagatelle ; il fit légèrement sentir les suites fâcheuses que pourrait avoir pour le commerce le renvoi de l'ambassade, et exprima p1.225 le désir qu'il avait que l'on pût parvenir à s'entendre. Son langage

était à la fois si modéré et si conciliant, que nous finîmes par perdre tout à fait de vue la nature de la communication qu'il était venu nous faire, et que nous ne pouvions réellement pas lui attribuer en aucune façon ; aussi nous séparâmes-nous de la manière la plus amicale. On croit que le juge portugais de Macao est l'auteur du rapport fait au vice-roi ; la méchanceté de son caractère et sa haine contre l'Angleterre, sont assez connues pour justifier ce soupçon.

Dans l'après-midi, Chang nous remit une demande des mandarins supérieurs, tendant à obtenir les lettres que l'on avait promises portant ordre aux capitaines des navires de rester dans le port le plus voisin du lieu où ils se trouveraient, l'intention du gouvernement chinois étant de les leur envoyer sur-le-champ, et le koong-yay ayant dit qu'il était indifférent qu'ils fussent à Canton ou à Chusan. Lord Amherst écrivit en conséquence au capitaine Maxwell, et lui adressa sa lettre dans ces ports, ou partout ailleurs ; il est cependant présumable que c'est à Chusan qu'elle lui parviendra.

Deux Russes et un Français au service de Russie, rôdent depuis trois jours dans les p1.226 environs de notre logement [1]. Le premier jour, le Français s'entretint avec le tambour de notre musique, et lui dit qu'ils avaient désiré présenter leurs respects à l'ambassadeur, mais qu'ils en avaient été empêchés par la garde chinoise, qui ne laisse entrer dans l'enceinte occupée par l'ambassade que les personnes gradées et que l'on reconnaît à leur bonnet : il ajouta qu'il était en Chine depuis neuf ans. Lord Amherst ayant résolu que l'on n'aurait aucune communication avec eux, on n'en a plus entendu parler. Ils étaient entièrement costumés à la chinoise.

Le 25 août.

On a eu un instant la pensée d'adresser un message au koong-yay, pour lui faire part du désir que lord Amherst avait de connaître le jour fixé pour le départ de l'ambassade, et pour lui proposer de remettre les

[1] Les Russes ont un collège à Pékin pour l'instruction d'un certain nombre de personnes destinées à servir d'interprètes sur la frontière. Le sénat de Tobolsk communique directement avec l'un des tribunaux de Pékin.

présents envoyés par le prince régent à la personne que l'empereur autoriserait à les recevoir, puisque, malgré que nous différassions d'opinion relativement au cérémonial, il n'y avait cependant pas eu de rupture p1.227 formelle. M. Morrison fit préalablement part de ce projet à Chang, que l'on voulait charger du message. Celui-ci, en réponse, nous conseilla d'être tranquille et sans inquiétude ; qu'il n'y avait nul doute que les présents ne fussent reçus, et que nous ne devions pas inférer de la conduite hautaine des mandarins supérieurs, que l'empereur agirait de la même manière. Quoi que l'on ne doive pas attacher beaucoup d'importance aux observations de Chang, il faut cependant convenir que le conseil qu'il nous a donné de rester tranquilles, semble assez fondé ; car, dans la position où nous nous trouvons, après avoir, à plusieurs reprises, employé tous les arguments possibles, et fait toutes les concessions compatibles avec le principe général que nous avons adopté, il est pour ainsi dire impossible de prendre aucune mesure qui ne soit ou inutile ou dangereuse. Chang nous a dit aussi qu'il croyait que l'on s'occupait d'une lettre à adresser au roi d'Angleterre. Si cela est, il faut que l'empereur ait pris une détermination.

Il y a, dans le voisinage de notre logement, un grand village, ou un faubourg de la ville : mes courses ont été si bornées, que je n'ai pu encore m'assurer ce que c'est effectivement. Je suis entré le lendemain dans quelques p1.228 boutiques de fourreurs, où j'eusse pu trouver à acheter tout ce que j'aurai désiré. Les principales fourrures sont des peaux d'ours et de chèvre ; mais je n'en ai pas vu de qualité supérieure. Les plus belles sont taillées en surtouts ; la doublure et le dessus sont ordinairement en fourrures de différentes espèces. — Le commerce des traiteurs m'a paru principalement se faire dans les rues. On y vend du thé et d'autres liqueurs, des soupes, des viandes préparées de différentes manières, le tout divisé par petites portions, et à la disposition immédiate des consommateurs. Cet usage, qui doit faire présumer que la classe des ouvriers est tout à fait étrangère aux habitudes domestiques, doit cependant leur être très commode, et leur

épargner beaucoup de temps. — Il est impossible de ne pas admirer la propreté des Chinois, dans leurs baquets, leurs paniers et leurs caisses. On assure que, dans les présents qui se font, le contenant est souvent plus cher que contenu. — La cour qui règne devant chaque maison est ornée d'arbustes à fleurs, ou d'arbres nains ; et souvent un treillage garni de superbes plantes rampantes joint l'utile à l'agréable. — Le peuple, en général, ne montre aucun mécontentement de notre curiosité, qui est fort naturelle ; au contraire, nos p1.229 visites momentanées sont ordinairement suivies de l'invitation de nous asseoir.

Le miao, ou temple qu'a occupé lord Macartney, et qui n'est qu'à une petite distance de notre logement, est maintenant la résidence du koong-yay, ce qui nous a empêché de l'aller voir. J'ai été visiter hier matin un temple moins grand et dont l'extérieur n'offre rien de remarquable. On voit, dans un petit appartement à gauche en entrant, quatre figures, deux d'hommes et deux de femmes, toutes magnifiquement costumées : les hommes sont en habits de guerriers, l'une des femmes tient à la main une feuille de plante. Dans une salle intérieure plus spacieuse se trouvent rangées à droite et à gauche plusieurs statues, quelques-unes ayant des couronnes, et les autres des bandeaux. Les principaux objets du culte sont deux statues placées dans une niche en face de l'entrée : l'une est un homme, l'autre une femme ; celle-ci a un lis d'eau à la main ; leur costume est encore plus brillant que celui des autres.

Quelques touffes de plumes sont suspendues devant elles, et des vases servant à brûler des parfums sont posés sur une table. Les figures d'hommes sont petites et d'un extrême embonpoint, ce qui peut faire présumer que les Chinois considèrent l'embonpoint comme le trait distinctif p1.230 de la beauté, par la raison que l'homme est toujours disposé à représenter la divinité sous les formes auxquelles il attache l'idée de la perfection.

À l'instant du dîner, Chang accourut chez M. Morrison d'un air extrêmement agité ; Son trouble était occasionné par des nouvelles

qu'il venait de recevoir d'un de ses amis de Pékin, qu'il avait chargé de s'informer quels étaient les sentiments de l'empereur, relativement à l'ambassade. Cet ami lui mandait que Sa majesté impériale était tellement irritée de l'opposition de l'ambassadeur et du départ des vaisseaux, qu'il avait été impossible de lui soumettre quelques représentations qu'il paraît que Chang avait désiré faire au sujet de sa mission sur les côtes. Pour mieux faire sentir ce qu'il éprouvait, Chang mit sa main dans celle de M. Morrison. Et elle était réellement glacée de frayeur. Cette nouvelle est une preuve que Chang s'est trompé en supposant l'empereur favorablement disposé à notre égard. M. Morrison a reçu de Chang un extrait du rapport du vice-roi de Canton ; Loin de contenir rien d'injurieux pour sir George Staunton, il fait, au contraire, son éloge. Toutefois, il y est dit que sa nomination (qui y est approuvée) aux fonctions qu'il occupe dans p1.231 l'ambassade, a eu lieu en conséquence de la connaissance qu'il a des usages et du cérémonial de la Chine. De ces motifs, les membres du gouvernement à Pékin ont tiré l'induction assez injuste que sir George n'avait pas fait son devoir, qui était de représenter à l'ambassadeur le sujet en discussion sous son véritable jour. Il y est question aussi de toutes les autres personnes de l'ambassade qui sont venues de Canton. On est porté à soupçonner qu'il existe un second rapport, ou bien que les autres faits allégués ont été imaginés à Pékin.

Chang a transmis tard dans la soirée à M. Morrison un écrit qui s'est trouvé être un édit rendu par le gouverneur de Pékin, ordonnant que la garde soit doublée autour de notre logement, et que nos communications avec les Chinois soient surveillées de près. Cet ordre est fondé sur ce que quelques-uns des étrangers attachés à l'ambassade, ayant longtemps demeuré à Canton, ont appris la langue chinoise ; et que l'on ne peut pas répondre qu'il ne se rencontrât pas parmi les habitants des traîtres qui se missent en relation avec eux. On peut considérer cet édit comme ne différant qu'en un seul point de celui rendu en 1814 ; et, soit qu'il mérite ou non toute l'attention qu'il était calculé devoir produire, il prouve p1.232 clairement l'existence d'un

mauvais esprit, et rend peu probable que la prolongation de notre séjour puisse être de quelque utilité. D'ailleurs trois ou quatre jours passés sans communication strictement officielle avec les mandarins supérieurs joint au refus de faire parvenir la lettre de lord Amherst à l'empereur, exigent que nous leur écrivions d'une manière convenable, mais ferme, sur ces différents points, ainsi que pour les prier de nous faire connaître les volontés de l'empereur relativement à l'époque de notre départ. M. Morrison a, en conséquence, été chargé de rédiger une note officielle à cet effet, et destinée à être remise le lendemain matin.

Le 26 août.

M. Morrison a reçu la visite ordinaire de Chang, qui lui a dit que mandarin semblaient attendre avec impatience quelque communication de la part de l'ambassadeur. On nous a donné à entendre que, si nous ne nous arrangions pas, ils seraient peut-être, tentés de nous accuser d'avoir mal à propos différé notre départ, et d'avoir ainsi occasionné à l'empereur des dépenses inutiles. La note dont il vient d'être question fut préparée, et on chargea MM. Hayne et Davis de la remettre. Ils ne virent point Ho, mais on leur donna un récépissé. Nous reçûmes deux messages de Ho $_{p1.233}$ dans le cours de cette journée. Par le premier, il mandait que son intention n'était pas de répondre immédiatement à la note, parce qu'il voulait que l'ambassadeur eût tout le temps de la réflexion avant qu'une décision irrévocable fût prise. Par le second message, il proposait une entrevue pour le lendemain matin, afin de discuter la question à l'amiable ; il ajoutait que, dans le cas où l'on parviendrait à s'entendre, il serait charmé de rendre ses devoirs à l'ambassadeur.

Pendant la journée, nous parvînmes à savoir de Chang, d'abord que nous pouvions compter sur la réception de l'ambassade ; mais que notre adhésion au cérémonial pouvait la rendre gracieuse au lieu d'être désagréable ; et ensuite, que la chose était devenue entre l'empereur et l'ambassadeur un point d'honneur ; et qu'en pareil cas, ; il était

impossible que ce fût l'empereur qui cédât. Chang avait sans doute appris cette dernière particularité des mandarins supérieurs.

La proposition d'une entrevue fut promptement acceptée, et celle-ci fut fixée pour dix heures. Lord Amherst appela l'attention des commissaires sur les circonstances où nous nous trouvions, mais particulièrement sur la question de savoir si, dans la conclusion de la p1.234 discussion à Tong-chow, le gouvernement chinois ne nous avait pas donné lieu de craindre que le refus de recevoir l'ambassade ne fût suivi d'inconvénients qui nécessiteraient peut-être quelque modification du principe adopté à bord de *l'Alceste* ; et si cette modification ne devait se borner qu'à obtenir un prétexte honorable pour se rétracter, ou à demander un acte particulier de faveur à l'empereur, comme un équivalent de notre soumission au cérémonial d'usage. La conduite du gouvernement chinois, dont il est ici question comme étant de nature à influencer notre décision, est l'attaque personnelle qui paraît être dirigée contre sir George Staunton, et les suites qu'elle peut avoir pour les intérêts de la compagnie des Indes à Canton ; la faveur particulière consiste, soit dans un édit honorable pour l'ambassade et pour les personnes qui la composent, soit dans l'adoption d'une communication directe entre Canton et Pékin. L'édit qui déclare publiquement que sa majesté impériale se souvient d'avoir vu lord Macartney exécuter le cérémonial chinois, pouvait nous fournir un prétexte honnête pour nous y soumettre. Il s'ensuivit une longue discussion qui fut ajournée au lendemain, que sir George Staunton proposa de donner son opinion p1.235 définitive. Considérant spéculativement le renvoi de l'ambassade comme un très grand mal, et attachant une haute importance à la possibilité qu'il y a que la colère de l'empereur retombe sur les personnes attachées à la direction des affaire de la compagnie des Indes, je suis fortement d'avis que l'on profite de l'occasion que notre offre l'entrevue que nous devons avoir avec Ho, pour tâcher de se rapprocher, et pour nous rendre au désir de l'empereur, s'il continue d'y persister ; d'autant plus que je suis très porté à croire que notre

déférence à cet égard nous facilitera le moyen d'entamer la discussion des autres objets de l'ambassade avec quelque espoir de succès.

Le 27 août.

Sir George Staunton a soumis à lord Amherst un aperçu raisonné de son opinion, dans lequel, après avoir établi qu'il persiste dans celle qu'il a déjà émise à bord de *l'Alceste*, relativement aux conséquences qui pourraient résulter de notre acquiescement au cérémonial, et la conviction où il est que le renvoi de l'ambassade ne peut être suivi de fâcheux effets de quelque durée ; il ajoute cependant que, si l'on pouvait raisonnablement se promettre de réussir dans les autres objets de l'ambassade, ce motif serait suffisant pour considérer la question sous un autre point de vue, p1.236 surtout d'après les instructions que nous avons reçues du gouvernement à cet égard. Nous discutâmes alors ce que nous pouvions regarder comme un espoir plausible ; et il fut à peu près convenu que l'on se contenterait de l'assurance solennelle que nous donnerait Mo, que l'empereur admettrait favorablement nos demandes. C'est dans ces sentiments que nous nous rendîmes à la conférence.

Ho nous reçut de la manière la plus gracieuse. Après quelques questions obligeantes de sa part, lord Amherst lui parla de la note d'hier, et le pria de lui faire savoir sa réponse. Celle-ci n'ayant été ni positive, ni satisfaisante, l'ambassadeur fit alors connaître les motifs de son opposition en se fondant sur les ordres de son souverain qui lui prescrivent le cérémonial dont il devait faire usage en présence de sa majesté impériale, et pria le koong-yay de lui indiquer un motif, s'il en connaissait un, pour s'écarter d'ordres aussi positifs, et qui lui imposaient une aussi grande responsabilité. Ho insista sur la nécessité où était son excellence de complaire aux désirs de l'empereur en faveur du rang suprême de sa majesté, qui devait, disait-il, être considéré comme infiniment au-dessus d'un roi, et dont nous nous concilierions ainsi la bienveillante p1.237 faveur. Lord Amherst observa qu'il lui était impossible de se départir de l'obéissance qu'il avait toute sa vie

professée pour son souverain, et qu'il priait de nouveau le koong-yay de considérer avec impartialité combien la position où il se trouvait était difficile. Ho répéta ses premières observations, et rajouta à demi-voix que notre roi lui-même pourrait bien se mettre dans l'embarras ; ce que M. Morrison déclara, avec son discernement ordinaire, ne pouvoir nous répéter. Lord Amherst parla ensuite de la nécessité où il était que l'empereur le justifiât auprès de sa majesté britannique, en déclarant, qu'il était à la connaissance personnelle de sa majesté impériale que lord Macartney s'était conformé au cérémonial tartare, et qu'il rendît un édit contenant des témoignages honorables pour l'ambassade. Le koong-yay adhéra à ces deux propositions. Lord Amherst passa de là à ce qui était relatif à la communication à établir entre le chef de la factorerie à Canton et l'un des tribunaux de Pékin, basant cette demande sur l'exemple du commerce russe, et sur l'inconvénient qu'il y avait à ce que des intérêts aussi majeurs dépendissent des dispositions personnelles de quelques simples fonctionnaires publics. Ho répondit qu'il ne pouvait $_{p1.238}$ prendre sur lui de déterminer de quelle manière l'empereur envisagerait cette proposition ; il convint toutefois qu'elle ne lui paraissait pas déraisonnable et termina en disant :

> — Soumettez-vous à la cérémonie tartare, et je serai votre ami à Pékin.

De son côté, lord Amherst finit l'entretien en exprimant le désir qu'il avait de pouvoir réfléchir encore sur la discussion qui venait d'avoir lieu. Le koong-yay parla de prendre tous ensemble demain le chemin de Pékin, et dit qu'il espérait sous quelques heures en rendant la visite de son excellence connaître le résultat de sa délibération. Les manières du koong-yay ont été, d'un bout à l'autre de la conférence, extrêmement aimables ; et tout ce qu'il a dit a d'autant plus de poids, que la conférence a eu lieu devant un nombreux auditoire. Moo-ta-jin, Soo et Kwang étaient présents, ainsi que les six autres impudents mandarins qui nous ont les premiers rendu visite : ce sont des Tartares, des serviteurs de confiance du palais, et, comme tels, fort considérés par tous les fonctionnaires publics.

À notre retour au logement, la discussion sur le cérémonial fut reprise. Lord Amherst déclara qu'à moins que sir George Staunton ne pensât dans l'état actuel des p1.239 choses, son adhésion au cérémonial ne fût nuisible aux intérêts de la compagnie des Indes, il était disposé, afin d'éviter les suites fâcheuses que pourrait occasionner le renvoi de l'ambassade, et pour tâcher de parvenir à remplir les autres objets qu'elle avait en vue, à céder aux désirs de l'empereur, en se soumettant au cérémonial en sa présence. Je déclarai que je partageais entièrement l'opinion de lord Amherst. Avant de nous donner la sienne, sir George nous dit qu'il désirait consulter les personnes qui l'accompagnaient depuis Canton, et fortifier son propre jugement du secours de leur expérience. Lord Amherst y consentit, en observant néanmoins qu'il considérait toute question tendant à faire envisager notre consentement, comme pouvant compromettre notre dignité personnelle ou nationale, résolue d'avance par le seul fait que lord Macartney avait offert de s'y soumettre, même avec des restrictions ; et surtout par les instructions des ministres de sa majesté ; qu'en conséquence il ne s'agissait que de décider quel effet notre acquiescement pourrait produire à Canton. Sir George, ayant consulté séparément les personnes de la factorerie, trouva que toutes, à l'exception de M. Morrison, regardaient cet acquiescement comme préjudiciable aux p1.240 intérêts de la compagnie, en ce que le maintien de la considération dont jouissait la factorerie à Canton et par suite, l'utilité dont elle était au commerce dépendaient entièrement de la conviction qu'avaient les Chinois que jamais les Anglais ne se relâchaient d'un principe une fois adopté ; et que cette opinion serait nécessairement détruite, si nous cédions sur un point si essentiel et dans une circonstance aussi importante [1]. Sir George ajouta que telle avait été et était encore sa manière de voir à cet égard. Nous nous rendîmes, lord Amherst et moi, à son avis ; et on prépara, en conséquence, une note pour Ho, contenant notre dernière et

[1] M. Morrison était opposé aussi à toute idée de condescendance de notre part, en principe général ; mais il était cependant d'avis que l'intérêt de la Compagnie des Indes pouvait justifier une manière d'agir différente dans la circonstance actuelle.

irrévocable détermination. Au moment où nous nous en occupions, on nous annonça une visite de sa part, et on nous informa aussi que l'on débarquait les présents. Nous avisâmes de suite au moyen de prévenir le koong-yay, en lui faisant savoir que nous allions lui transmettre à l'instant même une note. Celle-ci fut en conséquence, p1.241 confiée a MM. Hayne et Davis, qui la remirent à l'un de ses domestiques.

À peine étaient-ils de retour que Koong-yay entra lui-même. Après s'être assis, il pria lord Amherst de ne pas différer à faire ses préparatifs, attendu que l'empereur avait fixé le départ de l'ambassade au lendemain, et à vendredi sa première audience ; il ajouta que la maison de Sun-ta-jin à Hai-teen était destinée à la recevoir. Lord Amherst dit qu'il serait prêt à partir aussitôt que l'on aurait fait les arrangements nécessaires. Ho répondit que les présents étaient déjà débarqués, et qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que tout se trouvât prêt pour le moment proposé. Lord Amherst lui demanda alors une réponse positive à sa dernière note. Le Koong-yay baissa la tête d'une manière expressive, en disant qu'il n'existait plus aucune difficulté, que tout était convenu et qu'il connaissait d'ailleurs les sentiments secrets de l'ambassadeur. Sur cela il se leva et sortit, laissant Kwang pour continuer la discussion ; Lord Amherst, sentant combien il était important de ne pas s'exposer à l'imputation d'avoir laissé croire mal à propos qu'il se conformerait au cérémonial, dit qu'il espérait que l'on avait parfaitement compris sa dernière note ; que son objet était d'exprimer positivement l'impossibilité où il se p1.242 trouvait d'exécuter le *ko-tou* ; qu'il se flattait toujours que l'empereur voudrait bien l'admettre de la manière qu'il l'avait proposée. Kwang répondit que les deux parties avaient fait ce qu'elles devaient dans la discussion ; que maintenant tout était convenu, et que nous devions être parfaitement tranquilles ; qu'il ne serait plus question du cérémonial ; que nous pouvions compter sur la bonté de l'empereur, dont le caractère était vraiment aussi libéral que bienveillant. Sir George parut convaincu que les Chinois s'étaient enfin rendus sur le point en discussion, et que nous ne pouvions qu'être satisfaits. Quoiqu'il fût

presque impossible de songer à partir le lendemain, sans nous mettre dans le plus grand embarras, Kwang fit valoir avec tant d'instance les ordres positifs de l'empereur, que lord Amherst promit de faire tout ce qui dépendrait de lui à cet effet, sans vouloir cependant fixer l'heure, ce qui lui était d'ailleurs impossible.

Chang et Yin vinrent dans la soirée presser lord Amherst de partir le lendemain matin. Ils répétèrent dans cette occasion ce que l'on avait déjà dit à M. Morrison, que l'empereur rendait Soo et Kwang responsables de toutes les dépenses de l'ambassade depuis Tien-sing, attendu qu'ils avaient pris sur eux de permettre $_{p1.243}$ qu'elle continuât à se diriger vers Pékin ; que leur procès s'instruisait dans ce moment devant les tribunaux, que Kwang avait perdu la place lucrative qu'il occupait dans l'administration des sels ; qu'on lui avait donné un successeur, et qu'enfin il y avait tout à craindre pour lui si lord Amherst n'arrivait pas à Pékin le lendemain. Quelque regret que sentît Lord Amherst en apprenant ces détails il ne crut pas devoir partir dans la crainte de ne pouvoir pas paraître d'une manière convenable le jour de l'audience. Les inconvénients que lui avaient déjà fait éprouver la précipitation des Chinois étaient un avertissement suffisant ; il déclara en conséquence la résolution où il était de ne pas quitter Tong-Chow avant que tous les objets, dont l'ambassade avait besoin pour sa présentation publique, fussent partis pour Pékin. Chang dut se contenter de ses raisons et promit de ne rien négliger pour accélérer le départ. En attendant les Chinois y mettent une si grande activité, qu'il est présumable que nous pourrons nous conformer aux désirs de l'empereur.

Le 28 août.

Les efforts des Chinois ont été si suivis, que les présents et une partie des bagages sont partis pendant la nuit dernière, et que tout ce qui reste suivra cet après-midi. La voiture de l'ambassade a été déballée ; lord Amherst, $_{p1.244}$ son fils et les commissaires y monteront. Nous avons tous été surpris de l'extrême régularité avec laquelle les

Chinois ont dirigé le transport de nos nombreux effets. Ils ont marqué et numéroté chaque ballot ; et, à en juger par l'expérience que nous avons déjà faite, nous sommes sûrs que tout arrivera sans accident. L'emploi d'un grand nombre de bras surpasse infiniment celui des machines, sous le rapport de la célérité et de la certitude de l'opération : aussi est-ce à cette cause, et à une extrême obéissance que l'on doit attribuer l'étonnante promptitude des Chinois en pareille occasion. Ils ont été surpris de la grande quantité de bagage que chacun de nous se trouve avoir [1], et ce n'est pas sans raison. Les habitudes résultant d'une grande civilisation font naître tant de besoins superflus, qu'il faut y renoncer entièrement, ou se soumettre à l'inconvénient d'occasionner beaucoup d'embarras. Les grands chariots dont les Chinois font usage sont couverts de nattes, et ressemblent assez à nos p1.245 charrettes à bâches ; ils sont attelés de cinq mulets, ou chevaux ; mais le plus souvent de chevaux. Les voitures servant au transport des personnes sont beaucoup plus petites ; elles sont attelées d'un seul mulet, et peuvent contenir une personne assez à l'aise ; mais elles sont extrêmement désagréables, en ce qu'elles ne sont pas suspendues. Les mulets sont très beaux [2]. La meilleure espèce de chevaux ressemble à la plus petite race des chevaux turcomans.

Nous quittâmes notre logement à cinq heures, et nous prîmes le même chemin que le jour de notre première entrevue avec Ho. Après avoir longé les murs de la ville, qui sont délabrés dans différentes parties, nous arrivâmes à la route pavée en granit, qui conduit à Pékin. À un mille de Tong-chow, nous traversâmes un long pont d'une seule arche, justement assez large pour le passage d'une petite barque qui se trouvait dessous dans le moment. Vue du pont, la perspective était fort belle ; une pagode et une tour d'observation fixaient les regards dans le lointain, tandis que les bords du fleuve étaient agréablement p1.246

[1] La quantité en était encore augmentée par les présents destinés aux mandarins, et que l'on avait compris dans le bagage particulier de lord Amherst, afin d'éviter les soupçons désagréables qui auraient pu s'élever si leur destination eût été publiquement connue.

[2] J'attribue la beauté.de leurs mulets à la belle race de leurs ânes, qui sont grands et bien faits. Leur couleur est remarquable ; nous en avions quelques-uns qui étaient pies.

variés par des champs en culture et des bouquets d'arbres. Vers le coucher du soleil, nous passâmes auprès d'un mur solidement construit qui nous parut servir de clôture à un beau parc. De petits pavillons près de la route, ouverts de tous côtés, et dont les toits sont richement ornés, fixèrent notre attention, comme offrant ce que l'architecture chinoise a de mieux en ce genre ; ils nous parurent même presque d'un bon goût : on nous dit qu'ils sont consacrés à la mémoire d'individus recommandables. Je ne pus reconnaître tous les animaux qui y sont sculptés : je croîs cependant que quelques-uns sont des lions. — Nous nous arrêtâmes, à moitié chemin, dans un village consistant principalement en maisons destinées à recevoir les voyageurs, et qui répondent parfaitement à leur objet pendant la belle saison. Nous y fûmes reçus par les commissaires impériaux Soo et Kwang, qui nous avaient obligeamment procuré quelques rafraîchissements. Ils étaient venus jusque là en chaises à porteurs ; mais le rang de Kwang ne lui permettait pas d'aller plus loin de cette manière. Soo continua à faire route dans sa chaise. On en avait destiné quatre pour l'ambassadeur et les commissaires qui voyageaient dans la voiture de l'ambassade ; elles furent $_{p1.247}$ cédées aux malades. On nous donna à entendre ici que notre audience aurait lieu le lendemain ; mais nous y fîmes peu d'attention, parce que la chose était tout à fait impraticable.

À trois milles de l'endroit où nous avions fait halte, nous entrâmes dans le grand faubourg qui se prolonge jusqu'à la porte de Pékin. La foule était immense ; mais, comme de coutume, le plus grand ordre y régnait. — Je remarquai qu'à mesure que nous approchions de la capitale, les soldats prenaient un ton plus ferme dans l'exercice de leur autorité. — Presque tous les spectateurs étaient munis d'une lanterne de papier afin que l'obscurité ne fût pas un obstacle à leur curiosité. La voiture de l'ambassadeur fixait, comme on le présume bien, l'attention générale ; et, malgré le mauvais état de la route, les détestables chevaux qui y étaient attelés, et précipitation avec laquelle on l'avait préparée pour le voyage, elle remplit parfaitement bien son rôle. — Nos yeux furent éblouis par la manière splendide dont les boutiques étaient

décorées ; les sculptures dorées sont vraiment belles ; et il est extraordinaire que les bénéfices du commerce puissent permettre des dépenses aussi gratuites. — Nous arrivâmes, vers minuit, à la porte par p1.248 laquelle lord Macartney était entré ; et, comme on nous avait dit que, par une faveur spéciale, l'empereur avait ordonné, contre l'usage établi, qu'on la laissât ouverte, nous ne fûmes pas peu contrariés de voir que l'on nous faisait filer le long des murs. Chaque porte auprès de laquelle nous passions, et que nous avions impatiemment désiré d'atteindre, ne faisait qu'ajouter à la contrariété que nous éprouvions ; nous vîmes enfin clairement que nous nous rendions à notre destination en faisant le tour des murs.

Le 29 août.

Nous nous trouvâmes, au point du jour, au village de Hai-teen, près duquel est située la maison de Sung-ta-jin, l'un des principaux ministres, laquelle était destinée à nous recevoir : toutefois, nous n'y restâmes pas, et on nous conduisit directement à Yuen-min-yuen, où l'empereur se trouvait dans ce moment. On fit arrêter la voiture sous quelques arbres et on nous conduisit dans un petit appartement faisant partie d'une rangée de bâtiments construits sur une place. Des mandarins à boutons de toutes couleurs étaient de service : parmi eux se trouvaient des princes du sang, distingués par des boutons rubis clair et des marques distinctives brodées sur leurs vêtements. Le silence qui régnait, et un certain ordre en toute chose, annonçaient la présence du souverain. Le p1.249 petit appartement très délabré où l'on nous avait jetés pêle-mêle, devint dans ce moment le théâtre d'une scène que je crois sans exemple dans l'histoire de la diplomatie. Lord Amherst était à peine assis quand Chang lui remit un message de la part de Ho, pour l'informer que l'empereur désirait le voir à l'instant même, ainsi que son fils et les commissaires. Nous témoignâmes, comme de raison, notre surprise d'une semblable demande, en représentant qu'il avait été convenu que l'audience n'aurait lieu que le huitième jour du mois chinois, laps de temps déjà trop court pour nous

permettre de faire nos dispositions avec commodité ; et qu'enfin il était impossible que l'ambassadeur, épuisé de fatigue et d'inanition, et n'étant pas dans un costume convenable, se présentât dans ce moment devant sa majesté. Chang aurait sans doute voulu n'être pas porteur d'une pareille réponse ; mais il fallait cependant bien qu'il s'en chargeât ; Pendant que ceci se passait, l'appartement s'était rempli d'une foule de spectateurs de tout rang et de tout âge, qui se pressaient rudement autour de nous pour satisfaire leur brutale curiosité. C'est ainsi qu'on peut, avec justice, la qualifier ; car ils semblaient plutôt nous regarder comme des animaux sauvages que p1.250 comme des individus de leur espèce. Il y eut quelques autres messages échangés entre le koong-yay et lord Amherst, qui, aux raisons déjà alléguées, fit encore valoir l'irrégularité, et même l'inconvenance qu'il y aurait, à ce qu'il se présentât sans ses lettres de créance. On lui répondit que, dans l'audience dont il s'agissait, l'empereur ne voulait seulement que voir l'ambassadeur, et n'avait pas dessein d'entamer aucune affaire [1]. Lord Amherst, ayant persisté à dire que cette proposition était inadmissible, et ayant adressé ensuite, par le ministère du koong-yay, une humble requête à sa majesté pour qu'il lui plût de remettre son audience au lendemain, Chang et un autre mandarin proposèrent que son excellence se rendit dans les appartements du koong-yay, d'où il pourrait adresser plus directement ses représentations à l'empereur. Lord Amherst, ayant allégué une indisposition parmi ses autres motifs pour se dispenser de l'audience, vit clairement que, s'il se rendait chez le koong-yay, cette raison, la plus plausible aux yeux des Chinois (quoiqu'on voulût à peine y p1.251 prendre garde dans ce moment), perdrait alors toute sa force, s'y refusa positivement. Ce refus lui valut une visite du koong-yay, qui, trop agité et trop intéressé à l'événement pour en agir avec cérémonie, s'approcha de lord Amherst, et employa tous les arguments possibles pour le décider à se conformer aux ordres de l'empereur. Parmi les

[1] Il est assez remarquable qu'une proposition à peu près semblable ait été faite à Ismaïloff.

différentes raisons qu'il fit valoir, il n'oublia pas de dire que nous serions reçus suivant notre propre cérémonial, employant pour cela les mots chinois : *Ne-muntihlee*, « Votre propre cérémonial ». Tout ayant été inutile, il porta la main sur l'ambassadeur avec quelque rudesse ; mais sous prétexte, cependant, de lui faire une violence amicale, et dans le dessein de l'entraîner hors de la chambre ; un autre mandarin suivit son exemple. Son excellence, d'un ton ferme et plein de dignité, leur déclara, en se dégageant de leurs mains, que la force seule pourrait le faire sortir de l'appartement où il était, à moins que ce ne fût pour se rendre au logement qui lui était destiné, en ajoutant qu'il était indisposé et accablé de fatigue, et que le repos lui était absolument nécessaire. Il se plaignit, en outre, de l'insulte grossière qui lui avait déjà été faite, en l'exposant à l'indécente curiosité de la foule qui semblait plutôt $_{p1.252}$ le regarder comme une bête fauve que comme le représentant d'un puissant souverain. Il pria, dans tous les cas, le koong-yay de soumettre sa demande à sa majesté impériale, persuadé que, d'après l'indisposition et la fatigue qu'il éprouvait, elle le dispenserait de paraître immédiatement en sa présence. Le koong-yay engagea alors lord Amherst à se rendre dans ses appartements, en l'assurant qu'il y trouverait plus de fraîcheur, d'aisance et de tranquillité. Lord Amherst le remercia en disant que, dans ce moment, il ne serait nulle part aussi bien que dans son propre logement. Le koong-yay, ayant échoué dans sa tentative, quitta l'appartement pour aller prendre les ordres de sa majesté à ce sujet.

Pendant son absence, un vieillard, qu'à son costume et à ses ornements nous jugeâmes être un prince, fut singulièrement occupé à inspecter nos personnes, et à faire des questions sur notre compte. Il paraissait avoir principalement en vue de s'aboucher avec sir George Staunton, comme ayant fait partie de la précédente ambassade ; mais sir George s'abstint fort prudemment de lui parler. Il est difficile de peindre combien la conduite des Chinois, soit comme hommes publics, ou comme particuliers, est rebutante. Je parlerai $_{p1.253}$ par la suite de la

première ; quant à l'autre, tout ce que je puis en dire, c'est qu'elle est aussi désagréable qu'elle est peu décente.

Peu après la sortie du koong-yay, nous reçûmes un message de sa part, nous annonçant que l'empereur dispensait l'ambassadeur de se rendre auprès de lui ; qu'en outre, il avait plu à sa majesté d'ordonner à son médecin de lui donner tous les soins que son indisposition pourrait exiger. Le koong-yay rentra bientôt lui-même, et lord Amherst se rendit à sa voiture. Le koong-yay, ne considérant pas au-dessous de sa dignité de nous faire faire place, y procéda à coups de fouet, qu'il distribuait indistinctement ; les boutons n'étaient plus une sauvegarde ; et, quelque inconvenante que nous parût la conduite d'un personnage comme Ho, dans cette circonstance, nous dûmes convenir qu'il maniait on ne peut mieux l'instrument qu'il avait en main. — Il y avait dans la cour quelques figures de lions en bronze, d'une grandeur colossale, qui ne me parurent pas mal sculptées.

Nous retournâmes à Hai-teen par la route que nous avions suivie en y venant. Nous y trouvâmes toutes les autres personnes de l'ambassade, dont les Chinois nous avaient séparés, sans doute à dessein. Tout nous fait du moins $_{p1.254}$ présumer qu'ils ne voulaient conduire à Yuen-min-yuen que ceux d'entre nous qui devaient être admis à l'audience de l'empereur ; et que par conséquent si MM. Morrison, Abel, Griffith, Cooke, Somerset et Abbot, se sont trouvés avec lord Amherst c'est seulement par hasard. — La maison de Sung-ta-jin qui avait été désignée pour nous recevoir, est très commode et agréablement située : on voyait, près du principal appartement, un grand nombre d'arbustes et de fleurs. Son aspect nous plut tellement, que nous jouissions d'avance du plaisir d'y passer quelques jours ; mais il ne devait pas en être ainsi. Il y avait à peine deux heures que nous étions arrivés lorsqu'on vint nous annoncer que les Chinois s'opposaient à ce que l'on déchargeât les voitures ; et, un instant après, les mandarins vinrent nous faire part que l'empereur, irrité du refus qu'avait fait l'ambassadeur de se présenter devant lui comme il l'avait prescrit avait ordonné que nous partissions sur-le-champ. Cet ordre

était si positif, que l'on ne nous proposa même pas de le modifier en aucune manière. Ce fut en vain que l'on fit valoir la fatigue que nous avions tous éprouvée ; rien ne pouvait être opposé aux ordres formels de l'empereur. Chang nous fit d'abord entendre que, p1.255 même le voulussions-nous, il était trop tard alors pour se conformer au cérémonial tartare. Toutefois, il changea un peu de langage dans le cours de la journée, en disant que tout le mal venait de notre opiniâtreté à ne pas vouloir céder sur le seul point en discussion ; et que, peut-être nous pourrions encore être reçus, si nous voulions prendre le parti de la soumission ; il eut même l'effronterie de nier, que l'empereur eût jamais consenti à nous recevoir, comme nous en avions fait la proposition.

Celui de tous qui pressait davantage notre départ, était un officier envoyé par le commandant en chef du district de Pékin, lequel paraissait avoir été particulièrement chargé de faire exécuter les ordres de sa majesté impériale. Comme nous nous y attendions, cet officier nous parla du cérémonial tartare dans les termes les plus ridicules, en assurant que l'empereur avait droit de prétendre à cet hommage par sa supériorité sur tous les rois de la terre ; que nous avions montré une coupable opiniâtreté, en refusant de nous y soumettre ; enfin, que l'empereur écrirait une lettre amicale et explicative au roi d'Angleterre, qui serait, à n'en pas douter, extraordinairement irrité contre l'ambassadeur. Le hasard ayant fait que ce fut à moi qu'il adressa ces observations, je p1.256 priai M. Morrison de l'informer que l'empereur avait aplani tout ce qui était relatif au cérémonial, en convenant de nous recevoir de la manière dont nous l’avions proposée, et que nous n’avions rien à redouter de la part de notre souverain pour la conduite que nous avions tenue. Le même officier nous pressant de partir sur-le-champ, je l'assurai qu'il n'avait aucun retard à craindre de notre part, par la raison, que nous nous trouvions maintenant privés de la seule chose qui aurait pu rendre agréable notre séjour en Chine, c'est-à-dire, la bienveillance de sa majesté impériale. — L'unique témoignage de civilité que l'on nous ait donné dans cette journée, a été l'envoi d'un

beau déjeuner, qui nous fut servi par ordre de l'empereur. Nous y fîmes d'autant plus honneur, que plusieurs d'entre nous n'avaient rien mangé depuis la veille. — À quatre heures, lord Amherst monta dans sa chaise, et nous partîmes. C'est ainsi, d'après toute apparence, que se termine l'ambassade.

J'ai oublié de dire que le médecin de l'empereur est effectivement venu voir lord Amherst à son arrivée chez Sung-ta-jin. C'est au rapport qu'il a fait, que l'indisposition alléguée par l'ambassadeur n'était qu'un prétexte, qu'on peut en partie attribuer l'accès de colère que p1.257 l'empereur a eu tout à coup. Quant à moi, je ne puis m'empêcher de croire que la promesse qui nous a été faite à Tong-chow n'ait été qu'une supercherie, et que le gouvernement chinois n'ait eu le projet, soit de nous faire paraître en présence de l'empereur d'une manière à la fois si peu décente et si peu convenable, que le cérémonial observé dans cette circonstance eût été tout à fait indifférent, soit d'employer la violence, au milieu d'une audience précipitée, pour nous obliger à accomplir le cérémonial du *ko-tou*. Il peut encore se faire que l'empereur, prévoyant le refus que ferait lord Amherst de se soumettre à ses ordres, ait voulu s'en faire un prétexte pour le renvoyer. Si, en effet, tel a été son but, on peut dire qu'il l'a parfaitement atteint ; car la proposition était si déraisonnable, et la manière de la faire si insultante, que ni ses devoirs publics, ni son honneur personnel, ne permettaient à lord Amherst d'agir autrement qu'il l'a fait. Les Anglais qui ont été témoins de tous ces débats, ont dû éprouver quelque contrainte à ne pas en venir aux voies de fait, lorsqu'ils ont vu la grossièreté et la manière outrageante avec lesquelles, on en agissait envers le représentant de leur souverain ; ils ne durent plus éprouver qu'un même sentiment, l'espoir que l'on p1.258 n'exposerait plus dorénavant la dignité d'un pair du royaume et d'un ambassadeur à la merci d'un despote que la moindre contradiction exaspère. L'audience que nous avons eue ayant été qualifiée d'audience particulière, nous sommes portés à conjecturer aussi que l'empereur a pu avoir pour but d'insister personnellement sur l'accomplissement du *ko-tou* lors de la réception

publique de l'ambassade ; et, en cas d'une plus longue opposition de la part de l'ambassadeur, de le renvoyer sur-le-champ. C'est là sans doute l'interprétation la plus avantageuse que l'on puisse faire des sentiments de l'empereur ; mais je dois avouer que le contretemps qu'il a éprouvé, dans cette circonstance, peut à peine justifier les excès auxquels il s'est porté.

Il est important de remarquer que lord Amherst ne s'est jamais positivement refusé à se rendre auprès de l'empereur ; et qu'il s'y serait même rendu, si sa majesté, après avoir été informée de son indisposition, avait persisté dans sa volonté de le voir ; il n'a montré une détermination prononcée que pour s'opposer à la violence avec laquelle on en agissait envers lui, et pour ne pas se rendre dans les appartements du koong-yay. Il est présumable que ceux-ci étaient si près de la salle où p1.259 l'empereur se trouvait dans ce moment, qu'il eut été facile d'entraîner de là l'ambassadeur en sa présence. Dans la position où nous nous trouvions, l'audience proposée ne pouvait être d'aucune utilité ; et, quelque fâcheux et désagréables qu'aient été les événements de Yuen-min-yuen, on ne peut pas se dissimuler que toute violence qui aurait pu nous être faite dans la présence du souverain, et qui eut été suivie de représailles, n'eut été de nature à produire des insultes encore plus graves et plus embarrassantes. — Yin eut pour nous des attentions suivies pendant cette journée orageuse, et s'acquit par là des droits bien plus grands à notre estime que son collègue Chang ; il a prétendu que l'on n'avait jamais eu l'intention formelle de nous faire partir ; mais il est assez difficile de croire que cela soit, puisque les ordres étaient si positifs.

Nous vîmes parfaitement les murs de Pékin à notre retour. Ils sont, comme ceux de Tong-chow, construits en brique avec des fondations en pierre. Leur épaisseur est considérable et l'intérieur est en terre ; ce qui fait que la partie qui est en maçonnerie peut être considérée comme un revêtement ; toutefois, ils n'offrent pas assez de solidité pour permettre de placer dessus de l'artillerie d'un gros p1.260 calibre. À toutes les portes, et à de certains intervalles, sont des tours d'une

immense hauteur, ayant quatre rangs d'embrasures destinées à recevoir des canons ; mais, au lieu de canons, nous n'en vîmes que des imitations en bois. Outre la tour, un édifice en bois à plusieurs étages indique chaque porte. L'un de ces bâtiments était richement décoré ; ses toits, saillants et diminuant progressivement en raison de leur élévation, sont couverts en tuiles jaunes et vertes, qui produisaient beaucoup d'éclat au soleil. Un fossé plein d'eau règne autour de la partie des murs que nous longeâmes. Pékin est situé dans une plaine ; et il est certain que ses murs élevés, ses nombreux bastions et ses tours majestueuses lui donnent un air de grandeur digne de la capitale d'un vaste empire. — Nous traversâmes du côté de Hai-teen une grande portion de terre communale qui n'était pas cultivée ; ce qui est assez extraordinaire à une aussi petite distance de Pékin. — On rencontre, près des murs, des espaces de terrain assez considérables tout couverts de nelumbium, ou lis d'eau, dont la brillante végétation présente un coup d'œil très agréable. — Les sommets bleuâtres et élevés des montagnes de la Tartarie sont ce que les environs de Pékin offrent de plus $_{p1.261}$ remarquable. Peut-être quelques-uns d'entre nous eussent-ils éprouvé de la satisfaction à parcourir les rues de Pékin ; quant à moi, j'eusse certainement préféré visiter cette immense chaîne de montagnes.

Ayant cédé ma chaise à un malade, je montai dans l'une des voitures. Le mouvement en fut supportable jusqu'au moment ou nous arrivâmes sur la route pavée ; mais alors les cahots devinrent si cruellement gênants, que tous les membres semblaient prêts à se disloquer. Chaque secousse paraissait devoir épuiser les forces qui nous restaient, et nous mettre hors d'état de résister à la suivante. On aurait cru les éléments d'accord avec l'empereur pour nous tourmenter. La pluie tombait par torrents, mais sans pour cela porter obstacle à la curiosité des spectateurs qui s'avançaient jusque dans les chaises et dans les chariots pour mieux nous examiner. Jamais je n'eus autant d'humeur : se trouver exposé à une si indécente curiosité, tandis que nous souffrions du mauvais temps et des cahots tout ce que l'on peut

souffrir, c'en était plus qu'on ne pouvait en endurer ; aussi en éprouvai-je une espèce de frénésie. L'obscurité, le mauvais état de la route, une pluie continuelle, ne permettaient guère d'aller à pied : je tentai p1.262 cependant de le faire, et j'y eusse persisté, si je n'avais pas craint de me trouver séparé du reste de l'ambassade. Quoique Soo nous eût informé que nous ne ferions cette nuit que vingt lis, on nous mena cependant, d'une seule traite, jusqu'à Tong-chow, où nous arrivâmes le 30 à trois heures du matin.

Le 30 août.

Achow, l'un de nos interprètes, dont j'ai déjà parlé, et que nous avons vu, pour la première fois, à Hai-teen, nous avait précédés pour annoncer notre arrivée. Le logement que nous occupions avant notre départ a été fermé, et l'arc-de-triomphe, qui servit de porte d'entrée, abattu ; emblème de notre mauvaise fortune. Toutefois nos barques ne sont pas un *pis-aller* qu'il faille rejeter ; et nous pouvons dire que c'est moins par inclination que pour nous rendre aux vives instances de Chang et de Yin, que nous les quittâmes à notre arrivée à Tong-chow. Le bagage, les provisions, et les présents arrivent successivement ; et on continue de faire tous les préparatifs pour notre départ. Chang vint assez tard, dans la soirée, chez lord Amherst, et donna à entendre que les *Chin-chae*s avaient reçu de l'empereur quelques présents destinés pour le prince régent. Les *Chin-chae*s arrivèrent bientôt eux-mêmes avec ces présents ; ils consistent p1.263 en un grand joo-yee, ou sceptre, fait d'une pierre couleur blanc verdâtre, ayant quelque rapport avec l'agate, et qui est un symbole de satisfaction ; le manche en est plat et ciselé, et ressemble assez à une large cuillère à pot ; l'extrémité est d'une forme circulaire, imitant, en quelque façon, le lis d'eau. Il s'y trouvait aussi un collier de mandarin de pierres vertes et rouges, et quelques grains de corail avec un ornement rouge garni de pertes. À ces différents objets se trouvaient jointes quelques bourses brodées. En faisant la remise de ces présents, les commissaires impériaux témoignèrent le désir que l'empereur avait de recevoir quelques-uns

des nôtres en échange. [1] Ils choisirent les portraits du roi et de la reine, un recueil de cartes géographiques, et quelques gravures coloriées. Comme il importait aux intérêts de la compagnie des Indes que nous nous quittassions en bonne intelligence, la proposition des commissaires fut acceptée sur-le-champ.

Lord Amherst demanda comment il devait p1.264 rendre compte à son souverain du renvoi de l'ambassade. La seule raison qu'on lui en donna est le refus qu'il a fait d'obéir à l'ordre que l'empereur lui avait transmis de se présenter devant lui, ordre que l'on considère comme une faveur particulière. Nous fîmes valoir, dans notre réponse, tout ce que nous avions à alléguer ; mais la discussion ne se prolongea pas, en ce que les mandarin manifestèrent plutôt le désir de se disculper d'avoir eu aucune part à ce qui nous était arrivé de désagréable, que d'approfondir les motifs ou la justice de notre renvoi. Cet échange de présents indique que la colère de l'empereur s'est un peu apaisée ; et on doit peut-être le considérer comme une circonstance favorable dans la position où nous nous trouvons. — Le joo-yee [2] est inférieur, sous le rapport du travail, à celui qui fut offert à sa majesté régnante par Kien-lung.

Le 31 août.

On continue d'embarquer les présents et les provisions. Quelques articles de notre bagage particulier sont encore en arrière. — Nous apprenons de l'interprète Achow p1.265 que l'on attribue notre renvoi à l'impolitesse avec laquelle nous avons reçu les princes et autres personnages de distinction qui étaient venus pour nous voir : ils firent à l'empereur, à ce que l'on assure, un rapport défavorable sur notre compte, et assignèrent probablement la répugnance que nous

[1] L'étiquette de la cour est de ne pas recevoir la totalité des présents ; et l'ambassadeur de Portugal eut beaucoup de peine à persuader l'empereur de se départir de cet usage.
[2] La pierre dont on fait les joo-yees se trouve sur le Yn-yu-shen, montagne située dans la province de Kiang-nan.

manifestâmes à paraître devant sa majesté, au moins fondé de tous nos motifs. Je dois convenir que ceci me paraît assez vraisemblable.

En passant près des murs de Tong-chow, et de plusieurs autres villes sur notre route, nous y avons vu placardé un édit impérial défendant aux femmes de se montrer dans les rues, et de s'exposer ainsi aux regards de l'ambassadeur et de sa suite. Vaine défense ! la curiosité féminine n'a pu être réprimée, même par la crainte d'encourir le déplaisir du fils du ciel ; et nous continuons de voir, parmi les curieux qui nous suivent toujours, un grand nombre de têtes ornées de fleurs rouges. Il est certain que les Chinois ont en cela l'avantage sur nous : c'est que leur extérieur n'a rien qui soit digne de fixer les regards, ni qui puisse flatter la vanité, en devenant à son tour l'objet de leur curiosité.

Les portraits du roi et de la reine ayant été déballés, afin que les Chinois pussent les $_{p1.266}$ voir placés dans leur véritable jour, lord Amherst, pour prouver le respect qu'il portait à son souverain, crut devoir exécuter devant le portrait du roi, le même cérémonial qui a eu lieu à Tien-sing devant la table couverte d'une soie jaune ; au grand mécontentement de Kwang, dont on commence à douter des dispositions favorables.

Quoique les démonstrations de respectabilité à notre égard soient fort diminuées, celles du soupçon et de la jalousie sont toujours les mêmes. J'ai été suivi, dans la promenade que j'ai faite cette après-midi, par des soldats qui m'ont paru plus disposés qu'antérieurement à en prescrire la durée et la direction.

Le 1er septembre.

Quelques articles de notre bagage manquant encore, on a fait une forte représentation à ce sujet. Ce retard peut faire que nous ne partions que demain ou après. — Chang a informé M. Morrison que le koong-yay et le juge de Pékin nous avaient suivis à Tong-chow. Leur voyage a-t-il eu pour but une négociation diplomatique, ou n'a-t-il été qu'une mesure de police ? c'est ce qui est incertain. La première, si elle

avait eu lieu, aurait pu nous ramener à Pékin ; la seconde, si en effet elle est telle, est une preuve de la plus absurde méfiance. — J'ai entendu dire que p1.267 la grossière curiosité que les princes montrèrent dans l'antichambre à Yuen-min-yuen, est assez ordinaire ; ils ne se conduisent jamais différemment envers les étrangers, dont on fait, à la lettre, les animaux de parade de la cour. — D'après nos observations individuelles nous sommes tous tombés d'accord qu'il y a depuis Pékin, un changement frappant dans notre cortège. Nous n'avons plus de soldats pour nous précéder et faire faire place ; d'hommes munis de lanternes pour indiquer la route : nous sommes absolument abandonnés à nous-mêmes, à la nuit et aux éléments. Les drapeaux qui nous annonçaient comme porteurs de tributs ont été retirés de nos barques ; et on ne les a pas encore remplacés par d'autres.

J'ai examiné aujourd'hui le collier de bois pommé kang [1] que quelques criminels sont condamnés à porter au cou. C'est une planche carrée d'environ trente pouces de largeur, avec une ouverture par où passe la tête ; on la porte diagonalement, ce qui permet à celui qui est condamné à cette peine d'en faire reposer le bout lorsqu'il est assis.

P1.2688 Quand deux Chinois se querellent, ils se saisissent ordinairement par les cheveux, et se les tordent violemment. Il arrive souvent alors qu'ils tombent tous deux à terre ; et il est surprenant de voir combien ils supportent longtemps une douleur aussi vive ; leurs yeux semblent sortir de leurs orbites ; toute leur physionomie se décompose ; et je suis convaincu que, dans un pareil combat, la douleur ferait céder les plus robustes athlètes au pugilat. Quoique leurs gestes et leur langage annoncent un emportement qui va jusqu'à la rage, les Chinois en viennent rarement aux mains ; et j'ai vu un coup d'éventail, vivement appliqué, calmer tout à coup un accès de fureur très prononcé. Toutefois, lorsqu'ils se déterminent enfin à se battre, c'est toujours de la manière la plus cruelle ; et on a souvent vu le combat se terminer par la mort de l'un des combattants.

[1] Ces colliers sont de différentes grandeurs et de différents poids, selon la gravité du crime.

Nous eûmes hier une preuve des dispositions actuelles des Chinois à notre égard, à l'occasion d'un mendiant qui se leva au moment où lord Amherst passait devant lui : un mandarin lui ordonna aussitôt de se rasseoir, l'ambassadeur ne paraissant plus digne d'aucun égard, même de la part des gens de la dernière p1.269 classe du peuple. À moins que ces sentiments ne changent, en nous éloignant de la capitale, notre voyage ne promet pas d'être très agréable.

@

CHAPITRE IV

Retour à Canton. — Réflexions sur ce qui s'est passé à Yuen-min-yuen. — Arrivée à Tien-sing. — Départ. — Rapport du tribunal du Lipou reçu à Tong-chow. — Observations à ce sujet. — Gazette de Pékin. — Entrevue avec le juge de Pe-chee-lee. — Arrivée à Sang-yuen.

@

Le 2 septembre.

P1.270 Tout espoir de rapprochement semble maintenant évanoui. — Nous commençâmes, après déjeuner, à nous diriger vers les côtes. On assure que nous allons à Canton : toutefois, notre expérience du passé ne nous permet guère d'ajouter foi à ce que nous disent les Chinois à cet égard ; et, si les vaisseaux sont encore à Chusan lorsque nous arriverons dans le voisinage, je ne serais pas surpris que l'on ne nous fît embarquer dans ce port. On a retiré de nos barques différents objets d'utilité ; et il est présumable que nous aurons souvent occasion d'accuser la négligence chinoise pendant le voyage que nous allons faire. — Nous nous trouvons de nouveau au milieu d'une foule de jonques, qui ne nous offrent d'intérêt que parce qu'elles nous fournissent de temps en temps l'occasion de voir des femmes d'un extérieur plus satisfaisant que celles que nous avons vues dans les villes ; elles sont naturellement fort circonspectes, et nous laissent à peine le temps de jeter un regard profane sur elles. Le teint basané de la classe ouvrière (qui est le même que celui des Indiens) prouve que le soleil a plus de force dans la province de Chine où nous nous trouvons, que dans les autres pays situés sous la même latitude. Doit-on attribuer cette particularité à la nature plate du sol et au manque d'ombrage ? Il est présumable que le costume des habitants subit un changement complet pendant l'hiver. Dans la saison actuelle, une chemise et un pantalon, quelquefois même un pantalon seul, composent l'habillement de toutes les classes, dans l'intérieur de leurs maisons, et celui des classes moyennes et inférieures au dehors.

Le traitement que l'ambassade a éprouvé à Yuen-min-yuen a fait souvent sujet de nos conversations. De nouvelles observations nous

confirment dans la persuasion où nous sommes que les Chinois ont voulu nous tromper en paraissant céder sur ce qui était relatif au cérémonial ; il nous ont séparés à dessein ; et nous avons remarqué qu'en approchant de Pékin, p1.272 tous les mandarins qui se trouvaient avec nous étaient dans une agitation extraordinaire. Pour éloigner les soupçons que lord Amherst pouvait avoir, et pour prévenir les objections qu'il aurait pu faire de ce qu'on le conduisait ailleurs qu'au logement qui lui était destiné, Soo et Kwang assurèrent son excellence à notre arrivée a Yuen-min-yuen, que l'on n'avait en vue que de prendre quelques rafraîchissements chez le koong-yay, quoique bien certainement ils fussent instruits de ce qui avait été arrêté à cet égard. Tous avaient pris une part plus ou moins directe à la promesse qui nous avait été faite à Tong-chow, que nous serions reçus le huitième jour de la lune, suivant le cérémonial proposé par l'ambassadeur. Je dois convenir que Ho avait soigneusement évité à Tong-chow d'affirmer positivement que l'empereur eût consenti à nous dispenser du cérémonial tartare ; toutefois, il en dit assez pour nous persuader que l'affaire avait été arrangée selon nos désirs ; ce qui nous fut encore confirmé par Kwang, que le koong-yay avait exprès laissé en arrière dans ce dessein. — Achow, l'interprète de Canton, nous a assuré que Soo a été condamné à descendre au rang de mandarin à bouton bleu ; que le koong-yay a aussi encouru le mécontentement de l'empereur ; et que p1.273 Chang a perdu son emploi dans l'administration des sels : le voyage qu'on l'oblige à faire jusqu'à Canton, est vraisemblablement une punition additionnelle qu'on lui inflige. On assure que les fonctions que Chang et Yin ont jusqu'à présent remplies auprès de nous seront confiées, au-delà de Tien-sing, aux officiers des districts par où nous devons passer. Dans d'autres circonstances, Chang qui, dans sa jeunesse, a été à Canton, aurait préféré de nous accompagner.

Le 3 septembre.

Je ne trouve pas une différence aussi sensible que je m'y attendais dans notre marche rétrograde. Le courant n'est pas rapide ; et les haleurs attachés aux grandes jonques n'étant qu'en petit nombre, et

assez souvent inoccupés, nous ne faisons guère plus de chemin qu'en venant. — Nos provisions ont toujours été en diminuant, et aujourd'hui elles nous ont totalement manqué. On a fait des représentations à ce sujet, et des vivres ont été achetées en secret. Notre position est on ne peut plus désagréable. L'hospitalité affectée du gouvernement ne nous permet pas de rien acheter, tandis que l'indifférence que l'on témoigne pour tout ce qui nous concerne, et qui est produite par les circonstances où l'ambassade se trouve, nous expose p1.274 à toute sorte d'inconvénients, et même à des privations réelles. — On répète que Soo et Kwang doivent être condamnés à payer le montant total de nos dépenses. Si cela est nous ne devons plus être surpris de l'insuffisance des vivres qui nous sont alloués, par la crainte assez naturelle qu'ont les officiers de district de n'être pas remboursés.

Une conversation que M. Morrison a eue aujourd'hui avec Chang, a jeté beaucoup de jour sur les causes de notre renvoi de Yuen-min-yuen. Le consentement apparent donné à Tong-chow était une supercherie de Ho [1], le koong-yay, dont le principal but était d'attirer l'ambassadeur à Pékin. Les ouvertures qui eurent lieu dans la conférence du 27 août lui avaient fait présumer que, moyennant certaines concessions, lord Amherst se soumettrait au cérémonial du *ko-tou* : ces concessions lui ayant paru admissibles, il espérait amener l'ambassadeur à y accéder ; toutefois, ne croyant pas devoir s'engager d'une manière positive, comme le demandait lord Amherst, p1.275 il prit le parti de tromper ; et, en assurant que l'empereur avait consenti à recevoir l'ambassadeur à la manière européenne, il parvint à décider son excellence à se rendre à Pékin. La résolution que prit sa majesté impériale de nous faire paraître en sa présence immédiatement après notre arrivée déconcerta ce plan qui, jusqu'à un certain point, était favorable à nos vues. Ne voulait-on simplement que nous faire voir à sa majesté en passant devant son siège, ou voulait-on exiger de nous le cérémonial du *ko-tou* ? c'est ce que nous ne savions pas encore. Mais

[1] Quoique ordinairement les Chinois aient plusieurs noms, ils ne font cependant usage que du premier, différents en cela, comme en beaucoup d'autres choses, de nos habitudes.

ce qui est positif, c'est que nous n'aurions pas eu d'audience publique sans nous être préalablement soumis à ce cérémonial. Lorsque l'empereur décida qu'il nous recevrait le 7, il ignorait que nous eussions voyagé pendant toute la nuit. Ainsi donc quel que dût être le mode de notre réception, il paraît que la volonté qu'il manifesta de nous voir au moment de notre arrivée n'était pas intentionnelle. Notre renvoi précipité a été occasionné par les rapports que l'on fit à sa majesté que l'indisposition de lord Amherst n'était qu'un prétexte ; ce qui l'irrita au dernier point. L'empereur fut très mécontent aussi que Ho ne l'eut pas instruit que l'ambassadeur avait voyagé toute la nuit ; ce qui aurait sans doute p1.276 paru satisfaisant pour justifier le désir que l'ambassadeur avait de ne pas avoir une audience immédiate. — Le koong-yay a perdu plusieurs de ses emplois ; et il n'est pas jusqu'à Moo-ta-jin qui n'a pu se soustraire à la dégradation, quoiqu'il n'ait fait qu'assister aux conférences, sans avoir jamais ouvert la bouche.

M. Morrison, sur la demande de Chang, lui rendit visite dans l'après-midi afin de se trouver avec le Ngan-chatsze ou juge de Pe-chee-lee, qui nous accompagne depuis Tong-chow comme chargé de surveiller la marche de l'ambassade et de pourvoir à ses besoins. Ce mandarin connaît parfaitement toutes les relations publiées par les missionnaires d'Europe, et il ne perdit pas de temps à déployer ses connaissances devant M. Morrison. Outre les motifs d'amour-propre qui le faisaient agir dans cette circonstance, il avait particulièrement en vue de rabaisser l'importance de l'Angleterre relativement aux autres nations de l'Europe, et de prouver combien il était absurde à notre souverain de vouloir traiter d'égal à égal avec l'empereur de la Chine. Quoiqu'il connut le nom des Ghoorkas [1] et p1.277 des contrées qu'ils habitent, et qu'il assurât que son autorité judiciaire s'étendît presque jusqu'à leurs frontières, il ne parla pas de la dernière guerre du Népaul ; ce qui prouve assez que l'on a exagéré l'intérêt que le gouvernement chinois

[1] Je n'avais pas encore entendu parler alors des événements qui se sont passés sur les frontières du Népaul.

prend aux affaires de ce pays. Ngan-chatsze regardait les Ghoorkas comme tributaires de l'empereur.

Nos relations d'amitié avec Chang ont repris leur cours ; il est venu nous voir pendant que nous étions à table. Il s'abstient ordinairement de vin pour raison de santé, et a bu du sirop de vinaigre framboisé avec de l'eau, préférablement à tout autre chose. En général les Chinois aiment mieux nos vins fins et nos liqueurs que nos vins d'ordinaire. Quoiqu'en disent quelques voyageurs, je suis porté, d'après ma propre expérience, à les regarder comme tout aussi adonnés que les Européens à l'usage dès liqueurs spiritueuses ; ils ne diffèrent de ces derniers que par le soin qu'ils ont de ne pas s'exposer aux regards publics lorsqu'ils se trouvent dans l'état d'ivresse, ce qui provient de leur extrême respect pour tout ce qui tient aux bienséances extérieures. Ils estiment beaucoup toute sorte de verreries, et acceptent volontiers comme présents nos simples bouteilles à vin.

L'homme doué du talent d'observer ou de p1.278 décrire, pourrait peut-être trouver ici de quoi exercer son imagination et sa plume. Des champs de millet, des bosquets de saules, des jonques, des habitants à moitié vêtus avec de petits yeux et de longues queues ; des femmes laides, mais dont les cheveux sont agréablement arrangés ; tels sont invariablement les objets que nous voyons chaque jour, sans que je puisse y trouver matière à une description intéressante. Quant aux qualités morales du peuple, il y aurait de la présomption de ma part à vouloir en donner une idée d'après ce que j'en ai appris par moi-même. Nous avons peu de rapports particuliers avec les habitants, et encore ce peu-là pour ceux qui, comme moi, ne connaissent pas la langue du pays, se réduit-il à des gestes ; d'un autre côté il serait injuste de baser une opinion à cet égard, d'après nos relations avec le gouvernement. Des question importantes pour les deux parties ont été agitées ; les Chinois, pour parvenir à leur but, ont cherché à intimider et à tromper ; ils n'y ont pas réussi et leur espoir déçu a donné lieu à des actes de grossièreté. Ceux d'entre nous qui sont arrivés en Chine avec la persuasion qu'ils allaient trouver un peuple que l'on pouvait classer au

nombre des nations civilisées de l'Europe, ont sans doute reconnu p1.279 qu'ils s'étaient trompés ; ceux au contraire qui rangeaient les Chinois sur la même ligne que les autres peuple de l'Asie ont dû être aussi peu étonnés de la conduite du gouvernement que de celle des individus. Le trait caractéristique de cette nation singulière est l'influence extraordinaire qu'ont sur elle les usages établis : la conduite de chacun, quel que soit son rang, est déterminée par des règles, dont on s'écarte rarement ; le despotisme du souverain est subordonné au despotisme de l'usage ; le degré de civilisation que l'on a atteint, provient moins des institutions sociales que de la nature qui, dans sa marche, est fort au-dessus de ce système tant vanté qui règle la conduite journalière de ce peuple. Tout ce que je puis donc en conclure, c'est que les Chinois ne m'ont paru intéressants en rien. On les représente comme étant polis entre eux ; et on attribue leur grossièreté envers les étrangers au sentiment qu'ils ont de leur supériorité sur tous les peuples, et à ce qu'ils sont toujours enclins à les soupçonner de se mal conduire. Telle est la politique du gouvernement, et tels sont aussi, par l'ascendant des mêmes principes parmi toutes les classes de la société, les sentiments des individus. Les enfants, au-dessus de la classe ordinaire, sont comme les autres asiatiques, graves et maniérés. L'esprit p1.280 semble ici être traité comme les pieds des femmes, c'est-à-dire, resserré par les liens de l'habitude et de l'éducation, jusqu'à ce qu'il atteigne un rétrécissement contre nature. Mais je m'aperçois que je tombe dans un travers que je cherche constamment à éviter, c'est de substituer des conséquences à des observations ; tant il est vrai que l'esprit humain cherche toujours à éclairer.

Le 4 septembre.

Le temps est toujours très chaud. Dans notre barque le thermomètre se soutient à 85 degrés pendant la journée. — J'ignorais jusqu'à présent que le cérémonial du *ko-tou* fût regardé comme un acte d'adoration, et que, bien qu'on le pratique à l'égard de l'empereur, on le refuse à quelques divinités subalternes. Dans le cours de la

dissertation que le juge a faite hier sur les affaires d'Europe, il a observé à Chang que notre religion nous défendait peut-être de nous conformer à ce cérémonial ; toutefois il ne fit pas cette observation dans le dessein de nous justifier, mais au contraire pour blâmer nos préjugés à cet égard. — Nos barques se sont arrêtées à une heure afin que l'on achetât des provisions. Nous avons trouvé dans l'endroit où les achats se sont faits, les meilleurs raisins que nous ayons encore vus. On a vraiment lieu d'être surpris qu'ayant une très p1.281 grande quantité de vignes, les Chinois se contentent de la liqueur qu'ils expriment du riz. — On peut évaluer de cinq à six cents le nombre de personnes employées à conduire l'ambassade, ce qui oblige nécessairement à prendre des mesures pour s'assurer les vires nécessaires à leur subsistance. — Le village où nous nous sommes arrêtés se nomme Khu-shee-yoo ; j'ai appris des bateliers qu'il y en a un autre plus considérable un peu plus loin. Quelques troupes, parmi lesquelles on remarquait un petit détachement de soldats vêtus en tigres, se trouvaient rangées en bataille près du lieu de notre halte, vraisemblablement pour rendre les honneurs au juge. Un salut eut lieu au moment de son départ ; son rang lui permet de correspondre directement avec l'empereur.

Le 5 septembre.

Nous mouillâmes hier à l'heure de dîner, et pour la nuit, à cause du temps qui paraissait devoir être très mauvais ; ce qui nous fournit l'occasion de faire une promenade, le seul amusement que nous ayons dans cet ennuyeux voyage. — On monte la garde régulièrement depuis le coucher jusqu'au lever du soleil. En faisant leurs rondes, quelques-uns des hommes de service frappent avec un bâton rond sur un morceau de bois creux de forme oblongue, et d'autres sur un p1.282 petit gong ou loo [1]. Le son de l'un et de l'autre de ces instruments, est on ne

[1] Le gong ou lao est une plaque de cuivre ronde avec un rebord, dans la composition de laquelle on mêle de l'étain et du zinc pour la rendre plus sonore. L'auteur ayant omis de donner la description de cet instrument, nous l'avons puisée dans le Voyage de sir George Staunton. Note du traducteur.

peut plus mélancolique ; celui du premier est beaucoup plus fort qu'on ne semblerait le croire en le voyant. — Il avait considérablement plu pendant la nuit, et au jour la température se trouvait avoir subi un changement très sensible ; elle était la même que vers la fin de l'automne en Angleterre : au lever du soleil le thermomètre était à 59 degrés, et à son coucher seulement à 67. — Nous ne quittâmes pas notre mouillage avant onze heures ; et comme on ne pouvait pas attribuer un aussi long retard au temps seulement, nous commençâmes à former diverses conjectures. Tous nos désirs sont de ne pas retourner à Pékin, où notre détermination à ne pas nous soumettre au *ko-tou*, ne nous permettrait pas d'ailleurs d'espérer aucun résultat avantageux pour nos intérêts publics, ni aucune espèce d'agrément personnel. Il est cependant possible que nous $_{p1.283}$ nous trompions, et que la lenteur de notre marche provienne des arrangements que l'on fait à Tien-sing pour le transport de nos bagages les plus pesants ; il est question de les envoyer par mer.

J'ai été visiter un petit miao, ou temple, que l'on m’a dit être dédié au dieu du feu La divinité ignée est une petite figure assise sur un trône, tenant d'une main une épée nue, et de l'autre un anneau en forme de serpent. À ses côtés sont deux figures de nains qui ont aussi des anneaux. Il y en a trois autres moins bien faites le long d'un des côtés de l'édifice. On réparait le miao dans le moment même où nous nous y trouvions ; et je remarquai que les ouvriers faisaient cuire leurs aliments dans le sanctuaire même. Les Chinois sont assez insouciants en matière de religion ; sous ce rapport ils ressemblent aux anciens païens. Le culte des dieux fait partie de leurs institutions civiles et de leurs habitudes journalières ; mais il n'a jamais une grande influence sur leurs passions. On aurait tort d'attribuer les derniers édits rendus contre les chrétiens à une persécution religieuse ; ils sont fondés sur les liaisons qui existaient, disait-on, entre les chrétiens et les mécontents ; et on m'a assuré que cette inculpation n'était pas sans fondement.

p1.284 J'ai reçu une visite de Chang, faite en partie pour s'excuser du manque de vivres dont on s'était plaint il y a quelques jours. Il me pria de faire en sorte que l'on n'en achetât pas à l'avenir ; et dans le cas où l'on viendrait à en manquer, qu'on le lui fît savoir pour qu'il ordonnât d'en fournir, parce qu'il était autorisé à y pourvoir au compte de Kwang qui devait, d'après les ordres de l'empereur, défrayer toute l'ambassade. Il saisit cette occasion pour m'apprendre qu'il était d'un rang supérieur au *Chin-chae*, et me dit qu'il avait une vaste étendue de territoire sous sa juridiction. — Le bruit général parmi les Chinois, est que l'empereur a été très irrité contre ceux qui lui ont laissé ignorer que l'ambassadeur ayant voyagé toute la nuit, se trouvait trop fatigué pour pouvoir paraître sur-le-champ en sa présence. — Sur les quatre heures, nous passâmes vis-à-vis de Tsay-tsung où nous nous étions arrêtés en allant, pendant que Soo et Kwang faisaient leur rapport à Pékin. — Nous arrivons demain à Tien-sing, où nous séjournerons vraisemblablement deux jours.

Le 6 septembre.

Le temps est un peu plus chaud que hier ; le thermomètre s'est élevé dans la matinée à 65 degrés. — Sur les neuf heures, nous avons vu un édifice que l'on nous p1.285 a dit être une mosquée mahométane. On compte un grand nombre d'individus qui professent l'islamisme dans la province où nous nous trouvons ; ils n'y sont pas pour cela vus d'un œil jaloux et sont susceptibles de parvenir à tous les emplois. Ils mangent du bœuf contre l'usage général des Chinois, qui regardent comme une cruauté de tuer un animal aussi utile. — Des édifices couverts de beaux toits et une population plus nombreuse annoncent que nous approchons de Tien-sing. Une longue ligne de soldats ayant chacun un drapeau étaient rangés en bataille auprès de quelques py-loos, pour rendre les honneurs à Chin-ta-jin le Ngan-chatsze ; car hélas ! nous sommes maintenant dépouillés de tout notre éclat, et nous ne pouvons nous attribuer ces honneurs. Les soldats s'agenouillèrent au passage des barques. Les canonniers chinois semblent eux-mêmes

effrayés du bruit qu'ils font. Dès qu'ils ont mis le feu à la pièce, ils se jettent à quelques pas ventre à terre. La pièce de canon, ou le tube de fer dont ils se servent, est toujours placée verticalement, ce qui fait, qu'ils ne courent même pas le danger d'être atteints par la bourre.

Les bois employés à la construction des maisons et des jonques sont coupés à la longueur de sept à huit pieds, afin, dit-on, d'en p1.286 rendre le transport plus facile. J'ai oublié de dire que nous avons mouillé hier au soir près d'un grand village où il y avait un édifice temporaire avec un échafaud qui s'avançait dans l'eau, des lumières et d'autres préparatifs qui, annonçaient une assemblée publique. Dans d'autres circonstances, nous aurions pu nous flatter que ces apprêts étaient faits à notre intention ; mais aujourd'hui ils ne s'adressent plus qu'aux mandarins qui nous accompagnent et qui eurent une longue conférence à terre.

Nous sommes portés à croire que la méfiance des mandarins entre eux est très grande, d'après la circonstance suivante : Le Ngan-chatsze n'a pas osé accepter un léger présent qui lui a été offert par lord Amherst, dans la crainte que Kwang n'en eût connaissance, et qu'il n'en instruisit l'empereur, qui est on ne peut plus sévère contre tout ce qui a l'apparence de la corruption chez les fonctionnaires publics. Toutefois son excellence a donné à entendre qu'en nous quittant elle parviendra peut-être à surmonter ses craintes.

Nous arrivâmes à Tien-sing peu après midi, et nous mouillâmes précisément au même endroit que la première fois ; la foule des spectateurs était aussi grande, et ceux-ci étaient serrés les uns contre les autres comme de coutume. Des hommes portant des bonnets de forme conique [1] déployaient beaucoup d'activité à maintenir un espace libre devant nos barques ; ils ne se contentaient pas, comme les soldats, de frapper la terre de leurs longs fouets ; mais ils en appliquaient de grands coups sur les épaules de la multitude. — À

[1] J'appris ensuite que ces hommes étaient les exécuteurs des hautes œuvres, et que leurs bonnets talent une ancienne forme que les Chinois s'étaient obstinés à conserver après la conquête des Tartares. Ils y réussirent de même

l'entrée de la nuit, nous fûmes témoins d'une cérémonie qui avait lieu, nous dit-on, en l'honneur de la pleine lune. On laissait tomber par intervalles, d'une barque qui côtoyait le rivage, des lanternes de papier de diverses couleurs, que l'on abandonnait au cours du fleuve ; la lumière réfléchie à travers les vives couleurs des lanternes produisait un joli effet. J'ai été frappé de la belle couleur cramoisie du papier de quelques-unes de ces lanternes. les Chinois en emploient aussi dans leurs paniers à fruits. — Une autre illumination et l'horrible bruit d'une musique instrumentale nous firent p1.288 présumer qu'un mariage ou un enterrement (car on dit que le bruit est le même dans l'un et l'autre cas) avait lieu dans le voisinage. Je regrette que la position où nous nous trouvons, nous ôte tout espoir de voir quelques-unes de ces cérémonies domestiques.

Je m'aperçois que plusieurs d'entre nous sont frappés de l'air misérable des classes inférieures, et se croient par là en droit d'accuser d'exagération les voyageurs qui nous ont précédés. Comparée avec les autres contrées de l'Asie, je serais plutôt porté à dire que la Chine offre l'aspect d'une grande prospérité. La saison n'exige pas encore beaucoup de vêtements ; mais lorsqu'il a fait froid, nos bateliers ne m'ont pas paru en être dépourvus. Je suis donc disposé à croire ce qu'ont écrit les voyageurs anciens et modernes sur tout ce qui s'offre d'abord aux regards. Les missionnaires s'accordent en général à vanter le caractère moral du peuple et les ressources politiques de l'empire. Il était difficile qu'ils jugeassent sainement de celles-ci ; quant au premier, on sait combien les hommes peuvent différer, dans leur manière de voir à cet égard, selon la position où ils se trouvent et les procédés que l'on a pour eux. De même que les autres Asiatiques, les Chinois traitent leurs enfants avec p1.289 tendresse, et leurs institutions civiles donnent encore une nouvelle force aux devoirs mutuels des parents et des enfants. Un fils ne devient jamais majeur en Chine ; sa naissance le condamne à une servitude dont la mort de son père peut seule l'affranchir. À en juger d'après une circonstance assez peu importante dont Chang fit mention dans notre conversation ensemble, il

paraît que les dames chinoises jouissent d'une grande portion d'influence dans leur ménage. Sur ce que je lui demandais si son fils, jeune homme de dix-huit ans, était encore avec lui, il me répondit que non, et qu'il avait été obligé de le renvoyer à sa mère qui ne pouvait supporter d'en être séparée.

Le 7 septembre.

Il paraît que l'on a renoncé au projet d'expédier par mer une partie de nos bagages, et qu'aucune de nos barques ne sera changée jusqu'à notre arrivée à Kwan-tung. Le retard que nous éprouvons ici provient de ce que Kwang est obligé de remettre à son successeur l'emploi qu'il occupait dans l'administration des sels. Celui de Tao-tai [1] que Chang remplit, doit être de quelque importance, puisqu'il s'est vu obligé, attendu p1.290 le grand nombre des visites qu'il recevait de ses subordonnés, de se réfugier hier au soir dans sa barque. Son rang est supérieur à celui d'un gouverneur de ville ou Foo. — Nous avons fait une petite promenade dans le quartier de la ville dont nous sommes voisins ; mais nous n'avons pu parvenir à traverser la rivière, parce qu'au moment où nous en approchions les soldats firent retirer une des barques qui forment le pont. — Les boutiques de droguistes sont bien pourvues, peut-être même trop abondamment pour la santé des malades, vu l'état des connaissances médicales en Chine. — Les boutiques de bouchers sont d'une extrême propreté ; et la viande nous a paru si bonne que je soupçonne que celle que l'on nous fournit n'est que d'une qualité inférieure. — On a tant de respect ici pour tout ce qui a l'apparence de l'autorité, que les haches que l'on porte devant les officiers de police, ne sont que de bois peint ; tous les attributs de la magistrature nous ont paru d'ailleurs aussi grotesques que singuliers. — Les rues de Tien-sing sont étroites, et les murs de clôture des maisons qui les bordent leur donnent une apparence on ne peut plus triste ; dans les temps de pluie elles deviennent de véritables bourbiers. Notre odorat est singulièrement offensé par la puanteur

[1] Tao-tai signifie gouverneur de deux villes.

p1.291 au milieu de laquelle nous nous trouvons ; et c'est peut-être là un des plus grands inconvénients que nous fait éprouver l'affluence de peuple dont nous sommes presque continuellement entourés.

Une seconde promenade que nous avons faite dans le faubourg ne nous a guère fourni plus de plaisir, ni plus de matière à observation que la première. Nous avons vu cependant une pompe funèbre. Le corps était suivi de pleureurs et de pleureuses, dont le chagrin s'exprimait si violemment et avec tant de régularité, que j'en conclus qu'ils étaient payés pour ce service. Les femmes étaient dans des chaises à porteurs, couvertes d'un drap blanc, qui est la couleur du deuil en Chine. Les pleureurs portaient des bonnets semblables à ceux des ouvriers en Angleterre. Je fus surpris de voir que le cercueil était sans aucun ornement, mais en revanche son support était doré, et fait d'une manière très massive. On portait en tête de la procession quelques figures de femmes en grand costume, presque de grandeur naturelle. — Je remarquai sur le cercueil un ornement de tête en bois doré qui indiquait vraisemblablement la profession du défunt.

Nous vîmes dans une boutique d'ébéniste de belles chaises de bois sculpté, ornées de p1.292 paons dont le plumage était naturel ; les jambes de l'animal étaient pendantes. — Je ne pus parvenir à acheter une grande caisse de verre, remplie de joujous dorés représentant des hommes, des femmes, des barques, des ponts ; en un mot tout ce qu'offre la maison de campagne d'un homme de distinction.

Il paraît qu'ici les meuniers sont en même temps marchands de farine ; car nous avons remarqué dans les boutiques ou l'on vendait de la farine, un âne qui faisait tourner un moulin. La meule de dessus est grande et de forme cylindrique ; et à son extrémité sont attachées des cordes au moyen desquelles l'âne la fait mouvoir : la farine moulue de cette manière est d'une qualité inférieure. — Dorénavant quand nous ferons des acquisitions, nous serons en garde contre les soldats qui nous accompagnent ; ils encouragent continuellement et excitent même quelquefois les marchands à nous tromper, afin d'avoir leur part du butin. — Les maisons des Chinois sont toujours, comme je l'ai déjà

dit, fermées du côté de la rue par un mur de clôture, et même quand la porte en est ouverte, un avant-mur élevé devant l'entrée de la maison en dérobe entièrement la vue. Elles sont divisées en différentes cours, dont chacune forme une suite d'appartements, p1.293 et sont ordinairement distribuées en une grande salle qui conduit à de petites chambres.

On trouve dans les boutiques un grand assortiment de toute sorte d'articles ; et, excepté celles des droguistes, aucune ne semble exclusivement destinée à un seul genre de commerce. — En examinant les outils des ouvriers, ainsi que l'intérieur des boutiques, j'ai été frappé de l'exactitude des relations que j'ai lues sur la Chine. Les recherches scientifiques y ont été plus bornées ; mais on doit convenir que tout ce qui, au premier abord, frappe les regards du voyageur, a été parfaitement bien décrit.

Le 8 septembre.

Nos gardiens (car on nous fait voyager sans plus consulter notre volonté que si nous étions des animaux sauvages) nous ont fait mettre en route ce matin. Après avoir côtoyé le rivage qui suit la direction des murs de la ville, nous entrâmes dans la rivière d'Eu-ho, en remontant le courant au moyen de haleurs. Nous continuâmes à voir les faubourgs pendant l'espace de deux milles ; les boutiques et les édifices nous parurent beaucoup mieux que sur la rive opposée ; nous remarquâmes, dans le nombre de ces derniers, plusieurs petits temples, ou miaos. On voyait, dans la foule des spectateurs, un plus grand p1.294 nombre de femmes que de coutume. Les pieds de plusieurs d'entre elles étaient de beaux modèles de difformité : ils sont de grandeur naturelle jusqu'au cou-de-pied, et se terminent là tout à coup en pointe, à force d'être comprimés. — Des pipes, que dans la foule les hommes tiennent au-dessus de leurs têtes, produisent un effet assez singulier. — Après un intervalle de quelques champs de millet, nous passâmes vis-à-vis d'un autre faubourg, ou village. On voit, à quelques pas du sentier destiné aux haleurs, un chemin élevé, qui est peut-être le commencement de

celui décrit par sir George Staunton. — Sur la rive droite, à environ trois milles de Tien-sing, est un petit py-lo, dont le toit est richement orné ; on y lit une inscription portant qu'il est dédié à la rivière Nan-yuen-ho, c'est-à-dire, qui coule vers le nord. Cet édifice nous parut intéressant, comme servant à indiquer le nom de la rivière, et à montrer l'affinité qu'ont les superstitions des Chinois avec celles de l'Inde et de l'Europe dans les siècles reculés.

Pendant que nous dînions, nous vîmes passer un second convoi funèbre : le cercueil était semblable à celui que nous avions vu à Tien-sing. Parmi les figures qui le précédaient, on remarquait celle d'un tigre, emblème de la p1.295 profession militaire du défunt ; celles d'un homme armé à cheval, et d'une dame montée sur une autruche. Il est probable que les pleureurs, qui expriment leur douleur d'une manière aussi bruyante, sont les parents du défont, à qui l'usage fait une obligation de suivre le convoi. J'aperçus, à une petite distance de la rivière, quelques édifices en brique très curieux. Ils ont la forme d'un vase, se rétrécissant à la base et au sommet, et sont de la hauteur d'un clocher de village. On nous dit que ce sont des tombeaux de hoshungs distingués, ou prêtres du dieu Fo : le sommet en est très orné. — Nous passâmes peu après vis-à-vis d'une pagode moderne, ou *paou-ta*, ayant de petits compartiments saillants, ou étages. Ces édifices modernes sont fort inférieurs aux anciennes tours, qui sont maintenant rares dans ce pays, parce qu'on les laisse tomber en ruine. — Une tour de garde en ruine, que nous vîmes ensuite, nous mit à même d'en examiner la structure. La maçonnerie en brique avait quatre pieds d'épaisseur : il y avait dans l'intérieur une ouverture où était pratiqué un escalier conduisant à la plate-forme ; le sommet offrait des embrasures ; mais le mur du parapet n'était pas assez épais pour y placer des canons en batterie : la tour était carrée. — Les bords p1.296 de la rivière sont presque partout cultivés en légumes ; et les terres y sont disposées avec un soin particulier. Des tiges de kao-leang, formant un treillage destiné à soutenir une espèce de haricots, donnent un air d'élégance au plus modeste potager. Je présume que les terrains

appartenant soit à des particuliers, soit à des villages, sont séparés par les plantations de saules et de peupliers que l'on voit par intervalles.

Nous nous remîmes en route après le coucher du soleil. Tout contribuait dans ce moment à embellir la scène. La lune venait de se lever, et éclairait de ses rayons les bosquets d'alentour, tandis que son image se réfléchissait dans les ondes, incessamment agitées par le vent. À mesure que nous avancions, la longue ligne de lanternes coloriées, suspendues au haut des mâts de nos barques, changeait de direction, suivant les sinuosités de la rivière ; les lanternes rouges de la jonque que montait le juge, la dernière de toutes, indiquait l'étendue de la flottille : tout était paisible autour de nous, quoique les objets changeassent à chaque instant. Le spectacle d'une belle nuit a toujours eu du charme pour moi ; je m'imagine souvent alors que nous pouvons nous mettre en rapport avec des êtres d'une nature supérieure à la p1.297 nôtre ! Il est presque impossible que, dans un pareil moment, une pensée indigne de l'homme puisse se présenter à l'imagination : au dehors, tout brille d'une clarté pure et tranquille, et notre cœur, entièrement livré à la méditation, s'ouvre aux plus doux sentiments pour admirer les beautés qu'offre ce vaste univers. — Nous passâmes devant plusieurs villages, et nous mouillâmes, pour la nuit, à la ville de Yang-leu-ching, à trente-cinq lis, ou douze milles, de Tien-sing. On voit auprès une maison d'une belle apparence appartenant à un mandarin. C'est probablement ici l'endroit où l'on s'arrête ordinairement ; car nous y avons vu plusieurs jonques à l'ancre.

Le 9 septembre.

Dans le cours d'une promenade que j'ai faite après déjeuner, j'ai visité un temple dédié à la *mère éternelle*, la principale divinité femelle des Chinois. L'effigie de la déesse était couverte d'un voile blanc ; elle avait sur la tête une couronne, et une feuille d'arbre dans la main. Il y avait, dans la même niche derrière elle, deux autres figures d'une plus petite taille ; quelques autres étaient placées au long du mur d'un côté du temple. — Si on devait juger de la religion en Chine par l'état des

temples que nous avons visités p1.298 jusqu'a présent, il faudrait en conclure qu'elle est sur son déclin ; car nous n'en avons pas vu un seul qui ne tombât en ruine. — Chang a reçu la nouvelle positive qu'il a été nommé juge de la province de Chan-tung ; et je crois que les présents qu'il a envoyés aujourd'hui à l'ambassadeur et aux personnes composant l'ambassade, ont été faits à cette occasion. Sa conduite avec nous a été en général si obligeante, qu'il n'est aucun de nous qui ne soit charmé de son avancement.

La faucille dont on se sert pour couper le kao-leang se compose d'un manche très long, et d'une lame fort courte, ressemblant plutôt à une faux qu'à une faucille. — Sur les bords de la rivière, on fait des irrigations dans les jardins. Une simple roue tournant sur un axe fait monter l'eau d'un puits creusé à quelques pas de la rivière, d'où elle se répand sur les terres non en nappe, mais en s'échappant d'une jarre. — Nous vîmes, dans un autre endroit, des hommes occupés à aplatir, au moyen d'un rouleau très pesant, des roseaux destinés sans doute à l'entretien des levées faites sur les bords de la rivière. — Vers le soir, un grand nombre de villages, distribués sur l'une et l'autre rive, semblaient ne former qu'une seule ville. Ces villages font partie de p1.299 l'arrondissement de Too-le-ya, et se prolongent, presque sans interruption, pendant l'espace de dix lis. Nous mouillâmes auprès des dernières maisons que l'on rencontre dans ce voisinage. — Ici nos haleurs se montrèrent très insubordonnés, soit parce que l'on exigeait d'eux un surcroît de travail, soit qu'ils ne se crussent pas suffisamment payés ; et il fallut avoir recours au bambou pour les mettre à la raison : on en emploie vingt à vingt-cinq pour les grandes barques, douze pour celles de deuxième classe, et sept pour les petites.

Le 10 septembre.

L'aspect du pays est toujours le même. — Nous déjeunâmes près de Shing-shi-heen, ville considérable. — Nous ne vîmes que des champs cultivés en tabac.

Un mandarin militaire décoré d'un bouton bleu clair, voyant M. Abbot et moi nous promener sur le bord de la rivière, nous invita à monter à bord de sa barque, sans doute par le seul motif de nous considérer de plus près. M. Abbot, comme le plus jeune de nous deux, fixa toute son attention ; et il s'amusa à l'habiller à la chinoise. Il avait l'air de vivre très familièrement avec ses domestiques, et mit mon chapeau pour les divertir. Pour ne pas être en reste, je me coiffai de son bonnet ; ce qui rendit la farce complète. Ce ne fut pas sans p1.300 peine que nous nous débarrassâmes de ses politesses ; je me vis même obligé de couper court à l'entrevue en partant brusquement. Je crois me rappeler que nous avons déjà vu ce nouvel ami à Tong-chow.

Dans l'après-midi, lord Amherst et les commissaires allèrent rendre visite à Chang, pour le féliciter de sa promotion. Sa barque était dans le plus grand ordre. Dans la première chambre se tenaient deux secrétaires qui avaient l'air d'être très affairés ; quelques bagatelles que l'ambassadeur lui avait envoyées étaient rangées dans celle qu'il occupait ; il prit la dernière place, et se conduisit réellement avec une politesse achevée. On nous offrit une boisson préparée avec des noyaux d'abricots pilés, et assez semblable à de l'orgeat. Comme nous lui donnions ordinairement le nom de *lait d'amande*, nous fîmes à Chang quelques questions sur le thé au lait qui devait entrer dans le cérémonial de notre audience de réception. Il paraît que ce thé n'est autre chose que du lait sans aucun mélange, par la raison que l'on donne le nom de *chaya*, ou thé, à d'autres breuvages qu'à l'infusion des feuilles de cette plante. On présente le lait comme un souvenir de l'origine tartare de la famille régnante. Une autre preuve du soin que l'on prend de conserver de p1.301 semblables souvenirs, c'est que, dans les occasions solennelles, l'empereur, au lieu de faire usage de petits bâtons pour découper sa viande en mangeant, se sert d'un couteau. Quoique placés sur le trône d'un des plus grands empires du monde, les Mant-choos, conquérants de la Chine, professent encore aujourd'hui plus de respect pour les mœurs simples de leurs ancêtres que pour tous les raffinements du luxe. Une telle manière de voir serait une preuve de

sagesse de leur part, si ce respect ne se bornait pas à de vaines apparences. Mais, de même que tous les conquérants, ils ont perdu, après la victoire, l'énergie et les qualités auxquelles ils en étaient redevables. — La place de juge de Shan-tung est regardée comme la seconde de l'empire dans l'ordre judiciaire. — Il est question, dans la relation de la précédente ambassade, de la ville de Tong-quang-tang, où nous sommes maintenant à l'ancre. Je m'en souviendrai toute ma vie, grâce au bruit horrible de la musique vocale et instrumentale que les soldats qui escortent l'ambassade crurent à propos de faire entendre pour témoigner la satisfaction que leur faisait éprouver la nomination de Chang. — Nous avons fait, dans cette journée, beaucoup plus de chemin que dans les précédentes : je l'évalue de 28 à 30 milles.

Le 11 septembre.

p1.302 Lord Amherst m'a remis ce matin, en déjeunant, une traduction que M. Morrison venait de faire et de lui donner à l'instant même [1]. C'est celle d'une pièce que Chang lui a remise avec plusieurs autres à Tong- chow ; elle contient le détail officiel des cérémonies qui devaient avoir lieu à l'audience de réception de l'ambassadeur : l'extrait des registres du tribunal du Lipou, qui atteste que lord Macartney s'est soumis au cérémonial du *ko-tou*, y est joint. On n'y a pas prêté beaucoup d'attention dans le temps, parce que l'une de ces pièces ne contenait que le récit inexact de ce que nous savions déjà ; et que l'on supposait que l'autre ne renfermait qu'une description de cérémonies qui, d'après la position où nous nous trouvions, ne paraissaient pas devoir être réalisées à notre égard. D'après cette dernière pièce, l'ambassade devait être reçue dans une grande salle au haut bout de laquelle l'empereur aurait été assis sur un trône très élevé. Un autel dédié à la lune paraît occuper l'extrémité opposée. L'ambassadeur devait être introduit par ce côté ; et, s'agenouillant près de l'autel, il aurait remis la lettre du p1.303 prince régent à un mandarin d'un rang élevé, qui l'aurait portée à un autre nommé Meen-yee, dont la place eût

[1] Voyez les appendices n° 4 et 5.

été de niveau avec la partie de la salle où est le trône. Ce dernier mandarin aurait ensuite monté les degrés du trône, et présenté la lettre à sa majesté. L'ambassadeur aurait alors été conduit par les mandarins dans la partie de niveau avec le trône, où, s'agenouillant, il aurait reçu le joo-yee destiné au prince régent, des mains de Meen-yee, qui lui aurait fait quelques questions au nom de l'empereur ; de là il aurait été conduit, de la même manière, à l'autre bout de la salle, où, tourné vers la partie supérieure (probablement du côté du trône), il aurait exécuté le cérémonial du *ko-tou* avec neuf prosternements. On l'aurait alors mené hors de la salle ; et, après s'être prosterné derrière une rangée de mandarins, il lui aurait été permis de s'asseoir. Il devait, en outre, se prosterner en même temps que les princes et mandarins présents, au moment où l'empereur aurait bu ; et enfin, deux autres fois, l'une à l'instant où on lui aurait présenté le thé au lait, et la dernière lorsqu'il aurait eu fini de le boire. D'après la traduction, il paraît que ces derniers prosternements ne devaient pas être faits en présence de l'empereur. Si cette pièce $_{p1.304}$ contient une description exacte du cérémonial que l'empereur devait réellement exiger, il faut convenir qu'il allait fort au-delà de ce dont il s'agissait, quand nous discutâmes la question du *ko-tou*. Nous considérions alors le cérémonial comme ne devant avoir lieu qu'en présence de l'empereur, et à une distance raisonnable de sa personne ; les quatre autres prosternements que l'on y ajoutait lui donnaient donc un caractère fort différent.

D'après ces détails, il eut été impossible, considérant la disposition de la salle de réception, que l'ambassadeur vît présenter sa lettre à l'empereur, outre qu'il se serait trouvé entre lui et sa majesté un plus grand nombre de personnes que même lors de la réception de l'ambassade hollandaise. Un des prosternements devait se faire derrière un rang de mandarins, par conséquent, hors de la présence de l'empereur, et sans autre but que de s'asseoir ensuite. En supposant donc que la pièce en question contînt une résolution définitive, l'ambassade actuelle eût été reçue d'une manière moins honorable qu'aucun autre précédemment venue d'Europe ; et, quelque disposé

que l'on eût été à concilier les choses, on n'aurait cependant pas pu souscrire à une semblable réception. Je dois avouer que, si telle eût été la volonté p1.305 formelle de l'empereur, ce que bien des gens seront portés à croire, attendu l'opiniâtreté avec laquelle Chinois insistaient sur l'exécution du *ko-tou*, je serais singulièrement disposé à regretter que l'on n'ait pas fait plus d'attention à cette pièce à l'instant même où elle nous a été remise. Si alors j'avais lu la traduction que j'ai eue aujourd'hui entre les mains, je n'aurais pas hésité un instant sur la conduite que nous devions suivre ; je n'aurais pas surtout eu besoin de l'opinion de personne, pour savoir jusqu'à quel point notre déférence pouvait être préjudiciable aux intérêts de la compagnie des Indes. Tout ce qu'il eût été question d'examiner, eût été de savoir s'il pouvait en résulter quelque avantage à ce que la nation anglaise se présentât à la cour de Pékin, dans la personne de son ambassadeur, avec moins de dignité que les autres puissances de l'Europe ; et on sent que, dans ce cas, la réponse ne pouvait être que négative ; car j'ai peine à concevoir qu'aucun concession de la part de l'empereur, de quelque nature qu'elle eût été, eût pu justifier une semblable soumission. Toutefois, je suis d'opinion que le cérémonial décrit dans cette pièce se serait trouvé aussi peu conforme à ce qui devait se pratiquer à la réception de l'ambassadeur que le compte qu'en aurait ensuite rendu la p1.306 gazette de Pékin, l'eût été à ce qui aurait réellement eu lieu. Ce cérémonial était celui auquel les Chinois auraient voulu que l'on se conformât [1] ; mais non pas celui sur lequel ils eussent insisté. En effet, la pièce dont il est fait mention ne nous fut remise dans le temps que pour nous engager à nous soumettre au seul cérémonial tartare ; on nous fit tìich entendre que l'on ne nous la communiquait que pour nous engager à

[1] Il paraît d'après les relations des ambassades russe et portugaise que quelques-unes des cérémonies mentionnées dans ce rapport font partie des usages établis à la cour de Pékin. L'ambassadeur portugais entra par la porte occidentale, et s'agenouilla en parlant. Les deux ambassadeurs remirent leurs lettres de créance à l'empereur lui-même : celui de Portugal par arrangement ; l'autre par accident, et contre ce qui avait été convenu. L'usage en Chine est que les lettres de créance soient posées sur une table ; et, « en conséquence, dit Bell, Ismaïloff mettait sa lettre sur une table disposée, à cet effet, lorsque l'empereur, lui ayant fait signe d'approcher, il saisit adroitement cette occasion pour remettre la lettre entre les mains de sa majesté. Il est à remarquer que le tribunal du Lipou s'est toujours montré contraire aux étrangers.

souscrire au point en discussion, vu qu'elle contenait le détail de toutes les cérémonies que l'on projetait de faire. Au surplus, de quelque manière qu'on la p1.307 considère, comme on n'y fît aucune attention à l'époque où elle parut et qu'on ne la traduisît pas, elle n'a eu aucune espèce d'influence sur cette manière d'agir : on peut même ajouter que, lorsqu'on se détermina à ne pas se soumettre au cérémonial du *ko-tou*, on n'avait pas connaissance du cérémonial additionnel, qui était plus humble que le *ko-tou* lui-même ; et, par conséquent, moins admissible encore que lui. Il est peut-être permis de parler maintenant de cette pièce, pour diminuer le regret de notre renvoi ; mais même sous ce rapport, elle n'a de poids qu'aux yeux de ceux qui la regardent comme contenant l'ordre irrévocable dans lequel le cérémonial devait avoir lieu. Je n'ai plus qu'une seule observation à faire à cet égard, c'est que le consentement d'exécuter le *ko-tou* n'entraînait pas l'obligation de se soumettre à toutes les autres cérémonies dont il vient d'être question ; et que l'on aurait pu s'y refuser avec autant de raison que pour ce qui concernait le *ko-tou*, peut-être même davantage parce que le motif en aurait été plus puissant c'est-à-dire l'impossibilité où se trouvait un ambassadeur anglais de consentir à être reçu moins honorablement que tout autre envoyé d'une puissance européenne.

Peu après déjeuner, nous passâmes devant p1.308 un petit temple hexagone à trois étages qui est, quant aux proportions et au style d'architecture, le plus bel édifice de ce genre que j'aie encore vu. Ses toits saillants sont couverts mais non pas surchargés d'ornements de sculpture ; le faîte a la forme d'une mitre d'évêque : un massif de beaux saules qui se trouve auprès, en varie les différents aspects, et en fait ressortir l'effet. On nous dit que ce temple est dédié à Kwae-sing, et qu'il se nomme le temple de l'étoile du diable. Des bouquets de saules sont tout ce que ce paysage offre d'agréable. — Vers midi, nous vîmes un long mur qui paraissait enclore la maison et le parc de quelque mandarin. Je regrette beaucoup de n'avoir pas encore eu occasion de visiter une de ces habitations, afin de pouvoir juger de quelle manière les Chinois distribuent leurs jardins.

Il est difficile de concilier le respect que cette nation a pour les morts avec le spectacle hideux que présentent assez fréquemment des cadavres que l'on rencontre flottants sur les eaux. — Le tremble au mobile feuillage mêle quelquefois son ombrage à celui plus épais du saule. J'ai observé que, généralement, les soldats chinois qui sont armés de fusils sont pourvus de bâtons en croix, d'environ 20 pouces de longueur, qui servent à appuyer leur arme. Chez p1.309 un peuple peu guerrier, la promptitude dans le maniement des armes n'est pas un objet essentiel.

À quatre heures nous arrivâmes à Tsing-heen, dont il est fait mention dans la relation de la première ambassade ; c'est une ville murée. Les plus belles maisons et boutiques sont dans les faubourgs ; les murs et la ville elle-même tombent en ruine. — À l'aide d'un peu de hardiesse, quelques-uns de nous parvinrent à franchir les portes, ce qui n'est nullement facile parce que les Chinois n'aiment pas à admettre d'étrangers dans leurs villes. Un miao situé dans un des faubourgs contient plusieurs idoles fort curieuses que nous ne pûmes cependant voir qu'imparfaitement, attendu qu'il commençait à faire nuit. Toutefois un Chinois qui était présent eut la complaisance d'allumer un petit cierge, au moyen duquel nous fûmes à même d'examiner les principales statues. Parmi celles-ci, il en est une que les soldats nommèrent Chung-wang-hai : je n'ai pu savoir ni la signification de ce nom, ni les attributs de ce dieu. Il est assis sur un trône, ayant à quelques pas au-dessus de lui une autre statue d'homme devant laquelle est une table où un autel. À sa droite on remarque une figure de femme que j'ai déjà souvent p1.310 vue ailleurs. Les figures d'hommes ont de longues barbes. Le principal dieu et la divinité femelle tiennent en main quelque chose que j'ai pris pour une feuille d'arbre d'après sa forme et sa couleur. De chaque côté de la porte sont deux statues d'hommes armés de toutes pièces, ayant auprès d'eux des chevaux caparaçonnés ; les statues d'hommes paraissaient être de pierre. Un grand encensoir, d'une composition semblable au métal de cloches, était placé d'un côté du temple extérieur. Ces temples sont

distribués en différentes cours, de la même manière que les maisons, et il y a ordinairement des idoles dans chaque cour. Je crois que les Chinois ne le cèdent à aucune autre nation pour le nombre de leurs dieux, qui est très considérable, ni pour leur indifférence sur tout ce qui tient à la religion. — Il est présumable que les miaos que l'on rencontre sur le bord des rivières, sont dédiés au grand dieu des eaux, ou aux *dii minores* des rivières.

Je ne puis assurer si la machine dont nous avons vu faire usage sur les jonques à grain, sert à dépouiller le riz de son enveloppe, ou à le réduire en farine. Elle consiste en une planche de 4 à 5 pieds de longueur, chargée à l'une de ses extrémités d'une pierre très p1.311 lourde. Un homme se tient à l'autre extrémité, et soulevant la planche par le poids de son corps, le bout opposé tombe sur le grain placé dans une auge. Le poids de la pierre est trop grand pour ne produire d'autre effet que celui de séparer le grain de son enveloppe. — Nous sommes encore à un peu plus de deux cents lis, ou soixante milles, de Tien-sing.

Le 12 septembre.

Nous déjeunâmes à Ching-tchee, ville qui paraît entourée d'une espèce de mur. Nous sommes partis de Tsing-heen quelques heures avant le jour, ce qui m'a empêché d'aller visiter encore une fois le miao, comme j'en avais l'intention. Les charrues que j'ai vues dans les champs sont d'une construction fort grossière. Le soc, qui est en bois, pénètre peu avant dans la terre, qui au reste paraît n'avoir que médiocrement besoin d'être labourée de cette manière. — Les engrais sont cependant d'un usage général en Chine ; et ici comme en Angleterre on voit souvent des tas d'immondices ramassées sur la route [1] — Nous avons p1.312 remarqué quelques petits vergers placés entre les jardins potiers. — À trois heures le thermomètre était à 80 degrés.

[1] Les Chinois recueillent avec soin, pour cet usage, des excréments humains et ceux des animaux. On emploie de préférence ces premiers dans les jardins ; et on les conserve avec de l'urine dans de grandes jarres, que l'on enfonce en terre : on y ajoute quelquefois de l'eau. On se sert aussi du poil des animaux pour fertiliser les rizières.

Dans une conversation que j'ai eue avec sir George Staunton, il m'a donné l'explication la plus plausible de la pièce dont il a été question hier. Il la regarde comme un rapport qui aurait été préparé d'avance par le tribunal du lipou, pour être inscrit sur les registres, afin de constater les circonstances de notre réception de la manière la plus satisfaisante pour la vanité chinoise. Cette supposition paraît on ne peut plus fondée, et sert à faire apprécier à sa juste valeur cette pièce qui est d'une bien moindre importance qu'on voulait le faire croire. — Les principales parties de la cérémonie devaient être accompagnées de musique ; les airs même étaient désignés ; et il paraît, d'après leurs noms, qu'ils étaient destinés à peindre la tranquillité produite par la conquête [1]. Ceux qui connaissent le mieux l'état actuel de la Chine regardent comme vraisemblable que l'opiniâtreté de l'empereur, sur tout ce qui est relatif au cérémonial, peut être attribuée avec raison à la persuasion où il est que les dernières p1.313 commotions intérieures exigent que l'on se conforme avec plus de rigueur aujourd'hui que dans les temps ordinaires à tout ce qui a rapport au respect dû au souverain. — Nous mouillâmes à la nuit à Tsong-chow, la plus grande ville que nous ayons vue depuis Tien-sing. Elle est du second ordre, entourée de murs, et occupe un espace assez considérable sur la rive gauche de l'Eu-ho. Tien-sing est encore à quatre-vingts lis ou environ vingt-quatre milles.

Le 13 septembre.

Nous partîmes de Tsong-chow au point du jour, après avoir été interrompus pendant la nuit entière par un tapage continuel. — Dans ces deux dernières villes nous avons vu des échafauds (en chinois, *ma-tou*) que l'on avance dans la rivière pour faciliter aux voyageurs la descente des barques. À Tsing-heen, la barque de l'ambassadeur, ayant été amenée vis-à-vis d'un de ces échafauds auprès duquel se trouvaient des perches ornées de diverses manières, fit croire à quelques-uns de nous que l'on allait de nouveau rendre les honneurs à l'ambassade ; toutefois l'illusion cessa lorsqu'on en aperçut de

[1] Voyez l'appendice n° 5.

semblables dans différons endroits le long du rivage. — J'ai appris que les soldats que nous voyions de temps en temps sur le bord de la rivière appartiennent à un établissement qui p1.314 est chargé de la police de la rivière [1]. Nous en avons vu quelques-uns qui, au lieu de parements jaunes qui sont l'uniforme ordinaire, en portaient de rouges. — Il est curieux d'observer jusqu'à quel degré, dans tous les pays, la démarche d'un individu peut faire juger, jusqu'à un certain point, de l'importance qu'il veut se donner. Les Chinois sont passés maîtres dans cet art. Nous en avons eu un exemple assez plaisant, il y a deux jours, à Tsing-heen, dans un mandarin à bouton jaune que nous avions vu précédemment faire partie de la suite d'un mandarin supérieur, et qui alors, enhardi par notre humble fortune, ou fier de ce qu'il était en grand costume, se promenait devant nous d'un air qui nous rappelait les six mandarins tartares dont nous avions reçu la visite à Tong-chow.

On aperçoit de distance en distance des espaces on ne peut plus agréablement boisés, p1.315 sans qu'il y ait cependant une grande variété dans les arbres. Le saule, le tremble, et quelques arbres qui ressemblent au frêne, sont les seuls que nous ayons vus jusqu'à présent. Je suis obligé de m'en rapporter aux yeux des autres pour tout ce qui tient à la connaissance des arbres ; car jamais badaud de Londres n'a été plus ignorant que moi à cet égard. J'avoue au reste que le peu d'étendue de ma vue et ma négligence naturelle font de moi un assez mauvais observateur, surtout en ce qui concerne les objets physiques. — Sur les deux heures nous vîmes une écluse qui se trouvait sur notre droite, destinée à faire écouler les eaux dans les grandes crues. On peut dire de cette rivière qu'elle charrie autant de boue que d'eau ; et ce qu'il y a cependant d'étonnant, c'est que les haleurs en boivent sans la purifier d'aucune manière. Nous remarquâmes près de l'écluse un grand édifice bâti dans un enclos et entouré de beaux bois ; les uns nous dirent que c'était une maison

[1] Il y a dans les villes une espèce de police militaire, qui est sous les ordres d'un officier nommé le *chou*. Un tribunal particulier à Pékin, distinct de celui qui connaît des crimes et les punit, a la surintendance générale de la police de l'empire chose essentielle dans

appartenant à l'empereur ; d'autres que c'était un temple. — Quelques-unes des jonques à grain que nous vîmes ici avaient quatre mâts ; les deux qui se trouvent ajoutés au nombre ordinaire, sont un mât de misaine et un mât d'artimon. — J'ai vu une faucille pour couper le kao-leang, p1.316 plus longue et moins courbée que nôtres.

Nous arrivâmes pendant notre dîner à Tchuan-ho. À en juger par le nombre de spectateurs que nous vîmes, ce doit être une ville considérable. Toutefois la curiosité est si universelle en Chine, et la foule y est toujours tellement pressée, que l'on courrait risque de se tromper si l'on voulait juger de la population d'après l'affluence de peuple que notre présence attire toujours. La ville se prolonge à peu près d'un mille le long de la rivière.

Le 14 septembre.

Nous avons rencontré ce matin une flotte de grandes jonques à grain, d'environ cent voiles. Nous apprîmes, par les inscriptions qu'elles portent, qu'elles sont partagées en divisions. D'après leur nombre, et la nécessité qui existe d'approvisionner régulièrement les provinces septentrionales en grains, la surintendance de la navigation de ces bâtiments doit être l'un des objets les plus importants de l'empire.

On voit assez souvent dès femmes employées à gouverner les petites barques ; et je n'ai pas été peu surpris de l'adresse et de l'activité dont elles font preuve dans les circonstances difficiles. Leurs cheveux sont arrangés d'une manière différente dans cette partie p1.317 de la province ; ils sont moins soigneusement réunis en nœud sur le haut de la tète, Les Chinoises se tiennent extrêmement droites ; et jusqu'à présent j'ai très peu vu de vieilles femmes qui fussent courbées. La méthode de leur lier les pieds est générale, ou du moins je n'y pas vu d'exception : peut-être la petitesse de la base sur laquelle repose leur corps, est ce qui les oblige à se tenir si droites.

---

un pays comme la Chine, où l'existence même du gouvernement tient à rigide observation des formes.

Nous vîmes sur la gauche un grand temple tombant en ruine ; la façade était presque écroulée, et les pauvres dieux se trouvaient exposés aux injures du temps. Je crois que le métier de divinité locale n'est pas dans ce moment une occupation très respectable en Chine. Ce miao était consacré à Loa-ku-shung.

Chang est venu me faire sa visite d'adieu, attendu qu'il a reçu l'ordre de se rendre sans retard à Gehol, auprès de l'empereur. Yin doit aussi nous quitter bientôt ; et alors le soin de pourvoir à nos besoins, sera confié aux officiers de district. — Chang appela Moukden, Moulin ; il peut se faire que ce soit ainsi que se prononce le mot chinois : l'empereur s'y rend pour chasser. Chang témoigna quelque crainte d'être obligé de suivre la chasse impériale. Il informa sir George Staunton que la gazette de Pékin annonçait que Ho avait perdu toutes ses $_{p1.318}$ places, ce qui y était positivement attribué à ce qu'il avait laissé ignorer à l'empereur que l'ambassadeur avait voyagé toute la nuit ; et à ce qu'il avait fait un faux rapport sur l'indisposition de son excellence ; Chang promit à sir George de lui faire voir cette gazette. Il nous dit aussi que lorsque l'empereur fut instruit de l'indisposition de l'ambassadeur, il avait désiré voir les deux commissaires. Si le fait est vrai, Ho ne nous en a rien dit. Je ne sais pas s'il en serait résulté quelque chose d'avantageux, dans le cas où sir George et moi nous eussions pu obéir à la volonté de l'empereur. On aurait pu nous demander à l'un et à l'autre d'exécuter le *ko-tou* ; et comme il eût été aussi embarrassant pour nous de nous refuser à le faire que de nous y soumettre, nous devons savoir gré à Ho de son silence. Je dois convenir que l'ensemble des observations que Chang et Yin nous ont faites sur notre brusque renvoi, est de nature à faire oublier le ressentiment qu'il a naturellement dû inspirer, et à rejeter tout le blâme sur le koong-yay. Il paraît aussi, d'après ce que Chang nous a dit particulièrement, que le récit de quelques eunuques du palais qui étaient accourus, comme les autres courtisans, pour nous examiner, persuada à l'empereur qu'en effet l'indisposition de $_{p1.319}$ l'ambassadeur n'était qu'un prétexte ; et

que cette persuasion avait excité la colère de sa majesté, qui avait aussitôt donné ordre de nous faire repartir sur-le-champ.

En Chine, les lois défendent aux particuliers d'avoir des eunuques : ceux employés dans le palais ont beaucoup d'influence ; et les mandarins du premier rang croient utile de rechercher leurs bonnes grâces. Ils n'obtiennent jamais au-delà du bouton d'or ; il arrive même assez rarement qu'ils parviennent à l'avoir. On assure que l'on a souvent vu, dans la classe du peuple, des parents faire subir la castration à leurs enfants, pour leur procurer de l'emploi dans le palais.

Nous nous trouvâmes, à l'heure du dîner, à Pu-hien, qui dépend de Nan-pee-hien. Cette ville est bâtie sur l'une et l'autre rive ; la population nous a paru égaler, sinon excéder celles de Tien-sing. — Nous avons fait quatre-vingts lis. — Le thermomètre est à 83 degrés ; — Le nombre des femmes que l'on remarque ordinairement dans la foule augmente. Pour disperser les curieux il arrive souvent que les soldats chinois leur jettent de la poussière. La multitude paraît moins obéissante ici qu'ailleurs. — L'usage parmi les soldats de s'agenouiller pour saluer indique assez la p1.320 soumission et le caractère peu belliqueux de la nation.

Le 15 septembre.

Nous arrivâmes à Tung-quan-hien à midi. La ville principale du district est sur la rive droite de l'Eu-ho : il est présumable que nous n'avons vu que le faubourg où se trouve un grand temple. — J'ai remarqué, pour la première fois, une figure de cigogne sur le toit de l'un des petits temples. On voit, au faîte de ces toits, des ornements en forme de tridents. — On emploie ici une charrue dont la construction est préférable à celle dont il a déjà été question. Le soc est de fer, large, et semblable à une pelle ; il y a un manche posé presque au-dessus du soc. Celle que je vis était attelée d'un bœuf et d'un âne placés de front, à peu près comme en Angleterre : les sillons qu'elle servait à tracer étaient larges et profonds. — On a observé aujourd'hui plus de variété parmi les arbres.

Chang a rempli la promesse qu'il avait faite à sir George Staunton de lui envoyer une copie de la gazette de Pékin : sir George l'a traduite [1]. Le paragraphe qui concerne l'ambassade commence d'abord par une censure de la conduite p1.321 de Soo et Kwang, comme ayant pris sur eux de permettre à l'ambassadeur de s'avancer au-delà de Tien-sing, sans s'être préalablement conformé au cérémonial voulu. Ho et Moo y sont blâmés aussi de l'avoir laissé partir de Tong-chow, par le même motif, et pour avoir adressé des rapports peu intelligibles à cette occasion. L'empereur fait ensuite des réflexions sur les événements de Yuen-min-yuen ; il reproche sévèrement à Ho de lui avoir laissé ignorer la vérité et surtout de ne l'avoir pas informé que les envoyés anglais avaient voyagé toute la nuit, et qu'ils n'avaient pas leurs costumes de cérémonie. L'empereur ajoute que,

> « s'il en eût été instruit, il n'aurait pas exigé qu'ils se présentassent devant lui avant le lendemain ; que, de cette manière, la cérémonie aurait eu lieu ; et que l'on aurait répondu d'une manière convenable aux sentiments qui les avaient amenés à sa cour, d'une distance de dix mille lis.

Il y est dit que, si Ho avait perdu l'esprit, les officiers du gouvernement auraient dû l'aider de leurs conseils ; ou que, si c'était obstination de sa part, ils sont très condamnables de n'en avoir pas instruit sa majesté. L'empereur dit aussi que les grands officiers de l'État attendaient dans l'antichambre pour assister à l'audience ; il termine p1.322 par des réflexions générales sur les maux qui peuvent résulter du silence déplacé des officiers du gouvernement dans beaucoup de circonstances, et de leur inexactitude à remplir leurs devoirs. Cet exposé est satisfaisant, en ce qu'il prouve que l'empereur a jugé nécessaire de faire connaître à son peuple (car c'est à lui seul qu'il s'adresse) les motifs qui ont amené le renvoi précipité de l'ambassade anglaise. Le but de sa majesté est évidemment de rejeter sur Ho le blâme d'une mesure aussi violente. Il est difficile de prononcer jusqu'à quel point cette imputation est fondée : toutefois, on est autorisé à croire, d'après

[1] Voyez l'appendice n° 6.

la manière dont ce paragraphe est rédigé, et le regret que l'on a manifesté du seul événement fâcheux qui ait eu lieu, que nous n'avons rien à redouter pour nos intérêts à Canton du refus que nous avons fait d'exécuter le *ko-tou* ; et que, par conséquent l'ambassade n'aura du moins aucun résultat nuisible. On doit encore observer qu'il n'est nullement mention, dans l'extrait de la gazette, que l'on dût nous dispenser du *ko-tou* ; il paraîtrait même qu'il n'a jamais été question de nous accorder cette dispense. Ce point doit donc toujours être considéré comme l'écueil contre lequel l'ambassade a échoué. L'incident de Yuen-min-yuen peut avoir p1.323 accéléré notre perte, mais notre sort n'en eût pas moins toujours été le même. Il en est peut-être quelques-uns parmi nous qui se réjouissent de ce que les choses aient tourné ainsi, parce qu'ils ont eu occasion de faire preuve d'énergie et de fermeté. Pour ce qui me concerne j'ai toujours regardé notre voyage dans ces contrées lointaines, plutôt comme dirigé vers un but utile qu'autrement ; et j'avoue que je ne puis que regretter que l'on n'en ait pas retiré le fruit que l'on en attendait.

Lord Amherst ayant consenti à la proposition que Chang lui avait faite de se trouver avec Ching-ta-jin, le juge de Pe-chee-lee, je passai avec son excellence sur la barque de Chang, dès que nous eûmes jeté l'ancre à Lien-hien pour la nuit. Nous étions préparés d'avance à la loquacité du juge, et il ne trompa pas notre attente. Lord Amherst eut peu de chose à dire, Ching-ta-jin prenant à peine le temps de respirer : Il nous dit que de fâcheux malentendus avaient eu lieu ; que l'affaire avait été mal conduite ; que la faute en était à Ho ; que l'empereur était trop raisonnable, trop favorablement disposé pour congédier l'ambassadeur aussi brusquement. On lui avait dit la vérité. Il admit qu'en général on avait agi avec trop de précipitation ; mais il p1.324 soutint que le cérémonial du *ko-tou* était d'une nécessité absolue. Il existait, dit-il, des motifs qui s'opposaient à ce que l'empereur pût nous en dispenser ; qu'en nous y soumettant, l'empereur n'en était pas plus grand, ni nous plus rabaissés, que le *ko-tou* ne nous constituait pas tributaires, et qu'il y avait une bien grande différence entre la manière

dont nous devions être reçus et celle dont on reçoit les ambassadeurs des États tributaires, notamment en ce qui concerne le privilège de s'asseoir sur des coussins [1]. De sept présidents de tribunaux, trois ont été destitués par suite de leur conduite dans cette circonstance. Le juge nous assura que, nonobstant tout ce qui était arrivé, nous pouvions être assurés de la gracieuse protection de l'empereur, et sans inquiétude sur la manière dont nous serions traités pendant le reste du voyage. Toutefois, il nous rappela plusieurs fois que nous ne devions pas regarder ces observations comme officielles.

p1.325 Lord Amherst ayant cité l'exemple de l'ambassade russe, sous le règne de Kang-hi, qui avait lui-même proposé une alternative de la nature de celle offerte par lord Amherst, Ching-ta-jin, après beaucoup d'observations peu fondées sur l'empire russe, dit que tout s'était passé différemment de ce que nous croyions ; que l'empereur Kang-hi avait ordonné à un mandarin de cinquième classe de se prosterner devant l'autel du dieu du ciel, c'est-à-dire, du dieu des chrétiens [2] ; et qu'en revanche l'ambassadeur russe avait exécuté le cérémonial du *ko-tou*. Jamais le juge n'admit un instant, dans le cours de cette conversation, que l'on eût pu nous dispenser du cérémonial. Il convenait cependant qu'il était possible que l'on eût rendu avec inexactitude à l'empereur les différents arguments de l'ambassadeur ; mais il n'en croyait pas moins que l'on n'avait pas suffisamment expliqué à son excellence la nécessité de se soumettre au cérémonial. Il nous dit en riant, dans un moment :

— Ne feriez-vous donc rien pour aller en Tartarie ?

Mais cette demande nous fut adressée d'une manière si peu p1.326 sérieuse, que nous n'y fîmes aucune attention. Il profita de l'occasion pour nous faire part de ses connaissances sur l'Europe : il avait puisé ce qu'il en savait dans un ouvrage chinois écrit vraisemblablement par quelque missionnaire. Ses idées sur la France et l'Italie étaient assez

[1] La prérogative de s'asseoir sur un coussin, devant le trône de l'empereur, n'appartient qu'aux princes et aux mandarins du premier rang. C'est, en quelque sorte la même chose que les honneurs du tabouret à la cour de France.
[2] Cet exposé s'accorde assez avec la supériorité attribuée à l'empereur sur quelques-uns des *dii minores*.

justes ; mais il n'en était pas de même de ses notions sur la Grande-Bretagne, qu'il ne croyait pas gouvernée par un même souverain. Au total, le juge se conduisit envers nous avec politesse, mais il faut cependant dire que le résultat de l'entrevue ne nous dédommagea pas de l'ennui que nous éprouvâmes de l'entendre bavarder pendant deux heures. Il s'était vu dans la nécessité, attendu la position où nous nous trouvions, de refuser les présents que l'ambassadeur lui avait envoyés, tout en convenant d'assez bonne foi qu'ils lui eussent été fort agréables dans toute autre circonstance. Il nous informa que, d'après l'usage, un festin aurait été donné à l'ambassade à son entrée dans la province de Chan-tung, mais que, dans l'état actuel des choses, il n'aurait pas lieu. Comme il doit nous quitter aux limites de la province de Shan-tung, il a pris congé de lord Amherst.

On voyait sur les bords de la rivière, en approchant Lien-hien, plusieurs échafauds servant à débarquer, avec des py-loos ornés, et un peu p1.327 au-delà de nos barques, une salle temporaire de réception agréablement illuminée avec des lanternes de différentes couleurs. Plusieurs d'entre elles tournaient constamment ; ce qui, joint à la variété et à l'éclat des couleurs, produisait un joli effet. — Des guérites très commodes, construites en nattes soutenues par des perches, et également illuminées, étaient régulièrement placées de distance en distance. Tout ce qu'offrait ce coup d'œil semblait plutôt imaginaire que réel. En Chine, la profusion de lumières donne aux scènes de nuit quelque chose de brillant, et qui a l'apparence de la gaieté.

Le 16 septembre.

La température, favorisée par un fort vent de nord, fut extrêmement agréable pendant la matinée, et nous pûmes nous promener sans aucun désagrément avant déjeuner. — À midi, nos regards furent attirés par deux chevaux en pierre, harnachés comme pour un jour de combat, et qui se trouvaient dans un champ de chaume. Nous débarquâmes pour les examiner : les chevaux étaient grossièrement faits, mais les housses et les selles étaient d'un meilleur style ; la pierre

nous parut être un granit porphyrique. Nous ne pûmes rien apprendre sur les lieux concernant leur origine et leur destination : on les p1.328 regarde comme une espèce de monument élevé à quelqu'un qui a été enterré dans cet endroit. — J'ai vu aujourd'hui infliger la punition du *pan-tze* à un des bateliers ; et j'ai été surpris de trouver que ce châtiment soit comparativement aussi peu rigoureux. On appliqua au coupable, sur le derrière des cuisses, vingt-cinq coups d'un bambou de six pieds de longueur sur deux pouces de largeur ; mais on frappait si doucement, que le mal qu'il a éprouvé n'a pas dû être très grand. Après avoir subi la peine infligée, il rendit grâce au mandarin suivant l'usage, en se prosternant devant lui. Cette coutume, également absurde et peu naturelle, est une conséquence de la théorie patriarcale du gouvernement, qui suppose que les punitions judiciaires sont des corrections paternelles, et par conséquent infligées à regret. — Nous mouillâmes, dans l'après-midi, à Sang-yuen, dernier village de la province du Chee-lee.

Ching-ta-jin, le juge, nous a fait savoir par Chang qu'il désirait voir sir George Staunton, qui n'avait pas accompagné lord Amherst la veille. Le juge donnait à entendre qu'il avait dessein de revenir sur quelques observations importantes qu'il avait omis de nous faire. Chang souhaitait beaucoup que sir George se rendît à sa demande, p1.329 afin que le rapport qu'il comptait faire à l'empereur fut appuyé du témoignage de Ching ; ce que l'on ne pouvait espérer d'obtenir, à moins de satisfaire sa vanité par un air de déférence. On convint, en conséquence, que sir George irait le trouver sur la barque de Chang. Quoique, dans la longue conversation qui eut lieu, le langage de Ching-ta-jin fût toujours poli, le sujet de notre entretien était loin cependant d'être agréable pour nous ; et plus d'une assertion du juge eût mérité d'être plus sérieusement réfutée si nous eussions dû avoir de plus longs rapports officiels ensemble. Le Poo-ching-tze, ou trésorier de Shun-tung, qui est maintenant chargé de pourvoir aux besoins de l'ambassade, étant survenu inopinément au commencement de l'entrevue, le juge prit sir George Staunton à part, et la plus grande

partie de la conversation se passa alors entre eux deux. Ching-ta-jin fit hautement valoir toute l'importance dont le commerce de la Chine est pour l'Angleterre ; et, par contre, le peu d'utilité dont il est pour la Chine ; il parla de la prééminence de l'empereur, de l'infériorité du roi d'Angleterre, et de la supériorité de la France sur notre nation dans les arts et manufactures ; il ne considérait les Anglais que comme les facteurs des autres peuples ; il dit que Ho avait p1.330 fait de grandes fautes, et qu'en général l'affaire avait été mal conduite ; mais que, cependant, nous pouvions encore remédier au mal en nous soumettant au cérémonial du *ko-tou* qu'il regardait comme indispensable. Sir George ayant fortement appuyé sur l'exemple de lord Macartney, le juge répliqua qu'il l'avait vu lui-même exécuter le *ko-tou*. En vain sir George chercha-t-il, en différents endroits de la conversation, à réfuter les absurdités de Ching-ta-jin, à mesure qu'il les débitait ; il n'y eut pas moyen d'arrêter son flux de langue, et sir George dut se borner à attaquer sa dernière assertion, quelle que fut d'ailleurs son importance. Au moment de rompre la conférence, sir George, pour ôter au juge jusqu'à la pensée de croire que notre détermination relativement au *ko-tou* eût subi le moindre changement, l'informa d'une manière positive, ainsi que Chang, qu'il serait absolument inutile de nous rappeler, quand nous serons à moitié chemin de Canton, ou à Canton même, dans la persuasion que nous nous soumettrions au cérémonial tartare. Sir George crut d'autant plus nécessaire d'appuyer sur ce point, que le silence qu'il avait gardé, sur différents passages du discours du juge, afin de ne pas blesser sa vanité, aurait pu être pris p1.331 pour une approbation ou un consentement de sa part. Chang dit qu'il n'était pas vraisemblable que l'on rappelât l'ambassade une fois rendue à Canton, attendu les frais qu'occasionnerait le voyage. Les propositions faites par sir George, d'après quelques allusions à un rapport que le juge projette d'adresser à l'empereur, se bornaient à demander que l'empereur acceptât les présents, et rendit un édit favorable à l'ambassade ; mais Ching-ta-jin ne crut pas qu'il fût possible d'espérer une semblable faveur.

Peu après le retour de sir George, un messager vint de la part de Chang pour lui demander une explication sur ce qu'il avait entendu dire relativement à notre répugnance à revenir sur nos pas, en observant qu'il ne pouvait guère avancer dans son rapport que nous fussions parfaitement respectueux, puisque nous refuserions de retourner à Pékin, si l'empereur nous en donnait l'ordre. Comme en chinois les mots *parfaitement respectueux* signifient une entière soumission, sir George ne perdit pas un instant à détromper Chang, soit qu'il fût véritablement dans l'erreur ou non. En conséquence, il alla le trouver dans sa barque, et lui répéta que nos sentiments, en ce qui concernait le *ko-tou*, étaient toujours p1.332 les mêmes ; mais que nous étions prêts a obéir aux ordres de sa majesté, si elle jugeait à propos de nous recevoir aux conditions que nous avons proposées. Chang répondit que cette explication était parfaitement satisfaisante, et qu'il n'avait jamais compris que sir George eût annoncé quelque changement dans notre détermination. Il paraît que le rapport de Chang sera le seul qui sera fait ; je dois avouer que je n'en attends aucun résultat très satisfaisant. — Sir George a été fort satisfait du *Poo-chin-tze* de Shan-tung, qui lui a manifesté le désir qu'il a de rendre notre voyage à travers sa province aussi agréable que possible. — Chang nous a parlé de l'intention où est Kwang de renouveler demain ses rapports personnels avec nous, et nous a prié avec instance de le recevoir comme si nous n'avions pas remarqué de changement dans sa conduite à notre égard. On croit que c'est une note écrite de Tong-chow au sujet des bagages qui nous manquaient, qui a indisposé le *Chin-chae*.

Le 17 septembre.

Aujourd'hui, nous avons fait séjour ; et, quoique Sang-yuen ne soit qu'un village, et n'offre pas beaucoup, par conséquent, matière à observation, le temps ne nous a pas paru long. Une promenade dans la rue qui borde la rivière, et qui renferme p1.333 quelques boutiques passables, jointe à une excursion que nous avons faite pour voir deux miaos qui sont dans le voisinage, nous ont suffisamment occupés. —

Les plus belles boutiques sont celles de fourreurs ; je dois ajouter qu'elles sont fournies de marchandises de meilleure qualité qu'à Tong-chow. J'y ai remarqué quelques pièces de drap portant la marque de la compagnie des Indes orientales. Les dollars étant notre plus petite monnaie ont occasionné une baisse dans le change contre la monnaie de cuivre nommé tchen [1], qui, de 800, que l'on peut considérer comme le pair, est tombé à 500 : il en est résulté une augmentation dans le prix de toutes leurs marchandises. Les marchands ont su faire sur-le-champ la distinction des membres de l'ambassade, de leurs gardes et de leur suite, et vendaient en conséquence. — Les statues que nous avons vues dans les p1.334 miaos sont assez bien conservées : les plus remarquables sont le dieu Fo et la Mère universelle, tous deux assis sur le lotus. Il y a une figure du dieu Fo avec huit bras, en tout semblable aux idoles des bramines. On nous dit que quelques statues colossales de guerriers, que nous examinions avec attention, étaient celles de mandarins distingués : l'une d'elles tient un marteau à la main ; ce qui semblerait justifier la conjecture qu'il a été érigé des statues aux inventeurs des arts utiles. Il y avait sur les autels une pièce de bois sphérique ouverte par un bout dont on se sert comme d'un gong. De tous les objets que nous avons vus dans cette occasion, celui qui m'a le plus frappé est le modèle d'une pagode, ou *paou-ta*, haute d'environ quinze pieds, et à treize étages ; chaque étage est rempli de petites figures en bois doré que je trouvai assez bien faites. Les principales statues sont aussi de bois, mais imitant le bronze : celles de grandeur colossale sont ordinairement de terre cuite. Malgré la grossièreté des matériaux, les draperies sont imitées avec minutie et fidélité. L'un de ces temples servait d'écurie, et l'autre de ferme.

Ce n'est pas à Paris seul que l'on trouve un café des Aveugles. Sang-yuen a aussi un p1.335 établissement de ce genre, où nous nous

[1] Le *tchen* de cuivre est la seule monnaie courante. Les métaux précieux sont reçus suivant leurs poids et leur titre et sont, par conséquent plutôt un objet d'échange, qu'une monnaie. Les dollars n'ont une valeur déterminée que parce qu'ils représentent une certaine quantité d'argent. Le tael, ou once d'argent, qui vaut six schellings et huit pences sterlings, est également une monnaie de compte. On ma dit que, sous la dynastie des Ming, il existait un papier-monnaie.

rendîmes dans l'après-midi. Un vieillard, qui paraissait être le chef d'orchestre, joua d'un instrument qui est le plus compliqué que j'aie encore vu en Chine. C'est une espèce de boîte avec deux chevalets sur lesquels quelques cordes sont tendues, tandis que d'autres cordes passent dessous : il y a, en outre, des ouvertures circulaires pratiquées vers le milieu de la boîte, qui a deux pieds de longueur sur un de largeur. Le musicien jouait sur les cordes avec deux petites verges. J'ai cru reconnaître dans cet instrument un clavecin de la forme la plus simple. Nous fûmes tous d'avis qu'il était plus harmonieux que ceux que nous avions entendus jusqu'alors ; les autres instruments étaient une guitare et un violon.

Kwang est venu nous faire une visite comme Chang nous l'avait annoncé ; nous avons tous été satisfaits de ses manières. Sa conversation avec lord Amherst roula sur des sujets indifférents, tels que la physionomie et les goûts de l'empereur. Il nous le représenta comme étant d'une taille moyenne, mais fort et bien proportionné. Sa majesté aime la chasse aux chiens courants et au tir ; elle excelle à tirer de l'arc. Il nous dit qu'une grande partie du district de Chee-lee consiste en pâturages pour les chevaux p1.336 du gouvernement [1]. En causant avec sir George et moi, Kwang nous entretint davantage de nos intérêts particuliers. Il nous informa que nous prendrions la route de Nankin afin d'éviter deux trajets par terre très pénibles. Sir George ayant observé que notre visite à Yuen-min-yuen nous avait dégoûté des voyages par terre, Kwang le pria de ne pas rappeler cette malheureuse circonstance, en ajoutant qu'il avait le premier entamé les négociations avec nous, et cherché à concilier les différents points en discussion ; qu'il avait été remplacé par Ho, qui s'était écarté de ses avis, et qui avait tout gâté par trop de précipitation. Sir George dit en réponse qu'il était inutile de songer au passé ; que tout ce qu'il importait maintenant était d'établir les choses sur un pied amical pour l'avenir ; et que l'on y

[1] Les relations des missionnaires représentent les Tartares comme d'excellents cavaliers, et comme connaissant et pratiquant parfaitement tous les exercices du manège. Je n'ai pas eu occasion de m'assurer de l'exactitude de cette assertion ; toutefois, à en juger par leurs chevaux, il est douteux qu'ils puissent manœuvrer avec rapidité.

parviendrait sans doute en s'y prêtant de part et d'autre. Kwang en convint d'un air sérieux, et avec une apparente sincérité ; il observa que p1.337 les deux parties n'avaient rien à se reprocher. Il s'excusa ensuite d'avoir été si longtemps sans nous voir, en disant que tant que nos amis Chang et Yin avaient été auprès de nous, il était persuadé que rien ne nous manquait ; mais qu'à présent que nous nous trouvons parmi des étrangers, il croyait devoir nous offrir ses services. Lord Amherst lui a rendu sa visite dans l'après-midi. Malgré le ton poli qu'il a employé ce matin, ses manières n'en ont pas été plus civiles, car il a continué de prendre la place d'honneur dans sa propre barque. Il nous a fait servir du thé semblable à celui que l'on n'offre que dans les jours de cérémonies, et que l'on nomme *yu-tien* [1] : c'est un thé vert, à petites feuilles, fort savoureux. Il y avait dans les tasses de lord Amherst et de Kwang une feuille d'argent percée de petits trous pour laisser passer l'infusion, et arrêter les feuilles. Les tasses dont se servent les mandarins d'un haut rang ressemblent à nos tasses à café, et ont une soucoupe en bois ou en métal de la forme des barques chinoises. Kwang nous dit que les Tartares sont p1.338 éligibles aux charges publiques à l'âge de dix-huit ans. Cette faveur provient, dit-on, du désir qu'a le gouvernement de les voir employés de bonne heure. Il y a en Chine quatre races différentes de Tartares [2]. Kwang lui-même est Mongul, ou, comme on les appelle en Chine, Mun-koo.

@

[1] Nous avons su ensuite que ce thé était fourni à Kwang en sa qualité de Chin-chae. Suivant le père du Halde, le thé réservé pour l'empereur se nomme *mao-tchu*, et consiste dans les jeunes feuilles de l'arbuste.

[2] Les Man-tchoos et les Mun-koos sont divisés en huit bannières. On compte un pareil nombre de bannières composées de Chinois tartarisés. On les distingue par leurs étendards, qui sont jaunes, blancs, bleus et rouges, et dont les couleurs sont disposées de différentes manières. Chaque bannière est subdivisée ; la moindre a cent chevaux. — Il y a longtemps que les Mun-koos adorent Fo ; les Man-choos, au contraire, n'ont adopté son culte que depuis leur entrée en Chine ; et ils regardent encore aujourd'hui le pur théisme comme la base de leur morale et de leur politique. Les Chinois et les Tartares rendent les mêmes honneurs à la mémoire de leurs ancêtres.

CHAPITRE V

L'ambassade part de Sang-yuen. — Départ de Chang et de Yi. — Arrangements futurs sur la subordination des conducteurs en sous-ordre. — Arrivée à Lin-tsin-chow. — Paou-ta de Lin-tsin. — L'ambassade entre dans le canal impérial. — Elle quitte la province de Chung-tung, et entre dans celle de Kiang-nan. — Elle traverse le fleuve Jaune. — Inscription de Ning-niang-miao. — Elle passe devant Yang-choo-foo. — Arrivée à Kao-ming-tze. — Retard. — Observations sur le projet d'une adresse à Pékin.

@

Le 18 septembre.

p2.001 Nous partîmes de Sang-yuen au milieu de la nuit. Chang et Yin nous ayant l'un et l'autre quittés, on n'a pas nommé de mandarins pour leur succéder, puisque le Poo-ching-tze est l'officier du district qui doit remplacer le juge. Les mandarins des trois principales barques nous laissent aujourd'hui : on ne leur a donné l'ordre de nous accompagner aussi loin qu'afin que leurs successeurs pussent p2.002 se mettre au fait des dispositions à prendre pour se rencontrer aux heures du déjeuner et du dîner. Kwang a refusé assez désobligeamment d'envoyer quelqu'un de ses gens pour servir d'intermédiaire dans les petits différents qui peuvent s'élever. Il y avait précédemment des hommes de la suite de Chang attachés au service de la barque de l'ambassadeur. On a fait des présents convenables aux individus de cette classe qui nous quittent.

Le bois n'a pas l'air de manquer dans cette partie du pays, quoique je n'aie rien vu qu'on puisse appeler des arbres. Nous arrivâmes, au soleil couchant, à Te-tchoo, à soixante-dix lis de Sang-yuen. L'espace, depuis le rivage jusqu'à la ville, renferme des rues où l'on remarque quelques belles boutiques. Je me suis promené jusqu'aux murs, qui ne m'ont pas paru aussi élevés que ceux des villes du Chee-lee. Un marais, ou fossé plein, s'étend à quelque distance de ce côté. — Te-tchoo possède une manufacture de bonnets d'été. Nous fûmes tous d'avis qu'on avait tiré plusieurs salves à l'arrivée de la barque de lord Amherst ; ce qui nous porte à croire qu'on a l'intention de continuer à

nous rendre des honneurs. Ce qu'il y a de certain, c'est que plusieurs mandarins d'un rang inférieur nous attendaient, et étaient très p2.003 occupés à écarter la foule. — Dans cette province, une petite tour d'observation se trouve ajoutée aux grandes tours de garde quadrangulaires. — Les bords de la rivière, en arrivant à Te-tchoo, sont pittoresques. Les saules, dont les branches se baignent dans le fleuve, [et là configuration de ses bords qui s'avancent quelquefois inopinément, rompaient un peu l'uniformité du coup d'œil. Notre musique fixait particulièrement l'attention générale. Deux mandarins qui se trouvaient confondus dans la foule, ayant été invités à monter à bord de la barque de l'ambassadeur, eurent l'attention de se vêtir de leurs habits de cérémonie avant de se rendre à cette invitation, ce qui est une marque particulière de considération.

On a observé que, dans cette partie de la Chine, le tabac croît d'une manière extraordinaire ; ses feuilles sont d'une largeur peu commune ; il est doux en qualité. — Les tubes de fer dont on se sert pour les salves n'ont pas plus de huit pouces de longueur, et sont d'un très petit calibre. — J'ai su que les cônes en argile ou en maçonnerie qui se trouvent, comme on l'a déjà dit, au pied des tours de garde, servent de fourneaux quand on veut communiquer au loin par signaux.

Le 19 septembre.

Le thermomètre était à p2.004 58 degrés, à sept heures. Quoiqu'il s'élève considérablement à mesure que le jour avance, le climat est cependant généralement tempéré. J'appris qu'un grand tremble, qui était remarquable par son air antique, avait cent ans ; il est, je crois, peu d'arbres de cette espèce qui vivent aussi longtemps. — On rencontre un plus grand nombre de cimetières ornés de trembles. La rivière a tant de sinuosités, que les barques semblaient quelquefois naviguer sur plusieurs lignes parallèles, et, en d'autres moments, environner les spectateurs. La nuit, tous ces mouvements produisent un effet agréable, à cause des lanternes dont les bateaux sont éclairés. Sur les dix heures nous passâmes vis-à-vis de Sze-nu-sze, connu par

un temple dédié à quatre dames d'une chasteté extraordinaire [1]. Elles ne remplirent pas les fonctions auxquelles toutes les femmes sont appelées, et voulurent rester vierges. Chose étrange, que la p2.005 perversion humaine ait été honorée dans tant de siècles et de pays différents ! À une petite distance de ce temple, on remarque à gauche un canal sur lequel est construit un pont plat, à six arches, dont les piles sont en bonne maçonnerie. La porte de la ville est grande et garnie de petites tours ; ce qui, je présume, est particulier à cette province. La petite tour d'observation, dont il a été question hier, a, dit-on, été ajoutée depuis les derniers troubles. — Shan-tang fut le principal théâtre de la dernière rébellion. — Kwo-hien, qui veut dire ville glissante, celle de toutes qui fit la résistance la plus longue et la plus opiniâtre, est située dans cette province. Beaucoup de monde perdit la vie par cette révolte ; et, sans la fermeté de quelques personnes qui entouraient l'empereur, il est probable que la dynastie actuelle eût été renversée. Dans un pays comme la Chine, où non seulement l'exécution des mesures les plus importantes du gouvernement, mais même des plus petits détails d'administration, dépend du prétendu pouvoir irrésistible de la puissance impériale, la plus légère opposition communique à toute la machine politique une commotion à laquelle on ne peut remédier ni facilement, ni avec promptitude.

p2.006 Hier au soir, nous vîmes, sur la rive opposée, des troupes avec des drapeaux particuliers : on nous les désigna comme étant des Tartares Man-choo. Il ne paraissait pas y avoir de différence dans leurs armes, ni dans leur tenue ; mais, au lieu de justaucorps, ils portaient des habits longs. — Nous mouillâmes vis-à-vis de Koo-ching-hien, ville entourée de murailles, ayant des portes régulières et des tours : la partie la mieux bâtie et la plus peuplée est en dehors des murs, sur le bord de la rivière.

[1] Le célibat est recommandé aux hoshungs, ou prêtres de Fo, plus connus en Europe sous le nom de bonzes, du japonais bonzo, qui veut dire prêtre. Gomme anciennement chez les moines, cette loi ne garantit pas la chasteté : au contraire, elle conduit souvent ceux qu'elle lie à employer la violence pour satisfaire leurs passions. Les prêtresses font aussi vœu de célibat ; mais elles se font encore moins sciupile de l'enfreindre.

Le 20 septembre.

L'air a été presque froid dans la matinée ; et, pendant toute la journée, le thermomètre ne s'est pas élevé, à bord de la barque, au-dessus de 75 degrés ; les rayons perpendiculaires du soleil ont cependant encore beaucoup de force.

D'après le nombre croissant de nos malades, je suis porté à regarder le climat comme malsain. — La faucille dont on fait usage pour couper le kao-leang est plus petite que je ne le croyais ; le manche n'a pas plus de deux pieds, et la lame plus de huit pouces : celle-ci est disposée presqu'à angle droit avec le manche. — On observe, dans un assez court espace, une grande variété dans la moisson ; car, tandis que, dans quelques endroits, le tabac est à p2.007 peine en fleurs, j'en ai vu ailleurs étendu sur des cordes, et qui séchait au soleil. Il est si doux dans cet état, qu'il laisse à peine le moindre goût dans la bouche. — Nous mouillâmes, pour dîner, à Chin-ja-khor ; et, peu après, nous passâmes auprès d'une belle avenue de saules, vis-à-vis de laquelle un détachement de troupes était en bataille. L'ambassadeur y fut salué par une salve. Il n'est pas toujours facile de savoir à qui ces honneurs s'adressent, parce que la salve a quelquefois lieu quand le bateau est vis-à-vis, et d'autres fois lorsqu'il est à une certaine distance. Dans les occasions où les honneurs ont un but déterminé, les soldats s'agenouillent au moment où la barque s'approche de la gauche de la ligne ; ils poussent un cri sinistre ; et leur musique, placée à la droite, se fait entendre au même instant. Le bruit réuni de mille petites trompettes d'enfants peut donner une juste idée de la musique militaire des Chinois. — Notre mouillage de ce soir est, dit-on, à trente lis de Chin-ja-khor ; son nom, je crois, est Cha-ma-hien.

Le 21 septembre.

Le pays n'a rien offert d'intéressant. À midi, nous avons passé près de Woo-chang-hien, petite ville murée. Le parapet de la muraille était tombé en différents endroits ; le reste était en terre, et d'une p2.008 épaisseur considérable. Il ne se trouvait pas de village à l'endroit où

nous mouillâmes ; cependant les py-loos ordinaires, les échafauds et les postes momentanés étaient placés sur le rivage. Je me suis exactement informé du nom du mouillage : c'est quelque chose approchant de Tsin-keea-khoo.

Les caractères tracés sur les drapeaux de quelques-uns des soldats réunis pour nous rendre les honneurs, signifient *des citoyens robustes*, d'où l'on est porté à croire qu'ils forment un corps de milice, qui appartient plus particulièrement aux subdivisions des districts. En Chine, les troupes de chaque province sont levées dans ces provinces, d'après ce principe, que les habitants d'un pays doivent le défendre avec plus de courage que des étrangers ; on peut dès lors considérer les bannières des Tartares comme formant les forces disponibles de l'empire.

Depuis notre entrée dans le Shan-tung, des cavaliers ont toujours suivi les haleurs, et l'ordre n'en est que mieux établi : aussi voyageons-nous avec plus de régularité ; nous faisons à peu près vingt-cinq milles par jour. Rarement les haleurs sont employés moins de seize heures. Pendant ce temps, ils ne s'arrêtent jamais pour manger, ni se rafraîchir, quoiqu'il y ait p2.009 parmi eux un grand nombre de vieillards et d'enfants. J'ai appris qu'ils sont contraints de servir, et que, lorsqu'un individu en a reçu l'ordre, il est obligé de se présenter ou de se faire remplacer. — Les barques où sir George Staunton et moi nous nous trouvons, sont estimées valoir huit cents taëls, ou deux cent soixante livres sterlings ; elles ont été construites dans les provinces septentrionales.

Le 22 septembre.

Nous arrivâmes à huit heures à Yoo-fang, ou Yoo-fa-urh, petite ville défendue par des tours. À midi, je vis la pagode, ou *paou-ta* de Lin-tsin-choo, à une distance de quinze lis. Au premier endroit accessible du rivage, je débarquai avec quelques autres. Nous n'eûmes aucune difficulté à entrer dans l'édifice, et à monter jusqu'au haut. Il est de forme octogone, et a neuf étages qui diminuent progressivement

jusqu'au sommet. Les fondations et presque tout le premier étage sont de granit porphyrique ; le reste est en briques vernissées ; quatre mots chinois sont inscrits sur l'extérieur ; ils signifient : *Les reliques de Fo*. Par conséquent, ce monument, appelé Shay-lee-Paou-ta, est un temple dédié à ce dieu. Nous y montâmes par un escalier tournant, ayant cent quatre-vingt-trois marches ; les marches et les angles des murs sont p2.010 en granit du plus beau poli. Il s'y trouve aussi plusieurs dalles de la même pierre, à laquelle quelques-uns donnent le nom de marbre. On a de même donné le nom de porcelaine aux briques vernissées. À l'exception des paliers d'escalier de quelques étages, la bâtisse est en bon état, et offre un modèle intéressant de cette espèce d'architecture. Les toits des étages ont deux pieds de saillie, et sont enrichis de sculptures en bois. L'édifice entier est couvert en fer coulé, ou en métal de cloche : j'en évaluai la hauteur à cent quarante pieds. Du sommet nous apercevions assez distinctement Lin-tsin. Cette ville contient, dans son enceinte, un si grand nombre de jardins, qu'on ne pouvait distinguer aucun bâtiment. Un miao, renfermant une idole colossale dorée, lequel se trouve près de la pagode, eût mérité la peine d'être vu, s'il n'était pas éclipsé par celle-ci. On voit aussi deux idoles dans la pagode ; l'un au premier, et l'autre au dernier étage : celle-ci est d'argile. Une dalle, qui est au troisième étage, porte une inscription qui signifie que la pagode a été bâtie dans la trente-huitième année du règne de Wan-li, de la dynastie de Ming, en l'année 1584 de l'ère vulgaire. — Les murs de la ville, vus du p2.011 sommet, paraissaient être à une distance de deux milles.

Nos regards ont été satisfaits aujourd'hui par la variété que nous avons remarquée dans quelques paysages assez joliment boisés. De grandes levées de terre indiquent la proximité du canal où nous allons entrer demain. Mon opinion est que la route qui se trouve de chaque côté de la rivière, n'a été faite que pour servir de digue, et que les levées de terre sont destinées à la réparer. Je n'aurais pas hésité à lui donner tout de suite le nom de digue, si en plusieurs endroits elle ne coupait pas les sinuosités de la rivière, là où le courant se trouve le plus

rapide. Quelques parties du terrain indiquent qu'il a été récemment inondé. Nous avons remarqué quelques tours de bousillage, peintes en briques. L'affluence des spectateurs était extraordinaire ; mais nous ne fûmes pas beaucoup tourmentés, vu l'activité des soldats et des mandarins inférieurs.

À la nuit, les barques furent entourées, à une certaine distance, de cordages auxquels on avait suspendu, par intervalle, des sonnettes ; de cette manière, toute démarche illicite était aussitôt découverte. C'est à la bonne volonté du Chee-chow ou gouverneur de la ville, gue l'ambassadeur est redevable des salves qui ont été tirées, et p2.012 des autres honneurs militaires qui lui ont été rendus pendant ces deux derniers jours. Les égards de cette nature dépendent, à ce qu'il paraît, de l'officier qui commande dans la province où l'on se trouve. Je me suis promené dans le faubourg qui n'offre rien de remarquable. Nous apprîmes qu'il y a ici des mosquées mahométanes ; mais nous ne pûmes les visiter. Quelques temples auprès desquels nous passâmes dans les faubourgs, et dont les sommets ont une forme particulière, nous parurent être les édifices en question.

Le 23 septembre.

Nous quittâmes notre mouillage au point du jour, et nous entrâmes aussitôt dans le canal qui se jette dans le fleuve par une ouverture assez large pour admettre les plus grandes barques. Cette ouverture est formée par des piles en pierres, où l'on a pratiqué de larges rainures afin d'y adapter une écluse. Après avoir passé cette entrée, le canal tourne au nord ; et, à partir de la seconde écluse, il continue à se diriger au sud-est. Ses bords, dès l'entrée, sont d'une élévation considérable, et donnent une idée avantageuse de la grandeur de l'ouvrage. La perspective, sous ce rapport, était véritablement imposante ; les combles des temples, les mâts des vaisseaux et la jonction des eaux fixaient particulièrement nos regards. p2.013 À environ un mille à l'entrée du canal, nous passâmes auprès d'une tour de garde à trois étages ; la partie inférieure est ouverte des quatre côtés avec

des portes en voûte. Il y avait auprès deux levées de terre carrées, revêtues de maçonnerie, et sur le sommet desquelles on pouvait mettre de l'artillerie en batterie : ces ouvrages sont sans doute destinés à défendre le passage. — On voit aussi sur les bords quelques édifices de forme conique, qu'on dit être des tombeaux de prêtres. — Vers l'extrémité du faubourg, une salle ouverte du côté de la rivière, avec une table et quelques indices de l'autorité, fixa mon attention ; cette salle se trouvait être le tribunal du mandarin, qui a la surintendance de la police de la rivière. Le canal s'appelle le Cha-kho, ou la rivière aux écluses, et il est effectivement formé par une rivière que l'art a rendue navigable. Lin-tsin-chow est connu par la manière dont on y apprête les fourrures. — À huit heures nous passâmes auprès d'un miao, le premier que j'eusse encore vu construit en brique rouge. À mesure que nous avançons, le courant devient moins fort, et les bords du canal n'ont aucune élévation. — Nous étant informés ce que pouvait signifier un parasol jaune que nous vîmes dans une jonque, nous apprîmes qu'elle p2.014 contenait les robes de dragon de l'empereur, lesquelles sont envoyées à la capitale comme tribut, par quelques provinces de l'intérieur. J'ai vu pendant ces deux derniers jours des champs de cotonniers (*gossipium herbaceum*).

L'un des mandarins militaires qui suivent l'ambassade à son passage par cette province, a dit hier à M. Morrison que le séjour de l'ambassade à Pékin ne devait durer que six jours ; et que la réception, le spectacle et l'audience de congé, devaient avoir lieu dans ce court intervalle. Je n'attache pas beaucoup de foi à ce rapport, parce que je regarde comme presqu'impossible qu'on eût pu faire tout cela en si peu de temps, en ne considérant que celui qu'il aurait seulement fallu pour déballer les présents. Je me rappelle cependant avoir entendu, lorsque nous étions à Tien-sing, Kwang dire quelque chose de semblable, quant au nombre de jours destinés à être employés en audiences et fêtes. Un mandarin à bouton rouge et à plume de paon, et ayant de bonnes manières et un extérieur agréable, se trouve avec nous ; son commandement particulier ne s'étend pas, je crois, au-delà de cette

journée : il n'a fait aucune difficulté de recevoir les présents que lord Amherst lui a offerts. Peut-être la délicatesse des autorités chinoises p2.015 diminue-t-elle à mesure que nous nous éloignons de la capitale.

Nos bateliers, en entrant dans le Cha-kho, firent un sacrifice, soit à la divinité protectrice du bateau, soit au dieu du fleuve. On tua un coq de bonne heure dans la matinée, et on arrosa de son sang toutes les parties de la barque ; on le fit rôtir ensuite, et on le servit avec d'autres provisions consistantes en lard bouilli, salade et fruits marinés, sur le gaillard d'avant, vis-à-vis d'une feuille de papier coloré ; un pot de Sam-shoo [1], avec deux petites tasses et une couple de mèches, furent placés près des provisions. — Le fils du patron de la barque remplissait les fonctions de prêtre. La cérémonie se borna à jeter par-dessus le bord deux tasses de la liqueur et une petite partie des aliments ; on brûla ensuite un peu de papier doré, et on tira quelques pétards. Tandis que cette cérémonie se faisait sur le gaillard d'avant, les femmes qui étaient à bord brûlaient du papier et de l'encens devant l'idole renfermée dans une châsse, dans la partie la plus reculée de la barque. Le patron et son fils ont l'un et l'autre leurs familles à bord, et je présume qu'ils n'ont jamais d'autre demeure.

p2.016 À mesure que nous avançons, le canal excède souvent l'Eu-Ho en largeur : dans certains endroits on s'aperçoit qu'il a récemment submergé ses bords. Cette circonstance, jointe à ses fréquentes sinuosités, lui donne tout l'aspect d'une véritable rivière. Nous passâmes deux écluses, ce qui prouve qu'il y a moyen de limiter la quantité de ses eaux. À l'une d'elle notre direction était nord-ouest. À quatre heures nous jetâmes l'ancre pour la nuit, à Wei-kee-wan, petit endroit où il y a si peu de maisons qu'on ne le regarde guère que comme un lieu de station pour les voyageurs. On y voit cependant deux temples, l'un desquels est dédié à des personnes d'une éminente vertu ; la plupart m'ont paru être des femmes.

[1] Sorte de liqueur distillée du riz.

Sur les dix heures du soir, l'un des marins de ma barque tomba dans l'eau et se noya. Le corps fut retiré de l'eau en moins d'un quart d'heure ; mais tous les efforts que l'on fit pour le rappeler à la vie, furent inutiles. Les Chinois ne firent pas la moindre tentative pour sauver leur camarade ; ils semblaient au contraire regretter qu'un des gardes de l'ambassadeur et un de nos domestiques fussent parvenus à retrouver le cadavre. Pour l'honneur de l'humanité, il faut présumer que leur inactivité provient plutôt de la responsabilité qui p2.017 pèse sur les témoins en cas de mort subite, que d'une véritable indifférence pour la vie de leurs semblables. Car, d'après le code criminel de la Chine, la dernière personne qui s'est trouvée dans la société du défunt, est responsable de sa mort. Une enquête faite par le mandarin eut lieu à ce sujet ; il la termina en ordonnant d'enterrer le corps. Les témoins furent examinés à genoux comme des coupables. Le défunt était allé se coucher étant ivre, et on présume que dans cet état il glissa par-dessus le pont. Il était absolument nu ; et, comme on lui trouva une blessure à la tête, il est probable que dans sa chute il se heurta contre quelque chose qui l'étourdit et l'empêcha de se mouvoir ; car autrement ces bateliers nagent avec une si grande habileté qu'il n'est pas présumable qu'il se fût noyé.

Le 24 septembre.

Sur les onze heures, nous vîmes à gauche quelques greniers à blé que le mandarin appela *lecang-cha-chin*. Il y a des tours de garde assez rapprochées les unes des autres, et elles sont mieux bâties. Un soldat placé au sommet bat sur un *gong* pendant quelques minutes, soit pour saluer, soit pour avertir de l'approche des barques. Les piles des écluses n'ont que seize à vingt pieds de largeur et il faut beaucoup d'adresse pour y faire passer les p2.018 larges barques sans qu'il arrive d'accidents. La maçonnerie de ces piles est très solide ; les pierres sont longues et régulièrement taillées. Des figures grotesques d'animaux, en pierre, en occupent les angles dans plusieurs endroits. Il paraît qu'on a récemment fait déborder les eaux du canal, parce qu'on voit ça et là

des arbres presque submergés. Nous approchâmes de la ville Tong-chang-foo, pendant l'heure du dîner ; le canal en traverse le faubourg. Je crois que les maisons y sont plus régulières et mieux bâties que toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent. J'ai observé que les ombles des temples y sont plus voûtés et plus surchargés d'ornements qu'ailleurs. Quand cette partie du bâtiment a vieilli, on ne peut qu'être frappé de sa grandeur et de la disproportion des ornements. — Ici les bords du canal se trouvaient très abaissés. En passant de l'écluse dans le faubourg, nous pûmes voir très distinctement les deux côtés de la ville, qui se prolongent à l'ouest et au nord. Elle est située sur la rive gauche du canal ; elle est en bon état et a de hautes tours de garde par intervalles. On y voit deux édifices de forme conique avec des étages ; ce sont vraisemblablement des pagodes ; leur diamètre est, relativement à leur élévation, d'une plus grande dimension que celle de p2.019 Lin-tzin-chow. — Nous mouillâmes absolument en dehors du faubourg, et à une telle distance de la ville, que nous n'eûmes ni assez de temps, ni assez de jour pour la visiter. Nos stations sont fixées par nos conducteurs de manière que nous arrivons si tard dans l'après-midi aux villes où nous nous arrêtons, et que nous en partons de si bonne heure, que nous n'avons pas la possibilité d'y entrer ; leur jalouse circonspection à cet égard est également ridicule et inhospitalière. Un peu de diversité dans l'élévation du terrain sur lequel les faubourgs sont bâtis, leur donnent un aspect plus intéressant que ne l'ont ordinairement les villes chinoises. Quelques parties du canal, bordées d'arbres, et du milieu desquels on apercevait les temples et les maisons, offraient réellement un joli coup d'œil. La nudité des terres labourées qui se trouvaient à notre gauche, nous faisait regretter les tiges élevées du millet. De très hauts peupliers fort, touffus, et d'une espèce différente de celle que l'on connaît en Angleterre, sont communs dans cette province. On y voit aussi des bouquets de l'*arbor vitae* (*thuja orientalis*). Tong-chang-foo, ville du premier ordre, est populeuse, et nous eût, d'après tous les rapports, pleinement dédommagés de la visite que nous aurions pu y faire.

Le 25 septembre.

p2.020 Au soleil levant, tous les yeux étaient fixes sur une chaîne de montagnes qui était au sud-est, avec le même intérêt qu'on découvre la terre après un voyage de long cours. En effet, on peut dire que par l'uniformité des objets, et la nature plate du terrain, tout le pays, depuis notre départ de Tong-chow, nous a paru aussi peu intéressant que l'étendue des eaux bleues du canal. La scène entière devient plus agréable ; les villages sont mieux situés, et les rives du canal boisées d'une manière plus variée. Il n'en est pas ainsi de nos haleurs, qui sont réellement le rebut des êtres de notre espèce ; ils sont difformes, maigres, couverts de haillons, et ont l'air souffrant ; en un mot, ces malheureux sont à la fois un objet de compassion et de dégoût. À deux heures et demie, nous passâmes vis-à-vis du village de Shee-chee-tee ; et, à huit heures du soir, devant la ville de Woo-chien-chin, dont les murs s'étendent jusqu'à la rivière. Quelques maisons paraissaient ou bâties sur ses murs, ou s'élever au-dessus : ceux-ci étaient couverts de spectateurs munis de lanternes, selon l'usage. Les bords du canal, proche de ces villes, sont revêtus en pierres. Des soldats et d'autres personnes sont placées, pendant la nuit, avec des torches, au sommet des piles, pour faciliter le p2.021 passage des embarcations. Dans ces endroits, les groupes, imparfaitement éclairés par les lanternes et les torches, offraient quelque chose de singulier.

Le 26 septembre.

Nous n'atteignîmes pas Chang-shoo avant trois heures du matin ; nous n'y mouillâmes que deux heures, nos haleurs ayant travaillé vingt heures, et nous ayant fait fait faire quatre-vingt-dix lis. Il est présumable que Chang-shoo, d'après les ruines d'édifices qu'on y voit encore, a été anciennement plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il y a près de Chang-shoo un pont plat à cinq arches, si toutefois on peut leur donner ce nom, puisque ce ne sont que des ouvertures entre les piles. Les matériaux qui forment le dessus du pont y ont été négligemment jetés, et il est probable que l'on est obligé de les

renouveler souvent. Plusieurs écluses sont obstruées par des masses de terre. Je suis cependant plus porté à croire que ces entassements ont eu lieu plutôt à dessein que par négligence. La régularité plus générale du cours des eaux, et la proximité des écluses, depuis les trente derniers milles, indique qu'il a fallu faire plus de travaux ici pour assurer la navigation que près de Tien-sing. Dans différents endroits, les p2.022 levées de terre paraissent avoir des fondations en briques.

Peu après onze heures, nous longeâmes le village de Tee-cha-mee-urh, qui n'est remarquable que par le nombre de ses tours de garde, hors de proportion avec son étendue. Il y a, à la droite, un canal navigable, avec un pont ; mais il ne communique pas avec le grand canal. La première rivière que j'aie vue tombe dans le canal près de ce village. Quelques radeaux matés et ayant de grands appentis passèrent auprès de nous ; ils venaient de Ho-quang, l'une des provinces de l'intérieur, et se rendaient à Pékin. Des mandarins qui étaient dessus indiquaient que les radeaux, ou ce qu'ils portaient, était une propriété impériale. La chaîne des montagnes la plus voisine était à dix milles. Nous remarquâmes quelques édifices qu'on nous dit être un temple et une petite ville situés sur le sommet de l'une de ces montagnes, qui se trouve séparée des autres. La chaîne orientale est presque parallèle au canal ; les montagnes qu'on voit à l'ouest ne forment pas aussi distinctement une chaîne continue. Nous mouillâmes à Ganshien-chin, poste militaire avec quelques maisons. Nous avons fait dans la journée soixante et un lis. Un fort vent du nord-est a opéré un changement p2.023 total dans le climat. La soirée a été assez semblable à la fin d'octobre en Angleterre. Ces variations sont nuisibles à la santé ; et je puis dire, par ma propre expérience, que, dans de pareilles circonstances, on a particulièrement à craindre des dérangements dans les facultés digestives.

L'ignorance des militaires en Chine est si reconnue que les mandarins de cette classe, quelque soit d'ailleurs leur rang, n'hésitent point à en faire l'aveu. Le courage et la force corporelle sont les seules qualités exigées pour obtenir de l'avancement ; ce qui prouve que l'art

de la guerre doit y être bien imparfait : car, si la force est le premier mobile de la guerre, la manière de l'employer exige d'aussi grands efforts intellectuels que quelque autre science que ce soit. Il ne serait pas, je crois, très difficile de prouver, d'après le témoignage de l'histoire, que les qualités nécessaires pour former un grand homme d'État, ou un grand capitaine, sont presque les mêmes. L'un et l'autre doivent posséder ce courage supérieur qui naît de la réflexion : la force physique est chez tous deux d'une petite importance. La différence que l'on suppose fréquemment exister entre eux, provient de ce que l'on n'a observé que des hommes qui ne possèdent qu'à p2.024 un degré ordinaire les qualités requises à chacun d'eux.

Sir George Staunton a su, de l'un des mandarins militaires, que l'empereur a donné des ordres très détaillés sur tout ce qui concerne notre voyage.

Le 27 septembre.

Quoiqu'au point du jour le temps ne parût pas beau, je n'en fis pas moins ma promenade du matin. Je persiste à prendre cet exercice, malgré tout le désir que j'aurais de m'en abstenir, parce que c'est un préservatif contre les mauvais effets de la bile. Les soldats chinois, qui ne nous perdent jamais de vue, doivent être singulièrement las de cette activité hors de saison. Ils font naître mille prétextes pour raccourcir la promenade, soit en nous proposant d'attendre les barques, ou de couper les angles que forme le canal. Dans notre promenade, nous vîmes quelques aires. Après examen, je me convainquis que le rouleau bat en même temps qu'il enlève la pellicule du grain. On coupe le millet un peu au-dessus de l'épi, et on l'étend sur l'aire, après quoi on passe dessus le rouleau en pierre que traîne un cheval. Quelques-unes de ces pierres paraissent être de granit porphyrique, et sont admirablement veinées. En quelques endroits, les piles d'écluses sont bâties avec cette pierre ; p2.025 dans d'autres, avec de la pierre à chaux compacte. À neuf heures, nous passâmes auprès d'un village nommé Chen-cha-kho. Les chevaux sont ici d'une meilleure espèce et en plus grand nombre

qu'ailleurs : à la vérité, je crus un instant, en en voyant plusieurs menés en laisse, qu'il y avait un marché de chevaux dans le voisinage. Il paraît y avoir depuis deux jours, sur les rives du canal, un commerce plus actif que celui que j'avais remarqué jusqu'alors ; beaucoup de marchandises sont transportées dans des brouettes d'une forme particulière. L'avantage qu'elles offrent consiste dans la manière dont la roue est placée ; elle est au centre de la brouette ; deux hommes, l'un devant, l'autre derrière, y sont attelés. Je n'en ai pas encore vu allant à la voile. On sème, depuis quelques jours, du blé sarrasin d'une belle espèce. Le tabac parvient à la hauteur de quatre pieds ; lorsqu'il est en fleurs, c'est une très belle plante. Le chanvre, le ricinier (*ricinus communis*), le kéolang (*holcus sorghum*), et une petite espèce de fèves sont les principales productions des districts qui avoisinent le canal. Peu après déjeuner, nous passâmes vis-à-vis Yuan-cha-kho. Les noms des villages sont aussi ceux des écluses, *chah* voulant dire écluse. La rivière de Wan-ja-kho p2.026 se jette à droite dans le canal, à Leu-leu-ko, où nous arrivâmes à trois heures. Cette rivière n'est pas grande, aussi ne vis-je pas de bateaux. La jetée opposée est formée de terre et de tiges de kao-leang ; elle est très haute, et paraît solide. Il y avait à Kei-kho-chin (*kei-kho* signifie commencement de rivière, et *chin* un poste militaire) une rivière moins considérable avec un pont ; elle semblait se perdre près de là : sous le pont se trouvaient plusieurs bateaux pêcheurs.

Cette après-midi, j'ai eu occasion de voir de quelle manière on tire partie des écluses pour élever et abaisser les eaux. Un certain nombre de poutres, aux extrémités desquelles on attache des cordages, sont successivement fixées entre les rainures des piles, les unes au-dessus des autres. On élève ensuite perpendiculairement une poutre à l'extrémité de chaque pile, sur laquelle on lie un cordage qu'on passe autour d'un pivot introduit entre les pierres ou poutres inclinées qui sont assujetties des deux côtés au centre des piles ; on fait tourner le pivot au moyen de petites barres, et les poutres perpendiculaires sont par là rapprochées de celles qui sont horizontales, jusqu'à ce qu'elles

soient toutes suffisamment jointes pour s'opposer à la force de l'eau. On entortille p2.027 alors une barre croisée dans l'un des brins du cordage roulé sur le pivot, et on en fixe en terre l'extrémité par laquelle le tout est maintenu dans sa position. On se sert aussi de l'extrémité du pivot pour placer un bout de chaque poutre horizontale dans la rainure des piles ; on passe le cordage qui se trouve à l'autre extrémité à la pile opposée, et la poutre est amenée à sa position. Quand on laisse les eaux reprendre leur cours, les poutres restent auprès des piles. Ce procédé, en général, est mal entendu, et dangereux pour les travailleurs, par le risque qu'ils courent de voir les poutres perpendiculaires glisser, en cherchant à les assujettir, et le cordage qui les retient se rompre. Ces poutres augmentent de circonférence à leur base, ce qui peut rassurer un peu contre la crainte de les voir glisser. Un bas-fond, qui se trouve au-delà de Kei-kho-chin, rendait nécessaire cette élévation des eaux du canal.

Le 28 septembre.

À six milles de Kei-kho-chin, nous arrivâmes au point de jonction de la rivière Wun-kho avec le canal : on dit que ce point est le plus élevé de tout le canal, par la raison que ses eaux y prennent des directions opposées. Des deux côtés, mais particulièrement à l'orient, le pays est couvert d'eau : p2.028 quelques-uns prétendent que c'est un lac que traverse la rivière de Wun. Quelques indices qui existent sur les bords du Wun, près du lieu de sa jonction, attestent qu'ils ont été élevés par la main des hommes ; et je crois, à n'en pas douter, que son cours a été changé. Le bord opposé du canal est solidement revêtu en pierres, pour pouvoir résister à la force des eaux. Au milieu, le courant se laisse à peine apercevoir ; mais, près des bords, on peut facilement le voir suivre des directions contraires. On a retiré une telle quantité de terre du canal, qu'on a pu en former de grandes monticules qui sont couvertes d'arbres et de différents arbustes, parmi lesquels on remarque le ricinus, ou palma-christi. Je suis monté sur la plus haute de ces petites collines, et je puis dire que j'y ai joui de la perspective la

plus pittoresque que j'aie encore vue en Chine, La vue embrassait en même temps les sinuosités du fleuve et du canal, les eaux répandues de chaque côté, et les montagnes voisines. Un village qui se trouvait au-dessous de nous, dans les monticules, avait, par sa position, un air agreste presque semblable à celui des pays montueux.

Les barques, en arrivant à cet endroit, offrent ordinairement un sacrifice au p2.029 Long-wang-miao [1], ou temple du dragon roi : c'est le premier temple où j'ai vu officier les prêtres. Il était en bon état, et paraissait être très fréquenté. Les bateliers brûlèrent de l'encens devant l'idole, et se prosternèrent, tandis que les prêtres frappaient sur un gong. Quelques pièces de monnaie de cuivre furent le salaire de ces derniers. Des dragons environnent l'idole, et c'est de là que lui vient son nom. J'appris ici que l'étendue d'eau qui se trouve à gauche et à droite du canal est appelée Ma-chang-ho, et Ming-wang-hoo. Ces eaux sont amenées et renvoyées du canal par de nombreuses écluses qui se trouvent sur les bords. On en introduisit une très grande quantité pendant que nous déjeunions. — À dix heures, nous atteignîmes Ta-chang-hoo. On y voit quelques tours très bien situées sur les montagnes basses et circulaires du voisinage ; la direction de la chaîne de ces montagnes est est-sud-est ; elles paraissent formées d'une pierre semblable à celles des piles, qui en proviennent sans doute. On croit que ce sont des pierres calcaires : je dois convenir que j'aurais p2.030 été tenté de les prendre pour du silex ; les couches inclinent à l'horizon. On voit des marais des deux côtés du canal. À une heure, nous arrivâmes au village de Kosta-wan, remarquable par une tour délicieusement ombragée par des saules. Une très longue ligne de troupes était rangée en bataille près de notre mouillage, qui est situé à deux milles à peu près de la ville de See-ning-chow. Les Chinois avaient ajouté des conques à leur musique. Quoique le son de ce nouvel instrument ressemblât assez à un hurlement plaintif, il était cependant moins désagréable que celui des trompettes. Un grand nombre de soldats campaient sur le rivage, soit pour nous observer, soit pour nous protéger. Quelques-uns de ceux

[1] Les missionnaires nomment ce temple Foo-schwny-miao.

faisant partie des postes militaires auprès desquels nous venons de passer ont pour arme une espèce de *scythe*, fixée à un long manche. Je ne sais pas si l'on fait usage de ces armes à la guerre, ou si elles ne sont destinées qu'aux exécutions. J'ai remarqué sur les drapeaux de ces soldats quelques caractères qui indiquent la partie de l'armée à laquelle ils appartiennent. J'apprends que la rivière de Wun coule de soixante-dix sources dans les montagnes orientales, à la distance de soixante milles du lieu de sa jonction avec le canal ; mais je ne sais pas p2.031 si elle est navigable dans une partie de cette étendue.

Le 29 septembre.

Nous commençâmes cette journée par traverser les faubourgs de See-ning-chow ; la ville elle-même est sur le bord oriental ; les murs, qui sont en bon état, ont des portes circulaires défendues par des tours de garde. Dans les faubourgs, les boutiques étaient très élégamment décorées d'ouvrages ciselés et dorés. Plusieurs bonnes auberges, et des temples couverts en tuiles de différentes couleurs, donnent aux faubourgs l'air d'une ville. À mesure que nous avançons au sud, ou les villes sont de nature à fixer davantage l'attention du voyageur, nos conducteurs semblent résolus de nous priver de la satisfaction de visiter celles qui se trouvent sur notre passage. À quelques milles de See-ning-chow, une autre rivière, venant de l'ouest, se jette dans le canal, et les eaux, des deux côtés, s'étendent presque jusqu'aux montagnes. À en juger par les arbres et les villages avec des tours, qui se trouvent au milieu de cette vaste étendue d'eau, je suppose que la situation actuelle du pays est due aux inondations qu'il a éprouvées. Le lac See-ning est indiqué à l'est, dans les cartes ; mais il m'a été impossible d'en fixer les limites. Nous vîmes plusieurs bateaux avec quelques-uns des p2.032 oiseaux dont on se sert pour pêcher ; mais nous ne pûmes parvenir à les examiner de près, ni à voir la manière dont on s'en sert. Les villages sont pourvus d'un nombre extraordinaire de tours, que la situation des lieux fait d'autant mieux remarquer ; elles offrent peut-être un refuge aux habitants dans les inondations subites. Dans

certains endroits, il n'existe d'autre terre, entre le canal et le pied des montagnes, que le bord de la digue qui sert de sentier aux haleurs.

À une heure, nous passâmes devant un village où l'on remarque quelques beaux édifices, qu'on nous assura être un collège et un temple bâtis en l'honneur de Confucius, ou de l'un de ses premiers disciples ; ils ont été restaurés par l'empereur régnant ; le collège reçoit un certain nombre d'étudiants. Le village se nomme Foong-koong-tse. Celui où nous dînâmes est très agréablement situé à l'angle de la montagne. Sans ce petit nombre de lieux habités, nous nous serions crus en mer. La végétation naissante, et les eaux croupies auprès des villages, leur donnent un air d'insalubrité. En effet la fièvre y règne, et elle s'est déjà fait sentir parmi les personnes de notre suite ; je m'attends moi-même à recevoir bientôt une visite de cet hôte importun. Nous p2.033 mouillâmes pour la nuit à Nang-yang-chin, petite ville où se trouvent quelques maisons bien bâties. Les combles y sont plus surchargés d'ornements que dans le Chee-lee. Maintenant que ces ornements ont vieilli, on s'aperçoit mieux de ce que ce genre d'architecture, qui néglige entièrement le corps de l'édifice pour la toiture, offre de défectueux.

Hier, Kwang informa M. Morrison que nous ne pourrions plus continuer de nous réunir à dîner à bord des grandes jonques que nous allons avoir à Yang-choo-foo, en remplacement de nos barques actuelles ; et il nous invita a faire nos arrangements en conséquence. M. Morrison s'entretint avec lui sur ce qui était arrivé à Yuen-min-yuen. Kwang condamna Ho, et chercha à justifier l'empereur. Il n'accueillit pas très favorablement le désir que nous lui manifestâmes de nous arrêter à Nankin ; il promit cependant d'en parler au vice-roi de Kiang-nan. C'est le mandarin Puh qui occupe aujourd'hui cette place. Il était précédemment à Canton ; on a souvent eu lieu de remarquer combien il était opposé à nos intérêts. Toutefois il paraît mieux disposé dans cette circonstance, puisqu'au rapport de Kwang, il a déjà expédié un message fort poli concernant le passage de l'ambassade par la province.

Le 30 septembre.

Quelques officiers de p2.034 Kiang-nan sont venus aujourd'hui à notre rencontre pour nous conduire à travers un angle de cette province qui est sur notre route ; nous rentrons ensuite dans celle de Shang-tung. À midi, nous longeâmes le lac de Foo-shang-hoo, qui paraît bien indiqué dans l'itinéraire de la précédente ambassade. Cette partie de la province de Shang-tung a horriblement souffert par une inondation qui a eu lieu il y a cinq mois. À en juger d'après les apparences, des villages entiers, avec des espaces assez étendus de terre cultivée, ont été submergés. Quelques pauvres chaumières et des habitants encore plus misérables, sont tout ce qui, dans quelques endroits, a échappé au fléau. Il est surprenant que le canal ait été préservé dans un pareil débordement. — Des barques assez grandes traversaient le canal, et quelques petits bateaux voguaient sur le terrain inondé au-delà. Toute cette scène, jointe aux causes qui l'ont produite, est on ne peut plus affligeante. Des barques et des jonques chargées de grain sont les seules habitations qui offrent quelque sûreté.

À deux heures, nous passâmes vis-à-vis du village de Maja-khoo, où nous vîmes plusieurs barques en construction. Vers l'heure du dîner, nous entrâmes dans la province de Kiang-nan. Tous les haleurs étaient en uniforme, d'après p2.035 un usage immémorial dans la province ; ils étaient en plus grand nombre, et escortés de soldats, la plupart armés de piques et de scytes. Nous voyageâmes toute la nuit. — Les bords du canal se trouvaient si élevés en quelques endroits, qu'opposés aux nappes d'eau environnantes, ils avaient l'air de collines ; ces élévations ont été formées peu à peu par la nécessité où l'on s'est vu de consolider les bords de manière à résister aux eaux.

Le 1er octobre.

Nous partîmes à sept heures du matin de See-ya-chin, notre mouillage de hier au soir. See-ya-chin est une petite ville bien bâtie. Il y a auprès une étendue d'eau nommé See-ya-chin-hoo. Nous commençâmes, en partant de See-ya-chin, à voir le lac de Wee-

chang-hoo, et nous l'eûmes en vue toute la journée. L'inondation est vraisemblablement allée au-delà de ses limites ordinaires ; elle s'étend maintenant jusqu'à la base des montagnes voisines. — À dix heures et demie nous passâmes See-wan-chin, poste militaire avec quelques tours bien bâties dans un espace enclos. — J'ai appris que les bâtiments qui environnent les tours sont des casernes. — Nous entrâmes à l'heure du déjeuner dans le district de Shan-tung. Dans cet endroit, nos haleurs se virent dépouillés, les soldats de p2.036 l'escorte leur ayant enlevé leurs vêtements. — À onze heures nous atteignîmes le Shi-tze-kho, ou la Rivière-Croisée. Là, le canal se divise en quatre bras. Le village de See-san, à quelques milles de l'endroit où cette jonction a lieu, est probablement situé sur le versant d'un coteau. La principale chaîne de montagnes, jusqu'à cet endroit, est presque parallèle au canal ; mais ici elle semble être perpendiculaire à sa direction. — De deux heures à six, une chaussée en pierre formait le bord qui se trouvait à notre droite ; aucune augmentation d'eau ne me parut nécessiter cette précaution. On dit que le fleuve Jaune submerge quelquefois ses bords au point de réunir ses eaux à celles du lac de Wee-chang-hoo. Peut-être est-ce ce motif qui a fait faire cette digue en pierre. — On travaillait à réparer les bords du canal. Les matériaux qu'on y employait étaient de la terre et des tiges du kea-leang, dont on forme des claies retenues par des pieux. Le même usage est en pratique sur le fleuve Jaune. Des mandarins inspectaient les travaux. La terre était amenée de la rive opposée. Dans un ou deux endroits l'inondation avait détruit les piles des écluses. — Nous mouillâmes à Hang-chang-chuan, ayant fait dans la journée soixante-dix li.

Le 2 octobre.

La ville se prolonge le long de p2.037 la rivière, et renferme beaucoup de maisons bien bâties. Près de cet endroit, une longue rangée de piliers, au nombre de dix-huit, qui traverse le canal, en resserre les eaux, et donne au courant une rapidité assez grande pour rendre

superflu le secours des haleurs. — Nos barques naviguent la poupe en avant, et on les manœuvre en arrêtant leur mouvement avec des ancres qu'on jette sur l'un ou l'autre bord du canal. Ceux-ci sont élevés, et sont couverts de coquillages et d'autres substances provenant du lit du canal. Il y avait, parmi ces substances, plusieurs masses de caillou d'Angleterre. — Une plaine cultivée s'étend à droite et à gauche jusqu'aux montagnes. — La majeure partie du terrain était en friche. — Nous remarquâmes qu'il y avait plus de sarrasin que d'autre blé. — Nous vîmes quelques champs de froment. — Les Chinois sont très attentifs à nettoyer leurs terres ; ils se servent à cet effet de herses de différentes grandeurs j'en ai vu une dont les dents étaient aussi minces et aussi rapprochées qu'un petit rateau de jardin.

À onze heures et demie, les barques, au lieu de passer sous l'écluse ordinaire, firent le tour d'une petite île, afin d'éviter la violence du courant, qui se fait sentir entre les piles, et dont il n'eût pas été possible d'éviter le choc ; on en $_{p2.038}$ agit de la même manière deux ou trois fois pendant cette journée. — La première écluse se nommait Leu-lu-cha. — Il y a un pic remarquable parmi les montagnes au sud-est, et au moyen duquel on pourrait facilement déterminer la direction du canal. — La chaîne occidentale est maintenant exactement connue ; notre direction est plus à l'est. — À une heure nous arrivâmes à l'endroit de la jonction de deux nouvelles rivières avec le canal ; nous en avions déjà vu une autre s'y jeter avant. — La rapidité irrégulière du courant, et la submersion presque totale des piliers, attestent assez la force des dernières inondations. — On nous assure que le vice-roi Puh se rend à la frontière, pour surveiller les opérations qui sont nécessaires. Nous continuâmes notre route jusqu'à onze heures du soir, et nous ancrâmes de ce côté-ci de Ta-ur-chuang. — Je présume que nous quittâmes vers le milieu du jour la province de Shan-tung. La partie méridionale de cette province a tellement souffert par l'inondation, qu'il est impossible de s'en former une idée exacte, d'après sa situation actuelle. Les villages, même ceux où l'inondation s'était le moins fait sentir, ont une chétive apparence, et leurs habitants un air de pauvreté et de misère.

Cependant les soldats étaient robustes et p2.039 généralement plus grands que ceux que nous avions eus jusqu'alors.

Le 3 octobre.

Lord Amherst reçut ce matin les adieux de Ho, le *Poo-chin-tze* de Shan-tung. Nos rapports ensemble s'étaient bornés jusque-là à de petits présents et à des messages obligeants, et je m'attendais pour ainsi dire à ce qu'il n'y aurait pas de visite de congé. Ses manières étaient extrêmement agréables, et généralement plus conformes à nos notions sur la politesse, que celles de tous les autres Chinois que nous avions connus. Le *Poo-chin-tze* ne voulut pas accepter un présent de verroterie que lord Amherst était disposé à lui envoyer. La crainte de voir mal interpréter l'acceptation de ce présent le lui fit refuser.

Je dois convenir que tout ce que je vois ne me porte pas à me ranger de l'avis de beaucoup d'auteurs sur l'immense population de la Chine. J'oserais presqu'assurer qu'elle n'est pas hors de proportion avec les terres cultivées, ce qui est fort au-dessous du nombre généralement admis.

Le *Poo-chin-tze* de l'une des subdivisions de la province succède à Ho, pour tout ce qui regarde les besoins de l'ambassade. — Il se nomme Chen, qui veut dire *arrangement* ; ce nom suit assez bien celui de Ho, qui signifie *concorde*. p2.040 Son prédécesseur en fit un grand éloge. Ho avait été, autant que pouvaient s'en rappeler quelques-uns d'entre nous, juge à Canton. Nous partîmes de Ta-ur-chuang peu après déjeuner, et nous ne voyageâmes que jusqu'à l'heure du dîner ; nous mouillâmes alors vis-à-vis d'un très gros village. Il y a, à une petite distance de Ta-ur-chuang, un bras de rivière qui se jette dans le canal.

Le pays offre un aspect beaucoup plus agréable. On n'y voit plus aucune trace d'inondation, et il paraît bien cultivé à une très grande distance. Le canal ne suit plus dans sa direction la chaîne de montagnes située à l'est. Vers midi, nous tournâmes l'extrémité de la chaîne occidentale. Un petit lac s'étend dans la direction du sud-est, près de notre mouillage. Le courant a été moins rapide, ce qui a rendu le secours des

haleurs plus nécessaire. Nos petites embarcations marchent mieux que nos grandes ; leurs rames suffisent pour les guider et accélérer leur mouvement ; cependant nous ne faisions pas plus de trois milles à l'heure.

Le 4 octobre.

Sur les sept heures, nous passâmes à l'endroit où le Shen-ja-kho se joint au canal : on peut dire que, comparativement, c'est une grande rivière. À une heure, p2.041 nous arrivâmes à Yow-wan, ville où il y a plusieurs maisons en brique bâties sur le bord sud-ouest du canal. Un petit ruisseau, qui coule auprès, se jette dans le canal. D'après le grand nombre de barques qui sont à l'ancre, je suis porté à croire que Yow-wan est la station accoutumée. — Le pays n'offre autre chose à la vue qu'un grand nombre de bouquets d'arbres. — Vers huit heures, nous passâmes vis-à-vis de Wen-ja-kho, où un ruisseau se joint au canal, sur lequel il y a un pont avec quelques piles en pierre. Près de là, on voit un temple appelé Koo-ling-miao, ayant à l'entrée un avant-mur en maçonnerie assez remarquable. Une troupe de soldats était rangée en bataille devant une belle avenue d'arbres ; le reflet de la lumière de leurs lanternes sur les eaux présentait un coup d'œil agréable. À en juger par l'affluence des spectateurs à une heure aussi avancée, cet endroit nous parut très peuplé. Pendant la nuit, nous longeâmes le lac Loma, sur le côté sud-est du canal. Nous mouillâmes, après minuit, à la hauteur de Sho-ching-hien, située à environ trois lis dans les terres, sur la rive occidentale.

Le 5 octobre.

Il n'y avait que peu de maisons près de notre mouillage. Nous en partîmes à sept heures, nous attendant, si nous p2.042 suivions la trace de la dernière ambassade, à faire une longue journée. Les levées de chaque côté du canal sont hautes. Celle du bord occidental est sans doute destinée à résister à tout débordement inattendu du fleuve Jaune, qui n'est qu'à quelques milles du canal. Quelques parties de territoire, sur la droite, étaient inondées.

Les égards que l'on témoigne à l'ambassadeur semblent augmenter à mesure que nous avançons au midi. J'ai déjà fait mention de deux mandarins qui se vêtirent de leur costume de cérémonie pour lui rendre visite. Hier un mandarin militaire, avec un bouton rouge, s'informa, auprès de M. Morrison, du cérémonial à observer envers son excellence, en remarquant qu'il ne faisait pas de génuflexion devant le vice-roi. Il parut très satisfait lorsqu'il sut que tout le cérémonial se bornait à une salutation.

À onze heures et demie, nous passâmes devant Seao-quang-kho, petit poste militaire auprès duquel se trouve une écluse. Les bords du canal sont là d'une hauteur considérable, et le canal lui-même y est plus large. Dans un endroit, le bord s'en trouvait soutenu par des cordages passés autour de claies faites de tiges de kao-leang, et attachés à un pieu p2.043 fixé à terre. — À une petite distance du canal, sur le bord occidental, on voit un bras de rivière navigable que l'on peut prendre pour le fleuve Jaune qui coule dans la même direction, mais plus à l'ouest. — Le pays est bien cultivé, et a un air de prospérité : il n'a plus, en général, cet aspect sinistre des parties méridionales du Shang-tung.

Nous nous arrêtâmes tard dans la soirée à Tong, ou Chong-ching-chin. Toutes les barques commencèrent aussitôt à faire les préparatifs nécessaires pour célébrer la pleine lune d'automne. On plaça, selon la coutume, des provisions et du vin devant la divinité, et la libation ayant été faite, des pétards et du papier brûlé terminèrent la cérémonie. Ces sacrifices sont suivis de festins où les assistants se partagent les provisions restantes ; on fait aussi, dans ces occasions, une offrande à l'esprit malin. Je ne puis cependant remarquer aucune distinction dans l'objet de leur dévotion. — Deux soldats que nous vîmes retourner au corps-de-garde, vêtus d'uniformes garnis de nœuds en cuivre pour imiter une armure, nous firent présumer qu'on avait célébré à terre une cérémonie à la fois plus importante et plus compliquée. Ces soldats avaient des cuirasses d'acier ; leurs casques étaient aussi d'acier, ornés p2.044 de morceaux rapportés d'une couleur plus sombre, et de

panaches de deux pieds de long, rouges et bruns ; les rouges en crins, comme les bonnets des mandarins, et les derniers en fourrures ; ils avaient pour armes des sabres, des carquois et des flèches : leur costume était à la fois brillant et martial. Choong-chin n'est qu'un village ayant de fortes digues de chaque côté.

Le 6 octobre.

Les bords du canal sont d'une grande élévation ; sa largeur est de deux cents pieds. À neuf heures, nous pouvions apercevoir à l'ouest le Hoang-ho, ou fleuve Jaune. Une rivière appelée la Rivière d'eau salée, coule sur la rive orientale du canal, dans une direction qui lui est à peu près parallèle. — À midi, nous arrivâmes vis-à-vis de Yan-tcha-yhuan, où la rivière de Hoang-ho, qui est située à l'ouest du canal, fait sa jonction avec lui. À deux heures, nous quittâmes notre mouillage pour traverser la rivière qui coule ici au nord-est ; sa rapidité nous empêcha d'y parvenir directement. En nous approchant de la rive opposée à celle que nous venions de quitter, nous remontâmes le courant, qui se faisait sentir par une espèce de passage ou d'écluse formée par de forts appuis de kao-leang et de terre, le tout maintenu ensemble par des cordages attachés comme nous l'avons déjà dit.

p2.045 Un nouveau câble de halage attaché à la proue et fixé à terre à un cabestan, fut mis en usage pour faire franchir ce passage à toutes nos barques. Ici le courant parcourt au moins cinq milles à l'heure : toutefois, près du bord, l'eau est stagnante, à moins qu'un léger courant ne s'y fasse sentir dans une direction opposée. En différents endroits, près des piliers, l'eau s'élève en tourbillons ; la pente est à peu près de deux pieds ; j'évalue la largeur du passage à travers le canal à deux tiers de mille, et celui du lac à un demi-mille. Nous remontâmes celui-ci, pendant l'espace de deux milles, jusqu'à Ma-tou, où nous jetâmes l'ancre. Il y a, près de cet endroit, un temple d'une belle apparence, en briques rouges, appelé Fung-shee-miao, et qui est dédié au dieu des vents. Les Chinois considèrent le passage du fleuve Jaune comme un service dangereux : je conçois que, lorsque les

différentes rivières qui se réunissent sur ce point sont encore gonflées par les pluies, cette crainte peut n'être pas sans fondement ; quant à nous, nous n'avions rien à appréhender.

Bien que la jonction du fleuve Jaune et du canal soit au-dessous de la description qu'en ont faite beaucoup de voyageurs, elle offre cependant, par l'étendue des eaux, et les travaux p2.046 qu'il a fallu faire pour contenir les différentes rivières qui se réunissent ici, et les faire tourner au profit de la navigation générale, un tableau intéressant. On a dit que la carte fournie par la dernière ambassade était fautive, quant à la position du fleuve et celle du lac, qui ne s'y trouvent pas assez éloignés l'un de l'autre. Autant que mes propres observations peuvent me mettre à même d'en juger, leur position, telle qu'elle est déterminée dans la carte qui accompagne la relation de l'ambassade hollandaise par Wanbraun, est suffisamment exacte ; la seule erreur que j'y aie remarquée c'est qu'on n'a pas assez fait tourner le fleuve au sud, en sortant du canal.

Kwang ayant envoyé un message à lord Amherst pour lui proposer une entrevue le matin, à terre, son excellence lui manda en réponse qu'elle était prête à se trouver avec lui, si la conférence avait pour objet les intérêts de l'ambassade ; mais que la manière dont le *Chin-chae* manquait aux égards qu'ils se devaient mutuellement, en prenant toujours la place d'honneur quand sa seigneurie lui rendait visite, lui faisait un devoir d'éviter à l'avenir de semblables rencontres. Cette réponse donna lieu à une explication de la part de Kwang, qui assura n'avoir aucune prétention p2.047 de supériorité individuelle. Il dit qu'en prenant la première place en public, il était soumis à une nécessité pareille à celle qui obligeait lord Amherst à ne pas remplir la cérémonie du *ko-tou*, c'est-à-dire, l'ordre positif de son gouvernement. En proposant cette entrevue, son but était d'engager lord Amherst à rester à terre, dans une tente, pendant le passage de sa barque à travers l'écluse, parce que ce passage, vu la chute rapide de l'eau, n'était pas sans danger, Kwang représenta la réunion des différentes divisions de jonques sur le canal, pour laisser le passage libre à notre flottille,

comme un témoignage de respect qu'on ne rendait pas au vice-roi. Il expliqua aussi l'irrégularité qu'on avait pu remarquer dans les salutations, en observant qu'on les omettait toujours dans les jours consacrés au deuil par le calendrier chinois. Quant à sa dignité temporaire, il observa qu'il avait refusé la visite de quelques-uns de ses amis intimes, parce qu'ils eussent été obligés de s'agenouiller en sa présence. Le Poo-ching-tze devait être présent à l'entrevue proposée. Lord Amherst, ayant trouvé cette explication satisfaisante, fit savoir à Kwang qu'il était disposé à le voir. Toutefois l'entrevue fut différée pour l'instant, parce que Kwang p2.048 objecta l'obligation où il se trouvait de visiter un temple qui était à quelque distance.

Le 7 octobre.

Nous partîmes de Ma-tou peu après huit heures, et, à cent toises du mouillage, nous tournâmes au sud en sortant du lac appelé le Tai-ping-ho, ayant le courant pour nous. Nous fîmes alors un circuit complet, et les barques s'approchèrent de la première écluse, appelée Tien-pa-cha. Il y a auprès un petit temple en avant duquel on avait dressé une tente, destinée à recevoir lord Amherst pendant le passage des embarcations. La petite langue de terre autour de laquelle coule cette dernière rivière, est entrecoupée de grandes levées ; elle offre, dans l'une de ses parties, un bassin avec une belle écluse. Je ne pus me rendre compte quel pouvait être le but tant de cette écluse que des levées ; je conjecture cependant qu'elles sont destinées à opposer une barrière à la chute soudaine des eaux du lac, et du fleuve Jaune. Si les matériaux qui ont servi à les établir proviennent (comme cela est très présumable) du lit du canal, il a dû s'opérer de grands changements sur la surface où il coule.

Après déjeuner, lord Amherst se rendit à terre. Il était à peine assis que Kwang et le *Poo-chin-tze* entrèrent dans la tente. Comme on était incertain de savoir s'ils voulaient p2.049 s'asseoir, lord Amherst fît particulièrement connaître à Kwang qu'il était disposé à lui céder la place d'honneur. Cette prévenance détermina aussitôt le *Chin-chae*, qui

prit la gauche des deux sièges du centre ; il fut suivi par le *Poo-chin-tze*, qui cherchait évidemment à s'emparer de la seconde place. Lord Amherst ayant montré la résolution de ne pas se soumettre à cette prétention, le *Poo-chin-tze* prétexta une affaire et se retira.

La chute des eaux, par l'écluse, n'a pas moins de trois pieds, et elles se précipitent avec assez de force pour inspirer quelques craintes. On est parvenu, au moyen de cordages et de cabestans fixés à terre, à rendre ce passage tout à fait sûr. Toutes les barques passèrent sans éprouver d'inconvénient. Les petites commencèrent, et les grandes, retenues par des cordages tournés autour de colonnes de pierre, les suivirent. Les blocs de pierre saillants qui soutiennent le tourniquet de l'écluse, sont de granit pur ; c'est le premier que j'aie vu. La seconde écluse est à un quart de mille de la première. — Il y a, près du village de Koo-kur, un grand temple, consistant en plusieurs bâtiments couverts en tuiles jaunes, qu'on dit érigé par la mère de l'empereur, ou qui lui est dédié ; il se nomme Ning-niang-miao.

À une petite distance de la première écluse, p2.050 nous en remarquâmes une autre qui paraissait nouvellement bâtie, et auprès de laquelle il y avait des levées ; nous ne vîmes pas d'eau entre elles. — Il y a dans cette partie du canal, comme dans celle que nous avons vue hier, un si grand nombre de digues et de bras de rivières qui paraissent navigables, qu'il est extrêmement difficile de déterminer exactement leurs directions respectives. — On voit souvent des jonques à tous les points opposés de la boussole ; ce qui, joint aux noms chinois et aux descriptions si différentes et si inexactes qu'on obtient, fait que, quelques facilités que l'on ait d'ailleurs, on ne peut guère se flatter de savoir quelque chose de satisfaisant. La perspective n'offre rien de frappant, et la population des villages n'est pas aussi considérable que j'étais porté à le croire. Un retard plus long que celui auquel on s'attendait, ayant eu lieu entre la seconde et la troisième écluse, j'en profitai pour visiter le temple de Ning-niang sur le bord opposé ; et je puis dire que je fus bien dédommagé de ma peine. Quoique l'architecture et les ornements ne diffèrent pas de ceux que nous avons

déjà vus, le temple est en si bon état, qu'il m'a mis à même de me faire une juste idée du mérite comparatif de ces édifices. Il est selon la coutume, divisé en quatre cours, dont les p2.051 deux dernières sont destinées aux prêtres. La première renferme deux pavillons carrés, ayant des toits richement décorés. Il y a sur le différents faîtes de petites figures d'animaux. La frise paraît être d'émail vert, et produit un effet très agréable. Les tuiles sont d'un jaune clair. On voit dans ces pavillons de larges tables de marbre noir, placées perpendiculairement sur des piédestaux, et sur lesquels il y a des inscriptions [1]. Des galeries de chaque côté renferment, comme cela a toujours eu lieu, des bustes de mandarins civils et militaires. À l'extrémité de cette cour, est une statue colossale du roi dragon. — Après avoir passé la première cour, nous entrâmes dans celle où se trouve la divinité qui représente la mère de l'empereur, et à laquelle le miao est dédié. Elle est assise, ayant deux suivantes debout près d'elle ; elle porte une longue robe et elle sur a tête une couronne ou large bonnet ; la statue est richement dorée. Les solives du plafond sont ornées de dragons dorés sur un fond bleu. Il y a, autour des voûtes du temple, des ornements semblables à des lames et à des tridents. Un lustre composé de lanternes de corne et de grains de verre coloriés, pend au centre ; deux p2.052 grandes lanternes de corne sont placées de chaque côté de l'autel avec des écrans de métal poli, qui servent à augmenter l'éclat des lumières, lorsque tout est illuminé. Toutes les parties du comble sont richement sculptées et dorées, et entourées d'une frise entremêlée d'ornements verts, rouges et noirs. Au milieu de la cour est placé un vaisseau de métal assez semblable à une *ta* ou pagode, où l'on brûle constamment de l'encens. La richesse des gongs, tambours et autres instruments appartenant au temple, correspond à celle de l'édifice entier. Nous trouvâmes les prêtres très bien disposés à en faire les honneurs ; et ils parurent fort satisfaits de l'offre que nous leur fîmes d'un dollar.

Nous mouillâmes, pour dîner, un peu au-dessous de la troisième écluse, où la chute des eaux n'est pas moins rapide qu'à la première.

[1] Le Shee-Pee dont il a déjà été question.

Quelques-uns d'entre nous qui, samedi, dans l'après-midi, avaient traversé directement le pays depuis le commencement du lac, reconnurent les nombreux tombeaux qui se trouvent près de cet endroit, comme ayant été le terme de leur promenade ; ils estimaient n'en être pas à plus d'un mille, ce qui peut faire évaluer le circuit que fait le canal, et la difficulté qu'on a dû éprouver pour diriger le cours des eaux. Deux rivières ou bras de rivières qui coulent p2.053 autour de cet isthme, portent les noms de Hi-ho et Yun-ho. Après avoir passé vis-à-vis de deux villages, un de chaque côté, nous ancrâmes à environ un mille de Tsing-kiang-poo ; ce qui fait vingt lis depuis la première écluse. La tradition chinoise dit que le fleuve Jaune est irrésistible, et que, pour garantir la navigation intérieure, on est obligé de se prêter aux écarts de son cours impétueux. Selon le rapport des Chinois, le canal lui-même a été l'ouvrage de plusieurs siècles. Commencé dans les premières années de l'ère chrétienne, il n'a été terminé que sous la dynastie régnante ; son entretien exige constamment la plus active surveillance.

Le 8 octobre.

Tsing-kiang-poo est une ville considérable sur les deux rives du fleuve. Nous entrâmes ici, par une écluse, dans ce que l'on peut regarder comme une continuation du canal, et qui prend le nom de Li-kho ou rivière intérieure ; elle coule à l'est. Il y a une écluse dans un petit angle au nord-ouest ; mais elle ne paraît pas conduire à une autre rivière. — La ville renferme plusieurs temples et de belles maisons et la vue en est assez agréable. Au loin, on voyait un pont. Le nombre des mandarins attachés aux soins de l'ambassade, est beaucoup augmenté, ce qu'on peut raisonnablement attribuer à des dispositions p2.054 plus favorables de la part des autorités locales. Il y a près de la ville, beaucoup d'eaux stagnantes avec de fortes digues. — La population qui, pendant notre passage à travers la partie méridionale de la province de Shang-tung et le commencement de celle de Kiang-nan avait perdu son air de surabondance, reprend ici son premier aspect

mais non pas au point que nous le croyions. Un mandarin militaire nous observa qu'en temps de paix la quantité de vivres devenait insuffisante et que la guerre était absolument nécessaire pour maintenir la balance entre les ressources de l'empire et les consommateurs. Il est assez singulier de rencontrer un disciple de Malthus sur le canal impérial !

Quoique tout à fait plat, le pays entre Tsing-kiang-poo et Hwooee-gan-foo n'est pas désagréable à l'œil, parce qu'il est bien cultivé, et en partie boisé. — Le courant est en notre faveur ; mais, comme le vent nous est contraire, nous n'avançons que lentement. Les grandes barques ont été amarrées ensemble, et on les hale par le côté. À midi, nous passâmes vis-à-vis d'un édifice ayant par devant un portique en bois ; on nous dit que c'était la demeure et les bureaux du *Chin-chae* (commissaire impérial) chargé de la perception des droits de douane. p2.055 Nous entrâmes ici dans le district de Hwooee-gan-foo. — Le cours du canal, depuis la dernière écluse jusqu'à Khoo-choo-ya, le principal faubourg de Hwooee-gan-foo, est presqu'en ligne droite ; on dit que ces villages se touchent. Nous remarquâmes, en différents endroits, une triple muraille. La ville est bâtie sur le bord oriental, et occupe un grand espace où l'on voit des jardins et des terres cultivées. Il y a, en dedans du premier mur, soit un fossé ou un marais. La tour qui se trouve sur l'une des portes est si solidement construite, qu'on pourrait y placer de l'artillerie : c'est la première que j'aie vu où cela soit praticable. Une foule de spectateurs donnait une idée avantageuse de la population, qui est égale, si elle n'est pas supérieure à celle de Tien-sing. — La pagode de Hwooee-gan-foo, que nous aperçûmes d'abord sur notre droite, a cinq étages, et est très inférieure, vue extérieurement, soit à celle de Lin-tsin-chow, ou Tong-chow ; sa base est hors de proportion avec son élévation. — Nous passâmes auprès de quelques barques à sel d'une construction différente de celles que nous avons déjà vues. Leur poupe est moins élevée ; et elles me parurent, en général, plutôt destinées au transport des marchandises, qu'à conduire des passagers. — Le plus grand p2.056 chantier de construction que j'aie été à même de voir, se trouve dans le voisinage de cette

ville ; on y construisait plusieurs barques. — La levée de gauche est haute, et offre une bonne et large route. — On trouve des postes militaires à des distances beaucoup plus rapprochées ; mais ils sont bâtis en très médiocres matériaux ; quelques-uns ont un observatoire en bois. Des marais règnent des deux côtés du canal, sur une assez longue étendue. À en juger à vue d'œil, je crois que le canal est très au-dessus du bord oriental. Il me semble que, dans une inondation subite, les faubourgs de Hwooee-gan-foo, sinon la ville, courraient risque d'être submergés.

Kwang est devenu très prévenant. Il a cru à propos de faire faire des excuses de ce que l'on a manqué de py-loos à notre mouillage de hier au soir ; ce qui n'est arrivé que parce que le vent ne nous a pas permis d'atteindre notre destination, qui était à quarante lis plus loin. Il y a quatre-vingts lis de Hwooee-gan-foo à Pao-ying-hien.

Le 9 octobre.

L'aspect du pays est toujours le même. — Vers déjeuner, nous arrivâmes à Pao-ying-hien, ville murée, sur notre gauche ; elle est d'une très grande étendue ; mais les temples et les édifices publics me parurent p2.057 anciens et en mauvais état. — Le canal était au niveau de quelques maisons, sans présenter cependant autant de danger qu'à Hwooee-gan-foo. On voit d'ici un canal qui porte différents noms. La première partie s'appelle Pa-ying-hoo, la seconde Ne-quang-hoo, et la dernière Kou-yoo-hoo. — À neuf heures, nous passâmes sous une double écluse, par où les eaux du canal se jettent dans le lac. — Sur la rive droite, nous vîmes, pour la première fois depuis notre départ de Tung-koo, une étendue de terre inculte, couverte de joncs et de ronces. Je dois convenir que mes regards se portèrent avec plaisir sur ce petit espace, encore dans son état primitif ; car, de nos jours, pour me servir d'une expression irlandaise, on ne laisse rien en repos. — À une heure, nous passâmes devant le village de Fan-shwuy. On y voit quelques rivières près du canal, qui, dans cet endroit, est étroit ; les bords en sont

élevés, et, dans différentes parties, revêtus en pierres. — Nous dînâmes au village de Shou-kwuy ; le lac prend ici le nom de Pe-kwang-hoo.

Un peu avant dîner, nous eûmes occasion de voir les oiseaux pêcheurs appelés *yu-ying*, poisson vautour, ou *yu-ye*, oiseau poisson. On en place plusieurs sur des perches dans chaque bateau, et on les met à l'eau avec d'autres p2.058 perches ; ils plongent aussitôt pour attraper le poisson, et sont dressés à le rapporter au bateau. J'en remarquai un auquel on avait mis un collier roide pour l'empêcher d'avaler sa proie. Ils paraissent habitués à plonger dès qu'on pose dans l'eau la perche qui les porte ; ils sont de la grosseur du canard de Moscovie, et ressemblent au boubie, surtout par le bec. — Tard dans la nuit. — Ici le bord du canal est soutenu par de fortes solives. Pendant la route d'aujourd'hui, les corps-de-garde nous ont paru mieux disposés pour la commodité de ceux qui les habitent. — Nous voyageâmes toute la nuit, et nous passâmes vis-à-vis de Kou-yoo. Le bord du canai vers le lac, même lorsqu'il est très large, continue d'être inculte. — Ceux d'entre nous qui étaient éveillés, remarquèrent une pagode et d'autres édifices à Kou-yoo.

Le 10 octobre.

Le lac est toujours à notre droite. — Après déjeuner, nous ne vîmes presque plus d'autre terre que les bords du canal ; tout est couvert d'eau. Les revêtements en pierre sont encore fréquents. — À midi, nous arrivâmes à Shou-poo, long village isolé dont une partie des maisons, blanchies et à cheminées, rappelèrent à notre souvenir quelques villes d'Europe. Les bords du canal sont élevés, parce qu'il est exposé à des éboulements de pierres. À trois heures, p2.059 nous passâmes vis-à-vis de Wy-ya-poo, à vingt lis de Yang-choo-foo, vers laquelle nous tournons tous nos regards comme un lieu de séjour, et où nous pourrons jouir de la facilité de faire des achats. — Près de Shoo-poo, nous passâmes auprès d'un long pont de bois, qui est bâti sur trois rivières tributaires du Yang-tse-kiang. — Pendant le dîner, nous vîmes un pont de pierre à notre droite.

Nous arrivâmes à sept heures au faubourg de Yang-choo-foo ; et fumes très contrariés en apprenant par nos bateliers, que l'intention de Kwang-ta-jin était de nous faire aller à vingt lis au delà de cette ville, où de nouvelles barques nous attendaient ; l'obscurité nous empêcha de voir la ville. Nous fûmes près d'une heure à longer la muraille qui fait face au canal, laquelle ne nous parut pas très haute : les seuls bâtiments qu'on pouvait apercevoir à cette heure, sont la maison du *hoppo*, ou receveur des douanes, et un édifice élevé sur de nombreuses colonnes illuminées d'une manière brillante ; il s'y trouvait quelques py-loos, mais on les distinguait à peine. Les maisons du faubourg sont à deux étages et à cheminées. On en voit un grand nombre construites de cette manière, dans la partie de la province où nous sommes. Le canal me parut faire le tour de la p2.060 ville, qui se trouve presque sur une île. — Sur le bord opposé est la tour, ou pagode de Yang-choo-foo, à sept étages, et à peu près dans les mêmes dimensions que celle de Lin-tsin. Au-delà de cette tour, le canal s'élargit considérablement.

Le 11 octobre.

Après avoir voyagé pour ainsi dire toute la nuit, nous mouillâmes à Kao-ming-sze, vis-à-vis d'un temple et d'une tour qui sont sous la protection spéciale de l'empereur. On y entretient deux cents prêtres, et il en coûte annuellement dix mille dollars au trésor impérial. Le temple est dédié à Fo, dont on avait trois statues colossales assises, représentant ce dieu au montent de la manifestation. Le Fo actuel est au centre ; il est coiffé d'un turban, tandis que les deux autres ont une espèce de couronne. Il y a, en avant de la statue, une table portant pour inscription une prière pour le bonheur éternel de l'empereur. Ce temple est bâti sur le même plan que celui de Niu-niang-miao ; mais il est dans de plus grandes dimensions, et est moins bien entretenu. Nous fûmes très obligeamment reçus par le grand prêtre, dont la robe de soie, le bonnet et le rosaire, nous rappelèrent le costume des prêtres catholiques. Accroupi sur une chaise, il me parut très ressemblant, en petit, à la statue du dieu qu'il p2.061 adore. On nous

servit des rafraîchissements parmi lesquels nous ne vîmes rien de remarquable, si ce n'est des boules jaunes renfermant des fruits confits, auxquels on attribue une vertu particulière lorsqu'ils sont donnés par l'un des prêtres.

Ce temple est très ancien, et a, jusqu'à présent, reçu de constantes largesses de la dynastie régnante [1]. Les degrés des divers temples sont d'une espèce de marbre commun. On nous montra une petite statue représentant un vieillard d'un extérieur grêle, qu'on nous dit être le Fo de l'occident, après sa réclusion dans les montagnes ; cette statue porte des signes évidents de son analogie avec l'Inde. Les appartements des prêtres sont propres et commodes. — Malgré toutes les craintes qu'ils manifestèrent sur notre sûreté, nous montâmes dans la tour. Elle a sept étages ; les dimensions en sont désagréables à l'œil, sa hauteur n'étant pas proportionnée à sa base ; chaque côté a trente $\text{pieds}_{\text{p2.062}}$ d'élévation. Tout le danger que nous avons pu courir en y montant, a été grandement compensé par la perspective dont nous avons joui ; elle peut être considérée comme pouvant servir à donner une idée des beautés qu'offre la Chine. Le pays, quoique en partie arrosé par un grand nombre de rivières et de canaux, offrait cependant les marques d'une surabondante végétation. Les regards embrassaient, sur des points différents, les prairies entrecoupées de bois et de bouquets d'arbres, le canal, ses diverses branches, le Yang-tse-kiang adossé à une chaîne de montagnes pittoresques, trois pagodes dans des positions remarquables, l'une sur la montagne de Yang-choo, l'autre sur le rocher de Kin-shan qui s'élève au milieu du fleuve, et le jardin distribué à la manière chinoise et orné de rochers artificiels. Des barques avec leurs actifs habitants, des pavillons de différentes couleurs, et une nombreuse population vivifiaient encore le tableau que nous avions sous les yeux.

[1] Comme il n'existe pas en Chine d'établissements religieux entretenus aux frais de l'État, on pourvoit à l'entretien des temples et des prêtres par des contributions levées sur les diverses sectes. On peut attribuer à la diminution des revenus provenant des conversions au christianisme, la cause de la haine invétérée des hoshungs contre les missionnaires.

Dans l'après-midi, lord Amherst reçut une visite de Kwang. Il voulait s'assurer du moment où nous aurions terminé notre changement de barques, et tâcher de nous faire partir demain ; toutefois il se vit obligé d'abandonner ce dernier projet. Quelques observations faites p2.063 sur son changement de bonnet, lui fournirent l'occasion de nous donner une haute idée de sa dignité comme *Chin-chae*. Il nous apprit qu'avant son arrivée à Yang-choo-foo, tous les mandarins de cette ville avaient mis leurs bonnets d'hiver ; mais qu'aussitôt qu'ils se furent aperçus qu'il portait encore son bonnet d'été, ils avaient repris les leurs. En nous faisant cette observation, il s'empressa, par forme de politesse, de mettre son bonnet d'hiver. Il paraît que le moment de changer de bonnet dans chaque district, est fixé par le personnage le plus élevé en dignité. À Pékin c'est l'empereur, et dans toute l'étendue de l'empire, ce sont ses représentants.

M. Morrison chercha à obtenir quelques renseignements sur les juifs de Honan, d'un mahométan, la seule personne qu'il eût encore rencontrée qui sût quelque chose de leur existence. Mais ses connaissances étaient si bornées, qu'il ne put savoir que peu de chose sur leur condition actuelle. Leur nombre était bien diminué. Le père Jozane les représente, en 1704, comme rendant au temple de Confucius, aux tombeaux de leurs ancêtres, et à la table de l'empereur, les honneurs d'usage. Leurs livres n'allaient pas plus loin que le Pentateuque ; ils connaissaient cependant les noms de David, de Salomon, p2.064 d'Ézéchiel, et de Jésus fils de Sirach. Leur entrée en Chine date de deux cents ans avant l'ère chrétienne.

Le 12 octobre.

J'ai été voir près de notre mouillage un temple qui est contigu à une petite fontaine où l'on voit des poissons sacrés. On dit que cette eau est infestée de l'esprit malin ; et il est présumable que, quelles que soient les donations que le temple reçoit, il en est redevable à la crédulité du peuple du voisinage sur ce point. Les prêtres offrirent de nous vendre un petit livret contenant l'explication de certains termes religieux.

Quelques-uns d'entre nous crurent remarquer que la contenance de ces prêtres peignait la bêtise ; elle me parut à moi être l'effet du sentiment intérieur qu'ils ont d'appartenir à une profession avilie [1].

Dans l'une de mes courses, à travers les champs de riz, je suis entré chez un meunier dont le moulin avait attiré mon attention. Celui-ci n'était autre chose qu'un moulin à écosser : les meules étaient placées obliquement, et leurs p2.065 surfaces dentées ; celle de dessus était cylindrique. Il y avait une roue pour nettoyer le grain, et quelques éventails pour le vanner. Le meunier insista pour que je busse du thé avec lui ; il avait dans ses manières l'honnête cordialité des fermiers anglais. À mon retour aux barques, je m'arrêtai à l'une des digues pour regarder un homme, occupé dans un panier d'osier, à cueillir des graines de lis d'eau que les Chinois mangent indistinctement crues ou cuites. Ses mains lui servaient de pagaies ; et, comme le panier avait à peu près la forme d'une jonque, il avançait assez vite dans l'eau.

L'emploi de machines, pour l'irrigation des rizières, est généralement en usage dans ces contrées. Elles sont d'une construction simple et remplissent assez bien leur objet [2].

Le 13 octobre.

Malgré la présence de vingt soldats et les cris que l'on fit sur ce que deux d'entre nous étaient allés jusqu'au p2.066 Paolin-tze-miao, sur la route de Yang-choo-foo, je parvins aussi à visiter ce temple. Il fallut un peu agir de ruse pour cacher mon intention, et j'y réussis en faisant différentes marches et contremarches dans les rizières. De cette manière, il leur fut impossible de savoir à mon départ, la route que je suivrais dans mon

[1] Les prêtres sont tirés des dernières classes du peuple ; et il est presque impossible d'imaginer un corps plus avili, et qui mérite plus, on peut le dire, son avilissement. L'indifférence des Chinois pour toutes les bienséances de la religion, en opposition avec la multitude de leurs temples et de leurs idoles, fournit un trait de leur caractère national.

[2] L'auteur donne de l'une de ces machines une description qui a pu lui paraître suffisante, parce qu'il l'a vue ; mais, comme cette description pourrait ne pas être aussi intelligible pour beaucoup de personnes, à moins d'être accompagnée d'un dessin, nous avons cru devoir la supprimer, en renvoyant le lecteur à ce que M. de Guignes dit à ce sujet dans son Voyage en Chine. (Note du traducteur.)

excursion. Le temple est en bon état, et a un grand monastère qui en dépend. Les prêtres nous firent voir avec empressement tout l'édifice. À en juger par la grandeur de la salle à manger, et les ustensiles de cuisine, je suppose que leur nombre est considérable. Les idoles sont d'une proportion plus colossale que toute celles que j'ai encore vues. On ne remarque pas ici de différence dans la coiffure des trois foos. Je vis dans un temple intérieur la statue d'un vieillard d'un extérieur chétif, et que mes conducteurs me dirent représenter un individu de leur ordre, qui avait été canonisé. Près de l'entrée, on voyait un bosquet de bambous. Je suis porté à croire, après avoir déjà vu de ces bosquets près des temples, qu'on y attache quelque caractère sacré.

On emploie les femmes à faire la récolte, et surtout à cueillir le riz. — La petite ville qui se trouve à la proximité de notre mouillage consiste principalement en maisons d'agrément, p2.067 qui sont maintenant remplies de curieux de Yang-choo, attirés par le séjour d'animaux sauvages et de leurs conducteurs. Il circule le bruit d'un édit additionnel par lequel l'empereur manifeste son intention de traiter l'ambassade, à son retour, avec tous les égards et toute l'attention possibles. Le gouverneur de la ville, qui a présidé à la translation des barques, a été singulièrement obligeant et attentif ; il s'est même montré disposé à faire fournir des chevaux, et à faciliter toute excursion que nous eussions désiré faire. Mais la jalouse inflexibilité de Kwang, déguisée sous l'apparence de l'intérêt qu'il prenait à notre sûreté, rendit inutile toute sa bonne volonté.

Le 14 octobre.

Nous partîmes de Koa-ming-tze pendant la nuit, et nous nous dirigeâmes au sud. Le vent était très fort, et les barques naviguaient la laborieusement ; elles ont plus la forme de navires que celles que nous quittons, en ce qu'elles sont moins larges et moins surchargées d'œuvres mortes ; la distribution en deux chambres est presque la même ; elles sont à deux mâts ; leurs voiles sont d'une grande longueur relativement à leur largeur.

Nous fîmes d'abord halte vis-à-vis des jardins de Woo-yuen, qu'après quelque p2.068 hésitation de la part des mandarins, nous eûmes ensuite la liberté de parcourir. Quoique très négligés, ils nous parurent intéressants, en ce qu'ils nous donnaient une idée de l'art du jardinage. chez les Chinois. Il est certain qu'ils imitent parfaitement la nature, et que leurs masses de rochers ne prêtent pas au ridicule comme quelques ruines modernes d'Angleterre : elles ne sont, à la vérité, que des copies ; mais elles sont faites sur une si grande échelle, qu'elles peuvent rivaliser avec l'original. Les bâtiments sont disséminés sur le terrain sans intention de leur faire produire un effet indépendant de la disposition générale ; le but qu'on semble avoir eu est de faire naître l'envie de parcourir l'enceinte, qui est disposée de manière à paraître beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est en effet. Les allées ont dû occasionner de grands travaux : en plusieurs endroits, on les dirait faites en mosaïque. Ces jardins étaient la retraite favorite de Kien-lang, dont on nous montra la salle à manger et le cabinet d'étude. Il y a dans celui-ci une dalle de marbre noir, où est gravé un poème composé par sa majesté, à la louange du jardin. Les arbres sont, pour la plupart, des oliviers odoriférants et des platanes.

Nous continuâmes notre route, après déjeuner, jusqu'à ce que nous eûmes atteint p2.069 Kwa-choo, où nous mouillâmes, vu l'impossibilité où l'on était de naviguer sur le Yang-tse-kiang, jusqu'à ce que le vent devînt plus favorable. Un objet qui fixe particulièrement l'attention dans le voisinage est le Kin-shan, ou montagne d'Or, qui est au milieu du fleuve. L'île renferme une pagode et d'autres édifices ; sa position, à l'entrée de la baie où est située la ville de Ching-kiang-shien, la rend encore plus remarquable. Nous vîmes, sur une montagne voisine, quelques temples ou bâtiments qu'on nous dit être des quartiers de soldats tartares. Des chaînes de montagnes de granit se prolongent depuis le fond de la baie presque aussi loin que la vue peut s'étendre. Le Yang-tze-kiang surpasse aussi le fleuve Jaune par l'étendue de son cours. Il y a un rocher pittoresque près de Kin-shan, qu'on nomme le Yan-shan, ou montagne d'Argent. L'absurde défiance, et les dispositions

peu obligeantes du *Chin-chae*, ne nous ont pas permis de faire d'excursions ; mais les lieux que nous eussions désiré voir étaient trop près de nous pour qu'il lui fût possible de nous priver de la vue délicieuse qu'ils offrent. La distance du bord du canal à l'île n'est pas de plus d'un demi-mille. Le Yang-tze-kiang a deux bras navigables qui le rejoignent à Nankin. La route de Soo-choo-foo se p2.070 dirige probablement à travers les montagnes qui forment la baie.

J'ai été surpris, dans une promenade que j'ai faite aujourd'hui dans les faubourgs, de la grandeur de la ville, que j'avais crue, à en juger d'après l'état de ses murailles, et l'air général de tristesse qu'on remarque du côté opposé, presque entièrement abandonnée.

Le 15 octobre.

Aujourd'hui j'ai traversé le canal, et j'ai fait une longue excursion dans les champs, au grand déplaisir des soldats qui me suivaient. Nous cherchâmes en vain à persuader à quelques mandarins qui se trouvaient à un poste militaire sur le bord du Yang-tze-kiang, de nous procurer un bateau pour passer dans l'île ; leurs ordres étaient trop positifs, et notre demande excita même tant de soupçons, que l'un d'eux se détermina à nous suivre pendant le reste de notre promenade.

La continuation du vent contraire a réveillé la dévotion des Chinois ; ils se sont empressés de faire des sacrifices propitiatoires dans le temple de la divinité qui préside aux vents et à la mer, près de notre mouillage ; cette divinité a fréquemment dans la main quelque chose de semblable à une jonque. La mythologie chinoise dépend tellement des localités, qu'il n'est pas facile de classer les différent objets du culte p2.071 en un système général qui les réunit tous. Ils ont importé de l'Inde la métempsycose avec les termes sanscrits, sans cependant, je crois, avoir compris leur signification, ni les principes de cette croyance.

Le 16 octobre.

En traversant le bras du canal, près du pont qui est au-dessus de notre mouillage, je suis entré dans l'intérieur de la ville de Kwa-choo,

qui contient plusieurs rues très populeuses et garnies de nombreuses boutiques. La ville est coupée et presque séparée, dans l'emplacement qu'elle occupe, par un canal qui passe sous ses murs, sur lesquels on a construit plusieurs ponts d'une seule arche : ceux-ci, à l'exception d'un seul, sont de pierre ; les côtés de quelques-uns étaient ornés de sculptures passables. — Kwa-choo a tout l'air d'avoir été une ville importante, et elle intéresse encore beaucoup aujourd'hui en ce qu'elle offre un mélange singulier d'une tristesse générale et d'une extrême activité. Une grande partie du terrain, en dedans des murs, est couverte de tombeaux. Le voisinage de cette ville est remarquable aussi par le grand nombre de lieux de sépulture ornés de berceaux de l'arbor vitæ (*thuja orientalis*) qu'on y voit. Nous fûmes particulièrement frappés dans la ville, de la bonne complexion des p2.072 femmes, et du rapport qu'elle a avec nos idées sur la beauté : toutefois, nous n'avons pu jeter sur elles que des regards très fugitifs, par l'activité que mettent les soldats à exécuter le décret impérial qui ordonne de les soustraire aux regards des étrangers.

Les fréquentes allusions faites par les mandarins dans leurs entretiens avec M. Morrison, l'édit favorable que l'empereur a dernièrement rendu relativement au traitement de l'ambassade, et leurs expressions unanimes de regrets sur son renvoi inopiné de Yuen-min-yuen, ont suggéré à lord Amherst l'idée de s'adresser à l'empereur, tant pour renouer les communications directes avec le gouvernement chinois, que pour faire l'offre des présents qui nous restent. D'après mon avis, cette mesure peut être hasardée. C'est la violence capricieuse de l'empereur qui a produit notre renvoi, peut-être d'après un mésentendu ; le moment de la réflexion est venu et a donné lieu à un rapport sur l'événement, rapport qui a également disculpé l'empereur et l'ambassadeur ; ceci a été suivi d'édits qui ordonnent d'observer envers l'ambassade, dans son passage à travers les diverses provinces de l'empire, les lois de l'hospitalité. Toutefois aucun de ces documents ne nous a été communiqué. Il n'y a pas eu la moindre p2.073 explication sur les procédés qu'on a eus avec l'ambassade, et moins

encore d'apologie faite sur la conduite tenue envers l'ambassadeur. Je demanderai donc si l'adresse en question est faite dans l'intention de s'excuser sur les suites d'un secret ressentiment de la part de l'empereur ? Je suis porté à mettre en doute l'existence d'un pareil sentiment ; mais, même en l'admettant, je n'en considère pas moins la mesure proposée comme impolitique, en ce qu'elle est tout à fait incompatible avec les prétentions qu'on a émises, et par son caractère de soumission, mal calculé pour produire l'effet désiré sur l'ignoble arrogance du plus capricieux despotisme. Ou bien l'adresse serait-elle destinée à encourager les dispositions qu'on a à réparer le mal commis ? De notre part, cette disposition s'est manifestée par le silence, qui, tant qu'on l'a vu exempt de ressentiment, a pu entretenir les appréhensions du gouvernement chinois, sur le mécontentement qu'éprouverait celui d'Angleterre en apprenant le renvoi d'une ambassade d'étiquette ; qu'on fasse disparaître les appréhensions, et la disposition à faire une réparation cessera probablement. Le consentement d'échanger quelques présents à Tong-Choo, suffisait, je crois, pour cimenter une réconciliation ; une démarche de plus p2.074 auprès d'âmes ignobles, aurait pu être prise pour une basse soumission, sinon pour de la crainte. Si on ne faisait aucune attention à l'adresse, ou si on rejetait l'offre des présents, alors le motif d'un honorable silence causé par des injures non provoquées, serait détruit, le regret de l'empereur sur sa conduite disparaîtrait et on aurait un exemple de la facilité avec laquelle on satisfait les Anglais, après avoir manqué de la manière la plus ouverte à leur nation dans la personne de l'ambassadeur de leur souverain.

Le 17 octobre.

Le vent continue à être contraire, et nous sommes obligés de rester ici, non pas autant contre notre gré que contre celui de Kwang. S'il est vrai que le vice-roi nous attende de l'autre côté, sa patience doit être presqu'à bout. J'ai fait une nouvelle excursion dans la ville, mais je n'ai pu me fixer sur l'achat d'aucun article qui puisse me la rappeler par la suite.

Wang, le principal mandarin militaire de service auprès de l'ambassade, ayant entendu dire que lord Amherst désirait voir exercer les archers chinois, en fit sortir quelques-uns pour les inspecter. Ils tirent parfaitement au but, à la hauteur d'un homme, et manient leurs flèches et leurs carquois avec beaucoup de gravité et de p2.075 cérémonie. Cet exercice fut suivi de celui du mousquet. Quelques hommes armés de cette manière firent un feu de file en tournant autour d'un autre, qui leur servait comme de pivot. Leurs évolutions ressemblaient à celles des troupes légères, et n'étaient pas mal exécutées ; ils changeaient et tiraient avec plus de célérité qu'on n'aurait été porté à leur en supposer d'après leur extérieur. Toutes ces évolutions eurent lieu au son du tambour. Il est assez ordinaire, dans les postes militaires, de voir les rangs marqués à la craie, afin de conserver les distances.

Nos rapports avec les mandarins, surtout depuis que nous pouvons leur faire des présents, sont devenus très fréquents. Tous, excepté le principal, n'hésitent pas à accepter ce qu'on veut bien leur offrir, ce qui n'est pas une petite satisfaction pour des gens dans notre position. Des plaintes ont été portées, peut-être sans beaucoup de fondement, au sujet d'une dispute insignifiante qui a eu lieu entre un homme de la suite de l'ambassade et un Chinois. Cette altercation amena quelques discussions entre Wang et le trésorier. Celui-ci allégua entre autres griefs, que les soldats qui nous accompagnent dans nos excursions, provoquent fréquemment les mauvaises dispositions des habitants à notre égard. — Pour en revenir à l'adresse p2.076 qu'on se propose de faire à l'empereur, j'ai omis de dire que l'on a eu la nouvelle d'une communication projetée par la cour, lors de notre arrivée à Canton. Si cela est effectivement, il est certain qu'une adresse, quelle qu'elle fût, serait prématurée dans ce moment.

Le 18 octobre.

Nous n'avons pu que nous promener autour de la ville, la jalousie chinoise nous en ayant interdit l'entrée. Les gardes ont été augmentées

partout, sans doute par suite de la dispute d'hier. La perspective des environs, en tirant vers le Yang-tze-kiang, est pittoresque. Kwa-cho est bâtie sur une île d'où j'ai appris qu'elle tire son nom ; la circonférence des murs est de quatre à six milles ; dans quelques livres chinois elle est qualifiée du nom de Foo. — J'ai remarqué dans mes promenades plusieurs prêtres portant des toques noires. Il y a certainement une ressemblance frappante entre le costume des prêtres de ce pays et celui des prêtres catholiques.

@

CHAPITRE VI

L'ambassade entre dans le Yang-tse-kiang. — Édit adressé au vice-roi de Kiang-nan. — Observations. — Entrevue du vice-roi Puh et de Kwang-ta-jin. — Mouillage près de Nankin. — Excursion dans la partie inhabitée de cette ville. — Sa description. — Tour de porcelaine. — Réflexions. — L'ambassade poursuit sa route. — Woo-hoo-hien. — Retard à Ta-tung. — L'arbrisseau à thé. — Arrivée à Gan-kieng-foo. — Seou-kho-shan, ou la colline du Petit-Orphelin. — Lac de Po-yang. — Nan-kang-foo. — Retard. — Excursions aux montagnes de Lee-shan. — Leur composition. — Collège de Choo-foo-tze. — Sortie du lac de Po-yang. — Woo-shin. — Nang-chang-foo. — Changement de barques. — Description de la ville. — Examen de mandarins militaires. — Jour de naissance de l'empereur. — Départ de Nang-chang-foo. — Continuation du voyage. — Kan-choo-foo. — Sa description. — Salle des négociants. — Paou-ta. — Temple de Confucius et de Quang-foo-tze. — Machine pour exprimer le suif. — Roues d'eau. — Machine à sucre. — Arrivée à Nan-kang-foo.

@

Le 19 octobre.

p2.077 Nous laissâmes notre mouillage au point du jour, quoique le vent fût encore contraire. — On parvint, à force de perches et d'avirons, à faire doubler la pointe aux p2.078 embarcations, et à nous lancer dans le Yang-tse-kiang. — Sur les neuf heures, nous vîmes une île, et nous longeâmes la rive gauche couverte de hauts joncs. — À midi, nous trouvâmes la rivière divisée en deux bras ; nous suivîmes le plus petit, appelé Quang-je-kyang. — Il y a sur le bord du fleuve un village nommé aussi Quang-jee. — À cinq heures, nous aperçûmes la tour de I-tching-shien. — Nous passâmes auprès de quelques jonques d'une construction particulière ; la poupe a trente pieds d'élévation, et la proue vingt ; des échelles étaient disposées pour faciliter les manœuvres de l'équipage. On emploie ces navires au transport du sel et la grande élévation de la poupe semble avoir pour but de tenir le sel au-dessus de la flottaison, comme celle de la proue, d'aider les matelots à manier leurs perches. La chaîne de montagnes dont il a déjà été question, suit le cours de la rivière au midi, ou sur la rive droite. Notre direction générale a été aujourd'hui à l'ouest-sud-ouest.

J'ai oublié de faire remarquer, en rapportant quelques discussions qui ont eu lieu entre Wang et notre trésorier, au sujet d'une dispute survenue entre l'un des gens attachés à l'ambassade et un Chinois, qu'on a fréquemment à se plaindre des soldats qui nous p2.079 escortent. Je les ai vus moi-même, dans plus d'une occasion, profiter de la position où ils se trouvaient, pour piller les paysans.

Le 20 octobre.

Nous jetâmes l'ancre à huit heures, hier au soir, et nous nous dirigeâmes, au jour, le long du faubourg de I-tching-shien, qui renferme des maisons solidement construites et blanchies à la chaux, ayant toujours la longue île à notre gauche. Il y a dans cette île, vis-à-vis de la ville, quelques jardins très spacieux appartenant à un riche marchand de sel.

À neuf heures et demie, nous vîmes, à notre gauche, un canal ou bras de rivière, appelé Cha-kho ; et, peu après, nous mouillâmes près d'une île située à l'extrémité de la grande. Nous apprîmes là que nous y resterions jusqu'à ce que le vent devînt favorable ; de sorte que notre déplacement n'est qu'un effort désespéré que l'on a fait pour libérer les restes de Kwa-choo d'entre les mains d'hôtes aussi importuns. La journée d'hier a été de seize milles, et très pénibles pour les équipages et le peu de haleurs attachés aux embarcations.

L'édit [1] relatif au traitement de p2.080 l'ambassade a été communiqué aujourd'hui, par une voie particulière, à M. Morrison. Cette pièce, dont le contenu peut paraître favorable, d'après les notions des Chinois, renferme des prétentions de supériorité si absurdes, et prouve une telle indifférence pour le caractère véritable de l'ambassade, qu'il faut réellement être en Chine, pour ne pas la considérer comme une nouvelle offense. Elle commence par une explication des événements d'Yuen-min-yuen, moins satisfaisante que celle contenue dans la *gazette de Pékin*, mais basée sur les mêmes principes. On y attribue les

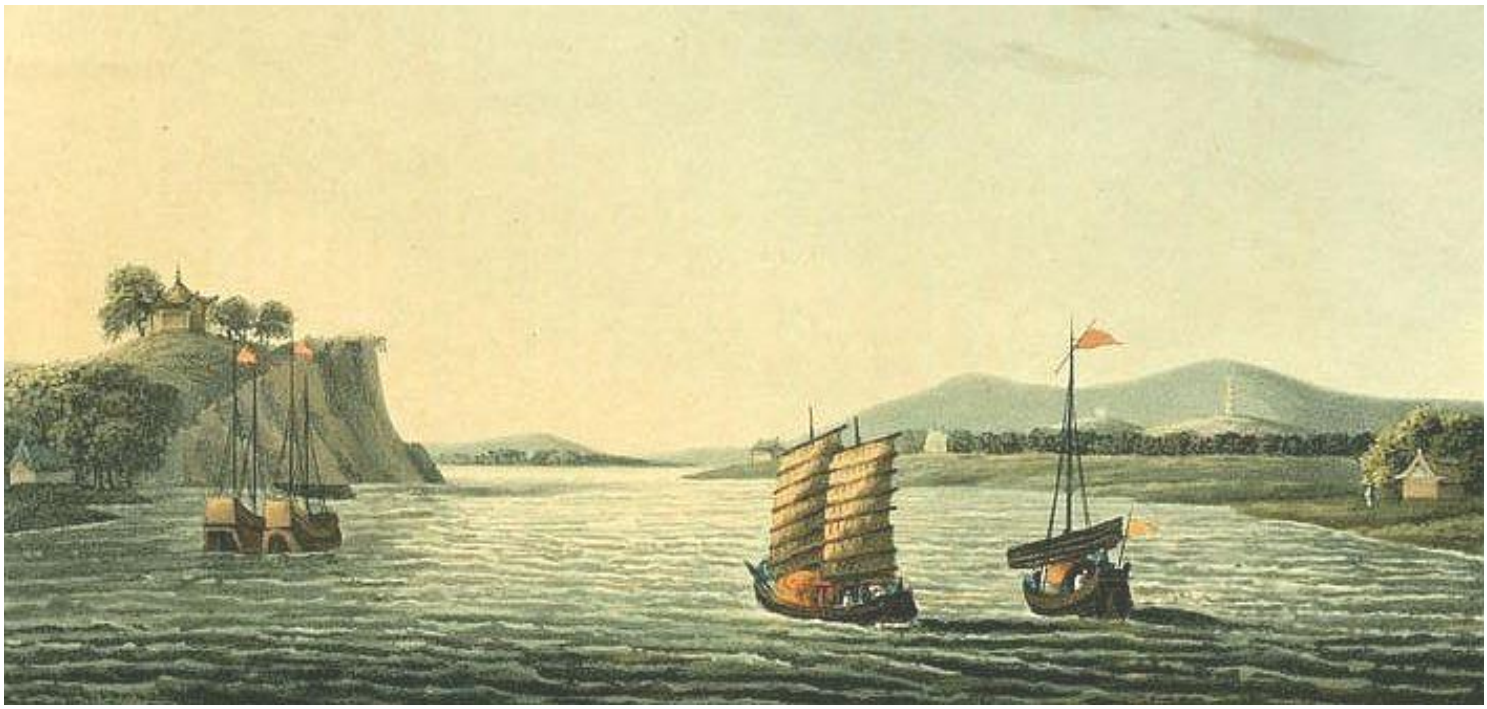
[1] Voyez l'appendice n° 8.

différends qui ont eu lieu, à ce que nous n'étions pas en costume de cérémonie, et à ce que Ho ne fit pas savoir les circonstances qui s'étaient opposées à ce que nous y fussions. La maladie alléguée y est qualifiée de prétexte. Il y est ensuite question de l'échange des présents à Tong-chow ; le refus de l'empereur de recevoir nos hommages est attribué à sa seule répugnance. L'échange lui-même y est dépeint « comme une transaction où l'on aurait donné plus qu'on n'aurait reçu. » On y fait allusion à la reconnaissance de l'ambassadeur dans cette occurrence, et à ses expressions de crainte et de repentir. Il y est ordonné que l'ambassade soit à l'abri de l'insulte et du mépris, et qu'elle soit traitée d'une manière convenable à une p2.081 ambassade étrangère. On recommande cependant de prendre des précautions pour empêcher tout débarquement qui pourrait occasionner du trouble. L'ensemble de la conduite tenue envers l'ambassade est représenté comme un mélange de douceur et d'autorité, calculé de manière à produire le respect et la reconnaissance chez les personnes qui en font partie. En se rappelant la conduite pacifique de l'ambassadeur à notre passage par le Chee-lee, on peut conclure que cet édit parut après le rapport de Chang. S'il restait quelques doutes sur la maladresse qu'il y eut de s'adresser à l'empereur, cet édit a dû les faire cesser, puisqu'il ne peut en résulter ni honneur, ni avantage, à recevoir des édits conçus en pareils termes ; et il serait futile d'en attendre d'autres, fussent-ils même adressés directement à l'ambassadeur.

On peut estimer que la distance d'une rive à l'autre, lorsqu'on est rentré dans le principal bras du fleuve, est au moins de trois quarts de mille.

Nous fîmes voile avec une bonne brise. Les nombreuses embarcations éparses sur le fleuve, dont les flots agités se formaient en vagues, animaient singulièrement la scène. Le mouvement des jonques était tel, qu'on pouvait p2.082 facilement se croire en mer ; la rivière s'élargissait à mesure que nous avancions ; là où nous nous trouvions, elle avait un mille et demi. À cinq heures, nous vîmes sur une montagne la Paou-ta, ou la tour de Lew-ko-shien, située à quatre milles

sur la rive droite ; et, peu après, nous traversâmes un bras de rivière navigable appelé le Tai-ho, qui conduit à la ville où se trouve cette tour. Il y a, sur la rive opposée, une autre colline avec un temple dédié à Kwan-yin : nous jetâmes l'ancre près de là.



Temple de Kwan-yin-mun près de Nankin.

Le 21 octobre.

Nous nous trouvâmes à la hauteur du rocher de Pa-tou-shan, à une petite distance au-delà de Kwan-yin-mun. Ici la rivière est de nouveau divisée par une île, et il paraît que nous nous trouvions à l'extrémité de la chaîne de montagnes dont j'ai déjà parlé. Le rocher de Pa-tou-shan est très remarquable, comme formant une large masse de poudingue ; sa base est composée de grès, dans laquelle on trouve des parties de quartz et d'autres substances ; il offre d'ailleurs les signes d'une rapide dégradation. On remarque, à une petite distance, une autre montagne qui s'élève tout à coup sur le bord de la rivière, et qu'on appelle Yen-tze-shan, ou la montagne de l'Hirondelle ; les couches en sont verticales ; mais, p2.083 comme je ne débarquai pas, je ne me hasarderai pas de dire quelle en est la composition. L'Yen-tze était couvert d'une immense quantité de lichens. Comme le rocher de Pa-

tou-shan, il semble aussi céder aux efforts destructeurs du temps. Yen-tze-shan avait été, comme nous l'apprîmes ensuite, le séjour favori de Kang-hi et de Kien-lung.

On reçut de bonne heure, dans la matinée, une communication par laquelle les personnes composant l'ambassade étaient invitées à ne pas se livrer à leurs excursions accoutumées, parce que l'on attendait, d'un instant à l'autre, le vice-roi de la province, qui venait faire une visite au *Chin-chae*. On acquiesça à cette demande, parce qu'un refus, quelque plausible qu'il eût été, n'aurait pu être suivi que de conséquences désagréables. Cependant, comme je m'étais heureusement mis en route avant la réception de la notification, j'eus l'occasion d'être témoin de l'entrevue du *Chin-chae* et du vice-roi. Elle était intéressante, en ce qu'elle pouvait servir à confirmer les assertions de Kwang touchant la supériorité de son emploi comme *Chin-chae* : l'événement justifia, en effet, ce qu'il avait avancé. Le vice-roi se présenta en costume de cérémonie, et fut reçu par Kwang dans son habit de voyage ; le p2.084 *Chin-chae* s'avança à peine au-devant de lui à une plus grande distance de son embarcation, que lorsque lord Amherst lui rendit visite. Ils se baissèrent l'un et l'autre, presqu'au point de se mettre à genoux, et le vice-roi refusa de précéder Kwang en entrant dans la barque ; nul doute alors que le vice-roi, dans ce moment, ne considérât Kwang comme son supérieur. Le vice-roi envoya des présents de vivres, et fît quelques difficultés de recevoir des fruits secs en retour. Lord Amherst fit remettre sa carte au vice-roi, qui la lui renvoya, d'après la politesse chinoise, qui veut donner à entendre par là que la personne qui reçoit la carte n'est pas d'un rang assez éminent pour la garder.

Son excellence, par une espèce de représailles de ce que les mandarins allaient et venaient dans leurs costumes de cérémonie, à l'occasion de l'arrivée du vice-roi et de son entrevue avec le *Chin-chae*, et de ce qu'on avait l'air de ne faire aucune attention à l'ambassade, ordonna de réunir la garde et la musique, pour l'inspection. Cet ordre produisit une sensation visible. Le général Wang se rendit aussitôt au lieu de notre rassemblement, comme pour faire une reconnaissance, et

se retira bientôt après. Notre départ fut sans doute hâté par cette parade ; car, au retour de p2.085 lord Amherst à son embarcation, les hons étaient amenés, ce qui est le signal de démarrer. Le vice-roi adressa un message pour faire savoir qu'il était sur le point de venir offrir ses respects à lord Amherst, mais que son départ l'obligeait de différer sa visite jusqu'au premier mouillage.

Une table de pierre, placée au pied du Pa-tou-shan, porte une inscription datée de la septième année du règne de Kien-lung, par laquelle il recommande à toutes les embarcations de mettre à l'ancre dans cet endroit, pendant la nuit, parce qu'il s'y trouve des rochers qui en rendent le passage extrêmement dangereux. Il y a, sur un côté de ce rocher, une autre inscription, peinte en grands caractères, qui annonce qu'on y vend du sham-shoo et des fruits.

Après avoir quitté le mouillage à midi et demi, nous longeâmes le village à notre gauche. Il est présumable que du temple en ruine qui se trouve sur le rocher escarpé dont il a été déjà question, on aperçoit la ville de Nankin. Près de ce temple s'élève, sur un sol inégal, un édifice soutenu par des colonnes et qui est agréablement situé. Toute cette contrée, où l'on remarque un grand nombre de collines plus ou moins hautes et bien boisées, offre p2.086 de beaux points de vue, et est très pittoresque. Les montagnes les plus éloignées se terminent près de cet endroit ; mais une autre chaîne se prolonge presque parallèlement à la rivière. À quatre heures, la tour de Pou-kou-hien, élevée de cinq étages, parut sur une colline à notre gauche ; et on nous montra presqu'en même temps, les murs de Kien-poo-hien. À cinq heures, nous vîmes les murs de Pékin, qui bordent une haute montagne appelée Sze-tze-shan, ou la montagne du Lion, renfermée dans son enceinte. Nous passâmes sous un pont formé d'une seule grande arche, tout couvert de verdure, et sur lequel on apercevait quelque chose de semblable à une tombe. Il y avait réuni sur ce pont une foule de monde qui, comme nous-mêmes, cherchait à apprendre ce qu'il pouvait y avoir de nouveau. — À six heures, nos barques mouillèrent sur la rive droite, vis-à-vis d'un édifice peu élevé et peint en blanc. Nous vîmes une ligne

de soldats, presque tous complètement armés, ou plutôt vêtus de longs uniformes garnis de têtes de clous. On peut les comparer aux hommes d'armes des temps chevaleresques, destinés à tout renverser par leur choc ; les uns étaient armés de sabres et de carquois ; les autres n'avaient qu'un bouclier, et un justaucorps p2.087 garni de têtes de clous ; quelques-uns avaient des mousquets.

Le 22 octobre.

Je me suis promené dans le faubourg auprès duquel nous sommes à l'ancre. Les rues sont pavées, mais les boutiques n'ont qu'une médiocre apparence, et ne paraissent destinées qu'à fournir aux besoins des barques qui sont au mouillage. Comme partout ailleurs en Chine, le nombre des maisons où l'on donne à manger, paraît surpasser celui des maisons particulières ; et la seule différence locale qu'on remarque entre elles, consiste dans la quantité d'oies et de canards accomodés et glacés qu'on expose en vente dans ces premières. Les légumes étaient abondants, surtout les navets, les radis et les plantes potagères communes. Les principales manufactures de la ville sont de crêpes et de soieries.

Une rue conduit de la rivière à la porte de la ville, par laquelle il nous était permis de passer pour nous rendre à la montagne. À gauche en entrant dans la ville, on aperçoit les murs de la célèbre tour de porcelaine et deux autres tours moins considérables. La perspective, très étendue, était vraiment frappante par la variété du sol qui se trouvait à nos pieds, diversifié par des bois et des édifices, et p2.088 contrastant avec la chaîne de montagnes qui bornent l'horizon. Le fleuve, divisé ici par une île, se montre encore, et prolonge au loin les grands traits de la scène.

Nous pouvons, je crois, dater d'aujourd'hui la liberté illimitée dont nous jouissons dans nos excursions, et la considérer comme produite par la résistance qu'opposa lord Amherst à un mandarin d'un rang inférieur qui voulait lui refuser la porte de la ville, quoique d'autres y eussent passé. Lord Amherst attendit devant la porte jusqu'à ce que,

sur la demande qu'il en fît, Kwang lui délivrât un ordre d'admission, qu'un mandarin civil et Wang, l'officier général de service, furent chargés de lui remettre.

Nankin (appelée maintenant Kiang-ning-foo) déchoit rapidement ; mais le Yang-tze-kiang, sur les rives duquel cette ville est bâtie, et auquel elle dut, dans l'origine, toute sa splendeur, roule encore avec magnificence ses flots superbes, témoins impassibles du bouleversement de l'empire. La partie habitée de la ville est à vingt lis de la porte par laquelle nous entrâmes : tout l'espace jusque là, quoique encore entrecoupé de routes, n'est occupé que par des jardins et des bosquets de bamboux, et par quelques maisons éparses. La porte de la ville n'est p2.089 qu'une simple voûte de trente-cinq pas ; la hauteur du mur est de quarante pieds ; son épaisseur de dix-sept. Il y a, près de la porte, deux grands temples. Celui dédié à Kwan-yin et appelé Tsing-hai-tze, ou le tranquille collège de mer, est intéressant par le fini précieux des portraits de philosophes chinois et de saints qui ornent la grande salle. Quoiqu'au nombre de plus de vingt, ils sont tous dans des attitudes différentes et pleines d'expression. Il y en a deux qui, quant aux traits et aux costumes, ressemblent assez aux sages de l'ancienne Rome. Le pouvoir de l'un est désigné par une bête sauvage rampante à ses pieds, comme si elle était saisie de respect pour sa sainteté. Les sourcils gris d'un autre sont représentés comme ayant atteint une longueur telle qu'il est dans la nécessité de les supporter avec les mains. Cette allégorie est sans doute destinée à célébrer quelque acte de dévotion analogue aux actions des Hindoo-jogees. Un paravent représente Kwan-yin entouré d'oiseaux et de quadrupèdes ; il me semblait le voir racontant l'histoire de la création, au moment où tous les êtres animés furent produits par le moteur universel. Quelques vases de métal destinés à brûler de l'encens fixèrent notre attention p2.090 par l'élégance de leurs formes et le fini du travail : l'un d'eux a beaucoup de rapport avec les vases étrusques. Une inscription atteste qu'ils ont été faits par un sage qui vivait il y a deux cent cinquante ans, et qui, y est-il dit, avait voyagé dans l'Inde et dans d'autres contrées de

l'occident, pour encourager l'envoi d'ambassades à la Chine. Il y a, auprès de ce temple, un bain de vapeurs publics, nommé, ou plutôt mal dénommé, le bain d'eau odoriférante, où de sales Chinois peuvent être lavés pour dix chens, ou trois sous. Le bain est une petite chambre de cent pieds de superficie, divisée en quatre compartiments, et pavée en marbre commun. La chaleur est extraordinaire ; et, comme le nombre de personnes admises dans le bain n'est borné que par l'espace, la mauvaise odeur y est excessive. Au total, c'est le procédé de propreté le plus dégoûtant que j'aie jamais vu, et je le trouvai digne de cette sale nation.

Depuis notre arrivée à ce mouillage, lord Amherst a reçu par Wang un message du vice- roi, où il lui exprime le regret de ce qu'étant obligé de se rendre dans une autre partie de la province, il se voit privé du plaisir qu'il s'était promis d'aller voir sa seigneurie. Le vice-roi, ayant été à Canton, assurait qu'il appréciait p2.091 parfaitement la nation anglaise ; qu'il était jaloux de faire exécuter ponctuellement les édits de l'empereur concernant la manière dont l'ambassade devait être traitée ; et qu'il avait donné les ordres les plus précis pour qu'on eût à fournir les embarcations et tout ce qui pouvait être nécessaire. Cette circonstance est d'autant plus satisfaisante, qu'elle prouve que le vice-roi croit qu'une excuse est convenable. — D'après ce qu'on lui avait donné à entendre quelque temps auparavant, lord Amherst, ayant lieu de craindre que le vice-roi, incertain de savoir si sa seigneurie ferait la première visite, ne fût détourné de l'idée de proposer une entrevue, saisit cette occasion pour faire connaître, par le ministère de Wang, qu'il renonçait à ses prétentions sur ce point. On crut donc que, dans cet état de choses, une entrevue pourrait avoir lieu ; mais l'événement prouva le contraire.

Le 23 octobre.

Je parvins, ainsi que trois autres personnes de l'ambassade, à traverser la partie inhabitée de la ville de Nankin, et à atteindre, la grande porte qu'on aperçoit de la montagne du Lion. Notre intention

était de nous rendre par les rues jusqu'à la tour de porcelaine, qui nous paraissait éloignée de deux milles ; mais les soldats qui nous p2.092 accompagnaient, et qui, d'après la bonne volonté dont ils avaient fait preuve en nous permettant de pénétrer aussi avant, méritaient quelques égards, firent tant d'objections à ce sujet, que nous renonçâmes à notre projet, et que nous nous bornâmes à aller à un temple situé sur une montagne voisine, d'où nous vîmes parfaitement la ville.

Nous remarquâmes une triple muraille, mais qui ne l'entourait pas entièrement. La porte que nous venions de quitter paraissait avoir appartenu à la seconde muraille, qui, dans cet endroit, avait tout à fait disparu. La partie habitée de la ville de Nankin est située vers l'angle formé par les montagnes, et contient, dans son enceinte, plusieurs jardins. Je remarquai quatre principales rues coupées à angles droits par de plus petites. Un canal étroit, traversé d'espace en espace par des ponts d'une seule arche, suit l'une des plus larges rues. Elles ne nous parurent pas spacieuses ; mais elles étaient d'une propreté extraordinaire. Une autre grande porte et la tour de porcelaine sont les seuls édifices qui, par leur hauteur, fixent l'attention. Notre position élevée, à l'entrée du temple, attira les regards des habitants, et nous en vîmes une foule se précipiter de la ville vers le lieu où nous nous p2.093 trouvions. Nous nous convainquîmes, dans ce moment, que la distance, soit de la grande porte, soit de la montagne aux rues, n'était guère plus d'un quart de mille ; de sorte que, si nous nous fussions dirigés vers les rues, nous eussions atteint notre but avant que la foule se fut réunie. Dans la position où nous nous trouvions, nous dûmes faire tout l'emploi possible de nos yeux avant d'être accablés par la populace. Nous n'avions malheureusement pas apporté de télescope avec nous, ce qui nous priva des avantages dont nous eussions joui par la proximité où nous étions de la tour de porcelaine.

Cet édifice a été décrit, dans toutes les langues, par un si grand nombre d'auteurs, qu'il serait aussi inutile pour moi de faire des extraits, qu'il serait fastidieux de les lire pour les personnes qui

pourraient parcourir ces feuilles. Mes propres observations se borneront donc à remarquer que cette tour est octogone, à neuf étages, d'une hauteur prodigieuse proportionnellement à sa base ; et qu'elle est surmontée à son sommet d'une boule qu'on dit être d'or, mais qui n'est vraisemblablement que dorée, posée immédiatement sur une verge de fer, et entourée de plusieurs anneaux. La tour est blanche, p2.094 et les corniches ont l'air d'être simples. Son nom chinois est Hew-le-Paou-ta, ou Paoling-tza. On dit que l'on a mis neuf ans à la construire, et qu'elle a coûté quatre cent mille taëls, ou huit cent mille livres pesant d'argent. La date de sa fondation correspond à l'année 1411 de J. C. Je suis porté à croire, à en juger d'après la tour de Lin-tsin, que sa surface extérieure n'est revêtue que de tuiles blanches, auxquelles la vanité chinoise ou l'exagération européenne a donné le nom de porcelaine. Le temple auprès duquel nous nous trouvions est remarquable par deux dragons d'une dimension colossale, qui serpentent autour des colonnes, et dont je crois que les anciens voyageurs ont parlé.

Tout ce que je voyais me plaisait singulièrement. L'espace qu'embrassait notre vue comprenait au moins une étendue de trente milles, et était partout embelli de bosquets, cohabitations cultivées et de collines. Cette étendue est pour ainsi dire renfermée dans l'enceinte du mur extérieur, et forme un polygone irrégulier. L'horizon est borné par des montagnes et par les eaux du Yang-tse-kiang. L'idée que nous étions les seuls Européens qui, depuis un siècle et dans leur costume national, se fussent approchés d'aussi près de cette ville, p2.095 n'ajoutait pas peu à la satisfaction que nous éprouvions. L'affluence augmentant à chaque minute, nous nous vîmes contraints de renoncer à l'espérance que nous avions de pouvoir accomplir le premier objet de notre excursion. Après avoir inutilement fait la tentative de parcourir deux grands temples qui se trouvaient près de notre station, et ayant lieu d'être satisfaits de notre promenade, nous songeâmes à notre retour. La distance de la grande porte à celle qui se trouve isolée est de quatre milles. On peut en compter six jusqu'à la tour qui est située près des murs de la ville, mais en dehors. L'architecture de cette seconde

porte est la même que celle des édifices semblables que nous avons vus. Mais elle est tellement isolée et sans aucune trace de muraille auprès, qu'on pourrait douter si elle n'a pas été un monument triomphal. Tout l'espace que nous parcourûmes, d'une porte à l'autre, était entrecoupé de routes pavées, dont l'une, conduisant à la porte extérieure, conservait encore des indices qui prouvaient qu'elle avait été anciennement une rue. Il est au reste très invraisemblable que toute cette étendue ait jamais fait partie de la ville, quoiqu'il soit possible, cependant, qu'elle ait été couverte de maisons de plaisance. Peut-être alors les grands et les nobles venaient-ils jouir, dans p2.096 une voluptueuse indolence, de la pureté de l'atmosphère, là où aujourd'hui quelques paysans, dispersés, offrent les derniers restes d'une innombrable population.

En voyant cette ville extraordinaire par sa position et son étendue, et importante encore aujourd'hui, comme ayant été la capitale d'un empire immense, je sentis vivement le défaut d'intérêt qui existe dans tout ce qui a rapport à la Chine, par le peu d'analogie qu'ont tous les objets, dans cette contrée, avec nos souvenirs classiques et chevaleresques. On ne voit point ici de temples jadis ornés des prodiges de l'art, et dont les débris attestent encore le génie des Phidias et des Praxitèle ; de forum où retentissait la voix éloquente de Cicéron ou de Démosthène ; de champs de bataille arrosés du sang des héros. Non, ce n'est que l'antiquité sans dignité, sans rien de vénérable ; c'est une civilisation continue, mais sans candeur ni raffinement.

Le 24 octobre.

Nous laissâmes notre mouillage sur les neuf heures, par un fort vent de nord-ouest qui donnait une teinte d'hiver à la contrée. Nous dépassâmes bientôt l'île, et entrâmes dans le principal lit du fleuve, en logeant la rive droite. La pagode de Pou-kou-shien se trouvait derrière nous, et les murs de p2.097 Kien-poo-shien se prolongeaient un peu au midi sur quelques collines peu élevées. Nous n'avancions que très lentement par la faiblesse du vent, qui ne permettait pas aux jonques

de faire plus d'un mille et demi par heure. À environ quatre milles du faubourg de Nankin, nous vîmes un canal qui est navigable, pour de petits bateaux, jusqu'aux rues mêmes de la ville. La pagode fut visible toute la journée : dans l'éloignement, elle ressemblait assez, par sa forme conique, en opposition avec le grand édifice qui l'avoisine, à une immense flèche élevée sur un clocher de village. Nous ancrâmes sur la rive droite, vis-à-vis de quelques grandes cabanes construites avec des roseaux qui croissent sur la plage. Ces roseaux sont d'une très grande longueur ; quelques-uns ont jusqu'à dix-huit pieds : on les emploie comme combustible, aux digues, et à faire des nattes grossières. La marche des barques, pour arriver à ce mouillage, a été très irrégulière ; quelques-unes y sont parvenues quatre heures avant les autres. La distance parcourue n'a pas été de plus de huit à dix milles. Le fleuve, dont le cours principal est un peu plus haut, est encore divisé ici par différentes îles.

Le 25 octobre.

Le vent étant contraire, nous restâmes au mouillage de p2.098 Swan-che-tze, ou Koong-tze-chow. En remontant la plage, je remarquai une habitation vaste avec un portique faits de roseaux de l'espèce de ceux dont il a été question hier. Nous fûmes tous portés à juger les paysans de cet endroit moins honnêtes que tous ceux que nous avions déjà vus. On a aussi observé que quelques-uns des mandarins sont moins enclins à communiquer amicalement avec nous depuis que le vice-roi nous a quittés sans rendre visite à lord Amherst. Je dois avouer que, jusqu'à présent, j'ai trouvé les individus des dernières classes du peuple généralement décents et gais. Les Chinois sont naturellement enjoués : cette disposition, jointe à leur entière soumission à l'autorité, fait qu'ils doivent être plus faciles à gouverner que toute autre nation.

Lord Amherst a eu une longue visite de Kwang, pendant laquelle il a été extraordinairement communicatif. La conversation tomba sur la vie publique de l'empereur. Le fils du ciel est victime des cérémonies : il ne lui est pas permis de s'appuyer en arrière en public, de fumer, de

changer de costume ; en un mot, de s'écarter en rien de ce qui tient à la représentation. Il semblerait que, tandis que le premier fondement de son autorité a pour base le despotisme de la coutume, il est p2.099 lui-même lié avec la même chaîne qui retient la machine politique ; il ne connaît la liberté que dans son intérieur, où vraisemblablement, il se dédommage de ses privations en public, en laissant de côté la décence et la dignité. Kwang observa qu'il y avait tout lieu de craindre que la continuation du vent contraire ne s'opposât à ce que l'attention obligeante que l'empereur avait eue de choisir la route la plus courte pour le retour de l'ambassade eût son effet. La longueur de notre voyage avait porté sa majesté à décider que notre retour ne serait pas inutilement entravé, en nous faisant suivre le long circuit parcouru par la précédente ambassade. Toutefois, nous ne pouvons guère espérer maintenant d'être plus promptement de retour qu'elle à Canton. Le *Chin-chae* témoigna le désir qu'il avait que M. Havell fît son portrait. Cette particularité sert à prouver le désir qu'il a de se familiariser avec nous.

Nous devons entrer demain dans le district de Gan-hwuy, autrefois l'une des trois divisions de cette province. Le juge qui fait les fonctions de trésorier et qui doit se charger de notre approvisionnement, est déjà arrivé ici.

Le 26 octobre.

Nous quittâmes notre mouillage au point du jour par un vent favorable. Le fleuve n'a pas moins de trois milles de largeur, p2.100 et quatre dans d'autres endroits. Le Yang-tze-kiang mérite, à juste titre, la dénomination de fils de la mer ; sans les rivières du nouveau monde, on pourrait ajouter le fils de l'Océan. Le vent a été assez fort pour occasionner de grands mouvements aux navires, et, par suite, donner le mal de mer. Quant à moi, je trouvai les eaux du fils plus tourmentées que celles du père. — Nous évitâmes constamment le milieu du courant, et suivîmes, en commençant, la rive gauche. Le petit village de Che-mao, où nous mouillâmes, est à soixante lis sur la rive

droite. Des chaînes de montagnes de différentes élévations se prolongent des deux côtés. — Je montai au sommet d'une colline, près du mouillage ; elle fait partie d'une levée naturelle : au-dessous, la vallée est soigneusement cultivée en cotonniers, fèves et autres légumes. On y voit de grandes fermes agréablement situées, et auprès d'elles des bouquets d'arbres. — Nos recherches pour découvrir le coton brun (*hubuscus religiosus*) ont été jusqu'à présent inutiles.

Le 27 octobre.

Après avoir fait vingt lis, nous jetâmes l'ancre, à une petite distance du village de Chen-yu-tzu. Nos barques furent amarrées à l'île, vraisemblablement pour rendre plus difficiles nos communications avec les p2.101 habitants. Peu après notre arrivée, je me mis, avec quelques autres, en course pour aller à Ho-chow, ville murée, située à environ trois milles du bord du fleuve, sur la rive gauche. Il y a un petit canal qui conduit à la ville, et qui n'est navigable que pour des barques d'une petite dimension. Le pays environnant est bien cultivé, particulièrement en cotonniers ; les fermes y sont nombreuses et bien bâties. On voit au midi, au-delà des murs, une tour d'une architecture médiocre. À l'exception d'un temple dédié au Chong-wang, la ville n'offre rien de remarquable ; les bâtiments, ainsi que la structure générale de cet édifice, ont assez de rapport avec ceux de Nankin. La cour extérieure est entourée de dix châsses représentant les dix dieux de l'enfer au moment où ils punissent les méchants après leur mort. Les exécuteurs ont des têtes de différents animaux ; le reste de leur corps a la forme humaine ; toutefois, peu de ces châsses sont parfaites. — Un avant-mur très curieux, bâti en pierres richement sculptées, est vis-à-vis l'entrée d'un autre temple, auquel on arrive, par une route pavée, à travers des py-loos. — Les brouettes me parurent ici d'un usage plus général que partout ailleurs ; le pavé, en marbre commun, est usé par leurs p2.102 traces. — Comme à Nankin, un figuier sauvage croît le long du portail : à une certaine distance cet arbre ressemble au lierre.

Quelques piliers du temple me rappelèrent ceux des faubourgs de Nankin, dont j'ai oublié de parler ; les socles étaient ornés d'une riche bordure de feuilles bien sculptées. — En voyant les ouvrages des Chinois, soit de peinture, gravure, sculpture ou architecture, j'ai été surpris qu'ils se soient arrêtés au point où ils sont ; ils n'auraient que peu de progrès à faire pour se trouver dans le chemin du bon goût. Au lieu de cela, ils sont grotesques et laborieux sans fruit. — Dans notre promenade, nous passâmes auprès du théâtre, ou Sing-song. Quelques acteurs, vêtus des costumes de leurs rôles, étaient à la porte, comme étant prêts à jouer. Un large placard, probablement l'affiche, était suspendu vis-à-vis de l'entrée. Les rues sont presque entièrement composées d'auberges : le grand nombre de celles-ci provient de la coutume où l'on est généralement d'acquitter une partie des honoraires des ouvriers, en leur donnant crédit, dans ces maisons, pour leur nourriture. Ho-chow offre des signes visibles de décadence, et paraît avoir été beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les murs ont trois à quatre milles de circuit. — Il p2.103 y a longtemps qu'on a dit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil : ce dicton est surtout vrai quant à la Chine, où tout est vieux.

Le 28 octobre.

Le vent ayant continué à être contraire, nous restâmes à notre mouillage. — J'ai de nouveau été à Ho-chow, plutôt pour me promener que par curiosité. C'est dans le voisinage que j'ai vu, pour la première fois, un troupeau de chèvres : les bestiaux que nous avions vus jusqu'alors ne consistaient que dans ceux destinés au labour ; les buffles sont aussi devenus plus communs ; ils sont d'une petite espèce. — Le trésorier nous a quittés hier sans faire une visite d'adieu à lord Amherst ; il s'est borné à adresser un message insignifiant, où il s'excuse sur son prompt départ. Ce message était accompagné d'un autre de la part du trésorier de Gan-hwuy, ayant aussi pour but de s'excuser de n'être pas venu saluer l'ambassadeur, en entrant en fonction ; ce ne sont que des prétextes. Il est un peu singulier que les

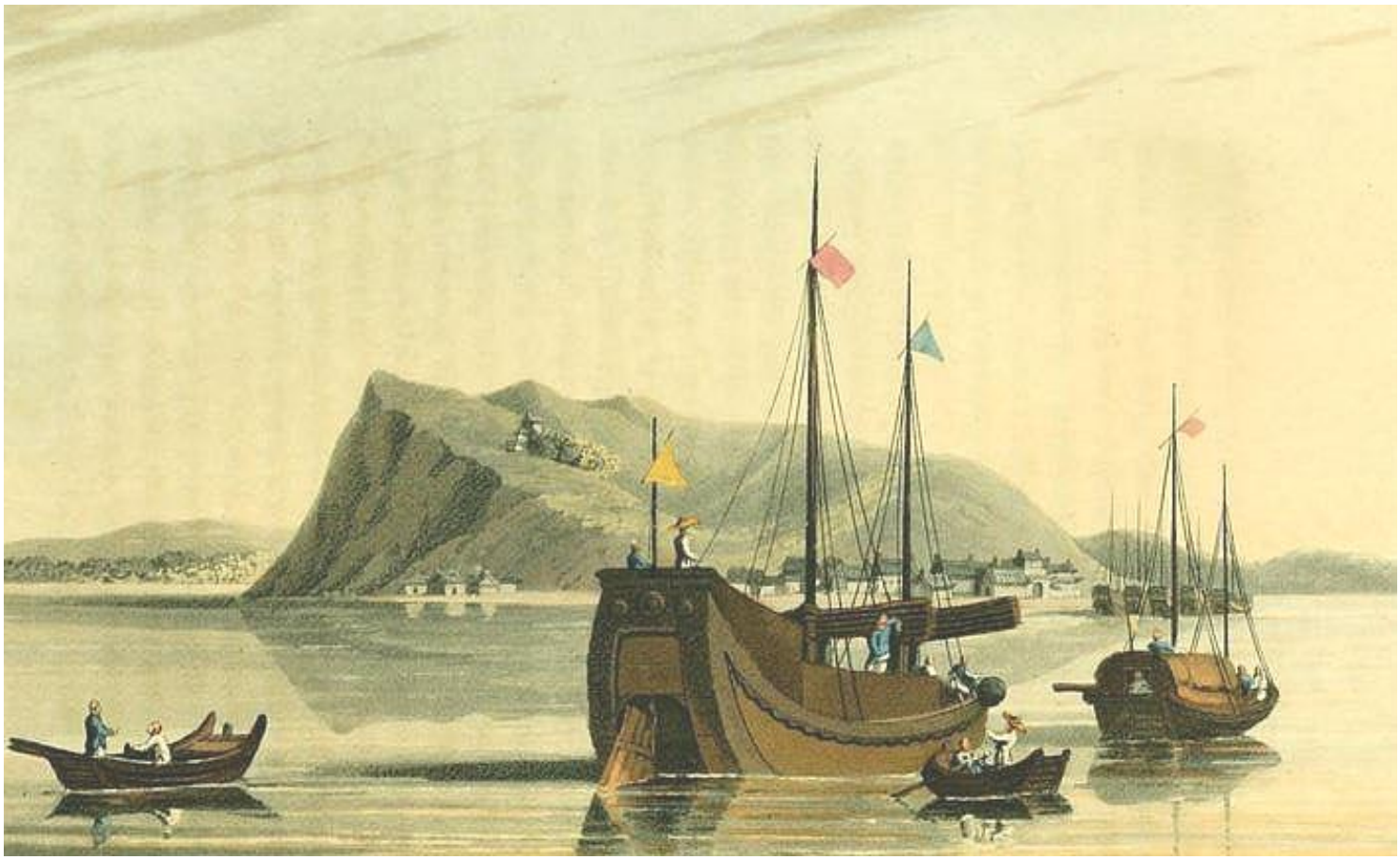
mandarins militaires, quel que soit d'ailleurs leur rang, se montrent toujours assez disposés à se lier, tandis que les moindres mandarins civils cherchent soigneusement à l'éviter.

Le 29 octobre.

Nous partîmes de notre mouillage au point du jour. Sur les huit heures nous aperçûmes les tours de Tai-ping-foo, p2.104 sur la rive opposée ; l'une a plutôt l'air d'un pilier que d'une tour ; l'autre a la forme ordinaire, mais d'une petite élévation. Tai-ping-foo paraît plus éloignée du fleuve que Ho-chow. Le fleuve est d'une largeur considérable, et le vent si faible, que nous sommes obligés de faire usage de nos perches et de nos larges avirons. — Nous avons appris que la ville de Tai-ping-foo est située derrière la colline sur laquelle l'une des tours, ou paou-tas, est bâtie. En arrivant en face de cette colline, nous vîmes trois tours, dont l'une en bon état. Il y a peu d'endroits de quelque importance où l'on ne voie de ces édifices, qui sont tous des temples ou châsses de divinités particulières. — À trois heures, nous passâmes sur la droite, vis-à-vis de l'embouchure du New-pa-kho, petite rivière navigable qui conduit à Kan-shan-thien, à cinquante lis de là. Nous avions peu auparavant passé devant un petit canal, coulant dans la même direction. Il n'y a jamais eu, je crois, de pays, de la même superficie, aussi bien pourvu de communications par eau que la Chine. On doit peut-être attribuer à cette cause, la toute-puissance du gouvernement, la conformité des mœurs et des coutumes des habitants, et l'uniformité des circonstances locales.

p2.105 À cinq heures, nous passâmes entre deux collines qui s'avancent tout à coup dans la rivière ; elles se nomment Tung-lang-shan et See-lang-shan, ce qui veut dire collines des piliers de l'est et de l'ouest ; nous mouillâmes auprès de celle-ci. Le *Chin-chae*, qui avait jusqu'alors remarqué avec plaisir l'habitude où je suis de faire de longues promenades, et mon désir de tout observer, m'indiqua le sommet de la colline à l'instant où ma barque passait auprès de la

sienne. L'offre fut, en conséquence, acceptée, et notre société se dirigea vers la colline. Aux trois quarts du chemin environ, nous trouvâmes un temple entouré d'habitations, sans doute destinées aux prêtres. Il y a auprès du temple même une salle agréable, très bien disposée pour recevoir une société. Les inscriptions qui sont sur les murs et sur le rocher attestent que cet endroit est très fréquenté, probablement plutôt par plaisir que par dévotion. Le See-lang-shan est formé d'une pierre savonneuse, argileuse, et de pierre calcaire, par parties détachées. Du sommet, la vue est aussi belle que l'est en général la perspective sur cette rivière. — Le village au pied de la colline est grand et a des rues pavées. Une petite île ayant la forme d'un croissant s'étend en partie à travers la rivière, qui est peu après divisée par une grande île.



Mouillage à See-lang-shan.

p2.106 Toute la partie du cours du Yang-tze-kiang que nous avons parcourue jusqu'à présent, coule entre deux chaînes de montagnes ; il

peut être considéré, d'après sa largeur et sa profondeur, comme l'un des plus beaux fleuves du vieux monde.

Le 30 octobre.

En partant de See-lang-shan, nous le traversâmes et suivîmes son bras méridional. Après avoir fait cinq milles, et nous trouvant au-delà d'une colline qui s'avance aussi tout à coup sur la rive, et qu'on nomme See-ho-shan, nous entrâmes dans le principal cours du fleuve, et nous vîmes à notre gauche une pagode et une tour en ruines située sur une colline dominant Woo-ho-shan. Les bords du rivage que nous avons vus pendant plusieurs jours couverts de joncs, ont un aspect plus riant, en ce qu'ils sont cultivés jusqu'au bord de l'eau. Des soldats, vêtus comme je l'ai déjà décrit, forment souvent la garde des postes militaires ; ceux-ci sont assez grands pour loger convenablement le nombre d'hommes qu'on en voit sortir. De grands radeaux descendent le fleuve, à l'aide d'ancres, et de petites huttes sont dressées dessus ; vus de loin on serait tenté de les prendre pour des îles. J'ai dernièrement remarqué une espèce de bateau plus petit ayant la forme des bateaux à sel mais qui a à la p2.107 proue une pièce de bois plate et perpendiculaire.

Notre mandarin actuel est le premier de tous les officiers chinois successivement attachés à la conduite de l'ambassade, que j'aie vue en état de lire et écrire couramment. Toutefois, il est absolument dépourvu de livres, et il passe son temps, comme ses prédécesseurs, à bâiller. Quant a son instruction, il n'en fait aucun usage. Quelle que soit la taille ou la corpulence des mandarins, ils ont généralement l'air féminin, j'avais déjà dit efféminé ; mais, comme ils n'ont rien de léger ou de délicat, l'épithète n'eût pas été juste ; je devais peut-être dire qu'ils n'ont aucun des traits caractéristiques de l'homme. Notre mandarin, haut de six pieds et pesant au moins deux cents livres, est debout devant moi, ayant l'air d'un gros cuisinier ou d'un concierge. — À midi, nous arrivâmes à Woo-ho-shien ; un petit canal conduit de la rivière à la ville, et arrose les faubourgs.

Woo-hoo-shien fait un commerce considérable, et nous devons nous estimer heureux d'avoir été obligés d'y passer la journée par rapport à quelques arrangements pécuniaires relatifs à nos approvisionnements.

Nos barques sont amarrées vis-à-vis de la ville dans le faubourg, où il y a plusieurs bonnes auberges qui p2.108 ont l'air d'appartenir à des personnes de distinction. Les boutiques de la ville ne dépareraient pas le Strand ou Oxford Street. Elles sont spacieuses ; elles consistent en un appartement extérieur et un autre intérieur, et sont abondamment pourvues de marchandises de toute espèce, tant brutes que manufacturées. Les magasins de porcelaine sont surtout très vastes, et en contiennent un assortiment fort varié. Malheureusement je ne pus retrouver qu'à la nuit le chemin qui conduit à la grande rue, et qui n'a pas moins d'un mille de longueur ; et ce moment n'était pas propice pour faire des achats. Plusieurs rues pavées aboutissent dans la principale ; elles renferment des maisons bien bâties. À en juger d'après le grand nombre de lanternes, tant de corne que de papier, dont les boutiques sont remplies, il est présumable que cette ville a des fabriques de ces objets. Le principal mur de la ville s'étend du côté du nord ; l'autre est si encombré de maisons, qu'il faut y faire attention pour l'apercevoir en descendant la grande rue qu'il traverse.

Nous vîmes très bien la ville d'une colline située au nord. À mi-côte de cette colline, sont le temple et la tour en ruine, que nous voyions en approchant de la ville. Le temple, où l'on monte par un escalier très roide, rassemble p2.109 beaucoup à celui de Nankin. Le dieu Fo y est représenté avec les mêmes attributs, et la salle principale est ornée de bustes de sages dans le même goût. Un paravent représente les trois Fo, entourés de différents animaux, le dernier monté sur un animal assez semblable au nulgar, les deux autres sur un éléphant et un tigre. Un second temple, que l'on trouve dans le faubourg, ressemble peut-être encore davantage à celui de Nankin ; le paravent représente Kwan-yin, avec les symboles de la création, à cheval sur un dragon. Il y a, sur le bord de la route pavée qui conduit de cette colline à la ville, plusieurs py-loos en pierre, sculptés avec élégance. Je ne crois pas que Woo-hoo-shien soit peuplée en proportion de ses boutiques et de la quantité de marchandises qui y sont exposées en vente. Le faubourg

près de la ville renferme plusieurs belles boutiques, et était rempli de monde, sans doute attiré par l'arrivée de notre flottille.

Sir George Staunton s'est procuré la substance d'un édit qui nous concerne. Cette pièce commence par annoncer le retour de l'ambassade, et, après nous avoir dépeints comme des individus singulièrement vêtus, elle nous défend tout séjour ou promenade à terre. Elle porte aussi défense à qui que ce soit de nous p2.110 manquer, en nous regardant avec curiosité, de nous vendre des livres ou des meubles, et enjoint à tout le monde de suivre ses occupations accoutumées lors de notre passage. On y recommande particulièrement aux femmes de se tenir hors de notre vue. Une observation du général Wang jette quelques lumières sur la fréquente répétition de cette injonction. Un certain nombre de Tartares, appartenant à quelques tribus sauvages, traversant le pays, dans une conjoncture semblable à la notre, violèrent les femmes des villages qui se trouvaient sur leur route ; et, comme les Chinois haïssent également tous les étrangers, le soupçon des mêmes excès plane sur nous, jusqu'à ce que nous soyons mieux connus. Il faut convenir que la liberté dont nous jouissons est tout à fait en contradiction avec cet édit.

Le 31 octobre, nous quittâmes notre mouillage au point du jour, avec une belle brise, et nous passâmes vis-à-vis de deux villages sur notre gauche, Laou-kan, et Shen-shan-ja ; nous vîmes ce dernier sur les dix heures ; nous avions fait neuf milles, et nous nous trouvions dans un endroit où le fleuve se divise de nouveau ; nous suivîmes le plus petit bras à gauche. Vers midi nous arrivâmes à Lan-shan-kya, joli petit village sur la droite, avec un temple entouré d'arbres. À trois p2.111 heures et demie nous vîmes un grand passage appelé Chao-hoo ; nous ne pûmes nous assurer positivement si c'est là que se forme la jonction du fleuve avec le lac Chao-hoo, indiqué dans les cartes chinoises, comme devant se trouver à cet endroit : il y a de là à Woo-hoo-shien soixante lis. Ici le fleuve se divise de nouveau, et la perspective, sur les bords, est tout à fait pittoresque. Les collines offrent beaucoup de variété dans leur élévation, et sont couvertes de bois, dont les arbres

présentent, dans ce moment, une grande diversité de teintes ; le rouge surtout est très brillant. À quatre heures nous passâmes vis-à-vis d'un temple appelé Kwuy-loong-tse, et d'une tour en ruine qui est auprès, tous deux agréablement situés, avec des points de vue formés d'arbres, qui se prolongent le long de la rivière. À une petite distance de là, on voit Fan-chong-chou-hien, ville antique et peu considérable. Peu après le coucher du soleil le ciel fut réellement obscurci par une nuée de canards sauvages, qui s'étendait sur l'horizon. À huit heures, après avoir tourné une petite île nommée Pan-tze-chee, nous passâmes un canal étroit, et jetâmes l'ancre à Tee-king, petite ville bâtie au pied de quelques collines peu élevées. Comme à Woo-hoo-shien, les maisons construites près de l'eau, p2.112 le sont sur pilotis. Une d'entre elles, appartenant à un négociant, se fait remarquer par la quantité de sculptures en bois qui la décorent.

Le 1er novembre.

L'aspect de Tee-kiang me rappelle les villes turques de l'Asie Mineure ; comme celles-ci, elle se prolonge à quelque distance sur les collines qui la dominent. Si nous avons eu lieu de nous plaindre de la surface plate et inanimée des provinces de Chee-shee et de Shan-tiang, nous sommes amplement dédommagés par la variété infinie des bords du Yang-tse-kiang ; les montagnes, les collines, les vallées, les fleuves et les bois offrent à la vue les combinaisons les plus pittoresques. Le climat est délicieux, et si les beautés de la nature suffisaient pour chasser l'ennui, notre voyage serait très agréable ; mais tout cela ne plaît qu'un instant et ne récrée pas l'esprit. — À la distance de trente lis, nous découvrîmes le bras principal du fleuve qui passe vis-à-vis du village de Tsoo-shah-chou ; au-delà, le fleuve fait tant de circuits, que son cours décrit presque la circonférence de la boussole ; quelques-unes de nos barques suivirent un petit bras qui raccourcit, mais où il y a le moins d'eau.

J'ai souvent cherché à peindre l'expression que font éprouver les beautés de la nature, sans avoir été jusqu'à présent satisfait de mes

efforts p2.113 à cet égard ; et en effet, je suis disposé à croire à la presque impossibilité de réussir dans une semblable tentative, toutes les fois que le tableau ne sera pas animé par quelque objet qui tienne du sentiment.

Nous avons traversé aujourd'hui un pays superbe. Les moindres objets ressemblent à ceux d'hier ; mais l'effet général est augmenté par une plus grande proximité des montagnes dont l'élévation et les formes sont également imposantes et variées. Il me semble que le genre du paysage chez les différentes nations peut servir à faire juger de leurs idées sur les beautés pittoresques, par le soin que le peintre a toujours de choisir pour sujet ce qui plaît plus généralement. C'est ainsi que les peintures chinoises représentent des collines élevées avec des barques naviguant à leurs pieds, et des arbres parés des plus vives couleurs de l'automne, dont la combinaison peut paraître singulière à des Européens, quoiqu'elle ne soit réellement que l'image de ce qui s'offre aux yeux sur les bords du Yang-tze-kiang.

Nous mouillâmes à Tsing-kya-chin, petit village à quarante lis de Kee-keang. Nous vîmes ici pour la première fois l'arbre à suif (*stillingia sebifera*). C'est un grand arbre lorsqu'il a atteint toute son élévation. À une p2.114 certaine distance, il ressemble à l'érable, et est surtout très beau dans cette saison, par le contraste que forment les vives teintes de ses feuilles avec ses fruits dans leurs différent états ; quelques-uns ont encore leur pellicule verte, d'autres l'ont brune, et d'autres qui en sont dépouillés, se font remarquer par leur blancheur ; dans ce dernier état, le fruit est de la grosseur d'un pois. Le nom chinois de cet arbre est Pee-ya-kwotzu, ce qui veut dire fruit a peau huileuse ; le suif s'obtient par la pression d'un moulin, et se vend par larges pains.

En comparant le terrain cultivé dans cette partie du pays avec celui du Chee-lee, et des autres provinces, mon avis est qu'il paraît divisé entre des propriétaires peu riches, mais indépendants, et qui habitent le sol qui leur appartient. On voit de distance en distance des habitations agréables, et autour d'elles des bouquets d'arbres qui offrent à la fois l'idée du bonheur et d'une longue possession. Le fleuve

se réunit de nouveau à l'extrémité de l'île où est bâtit Tsing-kya-chin ; et sa plus grande largeur est au moins de cinq milles.

Le 2 novembre.

Nous traversâmes le fleuve, et, après avoir fait vingt et un lis, nous arrivâmes à Tsong-ling-hien, ville peu p2.115 considérable, sous le rapport de la grandeur, mais remarquable par le grand nombre et la beauté du travail des py-loos en pierres. Quelques-uns des animaux et des fleurs sculptés sur les frises, ne sont pas au-dessous de nos sculptures d'Europe. Une plage de sable couverte de cailloux semblables à ceux du rivage de la mer, s'étend presqu'au long de tout l'espace que nous avions parcouru. Ces cailloux proviennent évidemment des collines qui s'élèvent près du rivage, et qui sont composées de pierres de même nature, disposées par couches dans un sable mouvant. L'intérieur du pays ressemble beaucoup à certaines parties des provinces d'Essex et de Hertfordshire. Des chênes [1] qui ne viennent pas plus hauts qu'un arbuste, et une espèce de petits pins, couvrent les coteaux.

Une petite baie conduit de la rivière à Tung-ling-hien ; et comme nos barques y jetèrent l'ancre, et que tout portait à croire qu'on y resterait, je me mis en route pour faire une excursion sur les belles collines du voisinage. p2.116 Celle-ci fut cependant raccourcie par l'arrivée des soldats envoyés à ma recherche et à celle de mes compagnons, et qui nous annoncèrent que les barques avaient fait voile. Je dois convenir que l'attente d'un message de Kwang contenant des observations désobligeantes sur mes courses, ne me plaisait pas du tout ; toutefois, j'eus le plaisir de voir que je m'étais trompé à cet égard, et nous arrivâmes au mouillage de Ta-tung-shien, à vingt lis de là, peu après la flottille, et avant qu'il ne fût nuit close. — En partant de Tung-ling, le fleuve est de nouveau divisé par une île ; au-delà, sa plus

[1] Des différentes espèces de chênes que nous ayons vus en Chine, il n'en est qu'un que M. Abel connaît ; c'est le *quercus glauca* de Kæmpfer. Il ne croit pas que les autres aient été décrits. Celui avec des calices chevelus se rapproche du *quercus cuspidata* de Wildenow.

grande largeur est de quatre milles. — À quatre heures et demie, nous passâmes vis-à-vis d'une grande colline appelée par quelques-uns Lang-shun, et par d'autres Yang-chan-chie, où des marches se trouvent pratiquées pour faciliter les mariniers à la monter. — Ici, la plus grande profondeur des bois, sur les collines, embellit singulièrement la scène.

Nous apprenons des mandarins et des bateliers, que quelques traditions religieuses doivent leur naissance à la haute chaîne de montagnes qui est devant nous, et dont les sommets inégaux sont maintenant visibles. Leur prodigieuse élévation les rend dignes de p2.117 dominer le cours du fils du soleil. On dit que ces montagnes servent de sépulture aux restes mortels de quelque divinité ; leur nom chinois est Keu-kwa-shan. Je n'ai pas encore été informé que qui que ce soit d'entre nous ait découvert les traces de la mine de cuivre d'où Tung-ling-hien tire son nom, la première syllabe voulant dire cuivre.

Le 3 novembre.

L'aspect de notre mouillage, au matin, n'avait rien de bien attrayant. Une petite baie étroite avec de pauvres maisons malpropres à droite et à gauche, et qui masquent complètement la perspective de chaque côté, est tout ce qu'il offrait aux regards. — Le vent contraire nous empêcha de poursuivre notre route. À moins que ce ne soit par l'extrême force du courant, il me paraît bien extraordinaire que nous ne fassions pas usage de haleurs et de perches, comme cela nous est déjà arrivé. Il y a longtemps que je ne crois plus que Kwang soit responsable des dépenses, en tout ou en partie ; car, si c'était le cas, nous n'aurions pas perdu un seul instant.

Ta-tung, quoique d'une assez mince apparence à l'extérieur, est un grand village avec des boutiques beaucoup plus belles qu'à Tung-lien-hien, qui est une ville murée : les marchés y sont on ne peut mieux pourvus. J'ai fait p2.118 une promenade délicieuse dans cette contrée réellement romantique. Toutes les vallées sont parfaitement cultivées en blé, riz, coton et fèves. — Les maisons y sont grandes et ombragées

d'arbres, dont quelques-uns très élevés et ressemblant au chêne ; leur feuille est dentelée, et je crois que l'arbre lui-même est une espèce d'érable. — Les collines sur lesquelles nous avons passé aujourd'hui sont en majeure partie composées de poudingue et de pierre calcaire, et offrent des dégradations très apparentes. On a remarqué ici différentes espèces de chênes. — Nous avons donné le nom de tuyaux d'orgues aux hautes montagnes dont j'ai déjà parlé, d'après leur ressemblance avec celle de Rio-Janeiro. — Le sol des collines est mauvais et pierreux, et peu propre à produire autre chose que du bois. Nous avons vu plusieurs plantations de pinastres.

Le 4 novembre.

Le vent continue à être contraire et nous retient ici. Je trouve que mes courses et la fatigue qu'elles m'occasionnent sont les meilleurs antidotes contre l'ennui. — Je me guide sur les arbres ou d'autres objets élevés, et je suis alors ma route par monts et par vaux. — Chaque pas intéresse le naturaliste et le botaniste ; et il n'est p2.119 pas même jusqu'au spectateur illettré, qui ne trouve dans les beautés de ce sol si varié un délassement à la fatigue de la route. Nous vîmes différentes espèces de fougères. — Les plantations de chênes sont d'une petite élévation, parce qu'on se sert des rejetons pour brûler. Des fagots d'écorce de chêne étaient exposés en vente dans le marché ; nous avons supposé qu'on s'en sert pour tanner. — La grande feuille du nelumbium sert de chauffage aux gens du peuple : nous en vîmes plusieurs qui en emportaient des paquets sur leur tête. — Dans le cours de notre promenade, nous arrivâmes à un temple, devant la porte duquel étaient des drapeaux de papier coloré, et dont l'intérieur était orné de dessins et de peintures grotesques d'hommes et d'animaux. Il y avait plusieurs tasses de sham-shoo placées devant l'idole, et la gaieté des paysans réunis autour du temple attestait qu'ils avaient abondamment pris part à cette partie du sacrifice. — La fête avait lieu en réjouissance de la pleine lune. — Il est d'usage parmi les Chinois de faire des visites à cette époque, ce qui semble indiquer qu'ils la considèrent comme devant être célébrée par des réjouissances. — Il y

a, selon moi, quelque chose de singulièrement touchant dans ces fêtes, surtout p2.120 lorsqu'on les célèbre à la campagne. Elles sont les rites innocents de cette religion naturelle et universelle qui est gravée dans le cœur de l'homme. Elles entretiennent l'idée de la divinité, en fêtant les vicissitudes des saisons et les changements qui s'opèrent dans l'aspect de l'astre des nuits, qui tous dépendent de sa volonté première, et sont maintenus par sa divine sollicitude.

Cette partie du pays n'est pas peuplée, mais les habitants ne m'y ont pas paru gênés quant à leurs moyens d'existence. — J'ai été très frappé de voir, dans toutes les villes et villages de la Chine, le grand nombre de personnes qui m'ont paru appartenir à la classe moyenne : je conclus de là que les biens qui contribuent au bonheur de la société y sont répartis entre un plus grand nombre d'individus, et que cet état de choses doit influer d'une manière favorable sur les ressources financières de l'empire. Quelque absurde que soit la prétention de l'empereur de Chine à la suprématie universelle, il est impossible, en voyageant dans ses États, de ne pas convenir qu'il a sous sa domination l'un des plus beaux pays qui soient dans le monde.

Le 5 novembre.

Je parvins avec quelques autres à satisfaire le désir que nous avions de nous rendre au sommet de la chaîne de p2.121 montagnes qui se trouve entre le village et Tung-ling-shien. Nous suivîmes, dans notre promenade, une vallée où nous vîmes, pour la première fois, la plante à thé. C'est un superbe arbuste, ressemblant au myrte, avec une fleur jaune très odoriférante. Les endroits consacrés à sa culture n'ont pas ici une grande étendue, et sont entourés soit de petits champs d'autres productions, ou se trouvent dans des espaces séparés. — Nous vîmes aussi le gingembre par petites places couvertes de treillis, pour le garantir des oiseaux. — Le système de culture en terrasse est porté à l'exagération. — L'irrigation se fait au moyen d'une pompe à chapelet qu'on fait mouvoir à la main, ce qui

est un perfectionnement de celle que j'ai déjà décrite : je crois qu'on pourrait l'employer avec avantage en Angleterre. Un axe denté est fixé à chaque extrémité de l'auge sur laquelle passent les planches posées à plat. On assujettit, au bout de l'axe supérieur, des barres croisées qui servent de roue, et on fixe à celles-ci des poignées, dont l'homme chargé de faire mouvoir la pompe se sert en faisant alternativement usage de chacune de ses mains. Le travail est facile, et la quantité d'eau misé en mouvement, considérable. — La perspective dont on jouit au sommet de la montagne, p2.122 dédommage de la fatigue qu'on éprouve pour y monter. La scène est tout à fait dans le style des beautés que l'on remarque dans les pays de montagnes. Les rochers y sont disposés l'un au-dessus de l'autre, d'une manière aussi variée que pleine de subtilité. Leur aspérité contraste agréablement avec la culture soignée des vallées, où l'on voit çà et là quelques chaumières blanches et des fermes. — Nous avions été vus d'en bas par les paysans, et lorsque nous descendîmes, ils nous suivirent en foule en poussant des cris que, sans l'offre qu'ils nous avaient d'abord faite d'accepter le thé, nous aurions pu prendre pour des provocations injurieuses ; ces cris n'étaient donc que la rude expression de leur étonnement — Cette partie du pays abonde en une espèce de chêne qui a la feuille comme le laurier, et qui, je crois, n'est pas connue en Angleterre. Nos barques ont quitté la crique où elles étaient amarrées, pour se placer auprès d'une île, qui est située vis-à-vis, et qu'on appelle Khou-chah dans le dessein de nous offrir une communication plus facile les uns avec les autres. — On trouve du fer dans le voisinage de Ta-tung, et il existe quelques fonderies dans la ville.

Le 6 novembre.

Nous restâmes dans l'île, qui n'offre que peu d'intérêt ; l'espace en est p2.123 si borné, qu'on l'a bientôt toute parcourue. Une grande partie était couverte de roseaux, et le reste cultivé en légumes de l'espèce la plus commune. — Il est certain que les Chinois méritent de faire

d'abondantes récoltes ; car il n'est aucune nation qui se donne plus de peine qu'eux pour préparer les terres, et pour favoriser les progrès de tout ce qu'ils leur confient. Ils sont particulièrement soigneux de sarcler. — Quoiqu'il n'y ait pas de village dans cette île, la population en est considérable. — Les chaumières des paysans sont détachées les unes des autres, et paraissent toutes avoir des jardins. — Des maladies cutanées règnent dans ce voisinage avec une ténacité peu ordinaire, même parmi les Chinois ; elles proviennent sans doute du manque de propreté et de bonne nourriture. On s'y plaint fréquemment aussi de la pauvreté du pays, et de la manière dont on y surcharge les dernières classes du peuple. — Aujourd'hui M. Morrison a traduit une proclamation adressée par le magistrat aux habitants de Ta-tung, dans le même sens que celle que sir George Staunton avait lue le 30 octobre.

Le 7 novembre.

Nous partîmes de l'île au point du jour, par un fort vent de nord. — À huit heures et demie, nous entrâmes dans un p2.124 bras du fleuve au sud, appelé Ma-poo-leou : le bras principal était à l'ouest. — À neuf, nous vîmes une pagode à sept étages, dans le voisinage de Chee-choo-foo, que nous ne pûmes cependant apercevoir, parce que des collines nous en dérobaient la vue. — À midi, nous jetâmes l'ancre auprès d'une île, vis-à-vis de la ville. — L'endroit de notre mouillage se nomme Woo-shu-kya ; je ne sais pas si ce nom est celui de la ville ou de l'île ; la distance de Ta-tung est de quatre-vingts ou cent lis. — J'ai traversé le fleuve, et ai fait une excursion dans la campagne, plus remarquable par la facilité avec laquelle un étranger peut s'y égarer, que pour toute autre chose. On aperçoit, aussi loin que la vue peut s'étendre, une suite d'élévations et d'enfoncements. Les points les plus élevés offrent des bouquets d'arbres, et tout se trouve cultivé en terrasses, depuis le sommet des hauteurs jusque dans les vallées. On voit un grand nombre de chênes très gros, et dont la feuille est de l'espèce de celle du saule. Une branche parasite, d'une grosseur extraordinaire, qui avait substitué ses rejetons à ceux de l'arbre lui-même, peut fournir un emblème des

flatteurs qui entourent les hommes riches et les puissants, et qui ruinent souvent la grandeur à laquelle ils ont dû leur élévation, cette grandeur qu'ils p2.125 caressent d'abord et qu'ils corrompent ensuite. — Les Chinois se servent, pour briser les grosses mottes de terre, d'une herse garnie de dents courbes placées obliquement dans le châssis, et que conduit un homme qui monte dessus.

Le 8 novembre.

Nous séjournâmes dans l'île, parce qu'il y aurait eu du danger à s'exposer par un vent aussi fort, dans l'endroit où les différents bras du Yang-tze-kiang se réunissent. — Nous employâmes la journée à faire le tour de l'île, dont la majeure partie est cultivé en riz, blé et légumes. La rive opposée était couverte de champs de sarrasin et de fèves. Nous vîmes un champ de thé en pleine fleur. — Cette île, comme quelques parties de la terre ferme, offre des indices qui attestent qu'elle est quelquefois inondée, même tout à fait submergée. — Ou l'incertitude de jouir du fruit de son travail n'arrête pas l'industrie du laboureur, ou bien, la fertilité du sol le dédommage, dans une seule moisson, des frais de culture. — Les habitations sont placées à de certains intervalles et semblent en général destinées à d'autres qu'à de simples paysans. — Nous fûmes dans notre excursion, attirés vers une maison par un bruit de cymbales et d'autres instruments de musique. C'était p2.126 une cérémonie funèbre. Les gens qui suivaient le deuil étaient vêtus de robes blanches, et avaient des bonnets de la même couleur. Les prêtres officiants qui étaient aussi les musiciens, étaient costumés comme à l'ordinaire. La procession fit plusieurs fois, dans un ordre régulier, le tour de la cour de la maison où se trouvait le cercueil. Notre apparition interrompit tout à coup la cérémonie, en éveillant la curiosité de toute l'assemblée. Jeunes et vieux des deux sexes comme par un commun accord, oublièrent le but de leur réunion pour nous examiner ; il n'y eut qu'une seule vieille femme qui crut devoir conserver l'apparence de la douleur. Le costume des prêtres

ressemble à celui des ecclésiastiques chrétiens. Cette ressemblance jointe à celle que la matrone Poosa, portant un enfant dans ses bras, se trouve avoir avec la vierge Marie, doit être un peu contrariante pour les zélés catholiques. Cette dernière représentation forme souvent le sujet des peintures grossières qu'on expose en vente dans les boutiques.

Le 9 novembre.

Nous laissâmes notre mouillage à cinq heures [1], par un fort vent, et p2.127 nous entrâmes dans le cours principal du fleuve. À huit heures nous vîmes un canal sur la rive droite. Le fleuve fait ici beaucoup de sinuosités. — Nous passâmes vis-à-vis d'un village ayant un corps de garde, et peu après nous aperçûmes Ho-chuen ; auprès de cette ville, la contrée est admirablement boisée. Il y a des montagnes de chaque côté ; celles qui se trouvent en face, à droite, ont leurs sommets en aiguilles. À gauche, il me semblait voir la prodigieuse chaîne qu'on aperçoit de Ta-tung. — Ho-chuen est à trente lis de Gan-king-foo. À une heure, nous vîmes un corps de troupes en armes ; il était à peu près composé de cinq cents hommes ; leur apparence était assez militaire. Ils étaient réunis à l'endroit de leur parade, au centre duquel on remarquait un large but, destiné à l'exercice de l'arquebuse et de la flèche. — Peu après nous passâmes devant une tour à huit étages, très bien proportionnée. Ceux qui la visitèrent, nous dirent qu'elle était en bon état, et que le premier étage p2.128 contenait un bel obélisque en marbre, où se trouvait renfermé le cœur d'un guerrier célèbre. Du sommet, on découvrait la plus grande partie de l'intérieur des murs de Gan-king-foo, consistant en jardins et en terres labourables.

[1] Ceux qui étaient éveillés à cette heure matinale, découvrirent, près de cet endroit, un rocher nommé Te-tze-kee, entièrement couvert par un temple, et, un peu plus loin, deux rochers à fleur d'eau. Le passage entre ces rochers est si étroit, qu'on eut besoin d'user des plus grandes précautions pour que les barques ne touchassent pas sur l'un ou sur l'autre.

Je débarquai avec sir George Staunton, à une centaine de toises de la pagode. Nous entrâmes par la porte orientale de la ville, et nous la traversâmes en nous dirigeant à l'ouest, où nos barques étaient mouillées. — La partie orientale consiste principalement en auberges. Ce ne fut qu'après avoir passé la maison du juge, située presque au centre de la ville, que nous arrivâmes aux boutiques qui faisaient l'objet de nos recherches. Comme Gan-king-foo est la capitale de la province, nous nous attendions à y trouver un grand choix d'objets de manufacture et autres. En cela notre espoir ne fut pas entièrement déçu ; car, quoique les boutiques n'y soient pas aussi spacieuses qu'à Woo-hoo-shien, elles ne sont pas mal fournies. Malgré l'édit impérial, les marchands ne firent aucune difficulté de nous vendre ce que nous eûmes envie d'acheter. Notre entrée dans une boutique, vu la foule qui nous suivait, n'était pas sans inconvénient pour le marchand. Tous s'introduisaient indistinctement ; et, dans un magasin rempli d'articles de prix, on ne pouvait que p2.129 concevoir des craintes pour leur sûreté. À Londres, du moins, il se serait trouvé, parmi tant de monde, un nombre proportionné de filous. — Il n'eût pas été difficile d'employer une somme considérable en curiosités de toute espèce, telles que colliers, ancienne porcelaine, tasses d'agate, vases, ornements de corindon et d'autres pierres, et échantillons curieux de ciselure en bois et métal ; mais nous n'avions ni assez d'argent, ni assez de temps pour faire des achats. — Les rues sont pavées, et généralement assez étroites. — Il y a sur le mur de cérémonie, en face de la maison du Foo-yuen, un énorme dragon. Il est difficile de dire s'il a été peint comme une indication de l'autorité, ou bien pour inspirer de la crainte. — J'ai remarqué qu'il n'est permis qu'aux officiers du gouvernement [1] de traverser la cour de sa résidence. Les femmes se montraient aux portes ; quelques-unes d'entre elles n'avaient pas lieu d'être mécontentes de leur physionomie. Je suis porté à croire, d'après leurs gestes et leur tournure, qu'elles sont plus fières de leur beauté que de leur modestie.

[1] Ces résidences des officiers du gouvernement sont appelées Yamun.

Vue de Gan-king-foo.

Les faubourgs, du côté de la rivière, p2.130 renferment d'aussi belles boutiques que la ville ; et c'est toujours à peu près le cas dans les villes de la Chine qui sont situées sur le bord des rivières. La coutume de fermer les portes au soleil couchant, souvent ne permet pas aux étrangers de faire leurs achats assez à temps pour regagner leurs barques ; et, comme dans cette partie de l'empire on ne voyage guère autrement que par eau, c'est alors la commodité des étrangers qui détermine l'emplacement des boutiques. En général, quoiqu'il n'y ait pas à Gan-king-foo de rue qui soit digne d'une mention particulière, le nombre des bonnes auberges est tellement au-dessus de celles qu'on trouve dans les autres villes, qu'elle mérite sans doute la réputation de prospérité dont elle jouit. Les bâtiments ordinaires sont construits au-dessus des portes, qui ne sont remarquables que par leur entrée étroite. — De la porcelaine, des lanternes de corne, des bonnets, des

draps et de la mercerie, sont les principaux articles que nous vîmes exposés en vente.

Le 10 novembre.

Nous quittâmes notre mouillage au point du jour. Le brouillard du matin nous empêcha de bien voir la ville, après avoir dépassé le canal qui coule le long des faubourgs. Les murs s'abaissent tout à p2.131 coup du côté du nord, où ils bordent une colline qui paraissait être dans l'intérieur de la ville. À neuf heures, nous passâmes devant Wang-sha-chee. Près de la on voit une crique où il y avait, dans ce moment, quelques bateaux à l'ancre ; et, sur la gauche, une haute chaîne de montagnes. Ici la rivière se trouve divisée par une île ; et, d'après ce que les batelier me dirent, je conclus que le Kee-yan-ho se trouvait dans le voisinage. À midi, nous vîmes Tung-liew-hien, ville murée, ayant deux tas ou tours, dont l'une est à sept étapes. Les maisons sont blanchies. — Une rivière coule à Tung-liew-hien ; plusieurs embarcations y étaient à l'ancre, et nous eûmes lieu d'être surpris de la hardiesse extraordinaire de nos conducteurs, qui passèrent ce mouillage, quoique nos barques pussent à peine porter leurs voiles, vu la force du vent. On apercevait dans l'intérieur des murs beaucoup de terrain où il n'y avait pas d'habitations. — À trois heures, nous arrivâmes à Wa-yuen-chou, petite île avec quelques maisons près du mouillage. L'une d'elles, qui n'était pas encore achevée, fixa nos regards, parce qu'il est assez rare en Chine de voir des maisons neuves, et que celle-ci ressemblait aux fermes d'Angleterre. — Excepté le voisinage de Tung-liew-hien, le p2.132 pays a beaucoup perdu de sa beauté pittoresque.

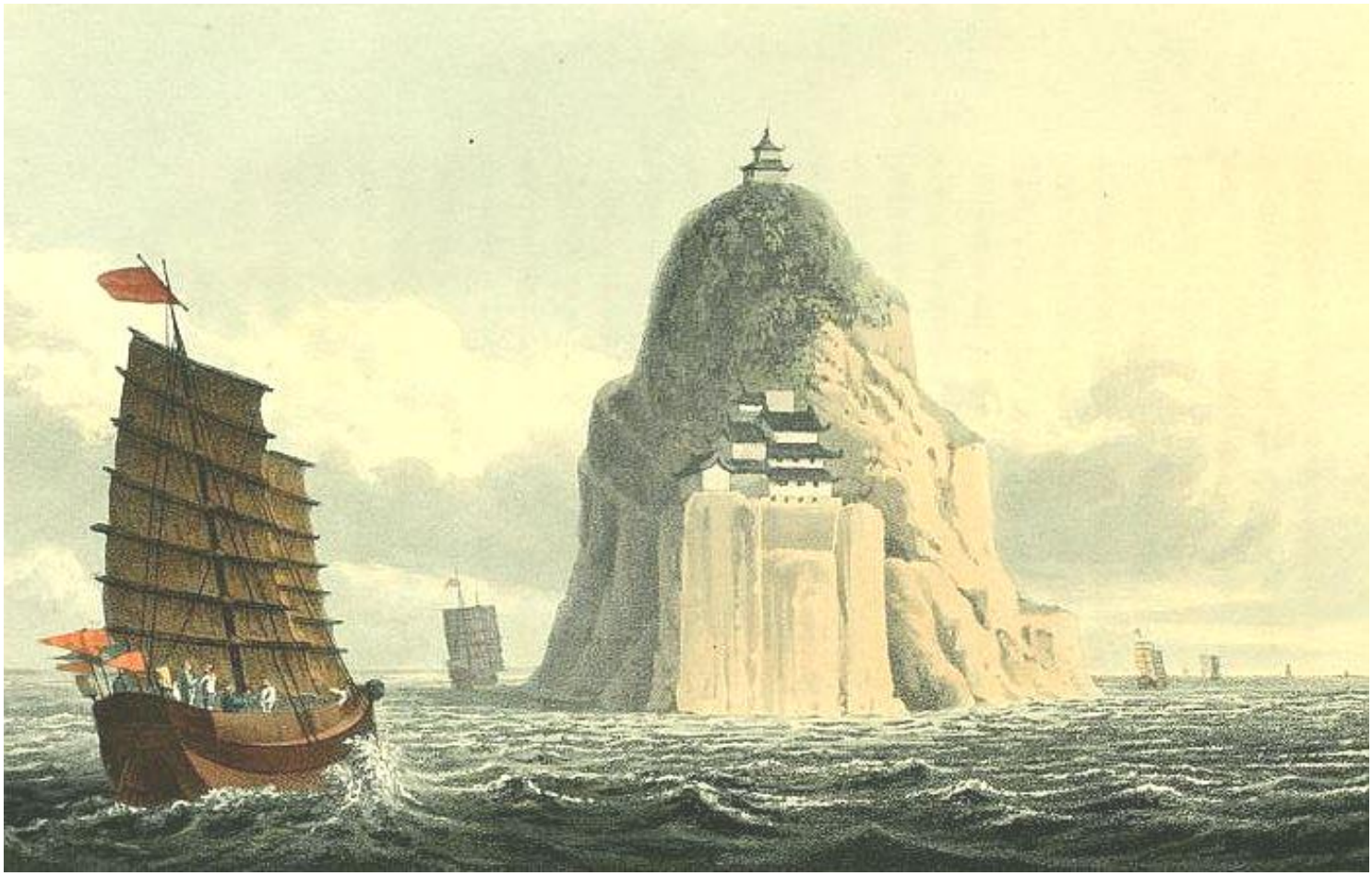
Le 11 novembre.

Une forte pluie tombée pendant la nuit, jointe à un temps couvert, nous a retenus ici. La pluie a à peine cessé un instant, et nous éprouvons toutes les incommodités du mois de novembre en Angleterre, sans la moindre compensation. Nos barques ne sont pas étanchées, et tout, au-dehors comme au-dedans, est vraiment on ne peut plus désagréable.

Le marin de service sur la barque de M. Morrison tomba malheureusement entre les barques, et se noya, Le courant est si fort, et il est si dangereux de se voir entraîner sous les barques, qu'en pareil cas un semblable accident ne peut qu'être fatal. — Les Chinois se montrèrent très empressés à chercher le corps ; et il réussirent à le trouver après avoir déplacé les trois embarcations voisines. Un message fut envoyé au *Chin-chae* pour lui demander de retarder le départ de la flottille jusqu'après l'enterrement : il y acquiesça aussitôt, et accorda tout ce qui était nécessaire à cet effet.

Le 12 novembre.

Ce matin, Millege (le marin) a été enterré, avec les honneurs militaires, derrière le corps-de-garde chinois. Les soldats de service eurent une attention dont je p2.133 ne les aurais pas crus susceptibles. Lorsque le service funèbre fut terminé, ils firent une décharge de leurs tubes de fer, et leur musique joua un air approprié à la circonstance. — Nous mîmes à la voile à dix heures. — À midi, nous passâmes vis-à-vis de Wan-jan-hien ; et à midi et demi, devant Ma-tung-shan, grand promontoire remarquable, sur la rive droite. Le fleuve se trouve divisé ici par une autre île ; nous suivîmes le bras qui coule au nord-ouest. — Ce matin on a vu des marsouins, ce qui est assez singulier, vu l'éloignement où nous nous trouvons encore de la mer. À quatre heures, nous avons passé devant le Seaou-koo-shan, ou la colline du Petit-Orphelin. Ce rocher est un objet on ne peut plus curieux, d'abord par sa position isolée, ensuite par sa hauteur, puisqu'il s'élève tout à coup à deux cent cinquante pieds ; et enfin par les nids de cormorans, et l'immense quantité de ces oiseaux qu'on voit sur ces flancs. On voit au sommet même un temple à deux étages, et à peu près à moitié chemin, plusieurs autres qui s'élèvent graduellement l'un au-dessus de l'autre. L'intervalle entre ces édifices et le temple qui est au sommet, était couvert de bambous qui produisaient un effet assez bizarre, par le contraste qu'offraient leurs minces tiges avec p2.134 l'aspérité du rocher où



Seaou-koo-shan, vu de l'est.

ils croissaient. De loin, les cormorans avaient l'air de petites cavités ; et même, de plus près, ils paraissaient plutôt attachés que perchés sur le roc. Un papier, que les prêtres nous remirent, portait que ces temples avaient été fondés par la mère de l'empereur. Il est d'usage qu'à leur passage les barques fassent quelque offrande pour se rendre la divinité locale favorable dans leur traversée du fleuve au lac : notre dévotion ne nous permit pas de négliger cette coutume. Peu après nous arrivâmes vis-à-vis de Pang-tze-hien, ville murée, singulièrement située. Presque toutes les maisons sont dans un vallon ; mais les murs, passant autour et au-dessus des collines, renferment un grand espace dans leur enceinte. — Ici la chaîne de montagnes n'est pas très élevée ; mais, quoique le temps sombre nous privât de voir parfaitement les bâtiments, dont les sommets étaient couverts de brouillards, il prêtait aux montagnes une apparente élévation qui approchait du sublime ;

elles sont d'ailleurs frappantes elles-mêmes par la manière dont elles avancent quelquefois dans la rivière. — Notre mouillage déterminé était Ching-yang-miao, que nous n'atteignîmes néanmoins qu'au matin.

Le 13 novembre.

Ching-yang-miao est situé p2.135 au-delà d'un promontoire plat, en remontant une petit crique, ou rivière ; nous y restâmes un jour entier à cause du vent contraire. Kwang a fait une visite à lord Amherst pour s'informer comment il avait passé la précédente nuit, qui avait été orageuse. L'une de nos barques a couru quelques dangers, le cordage servant à haler s'étant rompu ; et la grande ancre n'ayant pas, par quelque malencontre, retenu l'embarcation, elle dériva vers Seaou-koo-shan ; heureusement les petites ancres ne bougèrent pas, sans quoi cet événement eût pu avoir des suites fâcheuses. Kwang informa lord Amherst qu'on avait reçu la nouvelle que trois navires étaient arrivés le 9 octobre, au mouillage près de Canton ; l'un, sans doute, le Hewitt, à la seconde barre ; les deux autres, qui étaient des vaisseaux de guerre, vraisemblablement *l'Alceste* et la *Lyre*, à Chuen-pee [1]. Le *Chin-chae* nous donna une idée défavorable des nouvelles barques que nous allons avoir, du moins quant à la grandeur, puisqu'il en faudra cinq pour une de celles que nous avons. D'après le rapport de Kwang, le lac de Po-yang est très inférieur, en étendue, à celui de p2.136 Tung-ting-hoo, dans la province de Ho-quang : celui-ci a huit cents lis de largeur, tandis que l'autre n'en a que cent quatre-vingts. Comme de coutume, le village est sur le bord opposé de la crique où nous mouillâmes. — La contrée n'est remarquable que par un plus grand nombre de ce qu'on pourrait appeler des maisons de campagne, que je n'en avais encore vu. — Une école de campagne fixa mon attention. Tous les enfants lisaient à haute voix le même livre, et à peu près sur le ton d'un récitatif. Les oreilles du maître me parurent devoir être douées d'une grande finesse pour pouvoir découvrir les paresseux. — Quoique les villages soient petits, ils sont nombreux. Quelques cabanes sont

[1] Ceux-ci se trouvaient être l'*Investigateur* et la *Découverte*.

construites en simples nattes ; ce qui en fait des habitations aussi précaires qu'elles sont peu coûteuses.

Le 14 novembre.

Nous fîmes voile à cinq heures. — À sept, nous passâmes vis-à-vis d'un rocher qui s'avance d'une manière curieuse, et d'un village de pêcheurs situé au milieu d'autres rochers escarpés : toute la perspective sur la gauche était frappante par l'âpre aspect du rivage. Sur les neuf heures, nous vîmes Hoo-koo-hien, situé à peu près comme Pang-tze-hien, dans un enfoncement formé par des collines ; ses murs, passant au-dessus d'elles, et en p2.137 renfermant quelques-unes. Il est difficile de savoir à quoi attribuer cet usage de renfermer, dans l'enceinte des murs, des collines incultes, et qui n'offrent que peu de pâturages. — Sur notre droite, le fleuve se divise à un petit village appelé Pa-hé-kiang (rivière de huit lis), et ici nous quittâmes le superbe Yang-tze-kiang, après avoir fait neuf cent cinquante lis, ou deux cent quatre-vingt-cinq milles sur ses eaux. L'un dans l'autre, sa largeur peut être évaluée à deux milles. — Le pays où il dirige son cours est singulièrement pittoresque, et, excepté les flancs des montagnes, il est susceptible d'une culture soignée. Les îles sont nombreuses, grandes, et très fertiles, les villes et villages assez multipliés et populeux : le corps est parfait, il n'y a que l'âme qui manque. C'est en vain que l'ami de son pays cherchera des sentiments de convenance, l'honnête homme un ami, et la femme aimable un compagnon, sur les rives du Yang-tze-kiang : ici ce qui n'est pas pure habitude est barbarie, et ce qui n'est pas barbarie n'est qu'imposture. Le plus petit ruisseau qui coule auprès de la cabane d'un paysan anglais, peut être plus fier de sa situation morale, que le grand fleuve de la Chine.

La largeur du lac, là où nous y entrâmes, p2.138 y compris le bras de rivière, est de sept à huit milles ; aussitôt après, ses eaux sont resserrées dans un petit espace plein de rochers. Près de l'entrée est le grand Ta-koo-shan, ou la grande colline de l'Orphelin, isolée comme Seaou-koo-shan, mais plus grande et moins escarpée dans son élévation. On y voit une tour à sept étages, bien proportionnée, deux

autres plus petites, et quelques temples. En général, le Ta-koo-shan n'est pas aussi remarquable que le Seaou-koo-shan. Nous avons devant nous une haute chaîne de montagnes, appelée le Lee-shan, au-dessus de Nan-kang-foo, ville située sur le bord du lac, et où il est probable que nous toucherons. Le sommet de cette chaîne est en forme de table, et se termine tout à coup en pointe. — Comme nous avions déjà fait quatre-vingt-dix milles, et que le temps paraissait couvert, nous ne voulûmes pas tenter de nous aventurer sur les eaux du lac, et nous mouillâmes dans la baie du Ta-koo-tang, qui est petite, mais sûre. Quoique le temps parût incertain, je ne perdis pas un instant à chercher à pénétrer jusqu'à la première chaîne de montagnes, d'où j'espérais être à même de voir la plus grande. Je réussis dans mon projet, au grand mécontentement des soldats chinois. L'élévation des montagnes où je me trouvais est considérable, quoique $_{p2.139}$ inférieure cependant à celles du Lee-shan. L'atmosphère était dans ce moment assez claire pour produire des effets d'ombre et de lumière très agréables dans les collines qui se trouvent au-dessous, et dont les flancs sont cultivés en quelques endroits, quoiqu'ils soient plus généralement couverts de taillis. Je fus surpris de voir que toutes les plantes sur le sommet de ces montagnes étaient aromatiques. Quelques arbustes étaient en pleine fleur, et extrêmement jolis. Le jardinier de l'ambassade crut reconnaître dans ceux couverts d'une immense quantité de fleurs blanches simples, une espèce de camélia. — Nous vîmes près de la ville un chêne d'une belle espèce, et dont les branches étaient chargées de glands disposés par grappes ; sa hauteur est à peu près de cinquante pieds ; ses feuilles ressemblent à celles du laurier. — Les montagnes que j'ai parcourues se composent d'une pierre d'ardoise argileuse. On trouva de la pierre calcaire et du silex près de notre mouillage.

Le 15 novembre.

La pluie nous a retenus ici, parce qu'il avait été décidé que nous attendrions un temps tout à fait favorable pour traverser le lac. Je ne suis amusé à parcourir la ville, et j'ai été surpris d'y trouver un si grand

nombre de boutiques et d'édifices. Les plus p2.140 belles boutiques sont celles de porcelaine, où les personnes de notre société firent différentes acquisitions ; les prix, comparés aux nôtres, nous parurent modérés. — Dans l'un des grands temples, je remarquai quelques piliers octogones en marbre commun ; ils avaient des piédestaux, mais pas de chapiteaux. — Le théâtre qui est vis-à-vis me parut en bon état : le spectacle consiste principalement en tours de force. — La ville borde la baie ; il est probable que, dans la belle saison, on y arrive aussi du côté du lac. Il y avait plusieurs radeaux avec des appentis amarrés près de la ville ; ce sont sans doute les demeures de familles pauvres ; nous en avons déjà vu sur cette rivière comme sur les autres où nous nous sommes trouvés.

Le 16 novembre.

La nuit d'hier a été orageuse ; néanmoins, le ciel s'étant éclairci avant midi, nous mîmes à la voile. Les deux côtés du lac sont montagneux : le Lee-shan, qui est à notre droite, conserve toujours sa supériorité. Les sommets et les cavités des rochers, par leur blancheur, ont l'air de neige. Je suis porté à croire, après les avoir attentivement considérés, que ces surfaces blanches doivent être de sable, ou de pierres découvertes par les torrents des montagnes. — À environ cinq milles de p2.141 Ta-koo-tung, nous passâmes devant Kin-shan, petite ville, située comme la première à l'entrée de la baie. Plusieurs jonques à sel se trouvaient à l'ancre, les eaux du lac [1] étaient assez agitées, et toute la scène, jointe à un temps sombre et couvert, ne manquait pas d'une certaine sublimité. Devant nous sont quelques collines de sable tout à fait nues ; la grande chaîne de montagnes semble de la même nature : on voit de la neige dans les enfoncements d'une autre chaîne plus éloignée. Quelques maisons à King-shan, comme à Ta-koo-tung, sont bâties sur pilotis ; mais ceux-ci sont trop faibles pour résister à un violent effort des eaux. On aperçut d'ici le Ta-koo-shang, ainsi qu'un

[1] L'un des missionnaires dit que le lac de Po-yang est sujet à d'aussi violentes tempêtes que les mers de la Chine.

autre rocher isolé plus petit, semblable à un bateau à la voile, près de l'entrée de la baie de Ta-koo-tung.

Vers midi, nous vîmes la pagode de Nang-kang-foo ; elle est à sept étages et en bon état. Peu après nous tournâmes un cap à droite, et nous mouillâmes au-delà d'un môle presque entièrement construit en granit, et destiné à protéger les murs de la ville et un certain nombre de petits bâtiments, contre tout p2.142 débordement imprévu du lac. Un pont ou chaussée en arches conduit du môle à la porte de la ville. — Ici le Po-yang est divisé en deux bras par des collines ; l'un, celui sur lequel nous avons jusqu'à présent navigué, se nomme Nan-kang-hoo. — Nous fûmes tous très trompés à la vue de l'intérieur de la ville, parce que les murs et le môle nous faisaient présumer qu'elle était florissante. — Les boutiques ne contiennent autre chose que les objets de première nécessité ; et encore ceux-ci ne semblaient-ils destinés qu'aux gens des dernières classes. Cependant, les nombreux py-loos en pierre qui forment une arcade complète dans la grande rue attestent assez l'importance que Nan-kang-foo a eue jadis. Ces py-loos sont richement sculptés, et le relief des figures est très frappant. Ils furent érigés sous le règne de Van-li, il y a près de trois cents ans. C'est dans cette ville que nous avons vu les premières salles ou temples de Confucius, appelés Wan-miao. Ils ne renferment point d'idoles, et c'est en quoi ils sont remarquables, ainsi que par des tables placées dans des galeries autour des cours, et où sont inscrits les noms des héros décédés. Un bain demi-circulaire occupe une partie de la première cour, et il faut monter quelques marches avant p2.143 d'entrer dans les salles. Ces marches, aux extrémités desquelles il y a des figures de lions, sont, ainsi que le bain, en granit blanc à petit grain, provenant des montagnes du voisinage. L'une des salles vient d'être construite ou a été récemment réparée. La pagode est nouvelle aussi. L'une et l'autre sont dues au gouverneur actuel qui, dans l'état de décadence où est maintenant la Chine, doit être considéré comme un patriote extrêmement zélé. — La ville offre si peu d'objets intéressants, que la chaîne des montagnes de Lee-shan, au nord-ouest, fixe tous les

regards, et qu'une cascade qui se précipite du sommet d'un rocher élevé à peu près aux deux tiers de la montagne, devint le principal objet de de ma promenade. — Je n'ai pu réussir à y monter cette après-midi ; mais, si nous ne partons pas demain, je renouvellerai ma tentative. — C'est ici que j'ai rencontré le premiers rochers de granit, et toute la chaîne a l'air d'être primitive.

Le 17 novembre.

Ma promenade à la montagne à été très intéressante. Un ruisseau, qu'alimente la chute, coule en serpentant ans le vallon, et on le passe sur trois ponts dont l'un a douze piles. Son lit était presqu'à sec, mais la largeur des ponts indique assez qu'à p2.144 de certaines époques, il devient, par les pluies ou la fonte des neiges, un torrent considérable. La limpidité de son eau réjouit ma vue depuis si longtemps accoutumée aux eaux bourbeuses du Pei-ho, de l'Eu-ho, du fleuve Jaune et du Yang-tse-kiang. — Laissant à notre droite un grand temple admirablement situé à l'extrémité du ravin d'où la cascade se précipite, nous tournâmes une colline, et nous rencontrâmes peu après un sentier de pierre conduisant à un petit ta qui domine la chute. De cette distance l'édifice avait l'air d'un hochet d'enfant. J'eus ici l'occasion de vérifier l'exactitude des descriptions que j'avais lues sur les traits qui caractérisent les chaînes de montagnes granitiques. Les rochers s'élèvent en pointes informes, et les débris amoncelés à leur base attestent leur état de dégradation. Comme nous montions le sentier en marches de pierre, lequel tourne considérablement, afin d'éviter la rapidité de la montée, nous vîmes plusieurs blocs de quartz pur, dont les plus grands avaient trois pieds d'épaisseur, et quelques-uns jusqu'à cinq. À moitié chemin une veine de quartz, de deux pieds et demi de largeur, paraît traverser la montagne horizontalement. Le mica brillait sur le sol, de manière à faire croire que sa surface p2.145 était parsemée de paillettes d'or et d'argent. Un ruisseau, tombant sur des masses de rochers, rappelait ces paroles de l'Évangile qui peignent avec tant de sublimité la voix du Seigneur : « Le jet de tant d'ondes. » Ainsi, le

repos auquel l'escarpement de la montagne nous obligeait, était employé avec fruit dans la contemplation de tout ce qui s'offrait à nos regards au-dessus et autour de nous, et dont la magnificence contrastait avec la riante simplicité du vallon qui se trouvait à nos pieds. — Il nous fallut une heure et demie pour nous rendre à la pagode. Elle se trouve avoir sept étages ; elle est bâtie en granit des montagnes voisines, et élevée de cinquante pieds. Une petite idole à cheval sur une vache, est placée dans une ouverture au premier étage. Nous nous trouvions sur une pointe isolée, séparée par un profond ravin des rochers sur lesquels la cascade tombait d'une hauteur de quatre cents pieds. Tandis que nous nous reposions, nous remarquâmes quelques prêtres sur un rocher en face de nous ; ils étaient attachés au collège ou temple qui est près de la pagode. Nous avions déjà conjecturé l'existence de ce temple, par des espaces cultivés que nous avions vus près du sommet. Nous n'hésitâmes pas à leur p2.146 demander le thé, et ils nous l'offrirent avec empressement. Leur demeure est on ne peut plus agréablement située. Elle est dans un enfoncement, et abritée par quelques arbres, du vent qui se fait déjà sentir assez vivement, quoique la saison ne soit pas très avancée. La rigidité des règles de leur ordre leur proscrivant toute espèce de viandes, nos hôtes ne purent nous procurer des rafraîchissements aussi solides que la longueur de notre promenade l'aurait exigé ; ils n'avaient que du gingembre salé et des fruits secs. Nous fîmes vraiment un repas d'anachorètes, et tout ce qui nous entourait inspirait une pieuse méditation. — Une plantation de bambous dominait la cascade. Je n'ai plus maintenant le moindre doute que cet arbre ne soit considéré comme sacré parmi les Chinois. — On voyait quelques plants de camellia sur le sommet et les flancs d'une colline cultivée qui est près du temple. Nous ne mîmes que trois quarts d'heure à descendre. — Vers le pied de la montagne, je vis du schiste qui, j'oserais presque l'affirmer, se trouve placé au-dessous du granit. Il est micacé et renferme des parties de grenats. — À notre retour nous suivîmes la grande route. Près de la ville, nous vîmes un temple du Tao-tze, remarquable par quelques p2.147 peintures représentent la vie future, et

où les récompenses et les punitions sont dépeintes par des situations semblables à celles de la vie présente.

Le 18 novembre.

Influencé par le bon exemple, l'amour de la géologie me fit visiter une seconde fois la montagne. Nous remontâmes pendant un assez petit espace le cours du ruisseau, et nous eûmes l'occasion d'observer la dégradation des rochers granitiques dans toutes ses progressions. Le granit de ces montagnes me parut en grande partie stratifié, et se trouvait, en quelques endroits, presque entièrement feuilleté. Le feldspath et le mica sont de différentes couleurs ; cependant le blanc domine dans les deux. Quelques parties du rocher avaient l'air d'être veinées, par la couleur différente du feldspath. Parmi les débris qu'on trouve à sa base, on voit des morceaux assez gros de cette dernière pierre. Il nous fut impossible de nous assurer, malgré toutes nos recherches, de la situation exacte du schiste. Nous observâmes quelques masses qui me parurent être de schiste mêlé de mica ; mais des personnes versées dans la science les regardent comme du gneiss. La pente de la chaîne entière est presque verticale, et dans le rapport de 85 à 90 ; sa direction est entre le p2.148 nord-est et le sud-ouest. Dans une autre chaîne située obliquement au Lee-shan, le schiste occupe décidément la partie inférieure. Nous en trouvâmes des morceaux mêlés de mica sur la cime où est bâtie la pagode ; ils y avaient sans doute été entraînés des parties supérieures de la montagne. Toute la chaîne offre les signes d'une active dégradation, produite par les torrents descendus des montagnes, et qui ont peut-être contribué à former le lac de Po-yang, ou à grossir les eaux du Yang-tze-kiang. Les rochers sont jetés çà et là en blocs volumineux et informes : comme on l'a déjà observé, les plus petits étaient de pur quartz. — Le grand temple qui est au pied de la montagne n'est pas entretenu. Tout ce qu'on y voit de remarquable, ce sont les beaux arbres qui se trouvent dans la cour. — Un seul prêtre était à la prière au moment où nous entrâmes. Il frappait sur une cloche et battait du tambour, à de certains intervalles, en disant ses prières sur un ton de

récitatif : la cérémonie se termina par des prosternements. — Je remarquai sur la physionomie de ce prêtre, comme je l'avais précédemment fait sur celles de quelques autres, une expression de bêtise si prononcée, que je pensai qu'elle pouvait être affectée, dans la vue de paraître entièrement p2.149 absorbé dans une sainte contemplation. Si la religion ne paraît pas très considérée en Chine, on ne peut pas en accuser le zèle des prêtres. Il serait curieux de rechercher la cause qui a produit l'indifférence où l'on est aujourd'hui en Chine, sur un sujet qui intéresse généralement les passions et les sentiments de l'homme, en proportion de son ignorance morale et politique. — Nous avons vu ici plusieurs espèces nouvelles de chêne et de laurier-camphre. On y voit aussi l'arbuste à thé, mais cultivé en petite quantité.

Le 19 novembre.

Nous avons employé cette journée à faire une excursion à un collège où Choo-foo-tze [1], l'un des commentateurs de Confucius, a fait un grand nombre de disciples. Il est auteur d'une histoire, qui commence aux temps reculés, et finit à l'époque où il vivait, en l'an 1000 de l'ère vulgaire. — Le temple est à cinq milles de la porte du nord p2.150 de la ville, en suivant une direction occidentale. — Il n'offre rien de frappant à l'extérieur, si ce n'est son étendue. Il est divisé comme de coutume en plusieurs cours. Autour de celles-ci sont les cellules qui servaient anciennement de demeure aux étudiants, dont le nombre se montait, dit-on, à mille. Dans l'une des salles on voit la statue de Confucius, entourée de celles de ses principaux disciples. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette statue de Confucius, c'est sans doute sa complexion et ses traits, qui sont bien décidément ceux d'un Africain. On nous montra un arbre qu'on nous dit avoir été planté par Choo-foo-

[1] Je suis porté à croire que ce Cho-foo-tze est le même que Choo-hi, le fondateur des nouvelles doctrines philosophiques en Chine. Choo-hi enseignait qu'il existe une cause universelle nommée tai-ki, qui en produisit deux autres, l'une parfaite, l'autre imparfaite. Il se rencontre en cela avec Platon. Les causes parfaite et imparfaite peuvent être comparées, l'une à l'âme, et l'autre à la forme matérielle du monde. Le li est ce qui fait une chose ce qu'elle est.

tze. Les étudiants chinois de notre société désiraient beaucoup en emporter quelques branches. Quant à moi, la figure en bois d'un cerf, que le sage avait, assurait-on, employé à acheter et à transporter chez lui, des villages voisins, les provisions qui lui étaient nécessaires, m'intéressait davantage. On plaçait l'argent entre ses cornes ; et telle était l'honnêteté des vendeurs ou la sagacité de l'animal, que le marché du philosophe se faisait toujours d'une manière satisfaisante. Cette histoire, qu'appuyait l'effigie du cerf, contenait plus de merveilleux et d'invraisemblance, que n'en renferment ordinairement les absurdes p2.151 traditions des Chinois. Les environs du collège, ainsi que sa position, sont agréables et pittoresques, il y a derrière l'édifice une colline richement boisée, et une source venant de la montagne, qui fournit l'eau nécessaire au collège. On le répare dans ce moment ; mais je n'ai pu savoir si c'est dans l'intention de le rendre à sa première destination. — La mode d'écrire son nom dans les lieux fréquentés, paraît être commune à toutes les nations. Ici, comme au pied du Lee-shan, plusieurs personnes avaient tracé les leurs en caractères chinois. Nous inscrivîmes aussi notre visite à la pagode, sur le rocher. — Notre promenade à travers les vallées, tant en allant qu'en venant au village, nous offrit une scène ravissante. Chaque perspective du Lee-shan est magnifique, et les habitations, la culture et les arbres, sont on ne peut plus heureusement disposés dans les bas-fonds. — Nous vîmes un grand collège en rentrant par la porte du nord. Un espace considérable qui se trouve sur notre droite est sans maisons, et entièrement cultivé.

Le 20 novembre.

Nous quittâmes le môle à six heures et demie, et rentrâmes dans le lac sur les sept heures. À neuf, nous passâmes vis-à-vis d'une petite ville, Soo-chee, qui est bien p2.152 bâtie : elle est, dit-on, à quarante-cinq lis du lieu de notre départ. Un bon vent favorable nous a conduits à notre mouillage à Woo-chin, à midi, après avoir fait, d'après l'itinéraire chinois, quatre-vingt-dix lis, ou trente milles, en cinq heures. Notre direction a été du sud-est au sud-ouest. Nous laissons ici le lac

de Po-yang, qui s'étend à l'est. Il y a deux rivières près de la ville : nous suivons celle qui se dirige au sud. Je n'ai autre chose à dire du lac de Po-yang, sinon que je ne l'ai pas trouvé aussi large que je croyais. Il y a un si grand nombre d'îles basses que, du point où nous sommes, on ne peut en apercevoir toute l'étendue. Ses bords, contre l'idée que je m'en faisais, sont montagneux et singulièrement pittoresques. Il a à peu près soixante milles d'étendue.

Quoique Wo-chin ne soit qualifiée ni du titre de Chow, ni même de celui de Hien, elle n'en est pas moins une ville fort importante. C'est dans ses murs que se font les échanges de marchandises entre le nord et le sud de la Chine. Les magasins y sont spacieux et bien pourvus ; les auberges grandes et bonnes ; les temples richement décorés ; et les boutiques remplies d'articles de toute espèce, et même d'une assez grande quantité de marchandises $_{p2.153}$ d'Europe. Il y avait plusieurs petits vases en bronze anciens et modernes, dont la forme ressemble assez aux vases grecs et étrusques.

En approchant de Wo-chin, les regards se portent sur un temple couvert en tuiles vertes, situé sur une élévation, et entouré d'une colonnade de granit. En l'examinant de plus près, nous vîmes qu'il était en ruine. — Il n'en est pas de même du temple dédié à Wang-shin-choo, le dieu de la longévité : les ouvrages de ciselure et de dorure qu'on voit dans ce temple surpassent infiniment tout ce que j'ai encore vu dans le même genre. Un py-loo en porcelaine surmonte l'entrée extérieure. Le temple qui est en face est entièrement couvert de dorure. Des galeries ornées forment ce qu'on peut appeler le second étage. Les vases destinés aux sacrifices correspondent, quant à la richesse et à la beauté du travail, au reste de l'édifice. Au-dessus de l'entrée et en face de la principale salle, on voit un pavillon orné de la même manière, et qui est destiné à des représentations théâtrales. En bas, dans la cour extérieure, étaient des boutiques de porcelaine, et d'autres objets très joliment disposés. — On nous dit que le $_{p2.154}$ temple avait été érigé, et qu'il est entretenu, par les dons volontaires des négociants de la ville, pour qui, en supposant que leur commerce soit toujours prospère, une longue vie est le premier objet.

— Je visitai un autre temple presque égal en splendeur au premier, et qui est très agréablement placé au haut de deux rangées d'escaliers de pierre, de vingt pieds de long. — Je suis porté à croire, d'après le petit nombre de barques que j'ai vues à l'ancre, que, quoique Wo-chin soit l'entrepôt d'une grande partie du commerce qui a lieu entre les provinces du nord et celles du midi, il ne s'y fait cependant pas un trafic considérable, parce qu'il me semble que, dans ce cas, le séjour des négociants étrangers et de leurs agents y occasionnerait aussi celui des navires sur lesquels leurs marchandises auraient été chargées. Toutefois, la saison, ou d'autres circonstances locales qui nous sont inconnues, pourraient peut-être détruire cette objection. La ville est peuplée, mais non pas plus que l'importance commerciale qu'on lui attribue ne nous le faisait imaginer.

Le 21 novembre.

Nous partîmes à sept heures, et nous nous dirigeâmes par une rivière que nos bateliers appelèrent d'abord Seaou-chah, ensuite Shan-chou-kho, et enfin $_{p2.155}$ Shan-kho. Il s'y trouve plusieurs îles. Les bords en sont bas, et ne nous offrirent que peu d'intérêt. Nous apercevions encore quelques bouquets d'arbres, dernières traces de la romantique contrée que nous avons quittée. — Nous voyons devant nous quelques collines ; mais nous perdons insensiblement de vue le Lee-Shan. — À l'exception d'un grand village assez près de Wo-chin, les autres que nous avons aperçus, et qui sont en petit nombre, sont peu de chose. Je ne dois pas omettre de dire que j'ai vu aujourd'hui, sur la rive, le seul pâturage un peu étendu qui se soit offert à mes regards depuis que nous sommes en Chine. Les bestiaux, consistant en bœufs et buffles, n'y étaient pas en grand nombre. Au soleil couchant, nous nous trouvâmes vis-à-vis de quelques maisons bien bâties, où il y avait un chantier de constructions pour de petites barques. Le soleil lançait ses derniers rayons sur quelques collines qu'au commencement de notre voyage j'aurais pu appeler des montagnes. La rivière a ici deux cents toises de largeur. Nous mouillâmes à Wang-chun, poste militaire avec quelques maisons.

Kwang adressa un message à lord Amherst pour l'inviter à ne pas permettre qu'aucune personne de l'ambassade allât à la ville de Non-chang-foo, qui est à quatre-vingt-dix lis, et p2.156 où nous espérons arriver demain. Les motifs sur lesquels cette demande est fondée, sont le jour de naissance de l'empereur, qui se trouve être demain ; un examen public des étudiants qui se fait en même temps ; et enfin l'affluence considérable qui aura lieu dans la ville à cette occasion. Il y est aussi question de la présence du Foo-yuen. — Ces motifs peuvent n'être que des prétextes ; mais ils sont si plausibles, qu'il serait déraisonnable, vu la liberté dont nous avons joui jusqu'à présent malgré l'édit de l'empereur, d'exprimer, ou même d'en éprouver le moindre mécontentement. C'est le premier avis officiel que nous ayons eu d'anniversaire de la naissance de l'empereur. Il est vrai que l'interprète Achow fit, il y a quelques jours, une communication à sir George Staunton, sinon formellement, du moins évidemment, par les ordres du *Chin-chae*. Elle avait pour objet de s'assurer si l'ambassadeur serait disposé à prendre part à la cérémonie qui devait avoir lieu à Nang-chang-foo le 24. Sir George répondit à cette ouverture d'une manière convenable : sa réponse, tout en faisant remarquer le manque d'égards qu'on avait eu jusqu'alors pour l'ambassade, laissait entrevoir des dispositions à se rendre aux désirs de Kwang, pourvu qu'il les fît connaître d'une p2.157 manière expresse, et que le cérémonial qui serait observé dans cette circonstance n'eût rien que de convenable et de satisfaisant. Sir George ne donna cette réponse que comme son opinion particulière, et sans faire intervenir lord Amherst. D'après une seconde communication, faite par la même voie, il paraît qu'il s'agissait de l'accompagner du *ko-tou*, ce qui rendait la proposition à la fois absurde et inadmissible. Les explications d'Achow sont si confuses, qu'il est difficile de dire jusqu'à quel point il a agi par ordre du *Chin-chae*, et quelle est précisément la nature de la proposition. Je puis à peine supposer que Kwang ait pu espérer que lord Amherst se soumettrait gratuitement, lors de son retour, à une cérémonie à laquelle il avait sacrifié la réception de l'ambassade, à moins de croire que son esprit ne fut abattu par la longue durée de la défaveur impériale. Je verrais

avec plaisir, par plusieurs raisons, que nous prissions part à la solennité du jour ; car, puisque par l'échange des présents on a reconnu la continuation des rapports d'amitié entre les souverains, il serait avantageux, et même honorable pour l'ambassadeur, d'avoir occasion de paraître publiquement d'accord avec le ministre de l'empereur. Dans tous les cas, je suis d'avis p2.158 qu'on doit envoyer à Kwang un message de politesse, si même on ne lui fait pas l'offre de célébrer la fête par des salves. D'un autre côté, je crois qu'un silence absolu, dans cette conjoncture, pourrait, avec justice, mécontenter l'empereur, et même produire de fâcheux effets, s'il était représenté d'une manière défavorable ; de plus, l'air d'être tout à fait « hors de combat » dans une semblable occasion prêterait aussi, selon moi, à être interprété par les Chinois, plutôt comme un aveu de faiblesse ou un défaut d'usage, que comme un témoignage de ressentiment.

Le 22 novembre.

Nous laissâmes notre mouillage de bonne heure dans la matinée ; et, le vent s'étant trouvé contraire, nous eûmes recours au halage, des hommes ayant été fournis pour aider nos bateliers. À onze heures, nous passâmes devant quelques collines basses, et, à midi, nous arrivâmes à Chou-shah ; nous mouillâmes en face de ce village pour prendre des provisions. Il consiste principalement en une longue rue, et on y trouve quelques boutiques. Le pays avoisinant est composé de collines de grès, en partie boisées. La distance de Chou-shah à Nang-chang-foo est de cinquante lis. Je crois que c'est la station ordinaire ; mais nous fîmes vingt lis de plus p2.159 avant de mouiller. Près de Chou-shah il y a un petit bras de rivière appelé Chah-kho, qui se dirige à droite ; un peu plus loin, un autre plus considérable tombe dans le Sing-chan-kho, à l'est. Nous ne nous assurâmes pas positivement si ce dernier est celui qui vient de Hang-choo-foo. Il y a dans cette partie un si grand nombre de bras de rivières qui s'entrecoupent, qu'il est présumable qu'à certaines époques, le pays est inondé au point qu'ils se confondent avec le lac. — On aperçoit devant nous, à droite, une

chaîne de montagnes. — La température a été assez froide pendant ces jours derniers pour rendre le séjour des bateaux désagréable. — Les Chinois ne paraissent pas comprendre la manière de se procurer la clarté sans être exposé aux intempéries de l'air. Vous pouvez jouir de la chaleur, mais dans l'obscurité seulement. — Notre mouillage est une plaine de sable ; je n'ai pas vu de village auprès.

Cet après-midi, Kwang a envoyé un message (en réponse à une communication écrite, où lord Amherst avait témoigné le désir de célébrer l'anniversaire de la naissance de l'empereur par des salves), pour témoigner qu'il était extrêmement sensible à l'attention de l'ambassadeur ; mais que, comme des décharges p2.160 d'artillerie n'étaient pas d'usage en Chine dans ces occasions, il le priait de lui permettre de refuser l'offre qu'il avait bien voulu lui faire. Peu après on annonça une visite de sa part ; mais elle n'eut pas lieu à cause de l'heure avancée, et de quelques affaires qui étaient survenues inopinément.

Le 23 novembre.

Nous levâmes l'ancre au point du jour par une belle brise. Le pays est joli dans de certaines parties. Nos bateliers appellent la chaîne de collines que nous avons vue sur notre droite, Chee-long-shan. Une rivière qui était à notre droite, et que nous vîmes sur les huit heures, se nomme, dit-on, le Yin-koo-kho, venant de Yao-choo-foo [1], où il y a, je crois, une manufacture considérable de porcelaines. — À neuf heures nous vîmes la pagode et les murs de Nang-chang-foo, avec un faubourg qui se prolonge sur le bord de rivière ; là elle se nomme le Tung-kho. Nous mîmes trois quarts d'heure à nous rendre à notre mouillage, vis-à-vis du faubourg. On dit que nous sommes ici dans le Schin-chou-kho, p2.161 la même rivière où se trouvait l'ambassade hollandaise en venant de Hang-choo-foo. Nous sommes mouillés auprès d'une île basse, où l'on ne voit pas un grand nombre de maisons d'habitation. Les principales boutiques de la ville sont celles des marchands de soie et

[1] Yao-choo, d'où l'on envoie la porcelaine à Nang-chang-foo, est située sur la rive sud-est du lac. King-te-ching, ville voisine, est le principal lieu de la manufacture.

des fourreurs. Il y a peu de grands magasins de porcelaine : la qualité en est inférieure à celle de Gan-king-foo. On y achète la soie, crue, filée ou tissée : dans la soie teinte, la couleur dominante est le rouge. — Quelques-unes des arcades sous la porte ressemblent tellement aux arcades des rues, que nous violâmes, sans le vouloir, l'ordre concernant notre non admission dans la ville. Il paraît qu'on avait pas pris de mesures à cet égard ; car les soldats, loin de s'opposer à ce que nous avancions, nous conduisirent eux-mêmes vers la porte, et, lorsque nous reconnûmes ensuite notre erreur, ils parurent surpris de notre réserve. — Les plus belles boutiques sont dans la ville. Celles de bonnetiers, vu les broderies qu'on emploie aux bonnets de négligé, et le velours et les fourrures dont on fait les autres, ont une belle apparence. Les boutiques de fourreurs sont en très grand nombre et bien pourvues. Il n'y a pas une aussi grande variété dans les vases et autres articles en bronze qu'à Woo-chin. — On trouve une telle quantité p2.162 de boutiques remplies de couronnes dorées et de casques à l'usage du théâtre, que je crois que cette ville se distingue particulièrement par la fabrication de ces objets. On y fait aussi des idoles de toutes les tailles ; et, d'après ce dont nous avons été témoins, les matériaux qu'on y emploie sont aussi grossiers que le travail en est imparfait.

Quand on voit les particularités de l'idolâtrie ainsi exposées aux yeux de tout le monde, il est impossible de n'être pas surpris de ce qu'autant d'aveuglement puisse exister dans un pays qui n'est pas entièrement dépourvu des lumières de la raison. — J'ai vu plusieurs peintures sur verre, dont les couleurs étaient très vives, et le dessein assez bien exécuté, et qui intéressaient, parce que les sujets avaient été puisés dans les scènes de la vie domestique.

Le 24 novembre.

Ayant reconnu mon erreur d'hier, j'évitai soigneusement de m'approcher de la ville, et fis de la tour l'objet de ma promenade ; je m'y rendis par une longue rue, s'étendant l'espace d'un mille et demi sur une ligne droite. — L'édifice tombe en ruine, et à peine l'escalier est-

il praticable. Des marches presque usées indiquent qu'il est le rendez-vous de beaucoup de personnes que la curiosité ou la dévotion y conduit. Du sommet, on p2.163 aperçoit très bien la ville. Elle a la forme d'un polygone irrégulier, avec six portes, le plus long coté se prolongeant vers la rivière ; la circonférence des murs est de cinq à six milles ; on y voit peu de grands et beaux bâtiments ; il faut cependant en excepter un qui est au centre, et qui est couvert de tuiles vertes. — Nous présumons que c'est ou un temple de la secte de Tao-tze, ou la salle où l'on examine les étudiants. — Tout le pays que nous venons de traverser nous a paru entrecoupé de rivières, et doit être, par la position basse et peu étendue des terres intermédiaires, souvent entièrement inondé. En revenant de la tour, je rencontrai deux brouettes. Dans la première se trouvaient deux femmes bien mises, qui étaient placées une de chaque côté de la roue ; il y avait dans l'autre un enfant qui paraissait leur appartenir. Une brouette me parut une assez singulière voiture de visite pour des dames. On s'en sert dans cette partie de la Chine, aussi bien pour le transport des marchandises que pour celui des personnes ; mais il paraît qu'il n'y a guère que celles de la classe inférieure qui en fassent usage. J'ai déjà observé ailleurs que la curiosité du sexe lui faisait braver les édits impériaux ; c'est surtout ce qui est arrivé ici. Toutes les femmes, excepté les plus pauvres, p2.164 sont fardées. Il m'a semblé que les Chinoises ont moins en vue, en se peignant, d'imiter le lis et la rose séparément, que de donner à leur physionomie entière une carnation fortement prononcée. Beaucoup d'entre elles ont de beaux yeux, quoique d'une coupe angulaire, et ne manquent pas d'attraits. — Les pauvres sont nombreux et importuns à leurs concitoyens. Quant à nous, ils ne nous demandèrent rien, et ne parurent rien attendre de notre générosité. Nous en vîmes qui se promenaient avec une cloche ou un cornet et un panier ; ils s'arrêtaient ordinairement dans une boutique, et là ils sonnaient de la cloche, ou sonnaient du cornet jusqu'à ce que leur panier fut plein.

On a reçu de Kwang un avis portant qu'il est d'autant plus inquiet sur tout ce qui concerne l'ambassade, que le mandarin militaire qui

commande en second à Canton se trouve présentement à Nang-chang-foo, allant à Pékin, et qu'il rendra compte de tout ce qu'il aura observé. — Deux temples que j'ai visités aujourd'hui, et que j'ai reconnus pour être semblables à celui du faubourg de Nankin, appartiennent, m'a-t-on dit, à la secte de Tao-tze ; c'est du moins ce que l'on conjecture, de ce que la grande figure, assise immédiatement au-dessous p2.165 des divinités principales, se nomme Lao-kiun [1], le fondateur des sectes.

Le 25 novembre.

J'ai été très agréablement surpris, en me promenant autour des murs, de me trouver dans l'endroit où se font les examens pour l'avancement militaire [2]. C'est un emplacement d'à peu près cent toises de longueur. On avait construit, à l'extrémité supérieure, une salle temporaire, où était placé un trône ou siège élevé. Un rang de mandarins en grand costume occupait chaque côté du trône ; mais la distance à laquelle je me p2.166 trouvais, ne me permit pas de m'assurer si celui-ci était occupé par des mandarins ou par l'effigie de l'empereur. À l'extrémité opposée à la salle, était un mur en maçonnerie, destiné à servir de but dans les exercices militaires ; et à une petite distance de lui, un py-loo d'où les candidats, à cheval et armés d'un carquois et de trois flèches, lançaient leurs traits. Les marques auxquelles ils visaient étaient couvertes de papier blanc, placées à peu près à la hauteur d'un homme, un peu plus larges, et à vingt-cinq toises d'intervalle les unes des autres. — Il fallait frapper successivement toutes ces marques à coups de flèches et en galopant. Quoiqu'on ne mît pas toujours dans l'œil du taureau, rarement on manquait le blanc, la distance du tir n'étant que de seize à vingt pieds. Ce qu'il y avait de plus adroit, selon

[1] Le père Fouquet dit que la suprématie de la secte de Tao-tze est héréditaire, et que son titre est Teen-tsee, ou docteur céleste. Lao-kiun le fondateur, florissait sous la dynastie de Tcheou. Le grand principe de sa doctrine était l'abstraction religieuse, et l'indifférence pour les choses du monde. Il affirmait l'existence d'un vide absolu dans la nature. Aujourd'hui les prêtres de sa suite s'occupent beaucoup de la magie, et on leur suppose un pouvoir particulier sur les mauvais esprits. On regarde la doctrine de Tao-tze comme injurieuse à la morale, et au bien-être de la société.

[2] Cet examen, au rapport des missionnaires, paraît être celui de bacheliers qui veulent obtenir le grade de licencié. Il y a trois degrés : bachelier, licencié et docteur ; en

moi, était de tendre l'arc sans arrêter son cheval. — Les candidats étaient de jeunes mandarins très bien mis. Leurs chevaux, ainsi que leurs équipages, étaient en bon état. Les flèches étaient à peine aiguisées et sans barbes, pour prévenir les accidents, parce que les spectateurs ne se trouvaient qu'à quelques toises des marques. En général ce spectacle ne manquait pas d'intérêt, et je regrettai beaucoup que l'affluence et la crainte d'interrompre la p2.167 cérémonie ne me permissent que d'y assister quelques minutes. — Le circuit des murs est de cinq milles et demi.

Kwang, accompagné du trésorier et du juge du district de Gan-hwuy, s'est présenté chez lord Amherst, et a été plus conciliant que jamais dans son langage. En parlant du regret qu'il éprouverait en nous quittant, il dit aux autres mandarins ; « Comment me séparerai-je de mes amis ? » Et lorsque sir George lui exprima l'espoir qu'on avait que, comme Sung-ta-jin, il dînerait à bord d'un des vaisseaux à Whampoa, il lui répondit que, quoique d'ailleurs inférieur sous tous les rapports à ce mandarin distingué, il partageait ses sentiments à notre égard.

Peu après le coucher du soleil, le feu se déclara dans le faubourg, vis-à-vis de notre mouillage, et fut éteint beaucoup plus promptement que je ne m'y attendais, il n'y eut que deux maisons de brûlées. L'offre que nous fîmes de nos pompes fut refusée avec politesse, et cela devait être, puisque, la ville en étant pourvue, les nôtres eussent été inutiles. — Ici, comme en Turquie, les principaux officiers du gouvernement sont obligés de se porter sur les lieux, où leur arrivée est toujours annoncée par les acclamations d'usage.

p2.168 Dans la conversation, Kwang a fait entrevoir que notre retour à Canton pourrait encore durer trente jours, et quarante si le vent était défavorable. Ces deux époques excèdent considérablement le temps que les ambassades anglaise et hollandaise ont mis à faire le même trajet ; et l'on peut en conjecturer que Kwang a quelqu'intérêt à ce retard, soit comme ayant rapport à la conclusion de l'ambassade, ou,

---

Chinois, tseou-tzee, tien-gin, tsin-tze. On les examine, sur toutes les manœuvres militaires, et particulièrement sur le campement.

d'après mon opinion, au désir assez vraisemblable que le *Chin-chae* a d'obtenir la place de Hoppo, ce qui pourrait peut-être lui réussir, puisqu'il se trouvera à Canton au moment où ses amis solliciteront le plus chaudement en sa faveur.

Le 26 novembre.

Lord Amherst et sir George Staunton sont allés, à la recommandation de Kwang, visiter un temple à quelques lis de notre mouillage, ce qui me fit regretter d'avoir promis d'être d'une partie de crosse arrêtée d'avance entre les autres personnes de l'ambassade. Cependant la nouveauté d'une semblable partie à Nang-chang-foo, a quelque chose de plus remarquable que la vue d'un autre temple, et peut me consoler en quelque façon de la perte que j'ai faite. Ce temple a été érigé par les marchands de sel, et a été particulièrement dédié au dieu des p2.169 richesses. Les dorures et les ornements de toute espèce sont d'une grande beauté. Il a un jardin et un théâtre ; et le tout est disposé autant pour l'agrément que pour la dévotion.

Le 27 novembre.

Nous quittâmes notre mouillage au point du jour, par une grande pluie et une forte bise. Après avoir fait quatre lis, nous entrâmes dans le Kan-kho, en sortant du Sing-chen-kho, cette première rivière se dirigeant au nord. À midi, nous vîmes un autre bras de rivière à notre droite ; notre direction a été est par sud. Nous tournâmes une colline ayant quelques sapins sur son sommet, et nous arrivâmes à Chee-cha-tang, petite ville, avec une pagode à sept étages en ruine, qui en est à quelque distance. Le rivage a été généralement bas, et les bancs de sable, les hauts monticules, et les racines d'arbres qu'on aperçoit, sont des preuves assez évidentes de fréquentes inondations. — Dans notre promenade, nous avons vu l'arbre de cire et le camphrier ; celui-ci est très gros. — Un temple de la ville renferme une représentation générale des punitions de l'enfer, mais non pas, je crois, dans le même genre que celles que j'ai déjà décrites sous le nom des dix rois. — Je suis

porté à croire que les auteurs, qui ont écrit sur la Chine, ont trop simplifié p2.170 les religions dominantes dans ce pays, car il est impossible de faire rapporter les symboles ou figures des différentes idoles que nous avons eu occasion de voir, avec le grand nombre de sectes dont il est fait mention dans leurs écrits. La mythologie chinoise est peut-être l'une des plus variées qui aient jamais existé, et ce serait un sujet de recherche assez curieux, que de s'assurer si la multitude des dieux différents qu'on voit dans leurs temples, ont une origine et une histoire communes.

Aujourd'hui nos bateaux ont été soumis à une épreuve qu'ils ont mieux soutenue que je ne l'aurais cru, en ce que la partie au-dessus de la flottaison n'est que de nattes ; ils s'élèvent très haut de l'avant ; les plus grands sont presque aussi hauts de l'arrière que de l'avant. Quant à leurs dimensions et à la manière dont ils sont distribués, ils sont fort au-dessous des premières que nous avons eues ; aussi en faut-il un plus grand nombre. Ils sont en général longs et étroits, et tirent peu d'eau. — Il est certain qu'on pouvait s'en procurer de meilleures, et sans l'opposition que l'on a montrée, on nous en eût fourni de moins bonnes : telle est la politesse chinoise. — Le Foo-yuen n'ayant fait aucune attention à l'ambassade pendant son séjour à Nang-chang-foo, lord Amherst p2.171 crut à propos de ne pas passer cette grossièreté sous silence, et adressa à Kwang, par l'entremise de M. Morrison, un message où il lui exprimait son mécontentement, et la surprise que lui avait occasionnée la conduite du Foo-yuen [1] , d'autant plus remarquable, que le vice-roi, son chef immédiat, en avait agi tout différemment.

Le 28 novembre.

Il continue de pleuvoir, ce qui rend tout ce qui nous entoure assez désagréable. Si le mauvais temps se prolonge, il est à craindre que la couverture en natte de nos barques ne nous offre plus d'abri. — Ici, les

bords de la rivière sont boisés par parties, et les villages peu fréquents. Des postes militaires sont assez rapprochés. À dix heures, nous vîmes sur notre droite quelques collines de grès rouge, lequel paraît former la principale base des couches dans ces environs. — Le rivage s'élève dans l'espace de quelques lis. — À onze heures, je remarquai un temple dont la position, dans une saison plus favorable, eut été pittoresque. — Sur les deux heures, p2.172 nous arrivâmes à notre mouillage près de Foong-ling-hien, après avoir fait soixante lis. — Les matous ou places de débarquement sont en pierre, et parfaitement construites. Foong-ling-hein est une ville murée, avec une longue rue, contenant quelques grandes boutiques. Au reste, elle ne renferme rien qui doive nous faire regretter le temps pluvieux qu'il fait. J'ai remarqué une boutique où il y avait des peintures fort bien exécutées. — Le bruit de la musique chinoise a été, à ce mouillage, plus incommodant que de coutume.

Le 29 novembre.

À neuf heures et demie, nous passâmes vis-à-vis d'un corps-de-garde, ayant une forte levée en pierre. Peu après, la largeur de la rivière se trouva être d'un quart de mille ; et nous aperçûmes des hommes employés à construire une levée en pierre, semblable à la première que nous avions vue. À en juger d'après ces levées, et les nombreux bas-fonds de sable qu'on rencontre, tant sur les bords qu'au milieu de la rivière, elle doit être très rapide et d'une largeur considérable dans certaines saisons. — À onze heures, nous passâmes devant Seang-ko-kea, hameau avec un temple bâti parmi quelques beaux camphriers (*laurus camphora*). Dans cet endroit, le rivage est très pierreux. Un peu au-delà, le pays se trouve p2.173 agréablement coupé par des bois, et paraît être beau. Les basses sont fréquentes, et prouvent la nécessité de bateaux tirant aussi peu d'eau que ceux dans lesquels nous voyageons maintenant. Notre direction a été très à l'ouest par nord. — À une heure nous avons passé deux rivières sur

[1] Le Foo-yuen est gouverneur d'une province ; mais il est subordonné au Tsong-tou, qu'on traduit ordinairement par le mot de vice-roi, dont la juridiction s'étend sur deux provinces.

notre droite : l'une d'elles est le Ling-kiang, ou un de ses bras. — À trois heures, nous avons vu, sur notre gauche, Chang-shoo, ville assez considérable, située sur le bord de la rivière ; les maisons sont de brique rouge ou peintes en cette couleur ; elles nous parurent propres et solides. — Après avoir fait encore dix lis, nous mouillâmes à Lin-kiang-ho-keu, ou l'embouchure de la rivière de Lin-kiang. La ville de ce nom est à vingt lis dans l'intérieur, un peu au nord. — Les bateliers m'apprirent qu'ici la rivière est divisée en deux bras, et que nous étions mouillés dans le plus petit. — En général, la perspective, pendant cette dernière journée (soixante-dix lis), doit être fort agréable dans la belle saison. — Nous voyons peu de culture. — La pluie ne cesse pas, ce qui, bien qu'assez fâcheux pour l'instant, facilitera, dit-on, notre voyage par la suite. L'élévation de la proue de nos barques ajoutant par la pente aux efforts que les bateliers font en maniant leurs perches, p2.174 prouve la nécessité de cette construction, maintenant que nous n'avançons qu'a force de bras.

Le 30 novembre.

Dieu merci, la pluie a cessé, et nous sommes encore une fois rendus à la lumière et au grand air ! À neuf heures, nous passâmes devant un petit village, et, peu après, vis-à-vis d'un poste militaire remarquable par sa jolie position au milieu d'un bouquet de camphriers et d'autres arbres. — À onze heures et demie, nous vîmes la ville de Yanda avec une tour à neuf étages, bien proportionnée, mais peu élevée ; les maisons sont disséminées et entremêlées d'arbres. — On voit une chaîne de montagnes à l'est-sud-est, et une autre presque continue au sud. — À midi, nous longeâmes le cap de Tay-in-chow, qui est une île avec un temple. Ici les bateliers firent à la Poo-sa une offrande de pétards, et brûlèrent du papier. Il y a, exactement en face, un hameau nommé Sha-koo. — Tous les villages que nous avons vus aujourd'hui sont petits ; mais ils sont nombreux, et renferment des maisons solides. J'ai été très frappé des belles larges branches, et du feuillage vert foncé du camphrier. — Tai-in-chow est à trente lis de Zin-kiang. — À deux heures. Le temple et le corps-de-garde de Sho-kou-tang sont de

ces objets qui me font toujours p2.175 regretter de ne pas dessiner assez bien pour pouvoir tracer sur un croquis les différentes combinaisons de perspectives que je puis voir. — Le comble comme l'architecture du temple sont du meilleur style chinois, et le bouquet d'arbres est on ne peut plus beau : une troupe de soldats occupait le devant de la scène, qui se terminait en arrière par une chaîne de montagnes pittoresques. — Nous avons rencontré aujourd'hui plusieurs longs radeaux tellement couverts de cabanes, qu'à une certaine distance on aurait été tenté de les prendre pour des bancs de sable, avec de petits villages.

À trois heures moins un quart, nous vîmes la Paou-ta de Sing-kan-hien, haute de neuf étages. Ici la rivière se rétrécit beaucoup. — On aperçoit auprès, et sur la rive gauche, une chaîne de petites collines. — Les montagnes se forment en amphithéâtre, et se divisent ensuite en chaînes, dont la plus basse est sur notre droite. — Le pays avoisinant est agréablement boisé, et le sol en est très varié. — Notre mouillage est en face de la ville, sans doute autant par commodité que par jalousie. — Ce matin on a aperçu des bosquets d'orangers ; ma vue courte ne m'a pas permis de les remarquer. Toutefois, mes yeux ont été bien satisfaits de pouvoir contempler la beauté du feuillage vert p2.176 du camphrier, lequel, combiné avec ses longues branches étendues, en fait un aussi bel arbre que quelque autre que ce soit en Angleterre. Comme il est toujours vert, le pays où il abonde peut défier toutes les rigueurs de l'hiver. J'ai vu, près de ce village, l'arbrisseau à cire [1].

Le 1er décembre.

Un accident arrivé à la barque du *Chin-chae*, joint à la violence du vent, nous a retenus à ce mouillage appelé Kea-poo. Comme nous trouvâmes un terrain propice pour faire une partie de crosse, le temps ne nous parut pas long ; l'amusement est d'ailleurs une chose si rare en Chine, que je ne regrettai pas ce retard. Ceux qui voulurent visiter la ville rencontrèrent des obstacles, et je ne crois pas qu'il y en ait qui

[1] (*Ligustrum-lucidum*.) Le mot chinois est pe-la-sho. La cire y est déposée par une espèce d'insecte. Les arbrisseaux que j'ai vus ressemblent au grand épine.

soient parvenus à traverser la rivière. L'endroit n'étant d'aucune importance, ces empêchements ne signifient pas grand'chose dans ce moment. Il faut espérer cependant qu'ils ne sont qu'accidentels, et que l'on n'a pas envie de restreindre la liberté dont nous avons joui jusqu'à présent. — Nous avons vu du coton brun p2.177 (*hibicus religiosus*) dépouillé de son enveloppe. Lorsqu'il est filé, il est beaucoup plus foncé en couleur que quand il est en laine ; dans ce dernier état, la couleur n'est que partielle, ce qui me ferait croire qu'on le teint.

Le 2 décembre.

Quoique froide, la matinée a été belle, et le vent favorable. À huit heures, nous passâmes devant un poste militaire et un village situés au pied des collines qui, ici, se prolongent jusqu'au bord de la rivière. Vis-à-vis est un temple à la divinité duquel les bateliers offrirent de l'encens. D'après ces offrandes répétées, on est porté à croire qu'ils sont plus religieux que leurs confrères de nos autres barques. — À trente lis, nous vîmes le village et le poste militaire de Yin-ho. — Notre direction a été très à l'orient. J'ai cru remarquer que le mouvement d'un drapeau, qu'on agite en l'air fait partie du salut de la garde chinoise. Quelque temps qu'il fasse, ce salut n'est point omis ; mais afin d'alléger, en quelque sorte, la rigueur du service, on permet aux soldats de faire usage de parapluies chaque fois que le temps l'exige. — Vers midi, nous arrivâmes à Kya-kiang-hien, ayant fait soixante lis. Nous crûmes y mouiller, parce que c'est la station ordinaire ; mais il n'en fut rien. Quelques-uns d'entre nous descendirent à terre, et furent p2.178 surpris, non seulement de trouver les portes de la ville fermées, mais de les voir recouvertes de nattes. Un cheval de frise occupait un côté de l'entrée, où l'on avait établi des marche-pieds, et tout semblait préparé pour un siège. Ces précautions peuvent provenir d'un changement de système, ou simplement du caractère personnel du gouverneur ; et je crois cette dernière supposition la plus probable. La perte n'a pas été grande, en ce que la ville ne nous a paru ni étendue ni importante. — Au bout de quelques minutes, nos barques continuèrent

leur route. Les montagnes qui se trouvaient derrière nous formaient un bel amphithéâtre ; et la scène, en général, était intéressante. — À une heure et demie, nous passâmes devant une paou-ta à neuf étages en ruine : les bateliers l'appelaient Mou-cha-ming : elle semble offrir les dernières traces d'une violente tempête.

Peu après avoir passé devant un petit village, les montagnes se joignent de manière à ne laisser entre elles qu'un passage étroit à la rivière. Nous le dépassâmes ; et, à cinq heures moins un quart, nous arrivâmes à notre mouillage, à quarante lis de Kya-kiang-hien, après en avoir fait cent d'une traite. — Cette activité s'accorde très peu avec les désirs de Kwang, p2.179 et porte à croire que la durée de notre voyage ne doit plus être subordonnée qu'aux vicissitudes de la saison. — Le village de Foo-koo-tang, nous ayant paru peu intéressant, nous fîmes une petite excursion dans la campagne, où nous vîmes quelques fosses à charbon, creusées comme des puits. Les pierres qui se trouvaient au pied des cognes où elles étaient situées nous parurent être de l'ardoise pure. Le charbon lui-même me parut être une espèce de schiste bitumineux, à cause de sa mollesse et de sa ressemblance avec l'ardoise. Les couches, près des fosses, sont en général d'une nature calcaire. Les montagnes ont presque partout un air d'aridité.

Le 3 décembre.

Le cours de la rivière tourna tellement, que souvent nous paraissons être sur un lac entouré de montagnes. Le Kan diffère beaucoup, quant à la clarté de ses eaux, des autres rivières que nous connaissons. Le fond est pierreux, hérissé quelquefois de rochers, ce qui n'en rend pas toujours la navigation très sûre. Un de nos bateaux a touché sur un rocher à peine couvert d'eau ; et il est probable que, sur une rivière plus large, il eût coulé. — À midi, nous avions fait quarante lis, et nous vîmes, sur notre droite, Ky-shwuy-shien, ville murée qui s'étend à p2.180 quelque distance dans la direction du rivage, et qui est agréablement située dans un endroit où les montagnes resserrent le cours de la rivière. — Un grand nombre de jardins et de bosquets se trouvent renfermés dans l'enceinte des murs ;

les maisons n'en occupent qu'une petite partie. On voit un temple à deux étages, en ruine, qui paraît avoir été un bel édifice. La paou-ta est dans le même état. Le long bas-fond qui commence près de l'endroit le moins habité de la ville, l'empêche vraisemblablement d'être très fréquenté par les barques qui vont et viennent. — Ici j'ai vu un de ces radeaux dont il a déjà été question, que l'on dirigeait au moyen de grands avirons placés à l'avant et à l'arrière. — À trois heures un quart, nous passâmes vis-à-vis de Tay-chew, jolie petite ville située au milieu d'une plantation de très beaux arbres. Une paou-ta d'une nouvelle forme, qui est en face de la ville, et dont les proportions sont extrêmement vicieuses, sert à prouver la décadence de l'architecture en Chine. — À quatre heures et demie, nous mouillâmes à Ky-gan-foo ; et, mettant aussitôt pied à terre, nous traversâmes dans un bac un petit bras de la rivière qui coule dans les fossés de la ville, de ce côté. La ville n'est pas grande ; elle est située sur une éminence, p2.181 et presque toute l'enceinte de ses murs est distribuée en jardins, en petites prairies et en terrains enclos, appartenant aux principales auberges. Les routes, car les maisons sont si éloignées les unes des autres qu'on ne peut guère leur donner le nom de rues, sont bien pavées en petites tuiles. Une grande rue conduisant au faubourg est la seule qu'on puisse considérer comme telle. Les bureaux du gouvernement sont de spacieux édifices. D'après l'étendue des murs extérieurs, je suis porté à croire que plusieurs grands propriétaires résident dans leur enceinte. Cependant, toute la partie de la population qui est adonnée aux affaires demeure dans les faubourgs ; et, à en juger d'après des boutiques nouvellement établies, et d'autres que l'on construit, il est facile de voir que ce quartier acquière de l'accroissement. On y remarque plusieurs grands magasins de coton. J'y vis aussi des balles d'une denrée qui me parut devoir être du chanvre, ou des filaments de l'écorce de quelque arbre. Plusieurs boutiques étaient remplies de l'étoffe appelée nankin : il y en avait du blanc et du brun. On trouvait dans d'autres une grande quantité de soie en écheveaux. — Nous vîmes au marché des oranges et des chadecs (citrons des Barbades) qui avaient aussi mauvaise mine qu'ils p2.182 paraissaient peu mûrs. — On ne s'est point opposé à ce que nous entrions dans la ville ; de sorte que les

précautions qui ont été employées hier n'étaient que des mesures locales. — À notre retour, nous traversâmes là rivière à un gué qui n'était pas vis-à-vis de nos bateaux. Je fus surpris d'y voir la foule rassemblée pour regarder un moment ceux d'entre nous qui prenaient ce chemin. N'ayant là que peu de quoi satisfaire sa curiosité, elle me parut rester réunie, soit par un mouvement tout à fait machinal, soit pour écouter mutuellement les cris qu'elle faisait entendre. — Nous vîmes quelques temples d'une belle apparence dans la rue du faubourg qui fait immédiatement face à la rivière. — Depuis quelques jours notre mouillage est environné d'une barrière de bois et je soupçonne qu'on a fait défense au habitants de passer cette ligne de démarcation. Ceci explique, en quelque sorte, le choix du lieu fait par le rassemblement de peuple dont il vient d'être question.

Il est nécessaire que je fasse mention des impressions que j'ai successivement éprouvées quant à la population, parce que, recueillant ces différents souvenirs, je serai plus à même de fixer une opinion à cet égard. Dans cette vue, je dois dire, de nouveau, p2.183 qu'excepté Nang-chang-foo, où se trouvait, au moment où nous y passâmes, un grand rassemblement de peuple attiré par la circonstance, tout le pays que nous avons parcouru en dernier lieu n'offre aucune surabondance de population, si l'on compare la Chine avec quelque contrée florissante que ce soit d'Europe ou d'Asie. — On voit beaucoup de terres incultes faute d'irrigation ; et d'autres, mieux situées, paraissent souvent négligées. L'usage, parmi les classes qui s'occupent des travaux, de recevoir leur nourriture dans les auberges, pour une partie de leur salaire, donne aux rues un air très peuplé. Si ensuite on ajoute à cela la réunion des curieux qui se portent partout sur notre passage, je serais presque également porté à révoquer en doute, et la culture universelle du sol, et l'excessive population de la Chine.

Le 4 décembre.

Un joli pays de bois se prolonge dans une direction parallèle immédiatement au-dessous du bas-fond de sable qui forme le bras de

rivière. — À neuf heures nous vîmes à droite Tung-koo-too, grand village bien situé dans une petite baie formée par la rivière. En portant ses regards en arrière, la vue de cet endroit était singulièrement pittoresque en ce que les montagnes p2.184 forment un vaste rideau derrière les maisons. — Ici, quelques-unes de nos barques mouillèrent. Tout y annonçait le mouvement et une nombreuse population. — La rivière a beaucoup de sinuosités, et on voit fréquemment sur ses bords de magnifiques bouquets de bois. Des collines succèdent aux montagnes. — À notre droite, le sol est d'une couleur rouge, et sablonneux à notre gauche ; le rivage est couvert de cailloux, et le cours de la rivière souvent interrompu par des bas-fonds. — À sept heures, nous mouillâmes à Wang-kan, petit hameau situé au pied d'une éminence, après avoir fait quatre-vingt-dix lis en quatorze heures, la majeure partie, il est vrai, à force de pousser et de hâler. — La fatigue endurée par les bateliers, pendant cette journée, est extraordinaire. Ils ont à peine ralenti un seul instant leurs efforts ; et, quoique le thermomètre fût à 45 ou 50 degrés, je les ai vus plusieurs fois dans l'eau [1]. Ils ne mangent presque autre chose que du riz, joint à une petite p2.185 quantité de viande. L'usage des liqueurs spiritueuses n'est pas habituel, du moins n'est-il pas journalier. Nous entendîmes, pendant la nuit, un bruit inusité de *loos* et d'instruments de bois. Je ne pus m'assurer s'il avait quelque rapport avec l'éclipse de lune visible sur les trois heures du matin ; elle ne l'était que pour quelques parties sous cette latitude.

Le 5 décembre.

À huit heures, nous vîmes, à notre droite, une paou-ta, dont le sommet est si incliné qu'il paraît menacer de tomber ; toutefois, comme il y a vingt ans qu'il est dans cette position, le danger n'est vraisemblablement pas imminent. — À six heures, nous arrivâmes à

[1] La nuit, lorsque les bateliers ont achevé leurs travaux, ils se lavent le corps avec de l'eau chaude, plutôt, je crois, pour rendre la souplesse à leurs membres, que par un motif de propreté. Cette opération a lieu en plein air, même dans cette saison.

Tay-ho-hien, ville murée avec une belle porte ; ses murs sont en ruine. — Sur le côté opposé, le rivage offrait la plus riche verdure : la feuille toujours verte du camphrier contrastait admirablement avec la teinte des arbres, encore parés de leurs feuilles d'automne. — Près de Tan-shan-kou, poste militaire et village renfermant de belles boutiques, la rivière se trouve divisée par une île nommée Tcho-ko-chow. — À quelques lis de là, nous vîmes plusieurs grandes plantations de cannes à sucre. — La navigation doit être extrêmement dangereuse après le coucher du soleil, parce qu'il se trouve plusieurs rochers qui sont absolument à fleur p2.186 d'eau. Il règne aussi des courants très forts autour des différents promontoires, et il faut de grands efforts de la part des haleurs pour les surmonter. — Nos embarcations actuelles sont très maniables ; et, quoiqu'elles ne soient peut-être pas de nature à plaire à des marins, quand elles sont à la voile, elles ont, par leur forme, très longue en proportion de leur largeur, et leur haute proue inclinée, un air assez pittoresque. — Nous mouillâmes à Paou-tou, faute d'avoir pu parvenir à Potcha-tsung. La journée de marche ordinaire est de quatre-vingt-dix lis. Je ramassai sur le rivage quelques morceaux de granit ; toutefois, il ne me parut pas qu'aucune des montagnes voisines en fût composée.

Le 6 décembre.

Nous laissâmes notre mouillage quelque temps avant le jour ; et, à sept heures et demie, nous vîmes Po-tcha-tsung sur notre gauche : les bords de la rivière étaient élevés. — À midi, nous passâmes devant une vieille pagode, en face du village de Lo-ko-wang où un ruisseau se jette dans la rivière. Cet endroit est à vingt lis de Wan-gan-shien, où nous arrivâmes à deux heures. — On voit des deux côtés de la rivière, dans les chaînes qui sont à l'est et au nord, des montagnes d'une élévation considérable. — Au sommet d'une p2.187 colline au sud, sont les ruines d'une petite tour. — Les environs de cette ville sont pittoresques, et la sombre teinte de l'atmosphère ajoutait encore à l'effet produit par la perspective d'un site montagneux. — Nous n'éprouvâmes aucune

difficulté pour entrer dans la ville, dont les murs bordent la rivière. J'en fis le tour, et j'estime qu'ils peuvent avoir deux milles de circuit. — Les boutiques, quoique petites, et ne nous offrant aucun intérêt, étaient abondamment pourvues de tout ce qui est utile aux voyageurs ; il y avait des légumes en abondance. Il paraît d'ailleurs que la quantité de provisions exposées en vente surpasse de beaucoup la consommation des habitants. En général, on remarque ici un air de mouvement et de prospérité qu'on ne voit pas dans les autres villes où nous avons passé depuis Nang-chang-foo.

Il y a auprès de la porte de la ville qui est voisine de la rivière, deux grands temples, dont l'un m'intéressa particulièrement comme offrant la collection la plus complète que j'eusse encore vue de sages et de héros des temps anciens. L'honneur d'être inscrit sur une table de marbre est naturellement un objet d'ambition qui nous survit ; et on a vu des exemples de fils qui ont fait de grands sacrifices p2.188 pécuniaires pour l'obtenir à leurs pères, après leur mort. Si le principe de cette institution était maintenu dans sa pureté, il offrirait un mobile simple, mais puissant, de bonne conduite parmi les vivants. — Immédiatement au dehors de la partie des murs la plus éloignée de la ville, on trouve deux écoles publiques, dont l'une, que l'on bâtissait ou que l'on réparait, était dédiée à Wang-chang, qui est ou le dieu de la littérature, ou un personnage qu'on a déifié, parce qu'il protégeait les sciences. — On emploie beaucoup de grès rouge pour bâtir. — Un grand py-loo qu'on voit ici, et qui a été fait avec cette pierre, est sans contredit le meilleur modèle que j'aie encore vu de cette espèce de monument. Sur les côtés sont deux petits portiques soutenus par des colonnes carrées. Le centre forme la porte carrée ordinaire ; les parties supérieures du portique et de la porte sont décorées de sculptures, qui ne sont pas mal exécutées. — Il y a dans la ville quelques bonnes auberges ayant de petits jardins où croissent l'oranger et le citronnier des Barbades. De petits palmiers (*sargo rumphis,* ou *sargo palm*) annoncent que nous nous approchons du tropique. — Quelques bâtiments provisoires, et un enclos en nattes, peintes en rouge, avaient

été élevés devant p2.189 nos barques. — Dans quelques boutiques, je remarquai plusieurs morceaux de fer brut d'environ six pouces de longueur sur un de largeur ; mais je ne pus savoir s'ils provenaient de quelque mine du voisinage. La variété de marchandises débitées dans la même boutique m'a souvent surpris. On trouve, par exemple, à acheter en même temps du fer, du gypse, dont les Chinois font un grand usage en médecine, des épices, de la toile, des bourses de cuir, des lanternes, etc., etc. Cet assortiment a sans doute lieu pour la commodité des bateaux qui, ne relâchant souvent que quelques minutes, ont besoin de trouver tout ce qui leur est nécessaire sous la main. — La foule a été peu incommode ici : à peine notre présence a-t-elle paru exciter sa curiosité.

Le 7 décembre.

Une gratification payée hier au soir aux bateliers annonce que nous approchons aujourd'hui du Shi-pa-tan, ou des dix-huit cataractes, l'effroi de ceux qui suivent la navigation intérieure. Nous en avons passé dix aujourd'hui qui ne nous ont cependant pas paru très dangereuses ; elles sont formées par de petits rochers qui interrompent le cours de la rivière. Dans quelques endroits, elles n'occasionnent qu'un fort bouillonnement ; dans d'autres, ce ne sont que des brisants peu p2.190 dangereux. — On trouve des postes militaires à de courte intervalles les uns des autres. — À dix heures, nous passâmes vis-à-vis d'un temple où les bateliers firent une offrande. Nous en vîmes un autre beaucoup plus grand, dédié à Ta-wang, auquel ils ne firent aucune attention. — À midi un quart, nous passâmes devant Wo-tzu, village très joliment situé près de la rivière, à soixante-dix lis de Wan-gan-shien. À dix lis de là, nous arrivâmes à Kwein-ling, notre mouillage. — Cette journée a été singulièrement intéressante par la beauté des sites. La rivière coule entre deux chaînes de montagnes qui, quelquefois, réduisent son cours à une simple passe, tandis qu'ailleurs, comme à notre mouillage, les bas-fonds de sables indiquent que sa largeur est souvent considérable. Les parties inférieures des montagnes sont généralement boisées, et les

sinuosités de la rivière contribuent à les faire ressortir d'une manière très pittoresque. — Kwein-ling est un village peu important. En se transportant sur les montagnes qui l'avoisinent, la scène est tout à fait remarquable par l'apparence ondulée des différentes collines, qui sont presque toutes d'une forme conique. Les vallées sont cultivées en terrasses qui augmentent en hauteur et diminuent en largeur, à mesure qu'elles approchent p2.191 de la chaîne de montagnes. Le coup d'œil général est frappant, s'il n'est pas superbe. — Toutes ces montagnes sont dans un grand état de dégradation. Le sol y est d'une couleur rouge foncé ; ce qui provient sans doute du grès rouge qui les compose en grande partie. À leur base, il y avait de gros blocs de granit. Les flancs des collines offraient de grands espaces plantés de camellia et de sapins. — Ici nous vîmes l'espèce de pin apporté, pour la première fois, en Angleterre par la dernière ambassade. — Nous avons vu aussi quelques orangers, mais ils n'avaient pas de fruit ; nous n'en avons pas encore trouvé qui fût mur, ou que l'on eût pu manger avec plaisir.

Le 8 décembre.

Après avoir levé l'ancre à Kwein-ling, et être sortis du passage étroit qui en est près, nous vîmes une jolie île boisée. — À quelques lis de là, nous mouillâmes à Leang-kou, petite ville, pour attendre trois bateaux qui ne nous avaient pas rejoint la veille. — Il y a ici une rivière peu considérable qu'on traverse sur un long pont de bois, qui, quoique léger, est bien adapté à sa position. Le lit de la rivière indique que sa largeur doit considérablement varier selon les saisons. Nous trouvâmes dans cet endroit du thé sauvage. — Les montagnes offrent les mêmes aspects qu'hier. — p2.192 Nous continuâmes notre route, et nous mouillâmes à See-chow, à soixante lis de Kwein-ling. — À quatre heures, nous traversâmes un *tan*, ou passage. Comme dans beaucoup d'autres choses, nous avons trouvé que les Chinois exagèrent singulièrement le danger que présentent ces récifs. Néanmoins ils interrompent tellement le cours de la rivière, que la navigation en devient impossible dans cette saison autrement qu'en plein jour. —

Nous mouillâmes à une petite île bien boisée ; les camphriers y sont très grands, et couverts de parasites. — Un mandarin, qui nous accompagnait dans notre promenade, nous dit que les Chinois attribuent l'existence de ces plantes à des graines que les oiseaux laissent échapper sur les arbres où ils se perchent, et au pied desquels elles prennent bientôt racine. Cette cause offre plus de lucidité que n'en a ordinairement la philosophie chinoise : du moins, il ne paraît pas que ces productions soient de la même famille. — On nous montre un arbre à larges feuilles ressemblant au sycomore, d'où l'on extrait une huile dont on se sert pour conserver le bois des jonques, et qui tient le premier rang après le vernis [1].

Le 9 décembre.

La rivière s'élargit. À neuf heures, nous passâmes vis-à-vis de Yu-tung, village situé sur un cap avancé, auprès duquel une petite rivière semblait se jeter dans le Kan, au-delà d'une île que les bateliers nommaient See-ya-chow. L'eau était si basse, qu'on fit un passage pour les barques, en creusant dans le sable. Des travailleurs nous attendaient encore avec leurs pioches, pour approfondir le chenal, ou pour aider à pousser les embarcations, si le besoin le requérait. Le chenal était indiqué par des branches d'arbre, et il n'y avait de chaque côté que quelques pouces d'eau. On apercevait sur la petite île quelques plantations de cannes à sucre, remarquables par la brillante verdure de la végétation. — À midi, nous mouillâmes à Tien-see-tu, pour donner aux bateliers le temps de dîner ; nous en repartîmes bientôt après, et nous continuâmes notre route jusqu'après deux heures, quand nous arrêtâmes à Ling-tang-miao, plusieurs de nos barques se trouvant en arrière. — Ici le pays offre la même étendue de montagnes ondulées dont il a déjà été question, et celles-ci les mêmes signes de dégradation. De l'ardoise argileuse et du grès en composent le sommet ; de la pierre calcaire compacte et du grauwacke, la base. — Les p2.194 vallées sont arrosées par des ruisseaux qui coulent des

[1] Je ne sais pas si c'est le tong-shoo ; le nom de vernis est tsi-shoo.

montagnes, et sont soigneusement cultivées en terrasses. — En voyant l'un des côtés des collines presque toujours couvert de camellia, tandis que l'autre était nu ou n'offrait que quelques plantes, je concluai qu'une exposition favorable est absolument nécessaire pour cultiver cet arbuste avec fruit. J'ai observé que le pin, qu'on dit particulier à la Chine, et qui m'a paru être un grand arbre de la classe de ceux dont les feuilles tombent, se trouve généralement planté dans la même exposition que le camellia, ce qui me ferait croire qu'il serait possible de naturaliser celui-ci dans nos climats. — Nous avons vu dans cet endroit les moulins à eau dont on se sert pour briser les enveloppes du camellia, et la machine à l'aide de laquelle on en extrait l'huile.

On transporte un py-loo dans l'une des barques pour l'ériger partout où le *Chin-chae* peut s'arrêter, et où la pauvreté du lieu ne permettrait pas de lui fournir cette accessoire de sa dignité. — Le crâne d'un voleur fameux était suspendu dans un grillage au bout d'une perche, près de notre mouillage. Il avait été la terreur du pays pendant quelques années, et avait commis plusieurs assassinats. Je crois p2.195 que cette exposition est réservée par les lois chinoises, à la trahison et au meurtre. — Nous avons fait aujourd'hui trente lis.

Le 10 décembre.

A huit heures, et à environ vingt lis de notre mouillage, nous franchîmes le *tan* ou passe la plus difficile ; les bateliers l'appellent Tien-su-tan. — Un mandarin, accompagné de soldats et d'autres personnes, était de service sur le rivage, pour faciliter le mouvement des barques. L'eau a, dans cet endroit, des profondeurs si différentes, et les rochers y sont si près de sa surface, que le passage doit souvent être accompagné de dangers. Le naufrage assez récent d'une barque prouvait suffisamment que des précautions étaient nécessaires. — À onze heures, nous longeâmes un grand village appelé Sing-miao-tseen, auprès duquel le chenal avait été creusé à l'occasion de notre passage. Nous trouvâmes les travailleurs encore occupés à retirer le sable qui avait été jeté lors de celui de plusieurs de nos barques. Une

planche à laquelle des manches étaient adaptés, et que deux hommes conduisaient, servait à amasser le sable ; trois autres hommes traînaient cette manivelle, au moyen de cordes auxquelles une perche était attachée. — Chou-tan, petite ville avec quelques belles maisons et deux p2.196 grands édifices, renferme, dit-on, un temple remarquable.

Ayant entendu dire que la ville de Kan-choo-foo n'était qu'à vingt lis d'une pagode en ruine, que nous vîmes à deux heures, je mis pied à terre, et m'acheminai vers le point où se fait la jonction des deux rivières qu'on appelle ici, Tung-ho, rivière de l'est, et See-ho, rivière de l'ouest ; la première venant de Foo-kien. Là, je les traversai toutes deux en me dirigeant vers les murs de la ville. Je trouvai sur ma route quelques champs cultivés en truffes. On en coupe d'abord les sommets avec un fer aiguisé, et en déterre ensuite les racines, qui sont enfoncées à cinq ou six pouces en terre ; on sépare ensuite la terre du fruit au moyen d'un tamis de bois. — On voit sur le bord de la rivière quelques beaux yung-shoo, arbre de l'espèce du ficus, et qui surpasse le camphrier par l'extrême étendue de ses branches. — Ici le sol est généralement sablonneux, et paraît à peine valoir la peine d'être cultivé. — Kun-choo-foo, vue de loin, paraît une grande ville. Elle est située sur les rives de Tung-ho et du See-hoo, autrement p2.197 Chang-kho, ou Kang-kho. Les bords de cette dernière rivière ont une telle élévation, qu'il a fallu construire des terrasses en pierre pour soutenir le mur qui se trouve élevé dessus. — Ceci donne un caractère particulier à la ville, et l'effet en était encore augmenté à l'approche des barques, par l'affluence du peuple que la curiosité avait attiré, et qui garnissait le haut des murs. Il y a, de ce côté-ci, un quai en pierre qui s'étend à quelque distance, ainsi que plusieurs belles places de débarquement pourvues d'escaliers en pierre. On avait élevé, au haut de ceux-ci, un édifice temporaire, décoré de drapeau, pour la réception du *Chin-chae*. Les murs sont en bon état, et paraissent, en quelques endroits, avoir été récemment réparés. On voit, à leur extrémité au nord-est, un bâtiment élevé de trois étages, qui a l'air

d'une porte, mais dont on ne se sert que comme tour de garde. — Il était déjà si tard lorsque j'entrai dans la ville, que je ne pus voir que peu de chose ; et à moins d'y rester le lendemain, je devais me contenter de l'extérieur : je remarquai, entre autres édifices, une pagode à neuf étages, et d'une forme peu ordinaire. — Beaucoup de nos barques n'arrivèrent que deux heures après le coucher du soleil, par suite de la difficulté qu'elles ont éprouvées à passer p2.198 les bas-fonds. — Le passage, vu le rétrécissement du chenal, immédiatement à l'endroit de la jonction des rivières, fut surtout très pénible pour les plus larges d'entre elles.

Le 11 décembre.

La nécessité où l'on s'est vu de changer les barques où étaient les présents, contre de plus petites, nous a retenus ici, et nous a mis à même d'examiner la ville. Sa situation, à la jonction des rivières Chang et Kang, par lesquelles elle communique avec les provinces de Fo-kien et de Quang-tung, en fait une place importante. Les bourses ou salles destinées à la réunion des négociants, appartiennent aux principales villes ou provinces, et sont de grands et beaux édifices, bâtis dans le style des temples chinois les plus remarquables. Dans les deux que je visitai, ceux de Ky-gan-foo et de Fo-kien, je vis un théâtre élevé, destiné à des représentations théâtrales. Il y eut une fête dans le premier le soir de notre arrivée et je remarquai, en passant, que beaucoup de personnes de toutes les classes y assistaient. — La salle des négociants de Fo-kien était dédiée à la déesse de la navigation, qui est aussi la déesse tutélaire de la province. Ces édifices sont bâtis et entretenus par des souscriptions particulières. Les boutiques ne sont pas grandes et ne contiennent p2.199 qu'un petit choix de marchandises : les plus remarquables sont des boutiques à thé. D'une autre part, les rues sont spacieuses (pour une ville chinoise) ; elles renferment de belles maisons, et quoiqu'elles ne fussent pas obstruées par une foule d'habitants, elles m'ont paru raisonnablement peuplées. — En traversant la ville, depuis la porte qui est près de notre mouillage, jusqu'à quelques toises des murs, du côté opposé, nous

parvînmes à la paou-ta, l'édifice de cette espèce qui, après la tour de Lin-tzin-foo, a le plus mérité notre attention : elle est hexagone, à neuf étages, celui du bas large en proportion des autres, et diminue progressivement. Le stuc, à l'extérieur, est gris foncé sur un fond blanc et produit un bon effet. Les toits saillants des étages sont aussi hexagones, et ont aux angles des ornements grotesques en porcelaine. Des boules de fer, d'une forme elliptique, s'élèvent au sommet, et se terminent en pointe. Cette tour a été bâtie sous le règne de Kea-tzing, il y a trois cents ans ; elle a depuis été fréquemment réparée, et paraît même l'avoir été depuis peu.

Après avoir un peu attendu, nous parvînmes à être admis dans un temple de Confucius [1], p2.200 (Kong-foo-tze) qui est proche de la pagode, et qui est en bien meilleur état que tous ceux p2.201 que nous avons vus. On reconnaît ces bâtiments par l'espace demi-circulaire qu'on voit tant dans la première cour, que dans les longues galeries qui environnent les cours ordinairement remplies des tables de ses premiers disciples, de sages et de héros. De petites colonnes de grès soutiennent ces galeries, tandis que d'autres plus grandes forment un portique à l'édifice entier. — Quoique la philosophie puisse, avec justice, ridiculiser les extravagances

[1] Les écrits de Confucius ont mérité et fixé l'attention des missionnaires, et il est incontestable que sa philanthropie et son patriotisme n'aient justement consacré son nom à l'immortalité, et sa mémoire à la reconnaissance de ses concitoyens. Né dans un siècle où la religion et la morale étaient également en oubli, il chercha à réformer la conduite du souverain et du peuple, non par de prétendues révélations, mais par un exposé simple des principes les plus utiles au bien-être de la société. La manière dont il sut allier sa doctrine avec les *Kings*, ou livres sacrés, est une preuve de la connaissance qu'il avait de l'espèce humaine, qui est toujours disposée à accorder à l'autorité, et surtout à l'antiquité, ce qu'elle refuserait à la raison, *dum vetera extollimus*, *recentium incuriosi*. Confucius, dans l'application de ses maximes sur la conduite de la vie et dans sa méthode d'enseigner, ressemblait à Socrate, et était infiniment supérieur à son contemporain Lao-kiun, dont le scepticisme et l'indifférence pour les intérêts de la société n'étaient pas calculés de manière à produire de grands hommes, ni à faire de bons citoyens. Confucius naquit dans le sixième siècle avant l'ère chrétienne, dans la province de Shan-tung.
Malgré tout le mérite de Confucius, je ne pense pas que des Européens puissent trouver beaucoup d'intérêt et d'instruction dans la lecture de ses ouvrages. Les maximes d'un bon gouvernement, applicables au despotisme, et les principes de conduite morale, dans la vie privée, ont été compris dans tous les siècles et dans tous les pays qui n'ont pas été absolument barbares ; ils sont renfermés dans le livre commun de l'humanité, la conscience des individus. Pour obtenir de l'influence, ils doivent recevoir la sanction, soit de la révélation divine, soit des lois humaines ; et les seuls ouvrages utiles, sur de semblables sujets, sont ceux qui font l'application des principes généraux aux circonstances particulières de sociétés différentes.

de la superstition nationale, elle excuse avec empressement la vénération qu'on montre pour la table de Confucius, qui porte cette inscription si simple : « Cet emplacement est le siège de l'âme de l'instituteur le plus fameux de l'antiquité ! » C'est plutôt à la pensée qu'aux yeux du spectateur qu'on en appelle ; et les honneurs rendus dans cette enceinte et dans les occasions solennelles, à la mémoire du sage, par les officiers du gouvernement, environnés alors des tables de ceux de ses prédécesseurs qui ont mérité et obtenu leur part aux mêmes honneurs que lui, doivent souvent p2.202 produire le désir d'imiter leurs vertus. — Il est certain que les sculptures chinoises, quoique manquant de fini et de correction dans le sujet, excellent quant au relief ; et d'après quelques morceaux modernes que nous vîmes dans le temple de Confucius, il paraît que cette partie de l'art ne décline pas.

Immédiatement auprès du temple de Confucius, on en voit un autre dédié à Quang-foo-tze, le patron de l'ordre militaire, comme le premier l'est de l'ordre civil. Il fut de son vivant un guerrier distingué, et sa statue occupe la place de sa table. Quang-foo-tze a été élevé par l'empereur régnant à de plus grands honneurs célestes, parce qu'il a plu à sa majesté d'attribuer la répression des derniers soulèvements à son intercession. De semblables élévations de rang ne sont pas sans exemple, et prouvent l'étendue de la puissance que s'attribue le fils du ciel. — Nous trouvâmes que la faïence vernissée par laquelle Kan-choo-foo est renommée, est de la dernière qualité, et n'offre d'autre avantage que la médiocrité de son prix. — On a remarqué que tous les grands monuments nationaux ont été érigés sous les règnes de la dynastie de Ming ; il en est de même des ouvrages de l'art, qui datent tous de cette époque ; de sorte qu'il paraîtrait que les p2.203 derniers Tartares, qui ont conquis la Chine, lui ont communiqué leur barbarie sans lui avoir transmis l'énergie de leurs ancêtres.

Le 12 décembre.

Un peu au-delà de Kan-choo-foo, la rivière tourne beaucoup à l'est, et son cours a été si sinueux pendant la journée, que, malgré tout le temps

que nous avons employé, à peine avons-nous fait quarante lis. Nous avons été obligés de nous arrêter deux fois, pour attendre les plus larges barques qui se sont attérées souvent. En général, la rivière ne se trouve pas aussi basse que je l'aurais cru après la perte des eaux tributaires du Chang. À dix heures, nous trouvâmes le bord situé à notre droite, élevé, et dans quelques endroits joliment boisé. — Nous passâmes vis-à-vis du village de Nean-ming.— Le Yung-shoo aux longues branches, fait encore le principal ornement de la scène. Cet arbre est remarquable comme poussant des branches hors de terre, de sorte qu'on dirait qu'il y en a beaucoup qui n'ont pas de tronc ; ses racines souvent dépouillées s'entrelacent quelquefois de la manière la plus bizarre. — À midi, nous passâmes devant une pagode en ruine, que nous continuâmes de voir presque le reste de la journée. Je débarquai près de cet endroit, et marchai jusqu'au mouillage. — Sur ma route je vis p2.204 mouvoir la machine qui sert à exprimer le suif des fruits de l'arbre qui porte le nom de cette substance (*stillinguis sebifera*) ; elle est, je crois, construite comme celle dont on fait usage pour le camellia. — Les baies sont d'abord coupées par une petite roue que deux hommes font mouvoir en avant et en arrière dans une rainure. Après avoir été attendries par la vapeur, on les étend, par quantités à peu près égales, sur des lits de paille, joints ensemble par des cercles de fer, de manière à former un gâteau. On place un certain nombre de ces gâteaux dans une auge formée d'un tronc d'arbre, et on les comprime ensemble au moyen de coins placés à l'autre bout, et introduits par les secousses de poutres horizontales, qu'un, deux ou trois hommes font mouvoir. La poutre n'est appliquée qu'à trois coins saillants, deux pour la pression, et l'autre pour desserrer le tout lorsque les gâteaux ont été suffisamment pressés. La surface de compression est réglée par un certain nombre de coins plus petits. On place un baquet sous les gâteaux pour recevoir le suif. On se sert souvent des gâteaux, pressurés pour faire du fumier. Je fus frappé de la manière dont les ouvriers couvrent de paille les baies chaudes : c'est avec les pieds, et ils le font avec une dextérité telle que leurs p2.205 pas pourraient être introduits avec succès dans les écoles de danse. Je crains qu'une idée aussi triviale ne soit prise pour un défaut de goût et

de zèle de ma part en ce qui concerne mes observations scientifiques. Le mécanisme entier me parut grossier, fatigant, et exigeant l'emploi d'un grand nombre de bras. — Nous trouvâmes l'arbre au vernis à notre mouillage ; on le cultive par plantations, et il ne devient pas plus haut qu'un arbre à fruit ordinaire. Les feuilles ont la forme de celles du laurier ; elles sont vertes et douces au toucher ; on obtient le vernis en faisant des incisions dans l'écorce. — On doit faire attention à ses mains en approchant de cet arbre, parce que si on écrase ses feuilles, il en naît des ulcères ; c'est du moins ce que nous dirent les soldats chinois, et l'expérience nous confirma la justesse de leur assertion à cet égard. — Nous vîmes aussi des orangers et des chadecs, mais en petit nombre.

Aujourd'hui les villages nous ont paru en plus grand nombre, et la population est visiblement augmentée. — Nous avons tous particulièrement remarqué la beauté des femmes ; il en était quelques-unes qui eussent pu rivaliser avec nos plus jolies concitoyennes. Quoiqu'on aperçût en elles tout ce que les traits chinois ont de particulier, ces traits étaient p2.206 tellement en harmonie avec leurs personnes, que, loin de paraître désagréables, ils ajoutaient une certaine nouveauté aux autres grâces de leurs physionomies. Ces objets de notre stérile admiration appartenaient tous aux basses classes du peuple, et le plus grand nombre n'avait pas les pieds martyrisés selon la coutume. J'ai observé que les Chinois sont toujours disposés à rire, bien qu'ils fournissent souvent eux-mêmes matière à la plaisanterie ; c'est la meilleure qualité que je leur aie reconnue ; et je trouve qu'il est difficile de séparer cette gaieté des autres qualités morales à laquelle elle est ordinairement unie. — J'ai traversé, dans le cours de ma promenade, plusieurs ponts en pierre à une seule arche, construits soit sur des ravins ou sur des lits de torrents. — Le pays offre ces apparences de dégradation continue des surfaces supérieures, dont il a déjà été mention. Les rochers sont en général de grès rouge, avec des lits d'ardoise argileuse qui, en certains endroits, paraissent avoir été hors d'atteinte, ou avoir résisté aux progrès de la dégradation générale.

Le 13 décembre.

La rivière tourne beaucoup, et diminue de largeur d'une manière visible. — La contrée, pendant quinze lis, n'a point été intéressante, surtout en plantations de p2.207 canne à sucre. — À vingt lis, après avoir passé Sang-kiang-kou, une petite rivière se jette à droite, dans celle sur laquelle nous nous trouvons. — Nous avons vu aujourd'hui la roue à eau chinoise. Elle est entièrement faite en bambous ; elle a trente-huit pieds de hauteur, et est mise en mouvement par le courant. Au lieu de seau, on fait usage de morceaux de bambou, de deux pieds de long, placés à un angle de vingt degrés à la circonférence de la roue ; il y en a quatre qui se déchargent dans une auge placée parallèlement à la roue, et communiquant avec une autre qui conduit l'eau dans les champs. Il y a quarante-sept bambous, placés à vingt pouces l'un de l'autre. Le châssis de charpente où la roue est placée est de sapin ; toutes les autres parties, même les cordes avec lesquelles on attache les bambous servant de seaux, sont en bambous. — On retient l'eau de la rivière par une digue, à une petite distance de la roue, afin d'augmenter le mouvement, et de lui donner plus de régularité. On peut arrêter la roue au moyen d'une corde qu'on attache à l'une des rais et à la charpente du châssis.

On dit que les machines qu'on emploie en Chine pour faire le sucre ne diffèrent pas, en principe, de celles dont on fait usage dans les Indes occidentales. Le mouvement est p2.208 communiqué par des buffles attelés à un levier qu'on ajuste à l'axe de l'un des deux cylindres, qui s'engrènent l'un dans l'autre au moyen de dents. — Les cannes qu'on passe par une ouverture en forme de coin, la plus petite ouverture en dehors, sont pressées entre les cylindres ; le jus coule au-dessous dans un tonneau qui conduit à un récipient placé dans la raffinerie, où on le fait bouillir dans des poêles peu profondes. Lorsque la mélasse a eu le temps de se précipiter au fond, et que le sucre a pris une forme solide, on le met dans des baquets.

Nous longeâmes New-kew-tang, poste militaire. Il a fallu plusieurs fois, pendant la journée, le secours d'un certain nombre d'hommes

pour faire passer les bas-fonds à nos barques ; ce qui a rendu notre marche très lente, et ne nous a permis que de faire quarante lis. Je n'ai pu trouver le nom de notre mouillage, auprès duquel il n'y avait d'ailleurs aucun village. Toutefois il ne manquait pas de curieux malgré l'heure avancée à laquelle nous arrivâmes. — En général, la population est augmentée d'une manière sensible, depuis ces deux derniers jours, et les habitants ont meilleure mine et sont mieux vêtus.

Le 14 décembre.

J'ai été plus incommodé ce matin par le bruit du départ des barques, p2.209 que je ne l'avais été jusqu'alors. Rien ne se fait en Chine sans bruit et sans cohue ; et c'est une habitude tellement nationale, que dans les solennités publiques, leurs mandarins, loin de chercher à maintenir la tranquillité, semblent à peine s'apercevoir de la confusion et de la clameur qui ont lieu autour d'eux. Il est certain que les Chinois sont un peuple sale et bruyant, on peut même ajouter méchant, sans être taxé d'exagération. — Notre route a été si tortueuse, que j'ai été surpris que nous soyons arrivés d'aussi bonne heure, dans l'après-midi, à Nang-gang-hien, ce qui fait quarante lis. — Il s'est trouvé plus de bas-fonds que de coutume, et le travail, pour faire avancer les barques, a été par conséquent plus pénible. Les environs de Nang-gang-hien, petite ville murée, sont agréables, mais les bâtiments ne réalisent pas ce qu'ils semblent promettre de loin. Des matous et de très jolis édifices temporaires ont été construits pour la réception de l'ambassade. Quelques perches de bambous, des drapeaux de drap rouge, et des lanternes de gaze de différentes couleurs, suffisent aux Chinois, pour élever ces légères habitations qui, la nuit, produisent un très bon effet, et exigent aussi peu de peines que de dépenses. Elles consistent en un appartement meublé de chaises et p2.210 de tables ; et ordinairement le thé est à proximité. On voit quelquefois au fond de l'appartement une peinture représentant un vieillard et un jeune enfant, emblème du bonheur. —

Il y a, sur les sommets de deux collines près de la ville, deux paou-tas que nous avons aperçues pendant une partie de la journée. — Nous avancions si lentement, que quelques-uns d'entre nous débarquèrent, firent une partie de crosse, et rejoignirent les barques quelques heures avant que nous mouillassions. — Les bords du rivage sont élevés. On cultive du froment et de la canne à sucre.

Le 15 décembre.

Notre mouillage d'aujourd'hui est à peu près à vingt lis de Sin-chin-tang, la station ordinaire. Il n'y a aucun village à proximité. La rivière est resserrée entre des collines de diverses élévations, agréablement boisées. Une paou-ta en ruine occupe le sommet de l'une d'elles. — Je suppose que nous avons rencontré moins d'obstacles, parce que nous sommes arrivés à quatre heures, après avoir fait quarante lis. La contrée a toujours la même apparence.

Le 16 décembre.

À midi et demi, nous atteignîmes Sin-ching-tan, petite ville à vingt lis de notre mouillage de hier au soir. Nous avons été très retardés par les digues des roues p2.211 d'eau qui s'avancent au travers de la rivière, au point de laisser à peine l'espace nécessaire pour le passage des barques. — À cinq heures nous passâmes vis-à-vis d'un petit village. — On voit, en face de nous, une haute chaîne de montagnes, trop rapprochées cependant pour être celles qui nous séparent de la province de Canton, devenue maintenant l'objet de tous nos désirs. Il est vrai que le temps a été si mauvais toute la journée par une pluie continuelle, les obstacles à notre route si fréquents, et les travaux de nos bateliers si pénibles, que nous avons souhaité plus ardemment que jamais de nous voir arrivés. — Ma barque n'a mouillé que tard dans la nuit, et je me suis trouvé séparé du reste de la flottille. Pendant l'obscurité, les cris des hommes qui se trouvaient dans la barque, et de ceux qui halaient à terre, m'ont paru on ne peut plus discordants. Ces derniers étaient cependant les guides les plus sûrs que nous eussions, car le petit nombre de lanternes de papier

qu'on voyait ne donnait qu'une lumière incertaine. Il sera heureux s'il n'est pas arrivé d'accidents, parce que pendant la journée les haleurs ont eu de la peine à surmonter le courant.

Le 17 décembre.

Mes bateliers me disent que nous avons mouillé hier au soir à Wi-tang, à p2.212 soixante-cinq lis de Nang-gan-foo. — Nous sommes tout à fait séparés : le *Chin-chae* et l'ambassadeur sont devant. — Les bords de la rivière sont élevés et agréablement boisés de bambous, dont les jolies feuilles se baignent dans les ondes. — Quelle que soit la force apparente des Européens, je doute qu'il en soit beaucoup qui fussent en état de soutenir le travail que nos bateliers font dans ce moment. Ils sont souvent obligés de haler les barques ayant de l'eau au-dessus des genoux, en luttant contre la force d'un courant, auquel des digues, en différents endroits, donnent toute la rapidité d'un torrent, et en marchant sur un fond glissant et rocailleux. Les sandales de paille, que portent quelques-uns d'entre eux, garantissent un peu leurs pieds ; mais ils n'en ont pas tous, et on peut dire qu'ils travaillent nu-pieds. Ces sandales ne couvrent que la plante du pied, et ont une forme si antique, qu'elles me rappelèrent la πεοιλα des Grecs. — Hier nos bateliers ont travaillé pendant seize heures ; et, si ce n'eût été la séparation de la flottille, ils en eussent fait autant aujourd'hui, parce qu'on avait l'intention d'arriver à Nang-gan-foo. Vu l'impossibilité de s'y rendre, on a mouillé à une petite île sans nom, qui en est à trente lis. La rivière tourne au milieu des montagnes, et p2.213 dans des sites magnifiques, mais dont nous sommes rassasiés.

Kwang, qui arriva hier au soir à l'île, fît une visite à lord Amherst pour s'informer comment il s'était tiré des périls de la route. Ses manières et son langage étaient, comme de coutume, extrêmement polis. — J'ai oublié de dire que lord Amherst avait cru à propos de faire au *Chin-chae* un rapport officiel sur ce que, depuis quelques jours, les postes militaires n'avaient pas fait les saluts d'usage. Le commissaire impérial, après quelques excuses insignifiantes, fit droit à cette

demande ; et, en conséquence, les honneurs ordinaires nous ont été rendus hier et aujourd'hui. — Notre ami Chang cherche souvent à excuser l'obstination de son gouvernement en fait de cérémonies, obstination qu'il attribue à l'influence de la barbarie des coutumes tartares. Kwang rejette sur l'ignorance nationale l'impolitesse commise par le Foo-yuen de Nang-chang-foo, de n'avoir fait aucune attention à l'arrivée de lord Amherst dans cette ville.

Nos rapports avec les mandarins de district ont été moins fréquents depuis notre entrée dans la province de Kiang-see ; ils ont même, pour ainsi dire, cessé depuis quelque temps. Cependant il y a toujours le même p2.214 nombre de personnes attachées à la conduite de l'ambassade, c'est-à-dire, un juge, un commissaire, et un mandarin militaire à bouton rouge. Il est aussi incertain qu'inutile de vouloir, d'après cette circonstance ou toute autre, rien inférer de la conduite de ce peuple à moitié civilisé, prévenu et inaccessible.

Le 18 décembre.

La perspective dont nous avons joui, en quittant notre mouillage, est singulièrement pittoresque. La rivière est resserrée par les montagnes, et les collines les plus rapprochées sont richement boisées et d'une manière fort variée ; ce qui n'est pas généralement le cas. — Ici les formes légères du bambou et du pin de la Chine contrastent agréablement avec les branche étendues et le feuillage du yung-shoo. Quelques maisons blanches, situées dans des points de vue frappants, donnent cet air de vie qui ajoute au paysage la beauté non moins intéressante du bonheur social. — Les montagnes ont rendu notre route très sinueuse. — Vers une heure, nous vîmes deux tours en ruine sur des collines. Le grand nombre de ces ruines est sans doute ce qui a fait présumer qu'elles ont servi de lieux de signaux ; nos recherches nous ont appris qu'elles doivent leur existence à la dévotion.

p2.215 Nang-kang-foo, où nous mouillâmes sur les deux heures et demie, se trouve dominé, du côté où nous y arrivâmes, par une colline tout à fait pittoresque. Il y a sur le sommet une tour d'où l'on aperçoit

très bien la ville ou plutôt les villes ; car un pont qui traverse la rivière réunit deux villes murées. Ni l'une ni l'autre ne renferment rien d'intéressant. Elles ont aussi l'air d'être moins peuplées, et moins commerçantes qu'on n'est porté à le croire, d'après leur position, puisqu'elles se trouvent sur la route des grandes provinces à thé. — Un Koong-kwan, ou hôtel du gouvernement, fut disposé à terre pour recevoir lord Amherst ; mais les arrangements qu'on y fit furent si insuffisants, qu'on le refusa d'abord. Les noms de plusieurs personnes de l'ambassade hollandaise, qui s'y trouvaient écrits, indiquaient qu'elles y avaient logé. — Ici on cesse de naviguer sur le Kan, quoique véritablement il ne soit plus navigable depuis deux jours ; il est réduit à son propre nom, celui de ruisseau, et paraît se perdre dans la plaine. — Un amphithéâtre de montagnes s'élève autour de la vallée bien cultivée où se trouve la ville ; et, à l'une de ses extrémités, nous voyons le célèbre passage de Mee-ling. p2.216

Le 19 décembre.

Nous avons été très occupés à expédier les présents, les provisions et les bagages. On dit que le nombre de personnes employées au transport des uns et des autres, s'élève à trois mille. Il y en a cinquante à chaque grande caisse de glaces, dont dix occupées à la soutenir perpendiculairement. Si ces glaces arrivent intactes à Canton, leur conservation et leurs aventures mériteront une place dans les archives de la manufacture. Le fardeau assigné à chaque couple de porteurs a été déterminé par le poids ; et on n'a pas remarqué qu'il y en eût qui fussent plus ou moins chargés que d'autres. — On nous assure que notre bagage arrivera à Nan-hiung-foo avant nous ; ce dont je doute beaucoup.

@

CHAPITRE VII

Passage de la montagne de Mee-ling. — Description de cette montagne. — Arrivée à Nan-hiung-foo. — Description de cette ville. — Changement de bateaux. — Arrivée à Chao-choo-foo. — Représentation au sujet des barques. — Bateaux de garde. — Rocher et temple de Kwan-yin-shan. — L'ambassade approche de Canton. — Négociants du Hong. — Arrivée de sir Théophile Metcalf et du capitaine Maxwell. — Escorte de bateaux européens. — Arrivée de l'ambassade à Ho-nan. — Événements à Canton. — Réception d'un édit par les Portugais. — Conduite adoptée. — Entrevue avec le vice-roi. — Remise de la lettre de l'empereur au prince régent. — Communications avec Kwang au sujet des présents. — Kwang déjeune à la factorerie. — Maisons des négociants du Hong. — Fête donnée par Chun-qua. — Visite d'adieu de Kwang. — Départ de l'ambassade de Canton. — Elle s'embarque sur *l'Alceste*. — Extraits des différents édits. Observations à ce sujet. — Macao. — Portugais. — Départ. — Résumé des observations sur la Chine et ses habitants.

@

Le 20 décembre.

p2.217 Nous étions tous sur pied avant le jour, et toute l'ambassade se trouvait en route peu après le lever du soleil. Des chaises à porteurs et des chevaux furent fournis aux personnes composant l'ambassade, aux gardes et aux p2.218 domestiques. Les chaises de l'ambassadeur, des commissaires et de quelques autres, étaient passables ; le reste se ressentait de l'indifférence ordinaire des Chinois pour ce qui a rapport à notre agrément. Douze soldats accompagnaient la chaise de lord Amherst et six celles de chaque commissaire ; quant à moi, je préférai monter à cheval. — Les chevaux sont petits, mais agiles, et ne manquent ni de force ni d'ardeur. — Une longue ligne de soldats était formée à une petite distance de la ville, et les honneurs accoutumés furent rendus à l'ambassadeur à son passage. — Une route pavée, qui, excepté le canal, est l'ouvrage public le plus complet que j'aie vu en Chine, conduit de Nan-kang-foo, à travers la montagne et le passage de Mee-ling, à Nan-hiung-foo, et doit être de la plus haute importance, comme facilitant les communications avec les côtes de la mer.

Je fus trompé, par l'idée que je m'étais faite, sur la difficulté qu'on éprouve à passer la montagne de Mee-ling. La montée n'est pas très

escarpée, et on l'a rendue facile en pratiquant de larges marches. La profondeur à laquelle le rocher a été coupé ne me parut pas excéder vingt-cinq pieds ; la largeur est un peu moindre. La perspective, en approchant du p2.219 passage, est vraiment romantique. Les rochers sont couronnés de bois jusque sur leurs cimes, surtout en pins de la Chine ; et le passage lui-même, à une certaine distance, ressemble à une simple embrasure de porte dans un parapet de rochers. Du sommet, la vue, dirigée vers Kiang-see, embrasse une grande étendue de montagnes sans y rien remarquer de particulièrement remarquable. Des porteurs et des voyageurs, allant et venant sur la montagne, animaient naturellement la scène. La montagne est composée de schiste. Quelques rochers isolés, ayant la forme de colonnes, qui, en descendant, me paraissaient de basalte, se trouvèrent être d'une pierre calcaire très compacte. Ils offrent aux regards, surtout couverts d'arbres et de bâtiments, des objets frappants.

Le nombre, la régularité, et l'apparence générale des troupes, tant d'infanterie que de cavalerie, sont très supérieurs sur cette frontière de la province de Quang-tung (séparée de celle de Kiang-see par le Mee-ling) à tout ce que nous avions vu jusqu'alors. — Il y a une grande variété dans les uniformes de l'infanterie. La cavalerie porte ordinairement un justaucorps blanc avec des revers rouges ; ses chevaux sont petits, mais passablement bons. Les fusils de quelques soldats étaient peints en p2.220 jaune, et ressemblaient plutôt à des jouets d'enfants qu'à autre chose. J'ai remarqué qu'avant de se réunir aux autres, beaucoup de soldats quittaient un vieux vêtement de dessus ; ce qui me fait présumer que nous les avons vus dans leurs habits de fête, et que l'on a eu pour but, par là, de nous donner une idée favorable de l'organisation militaire de la province. — Le Mee-ling tire son nom du mee, arbre qui assez de rapport avec le cerisier sauvage, et dont il abonde. Tous ceux que nous vîmes étaient en fleurs, tandis que tous les autres arbres avaient une couleur d'automne foncée.

Après avoir passé par quelques villages, ou plutôt par de petites rues, sur la route, nous arrivâmes, vers les dix heures, à Choong-chun, à quinze lis : c'est le lieu de la halte ordinaire, à moitié chemin. — Ici on nous conduisit au Koong-kwan, où un bon déjeuner à la chinoise fut servi aux différentes personnes de l'ambassade au fur et à mesure qu'elles arrivaient. — À trente lis environ de cet endroit, nous traversâmes Lee-tang, grand village avec un pont de pierre d'une bonne architecture. — Quarante autres lis nous conduisirent au faubourg de Nang-hiung-foo. — Après avoir traversé la ville d'un bout à l'autre, on nous mena au Koong-kwan, qui est près de p2.221 l'écluse, et qui avait été préparé pour l'ambassade. Cet édifice, quoique trop petit pour tant de monde, était propre et semblait bien disposé ; et, d'après les Chinois, il était exempt de reproche. — Tous les honneurs militaires, tous les témoignages de respect ont été rendus à l'ambassadeur et aux personnes de l'ambassade, sur toute la route, depuis la montagne. — Les mets ont été abondants et de bonne qualité ; et, en général, on peut dire que cet essai des dispositions des autorités de Canton envers l'ambassade est extrêmement satisfaisant. — Les bateaux destinés à lord Amherst et aux commissaires, quoique petits, offrent un abri assuré contre l'intempérie de la saison, en ce que la partie qui est au-dessus de la flottaison est en planches ; mais les embarcations des autres personnes sont incommodes, vu qu'elles sont étroites et basses, et qu'elles n'ont qu'une couverture en nattes. Toutefois, le séjour que nous devons y faire ne devant pas être de plus de trois jours, offre une espèce d'excuse de n'en avoir pas fourni de plus convenables : d'une autre part, la rivière est si basse, que de petits bateaux sont absolument nécessaires.

Le 21 décembre.

Les Chinois nous engagent à nous dépêcher, en disant que la rivière baisse p2.222 chaque jour, et que le plus petit retard peut rendre notre voyage par eau impossible pour le moment. Je crois bien qu'il y a quelque chose de vrai dans tout cela ; mais il paraît que ce qui l'est

davantage, c'est que les officiers de Canton, qui sont déjà ici depuis un mois, sont las d'attendre. Ces mandarins sont d'un très haut rang : l'un est commandant en chef, ou tsoong-ping des troupes [1], et l'autre le juge de la province.

En passant dans la ville, le premier jour, j'ai été frappé de l'apparente population, et plus encore du grand nombre des soldats et d'officiers de police, que je voyais de service. J'ai vu ici, pour la première fois, les portes conduisant aux principales rues, gardées par un soldat. — Des banderoles rouges étaient tendues à travers les rues par où l'ambassade passa, et tout était disposé comme pour une entrée publique. Les bureaux du gouvernement sont spacieux : un ou deux avaient des jardins. — Du sommet d'une colline qui se trouve au-delà de la rivière sur laquelle nous devons poursuivre notre route, on découvre très bien la ville, qui est moins étendue que je le croyais. p2.223 Elle est d'une longueur extraordinaire vu sa largeur, et j'ai cru voir qu'elle était enceinte d'une double muraille. Un ruisseau se jette dans la rivière, qui prend ici le nom de la ville. On les traverse tous deux sur de solides ponts de pierre, dont le dessus est de niveau, et les arches régulières et bien bâties. — Kwang nous a surpris en nous offrant obligeamment de faire parvenir nos lettres à Canton, par un officier de marque qui s'y rend. L'offre a été acceptée, et on a écrit à sir Théophile Metcalf et au capitaine Maxwell.

Le 22 décembre.

Les Chinois, dans leur empressement à nous faire partir, à cause des basse eaux, ont tout confondu ; ils ont négligé toutes nos petites commodités, et même les provisions nécessaires, ce qui nous a forcés de retarder le départ de la flottille jusqu'à deux heures, quoique le *Chin-chae* fut parti au point du jour. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, et après de très fortes représentations, que nous parvînmes à lever une partie des difficultés. Tout est de la faute des officiers de district, dont la négligence ne peut être égalée que par la bêtise. Il est

[1] Cet officier est peut-être le tsiang-kien qui répond à la signification anglaise.

certain que nos coutumes, et un plus grand rapprochement entre le rang des personnes composant une ambassade européenne, exigent des arrangements moins p2.224 distincts que ne le ferait une ambassade chinoise ; ce qui peut, en quelque sorte excuser le peu d'attention que l'on a généralement dans ce pays, pour ceux qui sont au-dessous du personnage principal. On y a toute la considération voulue pour les personnes revêtues de fonctions publiques ; mais les droits de celles qui n'ont aucun caractère reconnu, sont inintelligibles pour les Chinois, puisqu'ils ne connaissent pas les différentes gradations de la société, telles qu'elles existent dans presque toute l'Europe. — Notre départ a été tellement retardé, la rivière a été si basse, et on a eu tant de peine à traîner les bateaux sur le sable, qu'au soleil couchant, quand nous mouillâmes pour dîner, nous n'avions encore fait que quelques lis. — Des chaînes de montagnes de diverses élévations s'étendent depuis le rivage jusqu'à une distance où tout paraît aride : celles qui se trouvent près de la rivière sont en partie boisées de sapins. — Le *Chin-chae* a envoyé un message à lord Amherst, pour le prévenir qu'une maison lui était préparée à Canton ; c'est Ho-nau, le logement de lord Macartney. Quelque peu agréable que soit cet arrangement, il est satisfaisant, en ce qu'il prouve les dispositions favorables du gouvernement chinois.

Le 23 décembre.

p2.225 Nous continuâmes notre route, presque toute la nuit, parce que nous voulions rattraper le *Chin-chae*, qui se trouvait toujours en avant. Je crois maintenant que la nécessité de nous hâter est réelle, parce qu'il arrive souvent aux bateaux chargés de thé d'être obligés de s'arrêter faute d'avoir assez d'eau. — Nous avons été si lentement, qu'à peine avons-nous fait trente lis dans la matinée. — Au mouvement désagréable des barques qui s'attéraient à chaque instant venaient se joindre les cris non interrompus des bateliers. — Nos communications ensemble étaient difficiles et dangereuses par la légèreté des plats-bords de nos barques ; on peut donc dire que la seule consolation que nous eussions consistait dans les efforts que l'on faisait pour avancer.

— La contrée n'a rien offert d'intéressant — À midi, et à soixante lis de distance, on remarquait quelques emplacements de terre cultivée au milieu de l'aridité qu'offraient les collines. — Près de là, nous passâmes vis-à-vis d'un temple et d'un poste militaire agréablement situés sur la rive gauche. — À trois heures, nous vîmes, sur la rive opposée, le village de La-ping, qui fixa notre attention par le grand nombre de petites tombes, bien entretenues, qui sont auprès. — À cinq heures, nous rejoignîmes le *Chin-chae* à p2.226 Schwuy-tong, grand village, ou ville située sur la rive gauche : je ne m'assurai pas de sa distance.

Ici on jugea nécessaire de faire une nouvelle représentation au *Chin-chae*, au sujet des provisions. Il y répondit par des excuses honnêtes, et par la promesse de faire droit à nos demandes, ce qui ne fut exécuté qu'en partie. Un seul article manquait, c'était du vin pour les soldats et les domestiques ; et cette circonstance était d'autant plus désagréable que, par suite de l'indifférence ordinaire des Chinois, nos provisions et nos bagages nous avaient précédés, et que nous dépendions absolument d'eux pour tout ce qui nous était nécessaire. Chaque jour ne fait qu'ajouter au désir que nous éprouvons d'être débarrassés de la contrainte que nous imposent ces hôtes inhospitaliers. — Nous avons encore cent-quatre-vingts lis à faire pour nous rendre à Chao-choo-foo. — Après examen, j'ai cru reconnaître que les rochers qui se trouvent près de la rivière sont de grauwacke ; la surface exposée à l'air est d'une couleur rouge, l'intérieur d'un gris bleuâtre. On voit fréquemment des masses de poudingue. Toutes les partes boisées le sont en sapins.

Le 24 décembre.

L'aspect du pays est fort embelli. Les montagnes sont plus p2.227 profondément boisées ; leur forme et leur distribution est souvent pittoresque. Les rochers sont de poudingue et de grauwacke ; les premiers renferment des masses de pierre calcaire compacte.

À midi, nous arrivâmes à Chee-ling-kiang-keu, où un ruisseau se jette dans la rivière sur laquelle nous nous trouvons, et qui est appelée

ici le Tung-kiang. Cette jonction produit un effet immédiat sur la profondeur de la rivière. On fit, dans toutes les barques, des préparatifs pour une navigation plus accélérée ; les gouvernails furent placés, les mâts dressés et les voiles déployées. — Plusieurs embarcations étaient mouillées au-delà du village, qui me parut grand et peuplé. — Nos bateliers comptent cent trente lis depuis Nan-hiung-foo, et cent vingt jusqu'à Chao-choo-foo. — À deux heures et demie, nous passâmes devant le village de Schwuy-ping. Ici, comme à Lee-ping, les tombeaux sont entretenus avec tout le soin que l'on peut attendre de la vénération que les Chinois ont pour leurs aïeux. Ils consultent ordinairement les astrologues sur la position la plus favorable à donner à leurs tombeaux, parce qu'ils supposent que le pouvoir des mauvais esprits dépend beaucoup de l'aspect local. — J'ai observé qu'on voit généralement, dans p2.228 les villages de cette province, un grand bâtiment qu'on m'a dit être une maison particulière. Ceci me rappela les petits villages de la Hongrie, où l'habitation du seigneur ombrage les demeures de ses vassaux. — Au soleil couchant, nous mouillâmes à quatre-vingt-dix lis de la ville, à la vue de quelques rochers qui semblent s'élever du milieu de la rivière : il y en a deux qui ont la forme des piliers d'une porte cochère. — La perspective d'aujourd'hui, par la profondeur des bois sur les collines, a été intéressante.

Le 25 décembre.

À huit heures, nous passâmes devant les rochers dont il vient d'être question, appelés par les bateliers Cheu-taou, ou La-shoo-shan, qui s'élèvent tout à coup verticalement, à deux cents pieds de la rivière : leur base est de poudingue et de pierre calcaire ou plutôt de marbre, à la surface. — À dix heures, nous vîmes un immense rocher de grès, en forme de table. — Dans ces environs, les villages sont peu nombreux, et la culture est bornée en proportion. — À onze heures et demie, les rochers se trouvaient tellement rapprochés, que la rivière ne formait plus qu'un chenal resserré. Un corps-de-garde et un village, bâtis au milieu de quelques beaux arbres, rendaient la p2.229 scène

singulièrement frappante. J'ai souvent remarqué le soin que les Chinois portent dans le choix de la position de leurs maisons et de leurs villes ; et je me rappelle à peine une circonstance où un seul point de vue ait été négligé. — À midi, nous arrivâmes devant cinq rochers remarquables, et que, par une ressemblance imaginaire, on a nommé Woo-mee-tou, ou les cinq têtes de cheval. Plusieurs de ces rochers ont offert tour à tour du grès et de la brèche : les masses de celle-ci sont d'un volume à étonner un géologiste de cabinet.

À deux heures, la chaîne de collines à notre gauche annonçait l'existence de charbon-de-terre, s'élevant à la superficie ; et je dois convenir qu'après en avoir fait l'examen, je crus que c'était en effet le cas. Cependant d'autres personnes firent des recherches et furent d'une opinion contraire ; elles expliquaient la cause apparente qui avait déterminé la mienne, par du charbon qui aurait été amené, dans cet endroit, d'une mine éloignée de deux cents lis, dans le dessein de le mêler avec des pyrites, et d'obtenir par là le sulfate de fer, ou le vitriol vert : quelques-uns d'entre nous examinèrent ce procédé dans un village voisin.

Je fis les dix derniers lis à pied ; et, après p2.230 avoir traversé un grand village, j'arrivai au mouillage qui est directement vis-à-vis de la ville de Chao-choo-foo, dont les murs se prolongent, à une distance considérable, le long de la rivière. La ville a un air de vie et de prospérité. On traverse la rivière sur un pont de bateaux qui sont joints par une chaîne. Les autorités locales profitèrent de cette circonstance pour entraver notre communication avec la ville. On retira l'un des bateaux du pont ; et il n'y eut que quelques personnes de l'ambassade qui parvinrent à traverser la rivière dans des bateaux de passage. On me dépeignit les maisons et les boutiques, dans l'intérieur des murs, comme étant grandes et riches. — Ici le See-bo, ou la rivière de l'Ouest, fait sa jonction avec le Tung-ho, ou la rivière de l'Est ; et elles prennent conjointement le nom de Pe-keang, la dernière rivière de la Chine, où nous désirons qu'il ne nous arrive pas de malencontre. — Il y

a dans le voisinage une paou-ta d'où l'on doit très bien voir la ville : je regrette de n'y être pas monté.

On s'aperçut, en examinant les barques, qu'on n'avait fait aucune distinction apparente entre celle destinée à lord Amherst, et celles des autres personnes de l'ambassade. On avait de même changé les drapeaux ; et au lieu p2.231 des caractères qui exprimaient l'emploi officiel dont sa seigneurie était revêtu, ainsi que ceux des commissaires, toutes les embarcations portaient également l'inscription de bateaux chargés de tributs. Celui destiné au *Chin-chae* se trouvait au contraire, non seulement d'une apparence beaucoup plus belle, mais d'une construction tout à fait différente ; c'était une barge d'agrément auprès de barques destinées au transport des bagages. Ces marques furent le motif d'une représentation à Kwang : l'explication qu'il donna en réponse fut plus satisfaisante qu'on ne devait s'y attendre. Kwang dit que son embarcation lui avait été envoyée par son vieux ami le Foo-yuen de Canton, à qui elle appartenait ; qu'autrement il aurait fait usage d'une barque semblable à celle que montait lord Amherst ; et qu'il était même prêt à se refuser à la politesse de son ami, si sa seigneurie éprouvait encore quelque déplaisir à cet égard. Il promit d'ailleurs de faire rectifier l'omission concernant les drapeaux, et d'envoyer une plus belle barque pour lord Amherst, s'il y avait possibilité d'en trouver une ; on y parvint.

Le 26 décembre.

Tous les bagages ayant été transférés de bords, nous nous mîmes en route le matin. — Ici les mandarins se montrèrent p2.232 d'abord beaucoup moins empressés à surveiller le changement d'embarcations, qu'ils ne l'avaient été dans les circonstances précédentes. De vives remontrances faites à Kwang, qui prétendait n'avoir aucune autorité sur eux, eurent cependant l'effet désiré ; et ils firent ce qu'on voulut. — Il était d'autant plus important de ne rien passer d'impropre dans la conduite des officiers du gouvernement chinois dans cette ville, que nous nous trouvions, pour ainsi dire, sous l'influence de l'atmosphère

de Canton, que l'ambassade était chargée de purger de la vapeur d'insolence officielle qui l'obscurcissait.

Le 27 décembre.

Nous levâmes l'ancre au point du jour ; et nous fûmes agréablement surpris de la célérité de notre marche. Le courant était fort, et il y avait peu de bas-fonds. Après avoir fait dix lis, nous vîmes un corps-de-garde avec un beau temple auprès. — Les rochers conservent leur forme escarpée, et s'élèvent presque perpendiculairement du milieu des eaux. Il y en a quelques-uns où la pierre calcaire a été travaillée. Les couches d'un rocher de cette pierre paraissaient avoir subi un dérangement, en ce que les angles d'un côté diffèrent au moins de quarante degrés de ceux de l'autre. — J'ai vu sur les flancs des collines quelques plantations de camélia ; p2.233 mais elles n'étaient pas terrassées. — Les forêts de pins sont assez fréquentes ; il est vraisemblable que l'on conserve ces arbres pour en faire du bois de construction. Il y a aussi, près de la rivière, quelques bosquets de yung-shoo. Le sol est léger et sablonneux, et est presque entièrement cultivé en noix-de-terre.

Nous avons vu aujourd'hui quelques bateaux de garde d'une bonne construction ; il y en avait plusieurs joliment décorés de drapeaux, et qui étaient montés par seize à dix-huit soldats. Ils marchent extrêmement vite, et auraient presque une tournure de bâtiments de guerre, s'ils n'étaient pas équipés avec autant de recherche. Les hommes qui les montaient étaient coiffés d'un bonnet brun de forme conique, et portaient des vestes rouges.

Les gouvernails de nos barques actuelles se composent de trois barres croisées, décrivant un triangle rectangle, la plus large barre formant la base dans l'eau. Deux larges avirons sont fixés à la proue, et un à l'avant ; on y a joint des perches et des voiles, de sorte que rien ne se trouve omis de ce qui peut accélérer notre marche. Nous faisons à peu près douze lis ou trois milles et demi par heure. — Quoique nos barques n'aient rien de remarquable à l'extérieur, la distribution en est plus commode p2.234 que dans toutes celles où nous avons voyagé

jusqu'à présent ; il en est même qui peuvent passer pour élégantes, par la manière dont elles sont peintes et dorés intérieurement. — À cent vingt lis, nous passâmes vis-à-vis d'un grand village. — Au soleil couchant, la profondeur des bois adossés à une chaîne de hautes montagnes rendait la scène, sur notre droite, extraordinairement belle. — À sept heures et demie, nous longeâmes un rocher très remarquable, qui s'élève au milieu de la rivière. Les lanternes des bateaux qui passaient fournissaient justement assez de lumière pour distinguer le rude contour de celui-ci, comme de quelques autres rochers d'une forme singulière. — Nous mouillâmes sur les huit heures à Sa-choo-ya, distant de cent quatre-vingts lis de Chao-choo-foo.

Le 28 décembre.

Sur les huit heures, nous arrivâmes au pied du Kwan-yin-chan, rocher perpendiculaire qui a de quatre à cinq cents pieds d'élévation. On y voit un temple à deux étages, qui est bâti dans une cavité, et dédié à Kwan-yin. Le premier étage est à environ cent pieds au-dessus du niveau de la rivière, elle second quarante pieds plus haut [1]. Les p2.235 degrés, les murs et toutes les principales divisions sont taillés dans le roc qui est de pierre calcaire, d'une couleur foncée, et qui, par là, donne une teinte sombre au rocher entier. — Quelques prêtres sont les seuls habitants de cette demeure également curieuse et misérable ; elle est très fréquentée par les voyageurs, qui font une petite offrande pour l'encens brûlé en leur nom devant l'idole. Un morceau de rocher qui s'avance et qui forme le comble du temple, est suspendu par masses et paraît de la nature des stalactites. Après en avoir examiné

[1] Quoique j'aie conservé cette évaluation de la hauteur du temple telle que je l'inscrivis dans mon journal au moment même où je la lis, je dois dire que plusieurs d'entre nous ne l'évaluèrent pas de la même manière : quelques-uns ne la portèrent pas à plus de quarante pieds, d'autres à plus de soixante-dix ; un seul alla jusqu'à cent. Si le rocher et le temple eussent déjà été mesurés d'une manière certaine, et que j'en eusse eu connaissance, j'aurais rectifié ce que mon estimation pouvait avoir d'erroné ; mais, comme ce n'est pas le cas, que je l'ai faite dans le moment où je me trouvais au second étage, en comparant la hauteur de la montagne entière avec la distance au-dessous de moi, et que je l'ai ensuite vérifiée de ma barque, je n'ai pas de motifs suffisants pour préférer les autres évaluations à la mienne : toutefois, celle-ci peut être trop élevée ; et il peut se faire que la véritable se rapproche de cent pieds.

un échantillon, je fus porté à attribuer entièrement p2.236 sa forme à l'action pénétrante de l'eau sur la surface inégale du rocher. — Notre distance de Chao-choo-foo était de deux cent vingts lis.

La barque du *Chin-chae* heurta contre un rocher avec tant de violence, qu'elle fut sur le point de couler à fond. Son changement dans une autre nous retarda un peu à quelque distance de Kwan-yin-shan. Kwang saisit cette occasion pour faire une visite à l'ambassadeur, et fut, comme de coutume, poli et agréable dans ses manières ; il informa lord Amherst que l'empereur avait ordonné de ne prélever aucun droit de port sur le navire *le Hewitt*, comme étant employé au service de l'ambassade. Ceci est selon l'usage, et une nouvelle preuve de bonne volonté. — Kwang fit aussi entrevoir la possibilité où il serait d'accepter l'invitation que nous lui avions faite de visiter *l'Alceste*. — En un mot, on peut dire qu'il devient plus amical à mesure que nous approchons de Canton ; il espère que nous y serons dans cinq jours. — Nous n'allons qu'a trente lis du point où nous sommes, à une petite île vis-à-vis de Yin-ta-hien, ville murée. — Il y avait auprès de notre mouillage une vieille pagode, bâtie dans un bon goût, et offrant sous ce rapport un contraste avec une autre construite récemment près de la ville. Les pagodes modernes ont moins p2.237 d'élévation, et sont plus espacées entre les étages, ce qui leur donne un air mesquin. — On nous refusa des bateaux pour nous rendre à la ville ; on peut présumer de là que l'édit impérial est mieux observé à Canton qu'ailleurs.

Le 29 décembre.

Nous levâmes l'ancre dans la matinée par un fort vent de nord-est, et ne fîmes en conséquence que trente lis jusqu'à un banc de sable, au-delà duquel se trouve une plantation de bambous. Il y avait plusieurs jolies promenades dans cette plantation. Les ravins des montagnes voisines sont bien boisés, et se trouvaient richement parés d'une variété infinie de feuillages, ornement qui manque trop souvent aux bois en Chine. — Une plaine bien cultivée s'étend de chaque côté de la ville devant laquelle nous venons de passer ; et sa paou-ta offre un

objet frappant dans l'éloignement. — Le riz forme la principale culture. Les bambous croissent par bouquets, ou plutôt, il en croît plusieurs sur la même masse de racines. On les coupe ordinairement lorsqu'ils ont atteint une certaine hauteur. — Nos bateliers profitèrent de l'occasion pour se pourvoir de perches. Cette déprédation eut lieu impunément pendant quelque temps ; mais dans l'après-midi le droit de propriété prévalut ; les délinquants furent arrêtés, et il leur fut infligé une p2.238 rigoureuse punition corporelle. — On voit assez fréquemment des enclos près des habitations ; mais il est rare de trouver dans les bois et même dans les plantations de camelia encore plus précieuses, quelque chose qui indique une division de propriété. — Deux de nos barques, dont l'une contenant une partie des présents, ont été sur le point de périr en partie par la violence du vent qui les avait entraînées sur un rocher ; mais plus particulièrement par l'inhabileté des bateliers, qui semblent à la fois timides et maladroits. — En observant le chenal étroit de la rivière qui est devant nous, je ne regrette pas beaucoup que nous ayons attendu que le vent se soit modéré.

Le 30 décembre.

Nous partîmes de notre mouillage au point du jour, par un assez beau temps. — Les montagnes, au-delà du passage étroit dont j'ai parlé, sont moins élevées. — On voit des bambous à notre droite ; le paysage, au reste, n'offre que peu d'intérêt. — À une heure, nous passâmes vis-à-vis de Fa-kiung-haou, où un ruisseau se jette dans la rivière. Ce village, qui a un poste militaire ombragé par les bois, est joli. — Une chaumière nouvellement bâtie, et blanchie à la chaux, me rappela l'Angleterre, vers laquelle tous nos regards sont maintenant tournés. — À deux heures, p2.239 nous jouîmes de la plus belle perspective que j'eusse encore rencontrée. Les collines, dans cet endroit, sont boisées jusqu'à leur sommet avec autant de profusion que de variété ; et l'œil fixé sur les ravins se perd dans l'épaisseur d'un feuillage qui donne à ce site plus de ressemblance à Rio-Janeiro qu'à la Chine. — Nous arrivâmes à cinq heures à Sing-yu-hien, et nous mouillâmes sur la rive opposée, à une

petite île, ou se trouve un long banc de sable, comme à notre dernier mouillage. Néanmoins, derrière ce banc, le pays orné de bambous et d'autres arbres me parut agréable : il était impossible de ne pas sentir quelque plaisir en voyant la végétation naissante contrastant encore avec un vent piquant d'hiver.

Cette ville, qui est murée, a un faubourg considérable, bâti sur pilotis, près de la rivière. Une paou-ta à neuf étages, élevée en avant de ce faubourg, porte le nom de la ville. — Notre direction a été très variable aujourd'hui, la rivière augmentant en largeur et en profondeur : si nous n'avions pas vu le superbe Yang-tse-kiang, nous pourrions la considérer comme méritant notre attention. — Les paysans continuent à être polis dans leur manières. — Il y a encore deux cent dix lis d'ici à Canton. — Le principal mandarin de la ville a fait visite à Kwang p2.240 dans un magnifique bateau de garde. Il y avait au centre une fort jolie chambre ; les châssis des fenêtres étaient dorés, et la proue ornée de drapeaux et des signes de l'autorité. — Ces embarcations sont, de toutes celles que j'ai vues en Chine, les mieux adaptées à leur destination. L'apparence des hommes de l'équipage tous uniformément habillés, et celle de leurs armes bien entretenues, leur donnent réellement un air imposant ; il en est qui ont un ou deux petits fusils.

Le 31 décembre.

La rivière continue à s'élargir. — Près des bords, surtout à notre droite, on ne voit presque que des bancs de sable qui indiquent la largeur plus étendue de son lit. Les villages sont peu fréquents ; et le bâtiment isolé qu'on voit dans presque tous est ou un magasin de marchandises, ou un de riz. — À onze heures, la rivière se trouvait divisée par une île. — À midi, nous passâmes vis-à-vis d'un village situé sur un cap avancé, bien boisé. — À deux heures et demie, nous arrivâmes à Laoo-pu-tze, où se tenait dans le moment un marché considérable de blés et de bestiaux. Il s'y trouve aussi un temple, auquel les bateliers parurent faire beaucoup d'attention. — Dans une promenade que je fis à terre, je fus, pour la première fois, molesté par les paysans. Il y p2.241 avait plus d'impudence

que de curiosité dans leurs manières. Ils se servaient, pour nous injurier, des termes de diables étrangers, de diables à têtes rouges. — Mes oreilles furent surprises aussi, mais non pas agréablement, d'entendre quelques hommes qui passaient dans un bateau, héler en nous disant : « Bientôt ; tout à l'heure. » Tout ceci nous annonce que nous approchons de Canton, où notre nation est plus connue qu'elle n'est aimée. — Peu après le coucher du soleil, nous arrivâmes à San-shwuy-hien, ville murée qui tire son nom de sa position à la jonction de trois rivières. À en juger d'après le grand nombre de lumières que nous y vîmes, elle nous parut être considérable. Nous y mouillâmes pour quelques minutes seulement, et nous continuâmes ensuite notre route, le *Chin-chae* ayant résolu de voyager toute la nuit, afin d'être assuré du passage de nos barques sur quelques bas-fonds qu'on ne peut traverser que lorsque les eaux sont hautes. San-shwuy-hien se trouvait sur notre gauche en arrivant. — Les montagnes disparaissent plus en plus, et font place à des collines. — La culture consiste en orge, légumes et riz. — J'ai souvent remarqué, hier et aujourd'hui, un air malais dans la physionomie du peuple.

Le 1er janvier 1817.

p2.242 Nous nous trouvâmes au matin sur une rivière bourbeuse. L'élévation des collines diminue ; les bords de la rivière sont bas et disposes en rizières. La rivière reçoit ici quelque accroissement d'une autre qui s'y jetait à notre gauche, et qu'on appelle San-sou-koo. — Je m'aperçois maintenant que les grands édifices carrés qui se trouvent dans les villages de cette province, et dont il a déjà été parlé, servent à mettre en sûreté les grains et autres articles de consommation journalière. Des berceaux d'orangers entremêlés de plantains et de litchis occupent la gauche ; le terrain qui s'élève à droite et à gauche est boisé par parties.

Quelques embarcations où se trouvaient des négociants du Hong, venus au-devant de sir George Staunton, indiquaient le voisinage de Canton. Nous apprîmes par eux que nous ne devions pas poursuivre notre route par Fa-tee, qui est le passage ordinaire, mais que nous

nous dirigerions par le plus grand bras, afin d'éviter les bas-fonds ; néanmoins le *Chin-chae* prit par Fa-tee. On fit, dans cette circonstance, la tentative d'exclure les jeunes négociants du Hong d'une entrevue avec l'ambassadeur ; mais cette tentative fut aussitôt déjouée par sir George. Cette proposition tenait p2.243 au système du Cohong, ou du monopole plus limité.

À sept milles de la ville, nous rencontrâmes le capitaine Maxwell et sir Théophile Metcalf, à bord de la chaloupe de l'ambassadeur. Ils s'étaient détachés des autres embarcations appartenant à l'Alceste, à *la Lyre*, et aux navires de la compagnie des Indes, lesquelles étaient réunies au-delà d'une pagode, à deux milles en arrière, pour escorter l'ambassadeur à l'habitation qui lui était destinée : les membres du comité des facteurs, le consul américain et les capitaines des bâtiments se trouvaient avec eux. Ici lord Amherst quitta la barque chinoise qu'il montait, et fit route dans sa chaloupe, suivi par toutes les embarcations placées sur deux rangs, pour se rendre au principal temple du village de Ho-nan, en face de la factorerie, sur le côté opposé de la rivière, où l'on avait préparé des logements pour l'ambassade. L'édifice est assez spacieux ; et il avait été disposé, par les soins de messieurs les facteurs, de manière à recevoir fort commodément tout le monde. Ni Kwang, ni le vice-roi, ne se trouvèrent au débarquement de l'ambassadeur. Sing-ta-jin, mandarin à bouton bleu, qui était présent, fut reçu, comme cela devait être, par son excellence, avec une froideur qui p2.244 témoignait assez son mécontentement. Dans l'après-midi, l'ambassade dîna à la factorerie ; et éprouva, par la cordialité de l'accueil qui lui fut fait, combien une semblable réception contrastait avec la prétendue hospitalité chinoise.

Canton, d'après la quantité et la grandeur des vaisseaux, la variété et les décorations des barques que l'on voit dans son port, la belle architecture des factoreries européennes, le mouvement général qu'on y remarque, offre, lorsqu'on en approche, un aspect beaucoup plus imposant que quelque autre ville chinoise que nous eussions encore vue ; et je suis même porté à croire que, sous le rapport de l'opulence

générale de ses habitants, l'habileté de ses ouvriers, et le grand nombre de ses manufactures, elle ne le cède à aucune autre de l'empire, excepté la capitale. Le voyageur qui ne voit que Canton est sujet à se former une opinion exagérée de la population et de la richesse de la Chine. Tout le commerce étranger est concentré dans cette ville ; et l'occupation qu'il procure à toutes les classes d'habitants, y répand un air de prospérité générale qu'on ne peut s'attendre à trouver que là où existe ce puissant stimulant.

Le 2 janvier.

Aujourd'hui le *Chin-chae* s'est rendu chez p2.245 l'ambassadeur. Il a été on ne peut plus poli et gracieux dans ses manières, et nous a donné à entendre que sa future faveur auprès de l'empereur dépendait de la manière plus ou moins satisfaisante dont S. M. jugerait qu'il s'est conduit envers son excellence. Il chercha cependant à éluder la proposition que l'ambassadeur lui fit de lui rendre sa visite : toutefois, après avoir été un peu pressé, il y consentit, et la fixa au 4. En faisant connaître ce qu'il pensait du traitement que nous avions éprouvé pendant notre voyage, lord Amherst chercha toujours à distinguer la satisfaction qu'il ressentait de la conduite particulière de Kwang, des sentiments que lui avait inspirés celle du gouvernement. Le *Chin-chae* ne parut pas enclin à envisager la chose de cette manière, ni satisfait de ce qu'on le fît.

On a fait quelques tentatives pour que Puan-ke-qua, le principal négociant du Hong, devînt l'intermédiaire des communications entre l'ambassadeur et les mandarins, mais elles ont été bientôt déjouées. On apprit aussi, dans la journée, que le vice-roi était chargé par l'empereur de remettre un édit ou lettre adressée au roi d'Angleterre ; et on proposa qu'en la recevant l'ambassadeur ferait une génuflexion, en même temps que le vice-roi et le *Chin-chae* p2.246 exécuteraient les prosternements d'usage. Un banquet impérial devait avoir lieu à cette occasion. On insinua en même temps que c'était une occasion de recouvrer la faveur de l'empereur, que nous avions perdue ; La proposition de la génuflexion ayant été rejetée, on convint que les mandarins rempliraient leur

cérémonial dans une pièce séparée. L'ambassadeur ne s'engagea qu'à faire une salutation en recevant la lettre.

Le 3 janvier.

J'ai commencé aujourd'hui mes achats, principalement dans la rue chinoise. Les marchandises exposées en vente sont toutes destinées pour les marchés d'Europe et sont plutôt intéressantes sous le rapport du travail et de la qualité que comme offrant quelque chose qui caractérise le pays où elles sont fabriquées. — Les négociants et les artisans de Canton parlent un dialecte anglais particulier, où ils ont conservé les idiotismes de la langue chinoise, et même sa prononciation.

Nous avons reçu des mandarins une communication par laquelle la cérémonie proposée est bornée à la remise pure et simple de la lettre, ce qui dispense de la génuflexion d'un côté et des prosternements de l'autre. Il s'est élevé quelques difficultés sur le nombre de personnes qui doivent être assises, les mandarins voulant p2.247 qu'il n'y ait que l'ambassadeur et les commissaires qui puissent avoir de sièges, tandis que, de leur côté, ils seraient quatre, outre le vice-roi et le *Chin-chae*, qui auraient cette prérogative.

Le 4 janvier.

Nous avons reçu aujourd'hui de Macao une traduction portugaise d'un édit impérial adressé au vice-roi de Canton relativement à l'ambassade [1]. Dans cette pièce, notre renvoi est entièrement attribué à la manière inconvenante dont l'ambassadeur et les commissaires se sont conduits. Elle prescrit au viceroi d'accélérer, autant que possible, le départ de l'ambassade ; mais elle lui enjoint en même temps de lui donner préalablement, un banquet conforme aux lois de l'hospitalité. Il y est de plus ordonné au vice-roi de faire, à cette occasion, un discours à l'ambassadeur, dont le sens puisse passer pour une réprimande. L'esprit de cet édit diffère essentiellement de tous ceux que nous avions déjà

[1] Voyez l'appendice n° 10.

vus, en ce que tout le blâme est rejeté des mandarins sur l'ambassadeur et les commissaires, qu'il affecte de traiter comme des coupables.

Le 5 janvier.

La connaissance de l'édit qui p2.248 nous a été communiqué hier, nous faisait une obligation de nous opposer, par une mesure décisive, à ce que la partie des ordres de l'empereur concernant l'adresse insultante que le vice-roi doit faire à l'ambassadeur, reçût son exécution. On crut en même temps prudent de ne pas faire connaître les véritables motifs d'après lesquels on agissait, afin de ne pas compromettre les personnes par lesquelles on avait reçu l'édit. On fit en conséquence savoir aux mandarins, par l'entremise de M. Morrison, qu'ils eussent à éviter toute allusion aux événements arrivés à Yuen-min-yuen, sur lesquelles les parties différaient tellement, qu'il était presque impossible de toucher cette corde sans exciter de part et d'autre des réflexions désagréables. M. Morrison fut en outre chargé de les avertir que la conduite et le langage de l'ambassadeur seraient réglés d'après ceux du vice-roi ; et que, par conséquent, toute expression offensante, serait reçue par une expression équivalente de la part de l'ambassadeur, ce qui ne pouvait manquer d'être également fâcheux pour les deux parties. — Quant au nombre de personnes qui devaient être assises, on fit valoir le principe d'une égalité parfaite, et les Chinois finirent par l'admettre. Les trois personnes qu'ils désignèrent p2.249 furent le vice-roi, le Foo-yuen, et le hoppo. L'entrevue est définitivement fixée au 7.

Le 6 janvier.

Aucun objet d'intérêt public n'est survenu. Je me suis occupé à faire des achats. — La lettre de l'empereur, renfermée dans un bambou et couverte de soie jaune, fut remise, dans la principale salle du temple, par le vice-roi, debout, entre les mains de l'ambassadeur, qui la reçut en faisant une profonde salutation. Ils se rendirent ensuite dans un appartement plus petit, où s'entama une conversation assez courte ; elle n'offrit rien de remarquable, si ce n'est la tentative que fit le vice-

roi de prendre le ton d'arrogance qui lui avait été prescrit ; mais cette tentative ayant été mal accueillie, elle fut aussitôt abandonnée. Le principal argument du vice-roi avait pour but de prouver l'avantage incontestable, ou plutôt la nécessité absolue, dont le commerce de la Chine est pour l'Angleterre. Son excellence démontra en réponse l'intérêt dont ce commerce était pour les deux nations. Le vice-roi refusa de prolonger davantage la discussion, crainte qu'elle ne devînt réciproquement désagréable ; et l'entrevue se termina par des vœux insignifiants pour la continuation de la bonne intelligence. Des fruits et d'autres rafraîchissements furent servis dans un appartement p2.250 voisin : ayant été désignés par le vice-roi à son excellence comme formant le banquet dont il avait été mention, l'offre d'y prendre part fut acceptée. Les manières du vice-roi, dans cette occasion, justifièrent pleinement ce qu'on nous en avait dit : elles furent froides, hautaines et hostiles. On s'apercevait qu'il remplissait un devoir désagréable ; et il paraissait avoir peine à retenir l'expression de ses sentiments sur une conduite qu'il considérait sans doute comme une insoutenable arrogance de quelques barbares envers le plus puissant souverain de l'univers.

Nous désirions naturellement beaucoup voir la lettre de l'empereur ; elle était écrite en chinois, en tartare et en latin ; et, comme de coutume, qualifiée de mandat au roi d'Angleterre [1] ; mais, à cela près, elle était bien moins arrogante qu'on ne devait s'y attendre, et au p2.251 total non moins admissible que celle adressée par Kien-lung à sa majesté régnante. On y fait un faux exposé des événements de Yuen-min-yuen, en ce que le renvoi de l'ambassade est attribué au refus obstiné et répété de l'ambassadeur et des commissaires, de se rendre auprès de l'empereur, sous un absurde prétexte de maladie.

[1] L'ambassadeur portugais chercha en vain à obtenir que la lettre à son souverain fût rédigée dans le style usité d'un monarque à un autre. Le père Parennin refusa de remettre une déclaration de l'ambassadeur portant qu'il ne recevrait aucune lettre conçue d'une manière différente, persuadé qu'il était qu'une semblable déclaration ne ferait qu'offenser sans être de la moindre utilité. En effet, on suivit la forme chinoise ordinaire.

Le 8 janvier.

L'ambassadeur a rendu la visite du *Chin-chae*, qui demeure à une petite distance en descendant la rivière. Les bateaux de garde et les jonques de guerre ont salué son excellence à son passage ; et en général la réception a été très satisfaisante. Les membres du comité des facteurs se trouvait au nombre des personnes de l'ambassade, et furent présentés au *Chin-chae*.

Le 12 janvier.

On a reçu une communication de Kwang tendant à savoir de quelle manière on compte disposer des présents, et faisant entrevoir la possibilité qu'ils fussent acceptés par l'empereur à une autre époque. On a répondu d'une manière générale à la première demande ; et on a cherché à s'assurer des vues positives du *Chin-chae*, d'après ce qu'il manifeste en second lieu, en lui donnant toutefois à entendre que la conduite tenue envers l'ambassadeur le mettait dans p2.252 l'impossibilité de faire aucune proposition à ce sujet ; mais qu'il serait disposé à entendre toute communication officielle qui lui serait faite relativement aux désirs de l'empereur. — Il est sans doute de l'intérêt de Kwang d'obtenir un témoignage aussi positif que l'offre des présents restants, de l'entier oubli de l'insulte faite à Yuen-min-yuen ; et la tentative indirecte qu'il a faite à ce sujet est une preuve que la cour impériale n'est pas sans quelques craintes sur les conséquences possibles du brusque renvoi de l'ambassade. On peut même attribuer en partie à ce motif les égards que l'on nous a montrés à notre retour ; et il serait singulièrement impolitique de rejeter cet avantage, soit par égard pour la conduite personnelle du *Chin-chae*, soit par l'assurance vague de ramener l'empereur à des sentiments plus favorables, lui dont l'arrogance serait, à n'en pas douter, satisfaite de cette nouvelle addition à notre humiliation.

Le 13 janvier.

Sir George Staunton et la factorerie ont donné un déjeuner au *Chin-chae* et à l'ambassadeur. Quoique ce soit le premier repas européen

auquel Kwang ait pris part, il a été, dans ses manières et sa conduite, également aisé, affable et enjoué. Il semblait se trouver avec des amis, et n'a laissé échapper p2.253 aucune occasion de faire des prévenances à ceux qui étaient à sa portée. Vers la fin du repas, et lorsqu'on eut mutuellement porté quelques santés, le *Chin-chae* insinua adroitement à l'ambassadeur la satisfaction qu'il éprouverait de pouvoir rapporter à sa cour un témoignage écrit, où son excellence exprimerait son contentement de la manière dont l'ambassade avait été traitée. Il n'y avait pas à balancer sur la réponse à faire. En se rendant à la demande du *Chin-chae*, on admettait la justice de la conduite tenue à notre égard, et on détruisait l'effet, quel qu'il fût, produit par notre fermeté ; et si d'une part il était convenable d'éviter le langage de la menace par lequel nous eussions pu compromettre les intérêts de notre gouvernement, il n'était pas moins essentiel de l'autre de s'assurer si le *Chin-chae* était autorisé à faire cette proposition. Lord Amherst se borna en conséquence à faire allusion au renvoi inconvenable de Yuen-min-yuen, et fit ensuite l'éloge de la conduite personnelle du *Chin-chae*, en ajoutant que ses remercîments, ainsi que les souvenirs agréables qu'il conservait, se rapportaient à lui seul. Il fit sentir aussi qu'il était nécessaire qu'il reçût une notification officielle des sentiments actuels de sa majesté impériale, pour qu'il se crût suffisamment p2.254 justifié aux yeux de son propre souverain, de la reprise de négociations de la nature de celles mentionnées par le *Chin-chae*. Kwang demanda en réponse « à quoi pouvaient servir des témoignages de satisfaction envers l'esclave, lorsque tout provenait du maître ». Il nia formellement avoir aucune instruction à ce sujet, et dit que la reconnaissance devait être tout à fait gratuite de la part de l'ambassadeur. On fit, en réponse, des observations de la nature de celles dont il a déjà été question, et la conversation en resta là, sans que la bonne intelligence en parût troublée.

Dans le cours de la semaine, le *Chin-chae*, en réponse à une communication par laquelle l'ambassadeur avait annoncé que son départ était fixé au 20, l'informa que le vice-roi et lui viendraient

prendre congé de son excellence le jour suivant. Peu après le vice-roi s'en excusa, et même le *Chin-chae* ; mais celui-ci s'y détermina cependant, et fixa le 19 pour cette dernière entrevue.

J'ai oublié de parler de quelques incidents arrivés la semaine dernière. Le premier est une visite faite le 11 aux jardins de Fa-tee. Ils appartiennent à de riches particuliers et consistent en promenades tirées au cordeau, bordées de pots de fleurs, contenant toutes les plantes p2.255 les plus belles et les plus rares du pays. La libre entrée de ces jardins a d'abord été accordée ; mais l'inconduite de quelques officiers des navires l'a depuis peu fait restreindre à un seul jour par semaine. — Le 12 nous allâmes voir les maisons de campagne du Puan-ke-qua et de How-qua, les deux premiers négociant du Hong, l'une et l'autre situées près du temple où nous demeurons. La première, où nous nous rendîmes d'abord, est intéressante comme offrant un modèle de la manière dont les Chinois distribuent le terrain. Le grand but est de présenter le plus de variété possible dans un très petit espace, et de provoquer à des excursions agréables. — Puan-ke-qua était entouré de ses enfants et petits-enfants ; ces derniers, habillée en mandarins, et affublés d'une telle manière, qu'ils avaient peine à se mouvoir sous le poids de leurs vêtements. Au bout du jardin se trouve un pavillon qui a vue sur la ferme, et où on lit une inscription qui invite les riches à se rappeler et à apprécier les travaux du pauvre agriculteur.

Quoique la maison de How-qua ne soit pas encore finie, elle n'en est pas moins sur un pied qui est digne de sa fortune qu'on évalue à deux millions sterling. Cette maison de campagne, ou plutôt ce palais, est divisé en un p2.256 grand nombre d'appartements, décorés avec autant de luxe que de goût de sculptures dorées, et situés dans des expositions adaptées aux différentes saisons de l'année. — On nous servit chez Puan-ke-qua des rafraîchissements consistant en gâteaux et en fruits. — How-qua et son frère, qui est mandarin et occupe un emploi, nous servirent eux-mêmes. — Un neveu de How-qua s'était récemment distingué à l'examen pour l'obtention des honneurs civils ; et des placards (semblables à ceux des mandarins en office), annonçant dans les formes légales ses succès,

étaient placés autour de la cour extérieure. — Deux musiques avaient été apostées pour saluer l'ambassadeur à son entrée et à sa sortie. — On voit dans l'enceinte du jardin les ruines de la maison qu'occupait lord Macartney, laquelle n'est séparée de notre habitation actuelle que par un seul mur ; cette maison appartenait, je crois, au père de How-qua. — Les maisons, tant de Puan-ke-qua que de How-qua, contiennent les salles de leurs ancêtres avec des tables de marbre, dédiées à leurs successeurs immédiats. Les vases sacrés, et tous les autres objets de leur culte, ressemblent à ceux que nous avons vus, excepté qu'ils sont en meilleur état et faits de meilleurs matériaux.

Puan-ke-qua et How-qua sont tous deux p2.257 des hommes marquants dans leur corporation. Si l'un jouit de la réputation d'exceller dans la conduite de toutes sortes d'affaires avec les mandarins, on estime encore davantage les connaissances commerciales de l'autre : il est vrai que l'énorme fortune qu'il a amassée, est une preuve suffisante de ses talents à cet égard. — Puan-ke-qua, quoique avancé en âge, jouit encore de la vigueur de la jeunesse ; et il montra avec beaucoup d'orgueil à l'ambassadeur la plus jeune de ses filles qui n'a pas plus de deux ans. Il ne chercha point à cacher l'opinion qu'il avait de ses facultés physiques et morales ; et, tandis qu'il jouissait des privilèges de la vieillesse par sa loquacité, il ne nous parut pas croire qu'il fût sujet à aucune de ses infirmités. — L'extérieur et les regards de How-qua attestaient que ses grandes richesses n'avaient pas été acquises sans beaucoup de soucis. On dit généralement qu'il est parcimonieux ; mais ni sa maison, ni son ameublement ne portent à le croire. On nous assura que son domestique consistait en deux ou trois cents personnes.

Le 16 janvier.

Cette après-midi, Chun-qua, l'un des principaux négociants du Hong, a donné un dîner et un sing-song, ou une représentation dramatique, à l'ambassadeur. Le p2.258 dîner fut presque entièrement servi dans le goût anglais, à l'exception de quelques plats à la chinoise, qui me parurent bien accommodés. Il est assez difficile de dire tout ce

qu'un sing-song offre d'ennuyeux. Le bruit des acteurs et des instruments (que je ne puis qualifier de musique), est infernal ; et l'ensemble est quelque chose de si insipide, que je promets bien de ne pas l'endurer une autre fois. La pièce commença par un compliment à l'ambassadeur, où on lui annonçait que l'époque de son élévation à un rang plus éminent était fixée, et qu'elle arriverait incessamment. Quelques tours de force et d'adresse furent exécutés ensuite avec assez de dextérité. Notre hôte Chun-qua avait occupé un emploi dans le département des finances, dont il avait été privé pour cause de malversation ; il a plusieurs parents au service avec lesquels il n'en continue pas moins d'être lié. Son père, vieillard respectable, et portant un bouton rouge, aidait à faire les honneurs de la table. Mes idées étaient tellement opposées à tout ce qui se passait autour de moi, que j'étais presque mécontent du plaisir que ce brave homme semblait prendre à ce qui avait lieu. Une foule d'acteurs étaient employés ; quelquefois ils jouaient, et dans d'autres moments ils se p2.259 mêlaient avec les spectateurs. Nous vîmes représenter une tragédie et une comédie. Dans la première, des empereurs, des rois, des mandarins, se pavanaient et hurlaient dans la plus horrible perfection ; le comique de l'autre nous parut consister dans la manière dont on peint le nez du bouffon. Les rôles de femmes étaient remplis par de jeunes garçons [1]. Con-see-qua, l'un des négociant du Hong, fit preuve de politesse en se promenant autour de la table pour boire à la santé des principaux convives. — On m'a assuré que la perfection de l'étiquette chinoise exige que l'hôte soit porteur du premier plat servi sur la table.

Les négociants du Hong portent des boutons de mandarins, pour lesquels ils paient des sommes considérables. Le seul avantage qu'ils en retirent, consiste dans l'exemption de toute punition corporelle immédiate, parce qu'il est nécessaire avant de leur en infliger aucune, qu'ils soient dépouillés, par une espèce de jugement, de leur qualité de mandarin.

[1] La profession de comédien est considérée comme infâme par les lois et les usages de la Chine.

Le 19 janvier.

D'après sa promesse, le *Chin-chae* est venu faire sa visite d'adieu à l'ambassadeur. Elle se passa, de part et d'autre, en p2.260 témoignages d'amitié plus sincères qu'on n'avait droit de l'espérer quand on considère les entraves auxquelles nos liaisons ensemble furent soumises. Je dois avouer que mon opinion sur Kwang lui a toujours été favorable ; car je suis convaincu que son bon sens et son caractère libéral ont servi à modifier les principes jaloux de son gouvernement à notre égard. Je dois même dire que mes sentiments à son sujet furent encore les mêmes, lorsqu'après notre départ de Tong-chow, le *Chin-chae* montra plus de froideur dans ses manières ; il gémissait alors sous le poids de la disgrâce de l'empereur, causée en partie par les concessions qu'il nous avait faites à Tien-sing, le théâtre de notre unique et court succès.

Le temple d'Ho-nan, où nous logeons, est l'un des plus spacieux et des mieux fournis d'idoles et d'autres accessoires que j'aie encore vus. Pour nous faire place, il a fallu déranger de la principale salle les statues colossales de Foo, et les envoyer, comme on nous le dit, faire une visite à leurs parents, sur la rive opposée. Néanmoins les cérémonies de la religion ne sont pas pour cela interrompues, et les prêtres n'en exécutent pas moins leurs processions accoutumées dans une autre salle qui n'a pas été mise en réquisition.

p2.261 Je dois convenir que quelques parties du cérémonial ne manquaient ni de solennité ni de bienséance ; et si la physionomie des prêtres n'exprimait pas une très grande dévotion, ils avaient du moins un air de profonde humilité digne de l'absorption contemplative de l'homme dans l'existence divine inculquée par la théologie des Bramines. Les prêtres officiants sont en très grand nombre, et leur chef est revêtu d'une haute dignité ecclésiastique.

La manière expéditive dont un lieu aussi célèbre par sa destination a été adapté à un autre usage, outre les changements qu'il a fallu faire dans sa distribution, et la translation d'un si grand nombre d'idoles, est

la dernière sinon la plus grande preuve de l'indifférence des Chinois pour tout ce qui tient à la religion. Il est surtout digne de remarque que, pendant que nous avons demeuré dans le temple, je n'y ai jamais vu que des prêtres occupés de devoirs religieux ; les Chinois les regardaient sans doute avec moins de curiosité que nous, mais avec une indifférence tout aussi grande.

Je ne dois pas oublier de parler des cochons sacrés, qui sont d'une grosseur extraordinaire et très âgés ; on les garde dans une étable pavée, près du temple, pour s'y vautrer dans l'ordure.

Le 20 janvier.

p2.262 L'ambassadeur s'est embarqué dans la chaloupe de *l'Alceste*, et s'est rendu à Wampoa, escorté, comme lors de son arrivée à Canton, par toutes les embarcations des navires de la compagnie. Les équipages firent entendre trois acclamations au moment où la chaloupe de son excellence quitta la tête de la jetée ; il était impossible de n'être pas ému en les écoutant, tant il y avait de différence entre ces voix mâles et les discordantes salutations jointes aux ridicules cérémonies de la nation dont nous nous éloignions ! Le vice-roi, qui avait été deux jours indécis de savoir s'il paraîtrait ou non au lieu de l'embarquement, s'était placé dans une barque, à quelque distance en descendant la rivière, à la vue du convoi. Il envoya sa carte à l'ambassadeur, qui jugea à propos, dans la circonstance, de n'y faire aucune attention, parce qu'on avait tout lieu de croire qu'on ne devait pas considérer sa présence comme une politesse, mais comme un devoir de sa charge, qui lui prescrit d'assister en personne au départ d'étrangers dans notre position.

Les bords de la rivière, jusqu'à ce que l'on ait passé la pagode qui est à moitié chemin, sont plats et sans intérêt. Près de Wampoa et particulièrement à l'île de Dane, la vue est agréable. — À trois heures nous arrivâmes à p2.263 bord de *l'Alceste*, où nous eûmes un dîner d'adieu avec sir George Staunton, qui se rend en Angleterre dans la *Scalby-Castle*. Il emporte tous nos souhaits ; et, quoique sa connaissance avec les personnes qui sont arrivées d'Angleterre dans

l'Alceste soit d'une fraîche date, je doute qu'elles le cèdent en attachement pour lui à ses anciens amis de Canton. Pour ce qui me concerne en particulier, quoique j'aie, peut-être mal à propos, persisté dans mon opinion relativement à la cérémonie tartare, je dois convenir cependant qu'il n'est personne au caractère et aux lumières duquel je me fusse plus volontiers soumis, qu'aux siens.

Je joins ici un extrait de l'édit [1] (reçu et traduit après notre arrivée à Canton), appelé *l'édit Vermillon*, de ce qu'il est écrit en encre de cette couleur, de la propre main de l'empereur. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il est satisfaisant. L'exposé de la conduite de l'ambassade est presque exact ; et, comme dans la *gazette de Pékin*, sa majesté rejette sur ses ministres tout le blâme du brusque renvoi de l'ambassade. L'édit commence par un récit des événements arrivés à Tien-sing. Les deux commissaires y sont blâmés d'avoir pris sur eux la p2.264 responsabilité de permettre à l'ambassadeur de poursuivre sa route après son refus de faire les prosternements au banquet ; ils sont aussi accusés d'avoir facilité le départ des vaisseaux et ici le retour projeté par Tien-sing est formellement avoué. Il est ensuite mention de la nomination de deux commissaires supérieurs chargés de discuter ce qui était relatif à la cérémonie à Tong-chow. Ceux-ci sont accusés d'avoir fait parvenir de cette ville un rapport obscur sur ce qui s'était passé ; et ils ont été obligés, y est-il dit, d'avouer, la veille de l'arrivée de l'ambassade à Pékin, que la cérémonie n'avait pas été accomplie ; toutefois, on y assure qu'ils s'étaient engagés à ce qu'elle le serait le jour de l'audience. Il y est question de l'indisposition supposée de l'ambassadeur, qui est censurée comme offensante ; et on y fait dire de plus aux commissaires anglais qui firent valoir la même excuse, que l'entrevue devait être différée jusqu'au rétablissement de son excellence. L'empereur déclare ensuite que ce ne fut que quelques jours après qu'il apprit le voyage nocturne de l'ambassadeur, et le manque où il se trouvait d'habits de cour ; et sa majesté assure que, si elle eût été informée plus tôt de ces différentes circonstances, elle aurait remis l'audience et l'accomplissement du

[1] Voyez l'appendice n° 11.

cérémonial p2.265 à un autre jour. La conduite à la fois faible et équivoque des commissaires chinois, qui, assure-t-on, ont compromis dans cette circonstance les intérêts de l'État, y est sévèrement censurée ; et l'empereur dit qu'il est honteux de lui-même d'avoir pu être victime de leur ignorance et de leurs supercheries. Il est fait allusion aux crimes des quatre commissaires chinois renvoyés devant les conseils pour en connaître ; et l'édit se termine par l'ordre donné de le rendre public dans les États tartares et chinois de l'empire.

Deux autres édits furent reçus et traduits en même temps ; l'un est basé sur un rapport du premier commissaire chinois, où il est déclaré que l'ambassadeur accomplit journellement le cérémonial. Cet édit fixe les jours d'audience et de départ comme il en a déjà été question. L'autre pièce est un extrait des différents édits impériaux qui prononcent la dégradation des commissaires chinois ; et, d'après ceux-ci, il paraît que la bonté de l'empereur l'a porté à modifier la sévérité des tribunaux.

Ho est condamné à payer, pendant cinq ans, la somme qui lui est allouée comme duc. Le conseil a décrété qu'il serait privé de son titre de duc (koong-yay) ; mais sa majesté, par une faveur spéciale, lui a permis de le conserver, de même que ses fonctions dans p2.266 l'intérieur du palais. Son habit de chasse jaune, qui est une marque d'honneur, dont sont revêtus les seuls membres de la famille impériale, à quelques exceptions près, lui est retiré. — Moo, vu son âge et son incapacité, est définitivement renvoyé. — Soo est privé de sa place de président du conseil des travaux, destitué de son grade de général, et renvoyé plumer ses paons ; il est de plus réduit à un bouton du troisième rang. Le conseil qui avait été chargé de le juger, avait ordonné qu'il serait réduit au rang de mandarin de cinquième classe, et renvoyé. Toutefois sa majesté a jugé à propos, par une faveur particulière, de le conserver en qualité de surintendant du thé impérial et des provisions, et lui a de plus donné la direction des jardins de Yuen-min-yuen : s'il se conduit bien, il pourra au bout de huit ans être réintégré dans ses anciennes fonctions.

Par ces mêmes édits, Kwang est réduit au rang de secrétaire de huitième classe, et doit être envoyé dans la Tartarie-Mantchou, le printemps prochain, pour y exercer son emploi.

L'édit Vermillon s'accorde tellement avec l'extrait de la *gazette de Pékin* du 14 septembre, qu'il est présumable qu'ils ont été rédigés à peu près en même temps, ou du moins d'après p2.267 les mêmes données sur les circonstances qu'ils rapportent.

L'édit adressé au vice-roi de Canton est du 6 septembre, et la lettre au prince régent du 11 ; l'un est postérieur de deux jours à la gazette, et l'autre l'est de sept. On peut donc considérer *l'édit Vermillon* comme une déclaration plus détaillée et plus formelle des sentiments exprimés dans la *gazette*.

On remarquera cependant quelques faux exposés dans ces deux documents ; et la déclaration faite par l'empereur, de ce qu'il ignorait le manque où nous étions d'habits de cérémonie, peut être comparée à l'assertion des commissaires chinois qui avaient assuré qu'on serait dispensé de les avoir ; et sert à démontrer combien le récit de l'empereur est contraire à la vérité. Car il n'est pas présumable que ces commissaires eussent voulu prendre sur eux d'introduire l'ambassadeur devant sa majesté, sans qu'il fût vêtu d'une manière convenable, et non moins nécessaire à son caractère, dans une pareille circonstance, qu'à la dignité de leur propre souverain [1].

p2.268 Voici l'explication que je hasarde de ces procédés contradictoires. Il est présumable que ce faible et capricieux monarque, peu après avoir commis le sanglant outrage que la contradiction l'avait porté à faire, fut alarmé des suites que pourrait avoir sa violence, et que l'usage ainsi que les idées ordinaires de bienséance, qui sont naturelles au caractère chinois, reprenant sur lui toute leur influence, le

[1] On dira peut-être que la présentation de l'ambassade hollandaise, en habits de voyage, dément cette dernière supposition. Mais les circonstances étaient différentes : les Hollandais ne furent pas conduits inopinément de la route au palais ; leurs bagages n'étaient pas non plus à une si grande proximité ; et le jour de leur audience ne fut pas changé d'une manière aussi brusque et aussi déraisonnable : même dans leur cas, c'était contrevenir au *li*, ou loi sur les cérémonies, que de les dispenser de paraître dans le costume voulu.

portèrent à rédiger la réparation partielle et l'explication, en apparence assez véridiques, qui sont contenues dans la *gazette* et dans *l'édit Vermillon.*

Mais ce moment de repentir et de modération fut de courte durée ; et, soit que l'empereur se rendît aux suggestions de ministres opposés à toute idée de concessions envers des étrangers, ou qu'un retour d'orgueil national ou personnel le fit revenir à ses premiers sentiments, il se décida à justifier son emportement par un faux exposé de la conduite de p2.269 l'ambassadeur ; et c'est sans doute dans cet esprit que fut rédigée la lettre au prince régent. On peut conjecturer, avec quelque fondement, que l'édit adressé au vice-roi de Canton était adapté aux circonstances particulières où se trouve cette province qui est le rendez-vous des Européens qui vont en Chine. Il est conçu en termes très hautains, sans doute pour prévenir les prétentions que les étrangers pourraient faire valoir, si l'on paraissait disposé à leur céder la moindre chose. Toute cette conduite est une suite de la politique du gouvernement le plus ombrageux qui existe.

Rien n'est plus avéré que le peu de crédit que méritent les édits impériaux ; et les différents exposés des événements arrivés à Yuen-min-yuen, fournis par la *gazette de Pékin* et *l'édit Vermillon*, comparés à celui contenu dans la lettre au prince régent, prouvent le peu de respect que l'empereur a pour la vérité. Il est certain que, pour ce qui concerne les rapports entre les deux pays, la lettre au prince régent est la seule pièce officielle ; car les édits n'ont jamais été adressés à l'ambassadeur, et on n'a même pas supposé qu'ils fussent parvenus à sa connaissance. Ils ne servent dès lors qu'à faire voir la conduite du gouvernement chinois, ou à donner une idée du caractère de l'empereur, connu pour être à la fois timide et capricieux [1]. p2.271

[1] On remarquera, en lisant les édits impériaux, que le 7 de la lune, ou le 29 du mois d'août, y est toujours regardé comme le jour fixé pour la réception de l'ambassade ; mais en se reportant aux discussions de Tong-chow, on verra que le koong-yay informa l'ambassadeur qu'il aurait son audience publique le 8 de la lune, ou le 30 août. L'édit, fondé sur le rapport de Ho, déclare qu'il a été rendu le jour de l'arrivée de l'ambassadeur à Hai-teen, et part de là pour lui assigner une audience le 7. Si cet édit a

Le 22 janvier.

Nous arrivâmes à Macao dans l'après-midi, après un trajet agréable.

Le 23 janvier.

Nous débarquâmes à Macao. Les autorités portugaises ne rendirent aucun honneur à l'ambassadeur, en conséquence, comme elles l'alléguèrent, du deuil de la reine, qui venait seulement d'être annoncé officiellement.

La présence d'un détachement de soldats chinois au lieu du débarquement, prouvait assez que les Portugais occupent l'île plutôt en qualité de facteurs qu'autrement.

Macao n'offre que peu d'intérêt après le premier coup d'œil ; mais celui-ci est frappant par le contraste que présentent les édifices européens, par leurs formes et leur régularité, opposés aux temples à grandes toitures, et aux koong-kwans du céleste empire. Quelques parties de l'île offrent des vues pittoresques et des objets remarquables. On voit entre autres un temple du côté du sud-est, où tous les traits grotesques des perspectives chinoises se trouvent réunis dans un petit espace. Des fabriques, des rochers, des arbres croissant dans la pierre, justifient toutes les combinaisons artificielles de leurs jardins et de leurs peintures. — Le jardin qui renferme le caveau du Camoens ne se présente pas avantageusement, p2.272 en ce qu'il est très négligé par le propriétaire actuel : il n en continue pas moins d'être un lieu de retraite agréable. Le caveau, formé par une ouverture de rocher, a été gâté par un étai en maçonnerie que l'on a mis d'un côté.

été rendu le jour de notre arrivée à Hai-teen, c'est le 7 ; mais cela ne s'accorde pas avec *l'édit Vermillon*, qui indique l'audience comme ayant été fixée au lendemain du jour où nous fûmes conduits de Tong-chow. L'opinion que l'empereur désire établir est qu'il avait d'abord fixé le jour de l'audience, dans la persuasion que l'ambassadeur était arrivé, avant une heure, le 7 de la lune, ou le 28 août ; et que, de cette manière, on se trouvait avoir assez de temps pour faire les préparatifs nécessaires. Tout l'embarras semblerait alors provenir de ce que Ho ne fit pas un rapport exact de notre arrivée à Hai-teen. Néanmoins, l'empereur convient que, le 7 de la lune, à cinq heures et demie, il savait que l'ambassadeur était encore en route ; et dès lors il ne se trouve pas disculpé, même d'après son propre exposé, d'avoir ordonné, d'une manière inconvenante, que l'ambassadeur se rendît à son audience. Ceci confirme l'opinion exprimée dans le texte, que l'empereur avait effectivement dispensé l'ambassade de paraître en habits de cérémonie, comme Ho le fit savoir à lord Amherst.

Le buste du Camoens, mal exécuté, est placé dans un grillage ressemblant à un garde-manger.

Le séjour de Macao doit être désagréable par les limites étroites dans lesquelles la jalousie chinoise renferme les excursions des Européens. Cet assujettissement est également désagréable et inutile, et nul autre peuple que les Portugais ne s'y serait soumis. Il est réellement fâcheux de voir une autorité, qui s'appelle européenne, aussi avilie que le sont le gouvernement et le sénat de Macao. En eussent-ils même les moyens, il est douteux qu'ils s'opposassent aux insultes et aux empiétements des Chinois. En effet, la seule activité dont ils fassent preuve consiste à miner les intérêts de la puissance qui est à la fois l'alliée et le sauveur de leur mère-patrie. La garnison est toute composée de soldats noirs, commandés, à quelques exceptions près, par des officiers métis. Les hommes sont d'une petite stature et d'un extérieur assez chétif. Comme dans toutes les colonies catholiques, les églises surpassent en grandeur p2.273 tous les autres bâtiments ; mais néanmoins elles ne sont pas assez remarquables pour être visitées.

Le 28 janvier.

Nous partîmes de Macao, et, peu après notre embarquement, il fut décidé que nous toucherions à Manille. Nous éprouvons tous, je crois, un sentiment unanime de satisfaction, celui de nous voir hors même des eaux qui baignent le céleste empire, et rendus à des habitudes indépendantes et civilisées.

Plusieurs d'entre nous ont vraisemblablement été trompés en voyageant dans un pays qui, d'après mon opinion, a jusqu'à présent excité un intérêt mal fondé en Europe. Beaucoup inférieure à l'Europe civilisée en tout ce qui constitue la véritable grandeur d'une nation, la Chine m'a cependant paru supérieure aux autres contrées de l'Asie [1], sous le rapport du gouvernement et de l'aspect général de la société.

[1] J'en excepte, comme de raison, les établissements anglais dans l'Inde, où l'introduction modifiée des maximes du gouvernement européen a nécessairement amélioré la condition des habitants.

Quoique je ne puisse pas encore assurer que les grands principes de justice et de morale soient plus répandus en Chine qu'en Turquie p2.274 et en Perse, en ce que ces principes peuvent être considérés comme inhérents à l'esprit humain, je dirai cependant que les lois sont plus généralement connues en Chine, et qu'elles y sont plus uniformément exécutées. On y laisse moins de latitude au caprice du magistrat, et il paraît que le recours à l'autorité suprême y est moins entravé, et que, bien qu'il soit long dans sa marche, il réussit souvent [1].

La grande chaîne de la subordination, qui commence au paysan et finit à l'empereur, en passant par toutes les petites gradations de rangs, doit servir de contre-poids au pouvoir arbitraire des délégués du pouvoir souverain ; ou du moins la possession généralement répandue des privilèges personnels offre, jusqu'à un certain point, une garantie contre les effets inattendus du caprice et de l'injustice. On voit rarement en Chine de ces exemples d'oppression accompagnée de punitions barbares, qui dans les autres contrées de l'Asie, offusquent les regards et affligent la sensibilité du p2.275 voyageur le moins observateur. La théorie du gouvernement est que la loi est supérieure à tous ; et si dans la pratique il arrive qu'on s'en écarte quelquefois, il est rare cependant qu'on viole ouvertement les principes de législation établis.

Les appels fréquemment faits au jugement du peuple par des édits impériaux, quelque faux et illusoires que soient d'ailleurs les exposés et les motifs contenus dans ces documents, nous prouvent que l'empereur ne se considère pas, comme le shah-in-shah de Perse, entièrement indépendant de l'opinion publique. Loin de là, dans les moments de calamité nationale, ou dans des circonstances inattendues, l'empereur se croit obligé de guider les sentiments de ses sujets par une déclaration solennelle des causes qui ont déterminé sa conduite, ou des motifs qui l'ont guidée. Les édits promulgués sur le renvoi de l'ambassade sont un exemple de la force de cette coutume, surtout

[1] On m'a cité l'exemple d'une pauvre veuve qui persévéra, pendant quatorze ans, dans une suite d'appels contre un vice-roi qui avait illégalement privé son mari de la vie et de sa fortune : elle réussit enfin à le traduire par-devant le tribunal suprême de Pékin.

dans une circonstance où l'importance des intérêts particuliers de l'empire ne semblait pas exiger cette mesure.

Le meilleur indice de la prospérité générale est sans contredit la forte proportion où se trouve la classe moyenne, comparativement aux autres classes de la société ; du moins est-il certain p2.276 que le nombre d'individus, dans les grands villages et les villes des différentes parties de la Chine que l'ambassade a parcourues, qui, d'après leur mise et leur extérieur, nous ont paru appartenir à cette première classe, est très considérable. J'observerai cependant que, sous ce rapport, les provinces du nord sont au-dessous de celles de l'intérieur et du midi.

Sans doute nous avons vu des exemples de pauvreté et même d'une extrême misère dans le cours de notre voyage. Pour moi qui ai toujours comparé la Chine à la Turquie, à la Perse et à quelques parties de l'Inde, et non pas à l'Angleterre, ni même au continent de l'Europe, j'ai toujours trouvé que la position des classes inférieures était beaucoup plus favorable en Chine. Quant à cette profonde misère, qui peut porter les parents au crime d'infanticide, je n'en ai pas vu la moindre trace ; et aucun fait de cette nature n'est parvenu à ma connaissance [1].

J'ai déjà parlé des impressions que j'ai éprouvées à différentes époques de notre voyage, relativement à la population de la Chine. Leur p2.277 résultat est la conviction où je suis qu'on l'a singulièrement exagérée. La population apparente ne m'a jamais paru excéder l'étendue des terres cultivées ; et beaucoup de terrain susceptible d'être mis en œuvre est en jachère. Quant à l'affluence de peuple que nous avons remarquée dans les grandes villes, j'ai toujours été porté à conclure, lorsque je considérais qu'elle était occasionnée par le spectacle extraordinaire d'une ambassade européenne, que presque toutes les capitales de l'Europe en offriraient autant.

Ce qui à mes yeux indiquait plus particulièrement la nombreuse population et la prospérité comparative de la Chine, c'est le grand

nombre de villes et de villages qu'on rencontre ; et, sous ce rapport, on doit convenir qu'elle est même supérieure à notre patrie. Mais il faut en même temps se rappeler que nous avons suivi dans notre route la grande ligne de communication entre les provinces les plus reculées de l'empire ; et que, par conséquent, il pourrait se faire que l'on fût ramené à une opinion différente, si l'on parcourait les provinces qui sont moins favorablement situées.

J'ai appris que les relevés les plus exacts faits en Chine établissent la population à un nombre fort au-dessous de deux cents millions ; p2.278 et il n'y a aucun motif de croire que les Chinois aient rien rabattu sur un point qui est essentiellement lié à leur grandeur nationale [2] ;

Quant aux revenus [3] actuels du trésor impérial, je n'ai pu me procurer de renseignements satisfaisants à cet égard. Néanmoins on assure que les finances y sont maintenant dans un état fort dérangé [4] ; et on est d'autant p2.279 plus porté à le croire, que la dernière rébellion, jointe au caractère faible de l'empereur régnant, a donné à toute la machine du gouvernement une secousse dont elle aura peine à se remettre.

Si le mécontentement qui existe vraisemblablement encore dans les provinces, était excité par une attaque extérieure, ou par l'appui d'une force étrangère, il pourrait s'en suivre un changement de dynastie. Les sentiments nationaux des Chinois ne sont pas encore éteints ; et il

---

[1] Mon intention n'est pas de révoquer en doute l'existence de cette coutume, mais d'observer qu'elle est moins fréquente qu'on le dit.

[2] Les règlements municipaux qui existent dans toute la Chine, et qui prescrivent à tout maître de maison de placer à l'extérieur une liste contenant le nombre et la désignation des personnes qui demeurent chez lui, devraient fournir des données certaines pour établir un recensement de la population.

[3] Les missionnaires font consister les revenus publics dans les impôts levés sur le sol, dans les droits imposés sur le commerce étranger et intérieur, et dans une capitation levée sur toutes les personnes de l'âge de vingt à soixante ans. — Une grande partie de ces impôts est payée en nature ; et les magasins du palais, qui sont toujours remplis d'articles de consommation, ne forment pas la portion la moins considérable des revenus de la couronne. En Chine, comme dans l'Inde, les impôts sont payés par le propriétaire, d'après la qualité du sol.

[4] On peut assez naturellement attribuer à cette circonstance le retour par mer à Tien-sing, et le court espace de temps fixé par l'empereur pour le séjour de l'ambassade, par la raison que les dépenses qui en seraient résultées pour le trésor impérial eussent été, de cette manière, beaucoup moindres.

serait possible qu'un véritable ou un faux descendant de la dynastie des Ming, qu'on mettrait en avant, trouvât, s'il était puissamment soutenu au-dehors, un nombre d'adhérents assez considérable pour chasser les indignes possesseurs actuels de ce vaste empire. Mais, sans intervention étrangère, il n'y a pas de révolution intérieure à craindre.

L'armée chinoise, suffisante, à ce que je crois, pour le maintien de la police, à en juger d'après sa tenue et sa discipline, n'opposerait pas une grande résistance même aux troupes irrégulières de l'Asie, et serait tout à fait hors d'état de se mesurer avec une armée européenne. Le génie, l'air et les habitudes du peuple ont été pendant des siècles, et sont encore fort éloignés d'être guerriers ; et la Chine n'a p2.280 peut-être besoin pour être conquise que d'être envahie.

Si le commerce extérieur n'est que peu encouragé, les principes du commerce intérieur paraissent y être mieux entendus ; du moins les villages, à quelques exceptions près, sont-ils abondamment fournis de tous les objets de première nécessité et même de ceux d'agrément. Il faut beaucoup d'ordre pour assurer l'approvisionnement régulier d'un grand nombre de ces articles tirés des provinces éloignées ; et, quoique les communications par eau, qui sont très étendues, fournissent des facilités extraordinaires, la manière dont cet approvisionnement se fait, est une preuve suffisante de l'emploi uniforme et avantageux d'un capital considérable dans l'objet le plus important de l'économie nationale.

La Chine est peut-être de tous les pays du monde celui qui a le moins de rapports avec les nations étrangères. Les mœurs domestiques et les habitudes journalières, sont si intimement liées au système de la politique chinoise, que le principe rigoureusement suivi par le gouvernement, d'empêcher toute espèce de communications au-dehors, n'est ni aussi déraisonnable, ni aussi inutile qu'on serait tenté de le croire à la première vue. Il est incontestable que p2.281 ce grand empire ne se soutient que par la force d'une extrême conformité en toutes choses, produite par une suite de minutieuses pratiques, qui soumettent pareillement les bonnes et les mauvaises qualités du peuple aux règles d'une uniformité qui est contraire à la nature. Les avantages

ou les préjudices qui pourraient résulter de rapports illimités avec les nations étrangères, seraient également contraires à la stabilité d'un pareil système, et doivent par conséquent être un motif continuel de jalousie pour le gouvernement.

La Chine, par l'étendue et la variété de son territoire et de ses productions, est tout à fait indépendante des autres pays pour tous les objets de première nécessité, d'agrément et même de luxe. Il n'y existe donc aucun motif pour encourager des liaisons au-dehors ayant rapport au commerce ; et comme un état de repos, tant intérieur qu'extérieur, convient mieux à sa constitution politique, la meilleure manière de le conserver est de tirer une ligne de démarcation, à la fois morale et territoriale, entre ses habitants et ceux des autres nations.

Les rapports actuels, entre la Russie et la Chine, se bornent à quelques échanges sur les frontières ; et il est de l'intérêt de cette dernière puissance de ne pas les encourager. Je suis p2.282 d'opinion que les hommes d'État en Chine croient à la possibilité de voir un jour la Russie devenir un voisin dangereux, tant par l'emploi de ses propres ressources qu'en excitant les hordes tartares à faire, chacune dans son voisinage, de simples excursions, sinon une invasion régulière en Chine. Hors d'état de s'opposer à un pareil danger faute d'énergie et d'activité, le gouvernement chinois espère qu'il parviendra toujours à l'éloigner, non en déployant de nombreuses forces, mais en évitant soigneusement toute communication avec les étrangers et par conséquent en cachant sa faiblesse.

Les autres contrées de l'Asie qui sont voisines de la Chine, sont ses tributaires d'une manière plus ou moins rigoureuse selon leur proximité. Elle accorde au Thibet la protection qu'un disciple puissant veut bien donner au guide de sa croyance ; et au Népaul [1] celle p2.283 d'un suzerain envers un vassal éloigné, toujours prêt, dans les

[1] La dernière guerre dans le Népaul a jeté beaucoup de lumière sur les rapports de la Chine avec ce pays ; et le mouvement d'une armée chinoise qui s'était portée à quelques marches de la scène de nos opérations militaires, suivi des communications amicales qui eurent lieu entre le gouverneur général et les commandants chinois,

moments de danger, à réclamer son appui, mais également prompt à négliger ses devoirs, dès qu'il n'y a plus rien à redouter.

Quoique les rapports de la Grande-Bretagne avec la Chine, aient, depuis peu d'années, reçu quelque éclat par l'envoi de deux ambassades de la couronne, on ne peut cependant les considérer que comme purement commerciaux. Toutefois des motifs de finances, et le tort qui devait résulter pour la confiance publique de la privation des fonds provenant des bénéfices faits par la compagnie des Indes-Orientales, n'ont pas laissé que de donner au commerce de cette compagnie une grande importance politique dans les intérêts généraux de l'empire britannique. La manière la plus profitable de diriger les rapports commerciaux a en conséquence mérité et obtenu l'attention du gouvernement. On a prouvé qu'on ne pouvait contrebalancer le Hong chinois [1] que par un système correspondant ; et que, par conséquent, le commerce libre serait ruineux, p2.284 s'il n'était pas impraticable. On sait que les tentatives d'exaction de la part des autorités locales de Canton ont été si suivies, qu'il a fallu toute l'influence des supercargues sur le commerce anglais pour s'y opposer avec succès. C'est le privilège exclusif dont la compagnie des Indes est en possession, qui lui donne cette influence ; et, si l'on accordait au commerce anglais de Canton un libre essor, il est presque certain qu'individuellement les négociants ne seraient ni en état ni peut-être enclins à suivre le même système d'opposition contre l'uniformité légale des empiétements et des injustices des autorités chinoises. On assure que, non seulement le commerce particulier des négociants anglais, mais encore celui des autres nations, et entre autres celui des États-Unis d'Amérique, se trouvent protégés par l'influence de la compagnie des Indes. La prodigieuse diminution qui pourrait survenir dans les revenus de la province, par la cessation subite d'un commerce aussi considérable que celui qui se trouve sous la

---

suggèrent quelques idées sur nos rapports politiques avec la cour de Pékin, qui peuvent mériter notre attention.

[1] C'est une société de négociants solidaires entre eux, et responsables envers leur gouvernement et envers les nations étrangères. (Note du traducteur.)

direction des supercargues, est le seul frein que l'on ait maintenant à opposer à la rapacité des Chinois.

Ces opinions ont été appuyées par les premières autorités ; et quoiqu'il puisse arriver qu'on soit tenté un jour d'agir d'après un p2.285 système différent, il est inutile, dans ce moment d'examiner jusqu'à quel point un pareil système serait praticable, et s'il serait convenable de l'adopter. On a élevé des doutes sur ce premier point ; quant au dernier, il sera en partie déterminé par la situation politique et financière de notre propre patrie, à l'époque où la question pourra en être agitée.

Il est impossible de ne pas éprouver quelque mortification en songeant au résultat qu'ont eu les deux ambassades anglaises à la cour de Pékin. L'une et l'autre ont été entreprises dans le dessein d'obtenir, sinon de nouveaux privilèges, du moins de plus grandes sécurités pour le commerce. Mais ni l'une ni l'autre n'ont atteint leur but, et, de plus, la dernière a été accompagnée de circonstances d'une nature désagréable. Pour ce qui me concerne particulièrement, je suis porté à accorder une entière préférence à la manière dont l'ambassade de lord Macartney a été dirigée ; et quelle qu'ait été mon opinion particulière relativement à la question du cérémonial chinois, je ne suis pas disposé à soutenir qu'on eût obtenu aucun avantage essentiel de la réception de l'ambassade, ni à examiner si l'ensemble de la conduite que l'on a tenue, n'a pas été une suite du système d'opposition adopté par déférence p2.286 pour des talents incontestables, et une grande expérience locale.

Des ambassades royales que l'on couvre du manteau de l'étiquette, mais qui ont réellement un but commercial, ont peut-être en elles-mêmes quelque chose d'inconvenant ; et sont certainement fort opposées non seulement à la manière de voir des Chinois, mais même à celle de toutes les nations de l'Orient, parmi lesquelles le commerce, quoique cultivé comme une source de richesses, n'est jamais regardé comme une profession honorable. Mon avis est donc que, si l'on juge convenable de soutenir notre commerce par des liaisons politiques, nous devons porter nos regards vers cette partie de nos possessions où il existe quelque proximité territoriale. Les rapports suivis qui, à

l'avenir, doivent exister entre la partie de l'Indostan qui est en notre pouvoir et le Népaul, désignent le gouvernement suprême du Bengale, comme l'intermédiaire de ces liaisons. Là, le représentant d'une puissance armée y rencontre son égal ; et si jamais il s'agit de faire impression à la cour de Pékin, ce doit être plutôt par la connaissance approfondie qu'on y aura de notre puissance politique et militaire, que par la satisfaction qu'éprouvera l'empereur de la p2.287 réception d'une ambassade sur le pied chinois [1].

La religion en Chine, quoique essentiellement faite pour les yeux, ne m'a pas paru avoir une grande influence sur l'entendement ni sur les passions du peuple. Elle a tout le relâchement et la vanité de l'ancien polythéisme, sans avoir la même solennité ni la même décence. Leurs temples sont employés à tant d'usages différents, qu'il est difficile de s'imaginer comment ils peuvent attacher le moindre sentiment de sainteté, soit aux édifices, soit à leurs divinités. Toutefois l'influence p2.288 de la superstition est générale. Elle se manifeste par des actes de divination, et par des offrandes propitiatoires à des divinités locales ou domestiques ; le respect qu'on leur porte appartient plutôt aux mœurs du jour qu'à la conduite morale du peuple. Je crois que la principale difficulté que le christianisme éprouverait à se répandre en Chine, se trouverait dans l'impossibilité où l'on serait d'exciter le degré d'intérêt nécessaire à son établissement permanent.

Mes rapports personnels avec les premières classes en Chine, ont été purement officiels ou de cérémonie, et ont de plus eu lieu par l'intermédiaire d'un interprète, de sorte que je n'ai pu parvenir à me former une opinion exacte sur leurs qualités morales ou intellectuelles.

---

[1] En comparant les dates, on verra que le mouvement de l'armée chinoise vers la frontière de Népaul avait déjà eu lieu lorsque l'ambassade s'approchait de Pékin, ou lorsqu'elle se trouvait dans le voisinage. Si le titre donné dans les relations indiennes au principal officier chinois qui commandait dans cette circonstance est exact, il avait rang de ministre. Il est donc impossible de croire que l'empereur ou ses ministres aient ignoré un événement aussi important. Le silence observé relativement à la guerre doit par conséquent avoir eu un motif, ou les Chinois auraient ignoré que notre empire en Europe et dans l'Inde ne fait qu'une seule et même chose. Ce n'est qu'à mon retour au cap de Bonne-Espérance que j'ai eu ces informations sur le Népaul ; mais mon opinion sur l'avantage qu'il y aurait à faire du gouvernement suprême de l'Inde l'intermédiaire de nos liaisons politiques avec la Chine m'a été suggérée à une époque très antérieure.

Leurs manières, comme celles des autres Asiatiques, sont plutôt cérémonieuses que polies ; et leur méthode de traiter des affaires publiques n'est remarquable que par leur excessive circonspection, un fréquent emploi du mensonge, et la plus stricte soumission aux ordres de leurs supérieurs [1]. — J'ai déjà eu occasion p2.289 de parler de l'enjouement des basses classes ; le résultat de mes observations à leur égard tend à me faire bien présumer de leurs habitudes et de leur conduite en général.

Ma connaissance de la langue chinoise ne s'étend pas au-delà de quelques lettres et de quelques phrases. Je ne puis donc rien dire, d'après moi-même, sur ses avantages. Ce que l'on en emploie pour les besoins usuels ne me parut pas difficile à acquérir ; mais le fréquent retour, par les Chinois eux-mêmes, à la formation des caractères, afin de déterminer le sens de certains mots, prouve qu'elle manque de promptitude, et de clarté dans l'expression orale.

J'ai maintenant épuisé tous mes souvenirs sur la Chine et sur ses habitants ; et je n'ai plus qu'à me demander si, abstraction faite de ce qui est relatif à mes fonctions publiques, mes préventions se sont trouvées justifiées par ce que j'ai éprouvé. p2.290 Cette question sera promptement résolue par l'affirmative. Ma curiosité a été bientôt satisfaite, ou, pour mieux dire, détruite par l'uniformité morale, politique et même locale ; car que l'on voie des plaines ou des montagnes, la perspective en Chine conserve le même aspect pendant un si long espace, que les regards se trouvent à peu près aussi fatigués de la continuité des contrées montueuses que des pays plats. À moins donc que ce ne soit pour le plaisir, assez insignifiant, d'être du petit nombre d'Européens qui ont visité l'intérieur de la Chine, je dois considérer le temps qui s'est écoulé depuis mon départ comme perdu

[1] L'inconvenante publicité que les mandarins ont donnée de leurs discussions avec lord Amherst est vraiment remarquable. Les gens de leur suite se trouvaient ordinairement présents, et on discutait devant eux des questions concernant les prétentions respectives des parties. Ceci peut provenir, soit de la crainte que les mandarins avaient qu'on n'interprétât mal toute discussion qui aurait été faite en particulier, soit de l'application de ce grand principe de la politique chinoise, qui affecte de regarder toutes les affaires relatives aux étrangers comme trop insignifiantes pour mériter d'être traitées avec une sérieuse attention.

sans retour. Je n'ai joui ni des raffinements du luxe, ni des plaisirs du monde civilisé, ni de l'intérêt agreste qu'inspirent les nations demi-barbares ; j'ai trouvé au contraire que ma propre imagination était influencée par l'atmosphère triste et contrainte dont j'étais environné.

@

APPENDICE

@

NUMÉRO 1 [1]

Adresse du comité choisi, au foo-yuen, annonçant l'ambassade, en date du 28 mai 1816

p2.363 À son excellence le vice-roi et foo-yuen en fonction.

Un sujet d'une considération publique et nationale nous porte à écrire à votre excellence.

Votre excellence sait sans doute que, par un édit impérial portant la date du sixième jour de la onzième lune de la cinquante-huitième année de Kien-lung, il fut signifié au dernier ambassadeur de sa majesté britannique, le comte de Macartney, qu'il serait agréable à la cour de Pékin de recevoir un autre ambassadeur de la Grande-Bretagne quand il conviendrait à sa majesté britannique d'en envoyer un.

Aujourd'hui, nous avons l'honneur d'informer votre excellence que nous avons reçu des avis d'Angleterre par le navire de sa majesté *l'Orlando*, qui vient d'arriver, que son altesse royale le prince régent d'Angleterre (au nom de sa majesté) a résolu de profiter du moment favorable de l'heureux retour de la paix parmi toutes les contrées de l'Occident pour envoyer un ambassadeur à sa majesté impériale ; et il a nommé, pour remplir cette place, le très honorable lord Amherst, un noble distingué et de haut rang.

p2.364 L'ambassadeur de sa majesté, ainsi que sa suite et les présents, ont dû partir d'Angleterre dans le mois de décembre, à bord d'un navire de sa majesté, et faire voile directement pour le port de Tien-sing, dans le golfe Pe-chee-lee : on peut, en conséquence, espérer son arrivée dans le commencement du mois prochain.

[1] Les numéros 1 et 2 sont cités page 76, tome I.

Par un navire qui a fait voile de concert avec celui de sa majesté *l'Orlando*, mais qui n'est pas encore arrivé, le comte de Buckinghamshire, l'un des ministres de sa majesté, a adressé à votre excellence une lettre à ce sujet, que nous aurons l'honneur de vous transmettre par un gentilhomme qui sera envoyé exprès à cette fin, dès la réception de la lettre ; mais, comme il importe que nous vous communiquions les intentions de son altesse royale aussi promptement que possible, nous pensons, en attendant, qu'il est de notre devoir de nous servir de la présent voie pour faire part de cette nouvelle à votre excellence.

Nous sollicitons donc, de votre excellence, de faire connaître sans délai cette circonstance à sa majesté impériale ; et de supplier sa majesté qu'il lui plaise de donner ses ordres impériaux pour la réception de l'ambassade britannique, au port de Tien-sing, ou partout ailleurs sur la côte de Chine où il pût se faire qu'elle aborde dans le cours de son voyage au nord.

Nous avons l'honneur d'être, etc.

Signée par le comité.
A. Pinqua et autres négociants du Hong.

Nous vous remettons ci-inclus une lettre à l'adresse de son excellence le foo-yuen, que nous vous prions de lui présenter sans délai : elle est relative à un ambassadeur avec une p2.365 lettre, des présens et une suite, venant d'Angleterre, et se dirigeant vers le port de Tien-sing.

Nous sommes, etc., etc., etc.

Signée par le comité.

@

NUMÉRO 2

Adresse du comité choisi, au foo-yuen, annonçant le départ de Macao de sir George Staunton, en date de juillet 1816

À son excellence le foo-yuen et vice-roi en fonction.

Nous avons l'honneur d'informer votre excellence que nous avons reçu la nouvelle certaine de l'heureuse arrivée de l'ambassadeur de sa majesté britannique, son excellence lord Amherst, à Anjer, près de Batavia, à bord du navire de sa majesté *l'Alceste* ; et qu'on s'attend tous les jours à ce que son excellence passe dans le voisinage de Macao, faisant route pour Tien-sing.

Nous n'avons pas encore eu d'information officielle, des noms et rangs des autres personnes qui appartiennent à l'ambassade ; mais on a reçu des lettres dans lesquelles il est dit que notre président, sir George Staunton, a été nommé par son altesse royale le prince régent, à la place importante de commissaire de l'ambassade.

Dans ces circonstances, il est du devoir de sir George Staunton de partir immédiatement par mer, afin de rencontrer son excellence au moment où elle abordera sur la côte, et pour qu'elle ne puisse, dans aucun cas, être arrêtée dans ce voisinage à cause de lui ; ce qui, en conséquence de l'instabilité des vents et du temps, dans cette saison, serrait une circonstance désagréable et très hasardeuse.

Nous avons l'honneur d'être, etc.

Signé George Thomas Staunton,
The. J. Metcalf, Joseph Cotton.

@

NUMÉRO 3 [1]

Traduction de la réponse de l'empereur de la Chine au rapport fait à la cour par le vice-roi de Canton, relativement à l'ambassade de son altesse royale le prince régent, reçue non officiellement le 12 juillet 1816

p2.366 Le 29e de la 5e lune de la 21e année de Kea-king (24 juin 1816).

Le haut décret suivant a été reçu à Pékin avec un profond respect :

Tung, vice-roi de Canton, et autres officiers de marque de la province, ont fait passer à la cour une dépêche annonçant une ambassade avec des présents [2] venant d'Angleterre. Comme la nation anglaise offre des présents, et exprime sa sincère bonne volonté avec sentiment, et dans un langage respectueux et obligeant, il est sans doute juste de permettre à l'ambassade et aux présents d'entrer en Chine, et aux navires qui les portent de se rendre à Tien-sing, afin que l'ambassadeur et sa suite puissent débarquer.

Des ordres impériaux ont déjà été transmis au vice-roi de Pe-chee-lee, Na-yen-ching, de tout régler, dans cette occasion, d'une manière libérale, gracieuse, sûre et convenable.

Le sus-mentionné foo-yuen et vice-roi en fonction, avec ses collègues, craignant qu'au port de Tien-sing et autres places sur la côte, il ne se trouve personne assez bien instruit des usages des étrangers, propose d'enjoindre aux négociants du Hong, de choisir et de nommer deux hommes p2.367 qui connaissent la langue étrangère, afin que l'un soit envoyé dans la province de Pe-chee-lee, et l'autre à Che-kiang, pour attendre là, dans les palais du vice-roi et foo-yuen, et être prêts à traduire lorsqu'ils en seront requis. Cet arrangement est extrêmement bon.

Quant au capitaine Clavell, l'officier étranger envoyé à Canton par le roi d'Angleterre [3], que le vice-roi lui dise : J'ai transmis au grand empereur les intentions de votre roi d'envoyer des présents pour

---

[1] Le numéro 3, cité page 80, tome II.
[2] Le mot original est souvent traduit par tribut.
[3] Les Chinois croient que le prince qui agit maintenant au nom de son père est présentement empereur ou roi.

manifester sa bonne volonté ; et j'ai présentement à rendre grâces à mon souverain de ce qu'il consent à ce que l'ambassadeur d'Angleterre se rende à la cour, où il sera certainement reçu, et où il lui sera gracieusement offert des dons. L'officier étranger ci-dessus mentionné peut, suivant ce que nous avons réglé, retourner chez lui. Que ce décret soit publié par un woo-lee [1].

Respectez le présent.

@

[1] Exprès qui font environ cent milles anglais par jour.

NUMÉRO 4, A

Lettre adressée par son excellence lord Amherst à l'empereur de la Chine, en date d'août 1816

Sire,

Son altesse royale le prince régent, pénétré de la plus haute vénération pour votre majesté impériale, et désirant [1] améliorer les relations d'amitié qui subsistaient si p2.368 heureusement entre votre illustre père Kien-lung et le sien, m'a député comme son ambassadeur royal à votre cour impériale, afin que je puisse vous exprimer en personne les sentiments de sa vénération et de son estime.

Les grandes affaires des empires étant mieux conduites par l'exemple, son altesse royale m'a ordonné de me présenter devant votre majesté impériale avec les témoignages de respect que votre digne père Kien-lung reçut du dernier ambassadeur anglais, lord Macartney, c'est-à-dire, de mettre un genou en terre et de saluer de la tête, en répétant cette cérémonie le nombre de fois qui sera jugé le plus respectueux. Votre majesté me permettra de lui faire observer que ce témoignage particulier de respect des ambassadeurs anglais n'est pratiqué qu'envers votre majesté impériale ; et que je considérerai, comme la plus heureuse circonstance de ma vie, celle qui me mettra à même de témoigner ainsi ma profonde vénération pour le plus puissant empereur de l'univers. J'ose espérer que votre majesté impériale voudra bien considérer la nécessité où je suis d'obéir aux ordres de mon souverain, et qu'elle daignera m'admettre en sa présence impériale, afin que je puisse lui présenter la lettre que je suis chargé de lui remettre de la part de son altesse royale le prince régent.

[1] Changement proposé par les Chinois, et finalement adopté : « pour confirmer l'amitié que votre illustre père Kien-lung manifestait envers le roi d'Angleterre. »

NUMÉRO 4

Traduction d'un document officiel reçu de Nhang-ta-jin, le 26 août 1816. — Description des cérémonies à observer lorsque l'ambassadeur anglais présentera le peaou-wan [1], ou le document officiel de son souverain

Vers trois ou quatre heures du matin de ce jour, toutes les dispositions pour cette cérémonie seront faites dans le p2.369 grand kwang-ming-teen (palais ou salle de lumière et de splendeur) ; certaines troupes de musique seront disposées dans la salle. Là s'assembleront aussi certains princes et personnes royales, ainsi que l'ambassadeur et sa suite. Des coussins pour s'asseoir seront placés dans le palais.

Vers cinq heures, sa majesté sera suppliée, avec la plus profonde vénération, de se vêtir de la robe du dragon, et de monter sur le trône, dans le palais de la lumière et de la splendeur. Les princes, les personnes royales et les officiers de service porteront un certain costume de cour [2].

Les grands officiers d'État de service, les rois et les ducs qui suivent sa majesté seront rangés sur deux files et se tiendront debout.

Le corps de la garde impériale, dans son costume de queues de léopard, sera rangé sur deux rangs dans le palais.

Lorsque les princes, les personnes royales et autres officiers seront prêts, la musique commencera à jouer l'air de lung-ping (conquête glorieuse, ou tranquillité), et les grands officiers de l'État conduiront, avec la plus profonde vénération, sa majesté au trône, après quoi la musique cessera.

Lorsque les officiers près de la personne de sa majesté auront proclamé le mot peen [3], la musique commencera à jouer l'air che-ping (le pouvoir tranquille ou conquis), et l'officier Soo avec Kwang-kway, accompagnés d'un officier du Lipou, et un astronome impérial,

---

[1] Lettre de crédit.

[2] Il y a plusieurs costumes de cour en usage parmi les Chinois pour ces circonstances, et qui ne peuvent être décrits avec exactitude que par des personnes versées dans ces cérémonies.

[3] Le mot original est *peen*, qui signifie un fouet, ou l'action de fouetter.

conduiront p2.370 l'ambassadeur anglais, ses députés et sa suite, pour présenter avec une profonde vénération, le peaou-wan.

Ils entreront par la porte à main droite [1], et s'avanceront du coté du passage au pied de l'autel de la lune, à l'ouest, en dehors de la salle de lumière et de splendeur.

L'huissier criera : « Placez-vous. » L'ambassadeur et sa suite se mettront en rang. L'huissier criera : « À genoux. » L'ambassadeur et sa suite se mettront alors à genoux, et la musique cessera.

L'huissier criera : « Présentez le peaou-wan. » L'ambassadeur le présentera respectueusement à Ko-lih-che-e-too, qui, l'ayant reçu, s'avancera par la voie du milieu dans le palais, où, s'agenouillant à tee-ping [2], il l'offrira à l'officier Meen-gan, qui, l'ayant reçu à son tour, montera, par les degrés du milieu, vers le trône impérial, et, s'agenouillant, l'offrira à sa majesté.

Après cela, l'officier Soo et les autres officiers conduiront l'ambassadeur et sa suite par la porte battante de l'ouest, dans l'intérieur du palais, où ils s'agenouilleront à tee-ping jusqu'à ce que sa majesté impériale accorde au roi de leur pays un joo-ee [3]. L'officier Meen-gan le recevra et le remettra à l'ambassadeur, et lui transmettra aussi, avec un ton d'autorité, telles questions que l'empereur pourrait lui faire adresser. Ces cérémonies étant achevées, Soo fera p2.371 sortir l'ambassadeur et sa suite par la même porte où ils seront entrés. En dehors de la porte, Soo se chargera avec respect du joo-ee pour l'ambassadeur ; et alors, comme auparavant, il conduira les personnes de l'ambassade vers le côté de l'ouest de l'autel de la lune. L'huissier criera : « Placez-vous. » Toutes les personnes se placeront, et la musique commencera à jouer. On criera ensuite : « Avancez et agenouillez-vous. » L'ambassadeur et sa suite s'avanceront et s'agenouilleront. L'huissier criera : « Laissez la tête

[1] En Chine, la gauche est la place d'honneur ; et, comme le trône est placé au nord, au fond de la salle, l'ouest est considéré comme le côté le moins honorable.
[2] Tee-ping est probablement la terre, le sol.
[3] Pierre blanche de l'espèce des agates, qui a à peu près la forme d'une cuillère à pot. Le terme joo-ee signifie, comme il vous plaira.

jusqu'à terre, et levez-vous. » Alors l'ambassadeur et sa suite, en regardant le haut bout du palais, exécuteront le cérémonial de s'agenouiller trois fois, et de baisser la tête neuf fois jusqu'à terre [1]. Cette cérémonie étant achevée, la musique cessera ; les princes et personnes royales, qui ont la permission de s'asseoir, conduiront l'ambassadeur et sa suite à une place derrière les personnes qui seront sur la ligne de l'ouest où ils exécuteront le cérémonial de s'agenouiller et de baisser la tête une fois, et alors ils s'assiéront [2].

On introduira alors le thé de sa majesté [3] ; les princes, l'ambassadeur et sa suite s'agenouilleront et baisseront la tête jusqu'à terre une fois : après que sa majesté aura bu le thé, ils retourneront à leurs sièges.

L'officier servant distribuera alors, à tous ceux qui sont assis dans le palais, le nac-cha (thé au lait), pour lequel $_{p2.372}$ tous exécuteront le *ko-tou* une fois : ils l'exécuteront encore après avoir bu le thé.

Les serviteurs immédiats de sa majesté proclameront alors le mot peen, et les princes, l'ambassadeur et sa suite se lèveront : le même mot sera ensuite proclamé trois fois au bas des degrés, et la musique commencera à jouer l'air hien-ping (conquête ou tranquillité manifestée), pendant lequel sa majesté se retirera dans les appartements intérieurs, et la musique cessera.

Les princes, l'ambassadeur et sa suite se retireront. Soo et Kwang-hwuy conduiront l'ambassadeur et sa suite en dehors de Tung-lo-yuen (le jardin des plaisirs), pour attendre l'arrivée de sa majesté ; et, quand elle sera assise, on les conduira à la piazza de l'ouest pour y voir une comédie, et pour recevoir les vivres et les présents qui seront accordés par sa majesté.

@

[1] Ceci n'est pas simplement le *ko-tou*, mais c'en est une répétition appelée en chinois *san-kwei-ken-kou*.
[2] Il ne paraît pas qu'aucun Chinois dût faire les prosternements ci-dessus.
[3] Sa majesté seule boit le thé.

NUMÉRO 5

Cérémonies à observer à l'audience de congé

Le jour où l'ambassadeur prendra congé, on placera des musiciens et des coussins dans la salle de lumière et de splendeur (comme dans les deux occasions précédentes).

Vers cinq heures du matin, sa majesté sera respectueusement suppliée de revêtir la robe impériale du dragon, et de monter à la salle de lumière et de splendeur. Les princes, les personnes royales, les ducs, etc., seront rangés sur deux files dans l'intérieur de la salle, de la même manière qu'à la présentation. Tandis que la musique jouera (une glorieuse conquête), sa majesté se placera sur le trône.

Soo et Kwang conduiront l'ambassadeur et sa suite, comme la première fois, au coté ouest du passage par $_{p2.373}$ l'autel de la lune, où, au mot donné, ils se rangeront en ordre. On commandera alors : « À genoux. » L'ambassadeur et sa suite s'agenouilleront, et souhaiteront repos à sa majesté. Soo et les autres conduiront alors l'ambassadeur par le côté de l'ouest de la porte battante en dedans de la salle, où il s'agenouillera, et attendra là jusqu'à ce que sa majesté elle-même accorde au roi de son pays des grains de collier et une bourse. Meen-gan les recevra et les remettra à l'ambassadeur, et lui communiquera aussi avec autorité tels ordres qu'il plaira à sa majesté de lui adresser en congédiant l'ambassadeur.

Cette cérémonie terminée, Soo et Kwang conduiront l'ambassadeur à la porte battante de l'ouest, en dehors de la salle, où Soo se chargera des grains de collier et de la bourse pour l'ambassadeur, et le conduira, comme auparavant, au côté ouest de l'autel de la lune. Les mots : « Rangez-vous » ayant été prononcés, l'ambassadeur et sa suite se rangeront debout. Le crieur dira : « Avancez, et agenouillez-vous. » L'ambassadeur et sa suite s'avanceront et s'agenouilleront. Il sera proclamé : « Baissez la tête jusqu'à terre, et levez-vous. » L'ambassadeur et sa suite exécuteront, vers le haut bout du palais, le cérémonial de *san-kwei-ken-kou* (s'agenouiller trois fois, et baisser la

tête jusqu'à terre neuf fois), et la musique cessera. Les princes, etc., conduiront ensuite l'ambassadeur et sa suite derrière le rang de personnes à l'ouest, où ils exécuteront le cérémonial une fois, et s'assiéront.

Pendant que sa majesté prendra le thé, les princes, etc., avec l'ambassadeur et sa suite se lèveront de leurs sièges, s'agenouilleront et exécuteront le cérémonial une fois. Après que sa majesté aura bu le thé, ils se rapprocheront de leurs places et s'assiéront. Alors les serviteurs distribueront le thé p2.374 aux princes, à l'ambassadeur, et au reste, pour lequel, avant de boire et après avoir bu, ils feront une révérence ; ils se tiendront alors debout, et la musique jouera « conquête manifeste ». Tandis que sa majesté se retirera dans l'intérieur du palais, la musique cessera ; et les princes, l'ambassadeur et sa suite sortiront.

@

NUMÉRO 6

Extrait de la *Gazette de Pékin* du 13e jour de la 7e lune de la 21e année de Kea-king (4 septembre 1816)

ÉDIT IMPÉRIAL

À l'occasion de l'envoi que fait la nation anglaise d'envoyés avec des tributs (offrandes de prix), comme ils ne purent pas, lorsqu'ils étaient à Tien-sing, faire de remercîments pour le festin, suivant la forme réglée ; les avoir reconduits à leurs navires, afín qu'ils continuassent leur route au nord, a été la faute de Soe-ling-yue et Kwang-hwuy.

Lorsqu'ils étaient à Tong-chow, et n'avaient pas encore pratiqué le cérémonial ; avoir rédigé un rapport confus et indistinct, et de les avoir conduits immédiatement à la cour, a été la faute de Ho-she-tay et Moo-ke-ling-yih.

Dernièrement, le septième jour, moi, l'empereur, ayant donné mes ordres, et étant monté dans la salle impériale, j'accordai audience aux envoyés ; mais les envoyés et leur suite avaient voyagé toute la nuit pour venir de Tong-chow, et étaient arrivés directement à la porte du palais, sans s'arrêter à la résidence qui leur était assignée ; et leurs habits de cérémonie n'étant pas arrivés, ils ne purent se présenter devant moi. Si, dans le temps, Ho-she-tay m'eût adressé un p2.375 rapport vrai, moi, l'empereur, eus certainement donné mes ordres, et j'aurais changé le jour de l'audience, afin de répondre à l'intention qu'ils ont eue en venant ainsi de dix mille lis à ma cour.

Au contraire, il m'a adressé de fréquents rapports dans un langage peu respectueux, en conséquence desquels les envoyés ont été renvoyés, et le cérémonial n'a pu être rempli. L'erreur et la mauvaise manière d'agir de Ho-she-tay, dans cette affaire, est une faute qui n'est réellement pas excusable.

Mais les apprêts pour la cérémonie de ce jour étaient déjà faits, excepté le ministre To-tsin, qui était absent par maladie, et Tong-kao et Leu-yen-po, dont les services n'avaient pas été requis. Tous les princes

présents, les ducs et les grands officiers de l'État, ainsi que les grands officiers du palais, attendaient dans l'antichambre ; plusieurs d'entre eux ont été témoins de toute l'affaire, et ont dû savoir, dans leur cœur, qu'il était de leur devoir de m'en faire un rapport vrai, et qu'ils auraient dû me supplier de changer l'époque de l'audience ; cependant, ils se sont tenus assis tranquillement, tandis que toute cet affaire allait mal. Quoique Ho-she-tay fût visiblement alarmé et dans l'erreur, personne ne s'est avancé pour l'en faire apercevoir.

Lorsque après, l'audience impériale a eu lieu, des personnes qui savaient la vérité, ont dénoncé l'erreur et l'irrésolution de Ho-she-tay ; mais pourquoi, lorsqu'il en était temps encore, ne se sont-elles pas adressées à moi, à sa place ? ou, s'ils ne l'ont pas osé, pourquoi n'ont-elles pas au moins averti Ho-she-tay, et ne l'ont-elles pas mis à même de me dire la vérité ? C'est ainsi que leur contenance est à la vérité toujours douce et composée ; mais, lorsque les affaires publiques surviennent, elles restent tranquilles, et les voient manquer avec indifférence. On ne peut voir une semblable p2.376 conduite sans soupirer profondément, toutes les fois qu'elle a lieu dans une occasion hasardeuse et difficile.

L'affaire dans laquelle Ho-she-tay a erré est de peu de conséquence par elle-même ; cependant, même en ceci, les officiers de la cour n'ont su trouver aucun expédient pour le service de leur pays. À l'avenir, qu'ils anéantissent tout principe intéressé, toutes les fois qu'il y aura défaut de fidélité ou d'esprit public ; que personne ne dise que c'est une affaire qui ne le regarde pas personnellement ; que tous veillent assidûment, et règlent leur conduite suivant le véritable esprit de l'avertissement que je leur ai déjà souvent donné.

Respectez le présent.

@

NUMÉRO 8

Traduction d'un édit impérial adressé au vice-roi de Keang-nan, concernant le traitement de l'ambassade, reçu le 8 octobre 1816

L'ordre de sa majesté, comme suit, a été reçu avec des sentiments de respect.

Le jour où l'ambassadeur anglais arriva à la porte du palais, il dit qu'il était malade, et ne pouvait pas se rendre à l'audience impériale. Il fut ensuite reconnu, par une enquête qui fut faite, que ledit ambassadeur avait voyagé, pendant la nuit, de Tong-chow à Pékin, et que, lorsqu'ils arrivèrent à la porte du palais, les habits de cour qu'ils [1] apportaient avec eux étaient encore en route, et qu'ils n'osèrent pas exécuter le cérémonial avec leurs habits p2.377 ordinaires, et alors la maladie de l'ambassadeur fut affirmée. Ho-she-tay ne rapporta pas clairement le fait, afin que le temps marqué pour l'audience pût être changé, et la cérémonie exécutée. Ce fut une faute commise par Ho-she-tay dans une adresse directe qu'il me fit, et qui obligea de renvoyer l'ambassade le même jour.

Considérant que ladite nation a envoyé un tribut de sincère et entier dévouement par-delà un vaste océan à la distance de plusieurs mille milles [2], je ne pus supporter l'idée de rejeter l'expression de sa vénération et de son obéissance. Je fis donc savoir quel était mon bon plaisir, en requérant que les articles les moins précieux du tribut fussent présentés, et qu'on fît la grâce de les recevoir : c'étaient des cartes géographiques, des portraits et des gravures, trois articles seulement. En même temps, j'accordai au roi dudit pays un précieux joo-ee blanc, des grains de collier de cour en saphir, et des bourses de différentes grandeurs, pour manifester [3] l'idée de donner beaucoup et de recevoir peu. L'ambassadeur les reçut à Tong-chow avec une joie et

[1] Au pluriel dans l'original.
[2] Dix mille lis dans l'original.
[3] Expression commune, prise des anciens écrivains.

une gratitude extrêmes, et montra aussi, par ses manières de la contrition et de la frayeur.

Dernièrement, dans les limites de Chee-lee, ou province de Pékin, il s'est promené (ou a voyagé) très paisiblement. Désormais, lorsqu'il entrera dans les limites du Kiang, que le vice-roi enjoigne à tous les officiers qui conduisent l'ambassade de se comporter avec la politesse dues à un ambassadeur ; ils ne doivent pas se permettre de leur faire aucune insulte, ou de leur témoigner aucun mépris. L'ambassadeur$_{p2.378}$ arrivera en peu de jours aux limites du Kiang. Les trois provinces Kiang-soo, Gan-hwuy et Kiang-see, sont sous l'inspection du vice-roi approprié ; que ce vice-roi communique des instructions relatives à ceci, aux divers foo-yuens des trois provinces. Lorsque l'ambassade entrera sur les limites de la province, qu'il choisisse les officiers civils et militaires, qui prendront sous leur commandement des soldats et des gens de police pour conduire l'ambassade avec sûreté. Pendant tout le voyage, ne souffrez pas que les personnes de l'ambassade descendent à terre pour y causer du trouble ; qu'on fasse tenir aux soldats leurs armures propres et brillantes, et leurs armes disposées d'une manière menaçante, et qu'ils conservent une attitude formidable et imposante.

Ladite ambassade est venue dans l'intention d'offrir des tributs ; ainsi traitez-là avec civilité, et qu'intérieurement elle ressente de la reconnaissance et de la crainte : ainsi le vrai principe d'adoucir et de contrôler se trouvera accompli.

@

NUMÉRO 9

Traduction d'une pièce publiée dans la forme d'une proclamation adressée aux Chinois naturels à Ta-tung, dans la province de Can-hwuy, concernant l'ambassade anglaise, en date du 5 novembre 1816

Le 4 de la 9e lune (24 octobre), on reçut une lettre de Seun-taou, à l'ouverture de laquelle on lut ce qui suit :

Le 29 de la 8e lune (19 octobre), un document fut reçu de Chen-taou, disant : le 23 de la 7e lune (14 septembre), on reçut, avec le respect qui lui est dû, une communication du noble vice-roi Pé ; en l'ouvrant, on lut ce qui suit ;

p2.379 Le porteur de tribut anglais retourne dans son pays par l'intérieur de la Chine, et par eau. Kwang, le commissaire du sel à Tien-sing, est nommé par l'autorité impériale pour surveiller et prendre soin de l'ambassade pendant tout le voyage. Il est aussi ordonné que le trésorier, le juge et le major-général de chaque province se trouvent sur les limites de leur province, pour recevoir, escorter, veiller et réprimer les personnes de l'ambassade.

Lorsque les bateaux seront arrêtés à quelque place de débarquement, ou qu'un changement de bateaux aura lieu, qu'un nombreux détachement de gens de police soit commandé, et que ces gens soient requis de se vêtir des habits portant les marques de leur emploi ; qu'ils se joignent aux militaires pour empêcher le peuple de venir regarder curieusement, et par là occasionner des attroupements et des clameurs ; qu'on porte la plus grande vigilance à ce que rien ne se perde. Il n'est pas permis à la populace qui se trouvera sur les bords de la rivière, de rire et de parler avec les étrangers, et il est défendu aux femmes et aux filles de se laisser voir.

De plus, par la loi, il est défendu aux envoyés étrangers, venant en Chine, d'acheter des livres, ou autres articles.

Dans cette circonstance, les envoyés portant tribut, voyageant par eau au sud, ne doivent, aucun d'eux, descendre à terre aux endroits par lesquels ils passent ; il ne leur est pas permis non plus d'acheter

aucune marchandise, soit en particulier, ou clandestinement. Dans tous les cas, qu'on prenne soin de l'empêcher. Si quelqu'un des bateliers osait acheter pour eux des livres, des vivres, on autres articles, qu'il soit immédiatement arrêté et puni sévèrement.

p2.380 La pièce ci-dessus étant parvenue devant moi, le heen [1], il est de mon devoir de faire une proclamation pour faire connaître clairement, aux militaires et au peuple, ce dont il s'agit. Lorsque le bateau des porteurs de tribut arrivera quelque part, vous, peuple, il vous est défendu de regarder, ou de jeter des regards qui pourraient occasionner du tumulte et de la rumeur : il vous est encore défendu de parler avec les envoyés étrangers. Il est encore plus nécessaire que les femmes et les filles se retirent ; il leur est défendu de se montrer, de sortir, et de regarder autour d'elles. Si quelqu'un ose désobéir sciemment à la présente, il sera arrêté sur-le-champ, et puni : décidément, on ne montrera point d'indulgence.

(Édit spécial.)

@

[1] Le magistrat qui a la surveillance d'un quartier de la ville, ou d'un arrondissement de village.

NUMÉRO 10

Traduction d'un édit impérial, daté de Kea-king le 15e jour de la 7e lune de la 21e année (6 septembre 1816), adressé au vice-roi Tsiang, et au foo-yuen Tung, de Canton, reçu le 5e jour de la 8e lune (25 septembre).

Les ambassadeurs anglais, à leur arrivée à Tien-sing, n'ont pas observé les lois de la politesse, en retour de l'invitation de l'empereur. À Tung-show (à quatre lieues de la cour) ils ont assuré qu'ils étaient prêts à exécuter les prosternements et génuflexions requis par les lois de bienséance du pays, et sont arrivés à la maison de campagne impériale (à une demi-lieue de la cour) ; et, lorsque nous fûmes sur le point de nous rendre à la salle pour recevoir l'ambassade, p2.381 le premier et le second ambassadeur, sous prétexte de maladie, ne voulurent pas paraître. En conséquence, nous rendîmes un décret, afin qu'ils fussent renvoyés d'où ils venaient. Cependant, réfléchissant que, quoique lesdits ambassadeurs fussent blâmables, en n'observant pas les lois de la politesse envers le souverain de leur pays, qui, d'une distance immense, et à travers diverses mers, avait envoyé pour nous offrir des présents, et nous faire présenter, avec respect, sa lettre, manifestant son désir de nous témoigner la considération et le respect qui nous sont dus, nous ne voulûmes pas faire usage du mépris, ce qui eût été contraire à la maxime de montrer de la douceur envers nos inférieurs ; en conséquence, parmi les présents dudit roi, nous avons choisi les objets de moindre valeur, qui sont quatre cartes géographiques, deux portraits, et quatre-vingt-quinze gravures ; et, afin de le gratifier, nous les avons acceptés. En retour, et comme récompense, nous avons offert audit roi un yu-yu, un cordon de pierres rares, deux paires de grandes bourses, et quatre paires de petites ; et nous avons ordonné à l'ambassadeur de recevoir ces dons, et de retourner dans son royaume, ayant ainsi rempli l'observance de la maxime de Confucius, « de donner beaucoup et de recevoir peu ».

Votre bonne fortune a été de courte durée ; vous êtes arrivés aux portes de la maison impériale, mais vous n'avez pu lever les yeux jusqu'à la face du ciel (l'empereur).

Le grand empereur a réfléchi que votre roi soupirait après le bonheur (la Chine), et agissait avec sincérité. Nous avons, en conséquence, accepté quelques présents, et nous avons gratifié votre roi de divers articles précieux. Vous devez rendre grâces à l'empereur de ses bienfaits, et retourner promptement dans votre royaume, afin que votre roi p2.382 ressente une gratitude respectueuse pour ces actes de bonté. Ayez soin d'embarquer sûrement le reste des présents, afin qu'ils ne se perdent ou ne se détruisent pas.

Après cette lecture, si l'ambassadeur vous suppliait de recevoir le reste des présents, répondez, en un mot : Un décret a été rendu ; c'est pourquoi nous n'osons pas présenter des pétitions importunes ; et, avec cette décision, vous vous débarrasserez d'eux.

Respectez le présent.

(Le présent édit a été reçu par l'entremise des Portugais.)

@

NUMÉRO 11

Papier concernant l'ambassade, dressé par l'empereur.

Un édit vermillon (c'est un papier écrit de la main même de l'empereur) a été reçu avec respect, et contient ce qui suit :

Dans cette occasion, l'ambassadeur anglais envoyé pour accompagner le tribut, aborda à l'entrée de la rivière qui conduit à Tien-sing : il fut spécialement ordonné que Soo-ling-yih et Kwang-hwuy communiqueraient, avec autorité, l'ordre impérial ; qu'un banquet serait accordé, et que lui, l'ambassadeur, recevrait l'ordre de remercier en exécutant le cérémonial de s'agenouiller trois fois, et de baisser la tête jusqu'à terre neuf fois. Si le cérémonial était exécuté suivant les règles prescrites, alors de conduire l'ambassade à Pékin le même jour. Si l'ambassadeur ne savait pas comment exécuter le cérémonial ; dans ce cas, il fallait en instruire l'empereur, et attendre ses ordres. On ne devait pas faire partir leurs navires ; ils devaient partir de Tien-sing par le même chemin qu'ils étaient venus, et retourner par mer p2.383 dans leur pays. So-leng-yih et Kwang-hwuy ont agi à dessein contre les ordres de l'empereur ; ils amenèrent l'ambassade, et s'entendirent pour laisser partir les navires d'une manière clandestine. Comme l'affaire n'était pas encore arrangée, Ho-she-tae et Moo-lih-tang-yih reçurent l'ordre d'aller à la rencontre de l'ambassade à Tong-chow, et là de les exercer au cérémonial.

Le 6e jour de la 7e lune était l'époque fixée : si, à cette époque, ils exécutaient le cérémonial, alors on devait les amener immédiatement ; si, après ce temps passé, ils n'observaient pas encore les formes voulues, alors on devait en faire un rapport à l'empereur, et attendre ses ordres.

Le 5e jour, Ho-she-tae et Moo-kih-tang-yih envoyèrent un rapport confus et obscur, et le 6e ils amenèrent l'ambassade.

Moi, l'empereur, à une heure et demie, je descendis au Kin-chin-tee (salle du gouvernement diligent), et j'appelai ces deux hommes à une

entrevue pour les interroger concernant l'exécution du cérémonial. Tous deux ôtèrent leurs bonnets, et frappèrent la terre de leurs têtes, en disant que le cérémonial n'avait pas encore été pratiqué. Lorsque je leur demandai encore : « Puisque le cérémonial n'a pas été exécuté, pourquoi n'en avez-vous pas fait un rapport ? » Ho-she-tae répondit : « Demain matin, lorsqu'ils entreront pour voir votre majesté, ils seront en état de l'exécuter suivant la manière requise. »

En ceci, la faute de ces deux hommes était la même, et égale à celle de ceux qui les avaient précédés. Dans la matinée du 7e jour, après le déjeuner, à cinq heures et demie, moi, l'empereur, je fis connaître que je voulais monter à la salle, et appeler l'ambassadeur à une audience.

Ho-she-tae me dit, la première fois, que l'ambassadeur p2.384 ne pouvait pas voyager promptement. Lorsqu'il arriva à la porte, je lui fis de nouveau savoir quel était mon bon plaisir. La seconde fois, il me rapporta que l'ambassadeur principal était indisposé, et qu'un court délai était nécessaire. La troisième fois, il me dit que le principal ambassadeur était tellement indisposé, qu'il ne pourrait pas se rendre à l'entrevue. J'ordonnai alors que le principal ambassadeur retournerait à son logement, qu'on lui enverrait un médecin pour le soigner. J'ordonnai ensuite que les ambassadeurs adjoints se présentassent. La quatrième fois, Ho me rapporta que les ambassadeurs adjoints étaient tous deux malades ; qu'il fallait différer jusqu'à ce que le principal ambassadeur fût rétabli, et qu'alors ils viendraient tous ensemble à l'entrevue.

Chang-kwo (la Chine, la nation centrale) est la souveraine du monde entier ! Pour quelle raison un outrage et une arrogance semblable seraient-ils tranquillement endurés !

C'est pourquoi j'envoyai mes ordres pour chasser ces ambassadeurs, et les renvoyer dans leur propre pays, sans les punir du haut crime qu'ils ont commis.

Comme auparavant, So-ling-yih et Kwang-hwuy ont reçu l'ordre de les escorter à Canton, à bord de leurs navires.

Il y a quelques jours, qu'ayant appelé mes courtisans à une entrevue, je commençai à découvrir que l'ambassadeur était venu de Tong-chow directement à une chambre du palais, et qu'il avait été sur la route toute la nuit. Il avait dit : « Les habits de cour avec lesquels je dois entrer et voir sa majesté sont encore derrière ; ils ne sont pas encore arrivés. Comment pourrai-je, dans mes habits ordinaires, lever mes yeux jusqu'au grand empereur ? »

p2.385 Pourquoi Ho-she-toe, lorsqu'il m'a vu, ne m'a-t-il pas prévenu de ces circonstances ; ou, s'il l'a oublié, pourquoi ne l'a-t-il pas ajouté à ce qu'il m'avait déjà rapporté ; il aurait dû, dans tous les cas, m'en prévenir le lendemain de bonne heure ; il pouvait prendre tous ces moyens ; mais, jusqu'au dernier moment, lorsque j'étais prêt à monter à la salle d'audience, il ne m'a jamais mentionné clairement ces circonstances : le crime de ces deux hommes (Ho adjoint et Moo) est plus grand que celui de Soo-ling.

S'ils m'avaient préalablement exposé le fait clairement, j'aurais indiqué un autre moment pour l'entrevue que je voulais accorder à l'ambassadeur, et, pour qu'il pût accomplir le cérémonial : je n'aurais jamais supposé qu'un stupide homme d'État eût gâté les affaires à ce point. Moi, l'empereur, je suis honteux ; je n'ose pas me montrer à des ministres au-dessous de moi ; je suis honteux de moi-même.

Quant au crime de ces quatre hommes, lorsque le conseil aura délibéré, et aura donné son opinion, je déciderai.

Recevez cette déclaration impériale, et proclamez-la dans tout son contenu, à tous ceux qui sont en Chine, et par-delà ; faites-la connaître aux Mung-koo, aux rois, ducs, et ainsi de suite.

Respectez le présent.

@

NUMÉRO 12

Extrait d'un édit impérial infligeant punition à Soo, Ho et Kwang

Un édit a été publié pour priver Soo de sa place de président du conseil des travaux, d'un généralat qu'il avait dans l'armée, et pour lui arracher sa plume de paon : il est p2.386 réduit à un bouton du troisième rang. Le conseil auquel cette affaire avait été déférée, avait décrété qu'il serait réduit au cinquième rang, et destitué. Toutefois, sa majesté, par une faveur spéciale, l'a gardé pour surveiller les provisions de thé du palais, et l'a chargé des jardins de Yuen-min- yuen : s'il se comporte bien, dans huit ans, il pourra être replacé [1].

Un autre édit condamne Ho à être privé, pendant cinq ans, de la somme qui lui est allouée comme duc. Le conseil avait décrété que le titre de duc lui serait ôté, ainsi que les places importantes qu'il occupait ; cependant, sa majesté, par un acte spécial, lui conserve son titre et ses fonctions particulières dans le palais : son habit de cheval jaune lui est retiré.

Moo, par son âge et son inhabileté, est tout-à-fait disgracié.

Kwang est réduit, comme il paraît par ces édits, à une place de secrétaire de huitième classe, et doit être envoyé, le printemps prochain, dans la Tartarie-Man-tchoo pour y remplir cette place.

@

[1] Soo est âgé de plus de soixante-dix ans.

NUMÉRO 13

Rapport du duc Ho, daté de Tong-chow

L'édit de sa majesté a été reçu respectueusement, et est comme suit :

Ho-she-tao a rapporté à sa majesté que le porteur de tribut anglais pratique tous les jours le cérémonial, et témoigne la vénération et le respect le plus profond.

Ladite nation, séparée par un vaste océan, présente un tribut sincère de profond respect et de vénération. Le premier tribut fut envoyé, dans la cinquante-huitième année de Kien-lung ; et maintenant prosternée, elle envoie un ambassadeur à la cour pour offrir des présents, avec un respect de grande considération.

Aujourd'hui, Ho-she-tao et Moo-kih-lang-yih ont conduit l'ambassadeur à la maison à Hai-teen.

Il est ordonné que le 7 il sera admis à une entrevue, etc. (exactement comme dans l'édit vermillon) [1] ; et le 12 il sera renvoyé.

@

[1] Nom donné à un écrit de la main même de l'empereur.